


LIBRERIA
ORLANDI
659
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
R. BIBLIOTECA NAZ.LE
NAPOLI



[illegible]

Tito


L. O.
659

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

FORMAT GRAND IN-18

DE LA FRANCE. — Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
DE L'ALLEMAGNE. — Nouvelle édition, entièrement revue et augmentée de fragments inédits. . . . . 2 —
LUTÈCE. Lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France. 5ᵉ édition. . . . . 1 —
POÈMES ET LÉGENDES. — Nouvelle édition. . . . . 1 —
REISEBILDER, tableaux de voyage. — Nouvelle édition, considérablement augmentée, et précédée d'une étude sur Henri Heine, par Théophile Gautier, ornée d'un portrait . . . . 2 —
DRAMES ET FANTAISIES. . . . . 1 —

POISSY. — TYP. ET STER. DE A. BOURET

DRAMES

ET

FANTAISIES

PAR

HENRI HEINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

INTRODUCTION

On a rassemblé dans ce volume les œuvres qui sortirent les premières de l'ardente et juvénile inspiration d'Henri Heine. Quelques-unes de ces œuvres ont eu pour l'Allemagne elle-même l'intérêt d'une révélation. Des drames, des tragédies, par le capricieux auteur de tant de pages satiriques et fantasques! On savait vaguement que, tout jeune encore et inconnu, Henri Heine avait publié, en 1823, deux poëmes dramatiques, mais il semblait lui-même avoir condamné ces *juvenilia;* le texte était devenu introuvable, et les historiens les mieux informés des lettres contemporaines n'en parlaient que pour

mémoire. L'éditeur des œuvres complètes du poëte, M. Adolphe Strodtmann, vient de nous donner enfin ces drames avec toutes les variantes de l'auteur (1), car il est bien prouvé que Henri Heine, loin de renier ces productions de sa jeunesse, les remaniait sans cesse avec amour. Il en préparait une traduction française au moment où la mort vint terminer ses souffrances. Et comment aurait-il désavoué ses tragédies sans se désavouer lui-même? L'humoriste y apparaît déjà tout entier avec ses qualités et ses vices. Poésie ardente et passions sauvages, fougue sensuelle et mysticisme éthéré, romantiques fantaisies d'une âme hégélienne qui passera trente ans à se détruire, à se dissoudre dans le néant universel, tout cela éclate dès le premier cri de cette imagination tourmentée. Henri Heine devait aimer ces pages fantasques comme le prélude de sa vie : elles lui rappelaient d'ailleurs ses premières batailles, sa confraternité avec Immer-

(1) *Heinrich Heine's sämmtliche Werke. — Rechtmässige Original-Ausgabe.* Hambourg 1861-1863. — 20 volumes publiés.

mann, les coups qu'il avait reçus en passant du comte Platen, ceux qu'il lui rendit à poing fermé, son entrée belliqueuse et douloureuse dans la poétique arène. Cest aussi ce qui nous invite à y regarder de près aujourd'hui. On peut y retrouver tout un chapitre de l'histoire littéraire de nos voisins.

La première des deux tragédies de Henri Heine, la plus importante par le fond et les développements est intitulée, *Almansor;* l'autre, plus rapide, plus poignante, a nom *William Ratcliff.* Le poëte les nomme des *tragédies*, comme Gœthe appelait tragédies le premier et le second *Faust;* à vrai dire, ce sont des symphonies où tous les tons se croisent et se mêlent. En tête de son *Almansor*, Henri Heine a écrit ces paroles : « Ne croyez pas qu'il soit absolument fantasque, le joli poëme que je vous offre d'une main amie! Écoutez : il est tour à tour épique avec sérénité ou dramatique avec violence. Çà et là, dans le détail, s'épanouit mainte fleur lyrique aux corolles délicates. Si le fond est romantique, plastique est la forme, et le tout est sorti du cœur. On y

voit aux prises chrétiens et musulmans, le nord avec le sud; à la fin paraît l'amour, qui vient tout apaiser. » Excellent programme, si le poëte a su le remplir; le dernier trait surtout est une promesse charmante.

La scène se passe en Espagne au xve siècle, quelques années après la chute de Grenade. Au moment où la toile se lève, on aperçoit l'intérieur d'un château mauresque délabré. Un jeune homme, portant le costume espagnol, la toque sur la tête, le manteau flottant sur l'épaule, l'épée à la ceinture, contemple en rêvant les tapisseries, les colonnades, les murailles couvertes d'arabesques, et d'une voix tour à tour attendrie ou irritée il exhale les émotions qu'éveillent en lui ces lieux pleins de ses souvenirs d'enfance. Pendant qu'il rêve ainsi, plusieurs Maures se précipitent sur la scène, le cimeterre au poing, et vont l'immoler dans les ténèbres. « A moi, s'écrie-t-il, ma brillante amulette! » Et faisant voltiger sa dague deçà, delà, avec une prestesse étincelante, il tient tête aux assaillants.

Quel est-il, ce poétique rêveur si prompt à manier l'épée? A son langage, on reconnaît un musulman. D'où vient qu'il porte le costume espagnol? Tout s'expliquera bientôt. Au moment où Almansor épuisé va succomber sous le nombre, arrive un vieillard qui réclame sa part de la vengeance; c'est à lui de donner le coup de mort au chrétien. Il lève le bras, quand soudain, à la lueur d'un flambeau, il aperçoit le visage de la victime : « Allah! s'écrie-t-il en tombant à genoux, c'est Almansor-ben-Abdullah! » Almansor, fils d'Abdullah, est le dernier reste de la noble famille qui habitait naguère ce château, et le vieillard qui allait le frapper dans les ténèbres est le fidèle serviteur de sa maison. Voilà longtemps qu'ils ne se sont vus; après la prise de Grenade, le vieil Hassan s'est jeté dans les montagnes avec ses compagnons pour y continuer la guerre et préparer ses vengeances. Abdullah, emmenant tous les siens, est retourné en terre sainte, dans le pays du prophète. Que de confidences ils auront à se faire, le serviteur et le fils d'Ab-

dullah ! Mais à peine Hassan a-t-il reconnu son jeune maître, à peine est-il tombé à ses pieds, qu'une pensée amère lui mord le cœur. Ce costume espagnol qui a failli coûter si cher à Almansor, c'est peut-être la livrée de l'apostasie. Hassan a vu des milliers de Maures renier par intérêt la foi de leurs aïeux ; l'enfant qu'il a bercé serait-il un de ces renégats ? « Almansor-ben-Abdullah, réponds-moi : d'où vient que tu portes ce costume ? Qui a mis au noble coursier berbère cette peau de serpent brillante et tachetée ? Rejette cette venimeuse enveloppe, fils d'Abdullah ! Marche sur la tête du serpent, noble coursier ! — Toujours le même, répond le jeune Arabe en souriant, toujours inflexible en ton zèle, mon vieil Hassan ! Toujours la même foi aux formes et aux couleurs ! Ne sais-tu pas que la peau du serpent est une sauvegarde contre le serpent, de même que la peau du loup protége l'agneau humble et sans défense au milieu de la forêt ? Malgré cette toque et ce manteau, va, je suis toujours musulman de cœur et d'âme, car

c'est dans mon cœur que je porte le turban. »

Ils peuvent donc s'entendre encore, le vieux serviteur et le jeune maître; ils peuvent évoquer les souvenirs du jour funeste qui les a si cruellement séparés. Ici commence un dialogue où les gémissements se confondent et qui rappelle par instants quelques scènes célèbres de l'antique tragédie. Le rêveur qui va se livrer tout à l'heure à une imagination si fantasque, le poëte qui va emprunter à la langue de Shakspeare ses plus folles images, ses métaphores les plus violentes, s'est souvenu des *Perses* ou de l'*Œdipe à Colone* pour peindre le contre-coup des grandes catastrophes. Comme on aperçoit le désastre de Xerxès à travers les lamentations qui remplissent le palais d'Atossa, ainsi l'on voit la chute de Grenade dans les récits désolés du vieillard et de l'enfant. Il y a des moments où le vieillard éclate en sanglots, conjure Allah d'effacer de son cerveau ces horribles images, l'image de la victoire du Christ et de l'expulsion des rois maures; il y revient toujours cependant, il a soif de ces souvenirs

amers, il savoure les larmes que lui arrache le récit d'Almansor, et il s'écrie : « Coulez, coulez, mes pleurs, coulez sans jamais tarir comme une source éternelle! » C'est que du fond du château de son père le jeune homme a tout vu. La douleur de sa famille a été la douleur de toute une race. D'un bout à l'autre de l'Andalousie, un même coup a frappé les fils du prophète et extirpé du sol de l'Espagne la belle civilisation moitié arabe, moitié européenne. Oh ! jour sinistre, quand un cavalier arriva bride abattue au château d'Abdullah, et, tombant dans les bras de son ami, lui jeta ces mots qui contenaient l'arrêt du destin : « Don Ferdinand et doña Isabelle ont fait leur entrée à Grenade au milieu des fanfares... Le roi Boabdil leur a présenté à genoux les clefs de la ville sur un plat d'or... Au sommet des tours de l'Alhambra flotte la bannière de Castille surmontée de la croix de Mendoza! » Oh! jours plus funestes encore, jours de honte éternelle, quand on apprit bientôt la défection des prêtres, la conversion de la multitude, tant d'actes d'hypocrisie

et de lâcheté par où l'on renonçait au ciel pour conserver la terre! D'heure en heure croissait le nombre des apostasies, « et de même que le voyageur se précipite la face contre terre quand le simoun brûlant lui soufle au visage, ainsi, dit Almansor, nous nous jetions sur le sol en pleurant, de peur que le souffle empoisonné des nouvelles sinistres ne nous donnât la mort. »

Nouvelles meurtrières, en effet, si l'on songe que les musulmans de Henri Heine joignent à la foi de l'homme d'Orient la tendresse du chrétien et la fierté de l'Espagnol! Le plus douloureux de ces messages fut celui qui concernait le bon Aly. Le bon Aly était le vieil ami d'Abdullah. Pour attacher à cette amitié une bénédiction sainte, Aly et Abdullah s'étaient promis d'unir leurs enfants et de ne former qu'une famille. Almansor, fils d'Abdullah, avait été fiancé dès l'enfance à Zuleima, fille d'Aly. Un jour, aux heures sombres qui suivirent la chute de Grenade, pendant qu'Abdullah pleurait encore, la barbe et les cheveux souillés de cendres, pendant que la fa-

mille en deuil emplissait encore le château de ses lamentations, Abdullah fut informé que le bon Aly venait de se faire chrétien. Sa douleur, sa colère, sa résignation silencieuse et morne, la résolution qu'il prend de quitter l'Espagne, le tableau désolé du départ, la fuite de la muette caravane à travers les bois de myrtes et de citronniers, les harmonies plaintives de la nature si poétiquement rassemblées autour des proscrits, il faut lire tout cela dans le récit d'Almansor.

Jusqu'ici, Henri Heine a eu raison de dire : « Si le sujet est romantique, plastique est la forme. » Ces deux hommes qui, la nuit dans un château abandonné, s'entretiennent des malheurs de leur foi et de leur patrie, parlent une langue aussi noble que touchante. La poésie n'enlève rien au naturel : ce sont bien des musulmans que nous avons sous les yeux, des musulmans d'Espagne, des Arabes à demi transformés par l'esprit de l'Occident. Le dialogue est vrai; chacun des personnages exprime son caractère, chacun dit ce qu'il doit dire et comme il

convient qu'il le dise. On peut croire que le poëte veut sérieusement écrire une œuvre tragique, et que le drame annoncé dans les premières scènes va se développer régulièrement. Almansor, après avoir enseveli son père et sa mère dans la terre du prophète, revient en Espagne pour y chercher sa fiancée. Zulcima est-elle chrétienne? A-t-elle renié tout son passé en changeant de religion? Qui l'emportera de sa foi nouvelle ou de son ancien amour? La tragédie est là, et certes, pour un poëte dramatique vraiment épris de son art, nul sujet plus poignant que cette lutte du cœur et de l'âme, de la passion et de la foi. Qu'on le traite au point de vue sublime de notre Corneille dans *Polyeucte* ou au point de vue tout contraire de Gœthe dans sa *Fiancée de Corinthe*, c'est toujours une vivante matière de poésie. Ajoutons qu'en plaçant ces tragiques aventures dans l'Espagne du xve siècle, au lendemain de la chute de Grenade, le jeune écrivain pouvait rehausser l'intérêt moral du sujet par l'éclat des contrastes et la richesse du cadre. Malheureusement Henri Heine

n'apportait pas au théâtre toutes les fortes qualités qu'il exige. L'auteur d'*Almansor* était à vingt-trois ans ce que nous l'avons vu de depuis, un poëte lyrique, un poëte tout personnel, un rêveur passionné, chez qui la passion a été une perpétuelle souffrance, et qui s'est vengé de la souffrance par l'ironie. Ne cherchez donc ni Maures ni chrétiens dans *ce joli poëme qu'il vous offre d'une main amie;* vous n'y trouverez qu'un seul personnage, lequel? le futur auteur du *Livre des Chants,* du *Retour*, du *Nouveau Printemps,* du *Romancero*, de *Lazare*, Henri Heine, et nul autre. Dès cette première œuvre, il est ardent et moqueur, amoureux et fantasque. Il a aimé, il a souffert, et soit qu'il pousse des cris de rage, soit qu'il éclate de rire, il se révolte, au nom de son amour, contre les lois éternelles. Cette façon d'associer l'univers aux émotions de son cœur, cette poétique manie d'animer tous les sujets de la nature et d'y voir tour à tour des puissances favorables ou funestes, des complices ou des traîtres, ces étoiles qui le poursuivent de leurs ricanements,

ces rayons de la lune qui sèment son chemin d'épouvantails, ces serpents qui sifflent sous les fleurs, ces nuages qui jettent tout à coup leur voile blafard sur le monde éblouissant, ce monde enfin qui n'est qu'un laboratoire de magie, un atelier de maléfices dirigés contre son amour, tout cela se trouve déjà dans cette première tragédie, cri douloureux d'une âme blessée.

Avec ces capricieux humoristes, on craint toujours d'être dupe. Est-ce pour se jouer du lecteur que le poëte accumule tout à coup tant de singulières images? A-t-il voulu parodier le style du sujet et railler lui-même sa passion? Oh! non, la raillerie aura bientôt son tour; ici Henri Heine est sincère, et il ne faut attribuer qu'à l'ardeur de la jeunesse l'exubérance de son langage. Dans le plan primitif du poëte, c'est là que finissait le premier acte; trois scènes seulement, l'arrivée d'Almansor, le combat dans les ténèbres, l'entretien du jeune Maure et du vieux serviteur, formaient l'exposition. Plus tard, soit que le peu de succès obtenu sur la scène l'ait

averti de son erreur, soit qu'il ait reconnu spontanément l'inspiration toute lyrique de ce prétendu drame, il supprima les divisions théâtrales, et ne laissa plus subsister qu'un poëme dialogué: c'est sous cette forme que l'a publié M. Strodtmann d'après les manuscrits de l'auteur. On voit bien cependant que l'économie de la pièce n'est pas changée. Le poëte, vaincu sur le théâtre, se réfugie dans le libre domaine de la fantaisie; ces suppressions ne veulent pas dire autre chose. Au surplus, tragédie ou poëme, ce que nous cherchons ici, ce sont les premières effusions de ce chantre bizarre qui a exprimé d'une manière si poignante plusieurs des maladies morales de notre siècle, et que nous avons vu mourir sur son lit de douleur, mêlant les plus cyniques bouffonneries à la poésie la plus délicate et la plus pure.

Pendant qu'Almansor et Hassan échangent leurs confidences dans le château ruiné d'Abdullah, le château d'Aly est en fête. Zuleima, qu'on nomme aujourd'hui doña Clara, va épouser un gentilhomme castillan, don Enrique. On entend retentir la musi-

que du bal; dames et cavaliers passent et repassent sous leurs brillants costumes, car toute la noblesse du pays a répondu à l'invitation du vieux seigneur maure : soit curiosité moqueuse, soit désir d'honorer les convertis, pas un des conviés n'a manqué à l'appel. Au milieu du bruit de la fête, Aly prend à part don Enrique et lui révèle un secret qui ne peut lui être caché plus longtemps : Zuleima n'est pas la fille d'Aly. L'amitié la plus étroite enchaînait jadis Aly et Abdullah ; décidés à unir leurs enfants, ils les avaient échangés dès le premier âge. Aly s'était chargé de faire élever Zuleima sous ses yeux afin de préparer une digne femme à son fils, tandis qu'Abdullah de son côté formait lui-même le futur époux de sa fille unique. « Les enfants grandirent, ajoute Aly, ils se virent souvent, ils s'aimèrent... jusqu'au jour de la tempête. Vous savez comme la foudre tomba sur la haute tour de l'Alhambra et comme les grandes familles de Grenade se convertirent à la religion de la croix. Vous savez que la gouvernante de Zuleima, elle-même chrétienne et

pieuse, avait depuis longtemps gagné au Christ le tendre cœur de son élève ; vous savez que Zuleima ne tarda point à confesser publiquement la religion du Sauveur, et qu'avec le sacrement du baptême elle reçut le gracieux nom de Clara. Je pris la même route, suivant à la fois mon propre cœur et ma chère fille adoptive. Je ne doutai pas que mon ami, animé des mêmes sentiments, ne suivît cet exemple ; mais c'était un aveugle musulman : il reçut mon message avec une froide fureur et me fit répondre qu'il haïssait l'ennemi de son dieu comme son propre ennemi, qu'il ne voulait plus revoir le visage de sa fille, le visage de la renégate, qu'il allait s'enfuir du pays des serpents, et qu'Almansor, son enfant d'adoption, serait sacrifié à la colère d'Allah, pour que le sang du fils expiât le crime du père. Et il a tenu parole, le forcené ! Vainement je courus à son château ; il avait fui déjà, il avait fui avec sa proie. Depuis cette heure je n'ai point revu mon enfant. Des marchands venus du Maroc m'ont raconté qu'il était mort. »

Henri Heine, en véritable humoriste, s'amuse parfois à placer des marionnettes à côté des vivants personnages de son poëme; ce bon Aly, qui se convertit si aisément et paraît tout surpris qu'Abdullah, le type du patriotisme arabe et de la fidélité musulmane, ne se soit pas empressé de l'imiter, ce *bon Aly,* comme l'appelle l'auteur, mériterait sans doute un autre nom. On peut admettre au contraire, comme des inventions excellentes, quelques figures franchement et satiriquement comiques que l'auteur fait intervenir dans le développement du drame. Il y a là un certain Pedrillo, serviteur d'Aly, qui a changé de religion comme s'il eût changé de livrée. Son maître, en se convertissant, a converti toute sa valetaille. Pedrillo en est encore tout ahuri. Le pauvre diable s'embrouille au milieu des noms espagnols substitués aux noms arabes, et si quelque juron mahométan éclate sur ses lèvres, il se hâte d'en retrancher la moitié pour la remplacer par un juron chrétien. Inutile de dire que, sa religion lui ayant été imposée, il n'en sait pas le premier mot. Sa niaiserie

effarée, à laquelle succède par instants une béatitude grotesque, est le sublime du genre. « Moi aussi, s'écrie-t-il à demi triomphant, à demi hébété, moi aussi, j'ai changé de nom. Je ne m'appelle plus Hamahmah, je m'appelle Pédrillo, comme saint Pierre dans sa jeunesse. Et Habahbah, la vieille cuisinière, elle se nomme maintenant Petronella, comme autrefois la femme de saint Pierre. » Sérieuse pensée sous un masque bouffon! amère critique et trop fondée, hélas! de la manière dont ces grands intérêts de l'âme sont traités parmi les hommes! Combien de Pedrillos dans nos diverses communions chrétiennes! combien de gens pour qui le christianisme est un simple costume! J'accepte la satire parce qu'elle est de nature à faire penser, et je ne me demande pas si le railleur a eu l'intention morale que je lis dans ses paroles; c'est parfois le privilége des poëtes de dépasser leur propre pensée et d'exprimer plus qu'ils n'ont senti.

Nous accepterons aussi l'espèce de satire à la fois violente et burlesque représentée par don Enrique,

le fiancé de Zuleima, et par don Diègue, son domestique. Ce don Diègue est un escroc, un bandit, qui a passé sa vie entière à imaginer des stratagèmes pour vaincre la fortune ennemie, homme de génie dans son genre, quoique ses plans de campapagne aient toujours échoué. Or don Diègue a rencontré au bagne de Puente del Sahurro un *caballero* de son espèce, sans nul génie, il est vrai, mais jeune, élégant, de bonne mine,

Les belles dents surtout et la taille fort fine.

Une fois sorti du bagne, il a fait de son camarade un prince, il l'a lancé parmi les nobles seigneurs arabes récemment convertis, il lui a enseigné l'art de parler aux dames, d'éblouir les chrétiennes de fraîche date, d'exploiter à la fois la poésie espagnole et la piété catholique; pour le surveiller de plus près et le diriger à sôn aise, il a consenti à jouer le rôle du domestique, lui qui est le chef de l'expédition; bref, tout a réussi, don Enrique va épouser Zuleima, et don Diègue, abandonnant la

belle à son collaborateur, prendra la grosse part des sequins et des ducats. Il faut l'entendre malmener don Enrique quand celui-ci a fait quelque gaucherie auprès de sa fiancée. « Que voulez-vous? dit Enrique. J'étais troublé, la beauté de doña Clara me remue. » A ce mot, don Diègue s'indigne dans le style qui lui est propre : « Tas de fumier! s'écrie-t-il, aie soin que rien ne te remue! le parfum qui en résulterait ne serait pas le parfum de l'ambre. » Et il ajoute ces conseils bien dignes d'un pareil maître : « Ne t'avise pas d'aimer avec ton cœur, aime seulement d'une façon externe. Les sentiments sont de mauvais enrôleurs d'amour; paroles, grimaces, attitudes, valent mille fois mieux. Si ces séductions ne réussissent pas, appelle à ton secours un visage juvénile habilement fardé, de voluptueux mollets élastiques fabriqués à Madrid, des corsets, une poitrine bien rembourrée, un faux ventre, — toutes les armes de l'arsenal des tailleurs. Et si toutes ces armes s'émoussent encore, en avant l'arsenal des batailles! On n'y résistera pas... Connaissez-vous, señor, les

documents que j'ai composés avec de vieux caractères et de l'encre jaunie, les lettres que j'ai perdues à dessein dans le château, que don Gonzalvo a retrouvées, et par lesquelles il a vu... Oui, señor, c'est à moi, c'est bien à moi que vous devez d'être devenu un prince. Maintenant soyez docile, conformez-vous strictement au langage que je vous ai enseigné : parlez beaucoup de religion et de morale; montrez souvent ces blessures que le valet du bourreau vous a faites au bagne, et appelez-les de saintes cicatrices que vous avez gagnées sur les champs de bataille en combattant pour la bonne cause; faites sonner haut votre courage, mais, par-dessus toute chose, frisez-vous souvent la moustache! »

Ces bouffonneries ont dû paraître fort singulières au public de 1823. Même sur le théâtre où Immermann et après lui Christian Grabbe se livraient à toutes les violences d'une verve barbare, ce langage cynique prêtée à un espagnol du moyen âge devait choquer également les philistins et les artistes. Aujourd'hui nous connaissons Henri Heine;

nous savons que ce dramaturge imprudent est un lyrique fantasque, nous savons que cet humoriste insaisissable est tour à tour plein de grossièretés rabelaisiennes ou de fincsses dignes de Gœthe; et sous combien de formes différentes l'avons-nous vu accuser la frivolité de la femme qui préfèrerait à Roméo lui-même un sot brillamment harnaché! Nous pouvons donc admettre les épisodes burlesques d'*Almansor;* ce sont des renseignements sur l'auteur. A travers les fautes de l'œuvre, il y a la une colère amoureuse qui ne manque pas d'intérêt.

Cette colère qui éclate en invectives bouffonnes contre le fiancé don Enrique, en invectives douloureuses contre la timide Zuleima, et qui tout à l'heure osera s'attaquer au christianisme lui-même, si le christianisme se dresse comme un obstacle entre l'amant et l'amante, cette colère est l'indice d'un événement qui a dû exercer une influence décisive sur l'imagination de Henri Heine. Cherchez ce qui fait le poëte, vous verrez que c'est presque toujours la passion, je veux dire la nature qui souffre, qui

saigne, et d'où s'exhale, selon l'expression bizarre de Calderon, *la musique du sang.* Un jeune homme, un jeune Israélite de Hambourg, aime une jeune fille de sa race; or il arrive que le père de la belle Juive, par intérêt humain, s'est converti au christianisme, et que la fille, déjà gagnée en secret, a suivi tout naturellement l'exemple de son père; que fera celui qui l'aimait? Si c'est un esprit ordinaire, il se convertira aussi avec indifférence, uniquement pour retrouver sa fiancée, ou bien il l'oubliera sans effort. Si c'est une nature délicate et ardente, sa douleur deviendra poésie, il verra là tout un drame, et pour donner un libre cours à sa plainte, il transportera ses sentiments dans une sphère lointaine. Ce sera un musulman espagnol du xve siècle qui disputera sa fiancée à la religion du Christ; au lieu des comptoirs de Hambourg, nous aurons devant les yeux des châteaux mauresques; le père de la belle convertie sera un sot emphatique, le chrétien qui doit l'épouser sortira nécessairement du bagne; en un mot, Henri Heine écrira son drame d'*Almansor*, et quand

il y aura épanché toutes ses rancunes, quand il y aura jeté à pleines mains l'exaltation et l'ironie, il possédera le programme du concert que sa verve lyrique pourra bien rajeunir, mais qui sera le même au fond jusqu'à la dernière heure. Du *Livre des Chants* au *Livre de Lazare,* à travers tous ces recueils dont les accents doux et cruels ont donné le frisson à l'Allemagne, on ne trouverait pas un motif qui ne soit dans *Almansor*. Je n'hésite pas à le dire, *Almansor* est une élégie transposée ; sous le voile de ces fantaisies, il y a une histoire réelle. Cette composition singulière qu'il appelle tantôt *une tragédie*, tantôt une *jolie chanson*, ce n'est qu'un chant d'amour en effet, un chant où résonnent des accents mélodieux et des clameurs sauvages. Le drame, avec tout son appareil castillan et moresque, n'a été écrit que pour servir d'encadrement à deux ou trois scènes de tendresse et de délire. Il est temps de placer en face l'un de l'autre Almansor et Zuleima.

Quand Almansor est arrivé aux portes du château d'Aly, toutes les fenêtres étincelaient de lumières,

toutes les salles retentissaient du bruit des fanfares. Caché dans l'ombre, il assiste à la fête. « En vérité, dit-il avec un soupir amer, la musique est bien jolie. Seulement, c'est dommage, lorsque j'entends petiller les sons métalliques des cymbales, je sens au cœur mille morsures de vipères; lorsque j'entends la voix douce et prolongée du violon, une lame tranchante me traverse la poitrine; lorsque j'entends au milieu des mélodies éclater le cri des trompettes, c'est comme un trait de la foudre qui me frappe aux jambes jusqu'à la moelle des os, et lorsque j'entends le tonnerre sourd et menaçant des timbales, des coups de massue me tombent sur la tête. » Ces coups de massue sont inquiétants; serait-ce les préludes de la folie? Je le croirais volontiers; Almansor est déjà un peu fou, et le jeune poëte aussi, puisque la douleur lui inspire de si étranges déclamations germaniques avec accompagnement de *concetti* italiens. Posté devant les fenêtres, Almansor déroule les contrastes qu'il aperçoit entre cette maison en fête et son cœur désolé,

puis il s'écrie avec feu : « Ce n'est pas dans ce château qu'est Zuleima, c'est ici, au fond de mon cœur. » Il la peint alors telle qu'il la voit, gentiment installée *dans la chambre rouge*. Quand notre héros tient une métaphore qui lui plaît, il ne s'en détache pas aisément. Vous saurez donc quels sont dans cette chambre rouge les passe-temps de la châtelaine : « elle joue à la balle avec mon amour, elle fait résonner comme une harpe les cordes vibrantes de ma tristesse, ses serviteurs sont mes soupirs, et comme l'eunuque noir qui garde le harem, ma sombre humeur veille à la porte. » En ce cas, quelle est cette autre Zuleima qu'on aperçoit dans la salle de bal, si belle, si richement costumée, et répondant de son mieux aux hommages de don Enrique? L'auteur a prévu l'objection, et Almansor s'écrie : « Quant à cette figure qui là-haut, dans la salle resplendissante, va et vient, magnifiquement parée, qui se pavane en ses atours, qui penche sa tête aux longues boucles et fait de gracieux saluts à ce drôle en habits de soie galamment incliné de-

vant elle, — cette figure-là, ce n'est que l'ombre froide de Zuleima, c'est une de ces marionnettes à qui on met des yeux de verre dans un visage de cire, et dont la poitrine vide se soulève et s'abaisse au moyen d'un ressort. Oh! malheur! voilà le drôle en habits de soie qui reparaît; il invite la marionnette à danser... Que les jolis yeux de verre lancent de doux rayons! comme l'aimable figure de cire s'anime en souriant! comme le beau sein à ressorts se soulève, se soulève! Le drôle touche de sa main grossière l'œuvre d'art élégante et fragile; il l'entoure d'un bras insolent et l'entraîne dans le flot tumultueux des danses effrénées! Ah! arrêtez, arrêtez! Esprits de mes douleurs, arrachez ce drôle des bras de Zuleima! Éclatez, éclatez, tonnerres de ma fureur! Écroulez-vous, murailles de ce château, et broyez en tombant la tête du profanateur!... »

Nous avons entendu ces accents retentir avec plus d'art, avec plus de finesse dans les strophes du *Livre des Chamts*. C'est bizarre, c'est subtil, c'est puéril : on ne saurait nier que ce soit poétique;

mais, folies charmantes ou puérilités sérieuses, tout cela n'est encore qu'un prélude. La grande mélodie, qui est l'âme de ce poëme, c'est le duo d'Almansor et de Zuleima.

La fête est finie; dames et cavaliers, en litière ou à cheval, sont sortis du château. Toutes les lumières sont éteintes; on n'en voit plus qu'une seule briller à une fenêtre sur laquelle sont attachés les yeux d'Almansor. Oh! qu'il la connaît bien, cette fenêtre! Pendant les nuits d'été, à cette même place, combien de fois il a fait résonner son luth, jusqu'à ce que la bien-aimée parût au balcon et lui répondît avec sa voix si douce! Précisément, — admirez comme le hasard sert bien les amants et les poëtes, — le luth se trouve encore là. Il le prend, il essaie si le mélodieux talisman n'a pas perdu son prestige, il chante une vieille chanson arabe; Zuleima l'entend et tressaille. La voici qui paraît au balcon de sa fenêtre : elle reconnaît Almansor, elle l'interroge, elle écoute le récit de ses douleurs, elle évoque avec lui les souvenirs de son enfance, elle évo-

que l'image de Fatima qui l'aima comme une mère, d'Abdullah qu'elle vénérait comme son père, et qu'elle a si cruellement affligé. Mais Abdallah lui a pardonné avant de descendre au tombeau, et voici Almansor qui vient en son nom se réconcilier avec elle. Se réconcilier? et l'obstacle qui les sépare? Almansor va-t-il se faire chrétien pour retrouver la fiancée de sa jeunesse et l'épouse de ses rêves?... Tout à coup apparaît une forme humaine enveloppée d'un manteau; on dirait l'ombre d'Abdullah lui-même. Il parle, il ordonne à la jeune fille de sauter sur le coursier d'Almansor et de retourner avec lui au pays de ses ancêtres, sous les tentes de l'Arabie heureuse.

Cette apparition, vous le devinez, c'est le vieil Hassan qui veille sur son jeune maître. Il craint pour lui les séductions du château d'Aly; il ne veut pas qu'Almansor se fasse chrétien pour épouser Zuleima, et, comme il écoutait les deux amants dans l'ombre, il a profité d'une figure poétique du jeune Arabe pour jouer le rôle de revenant. Ce re-

venant est aussi un *deus ex machina*. L'auteur cherchait un moyen d'interrompre son duo nocturne afin de le reprendre sur un motif plus souriant et plus frais, aux premières lueurs de l'aube; il a employé ce procédé d'une candeur toute primitive. Le lendemain, Zuleima, que l'apparition du vieux musulman avait fait rentrer chez elle, sort de sa chambre à pas discrets, descend dans le parc, et, tout en s'agenouillant devant un crucifix pour demander à sa foi une arme contre son amour, prend plaisir à rêver dans le lieu même où elle a revu Almansor. Elle vient de prier, elle se relève, elle se croit désormais victorieuse. Elle peut donc répéter sans crainte le nom d'Almansor; n'est-ce pas le nom d'un frère? Almansor est aux aguets; il l'entend, il se montre, et le dialogue mélodieux recommence. Vainement Zuleima, qui connaît la haine d'Aly pour Abdullah, veut-elle éloigner son ami, croyant qu'un danger de mort le menace; Almansor est inflexible. « Ah! s'écrie-t-il, que personne ne cherche à m'éloigner d'ici! Fût-ce la mort,

je ne reculerais pas. » Il sent ses pieds attachés à ce sol par des chaînes secrètes. De toutes parts se lèvent les songes dorés de son enfance. Il reconnaît les fleurs, les arbustes, le grenadier où chantait le rossignol, le berceau de jasmin et de chèvrefeuille « où nous nous racontions, dit-il, les jolies histoires de Mœdschnoun et de Leïla, le délire de Mœdschnoun, la tendresse de Leïla, leur amour et leur mort à tous deux. » Que de scènes d'enfance naïvement évoquées! que de témoins joyeux de ses jours d'autrefois venant lui souhaiter la bienvenue! Tout à coup il aperçoit l'image du Christ et fait un mouvement de surprise. « Dis-moi, ma bien-aimée, il y a là une image étrangère, une image qui me regarde... oh! avec quelle douceur! et pourtant aussi avec quelle tristesse! Une larme amère tombe de ses yeux dans le beau calice d'or de ma joie. »

C'est ici pour nous la crise intéressante du drame. On sait quelles sont les contradictions de Henri Heine au sujet de la religion de l'Évangile, et comme il passe aisément de l'exaltation de Hegel à

la moquerie de Voltaire. Tantôt il se proclame l'un des chevaliers du Saint-Esprit, sous la bannière du philosophe de Berlin; tantôt, à la suite du patriarche de Ferney, il poursuit de ses ricanements toute religion positive. Or voici la première fois qu'il rencontre Jésus sur sa route, voici l'image du crucifié qui se dresse entre Almansor et Zuleima; quel sera le langage du poëte? Là encore nous retrouvons chez le juvénile rêveur l'inspiration agressive dont il ne saura jamais s'affranchir. Sur ce point, il n'y a eu ni développements ni luttes intérieures dans sa pensée; tel nous l'avons vu jusqu'au seuil redouté d'un autre monde, tel il nous apparaît ici à l'entrée de sa carrière. Étranges attaches de cette âme aux réalités d'ici-bas! Il y a ordinairement chez la jeunesse un spiritualisme généreux alors même qu'elle cède à ses passions, et volontiers elle méprise la vie tout en s'enivrant de ses jouissances; moins généreuse, mais désabusée, la vieillesse, à son tour, élève ses regards au delà de ce monde des sens dont elle sait l'amertume et le

néant. Rien de semblable chez Henri Heine. Les cheveux blanchis, le corps dévasté par la souffrance, il chantera encore sur son lit de torture les joies de l'existence terrestre, comme il les invoquait à vingt ans avec une impatience fougueuse. Ce droit que Mathurin Régnier appelle *la bonne loi naturelle*, il l'a réclamé toute sa vie. Toute sa vie (je parle de l'écrivain et ne prétends pas juger l'homme) il a protesté contre la doctrine du renoncement, contre la loi du sacrifice, contre l'exemple de Jésus. Un jour c'était au nom de l'hellénisme qu'il combattait la *religion du mercredi des cendres*, une autre fois c'était au nom du protestantisme mal compris, ou bien, ce qui était plus logique, au nom du panthéisme de Hegel. Toutes les armes lui étaient bonnes. Ici savez-vous quelle bannière il déploie d'une main joyeuse? La bannière de Mahomet. Il y y a une scène, une seule, où le chœur paraît comme dans la tragédie antique, et ce chœur, chargé de proclamer le sens du drame, glorifie en termes enthousiastes la belle civilisation moitié asiatique,

moitié européenne, le bel arbre aux fruits savoureux planté par les Maures sur la terre d'Espagne. Les Maures espagnols ont gardé de l'Orient la naïve liberté de la nature; ils y ont joint le mouvement et la liberté de l'esprit, empruntés à l'Occident. On dirait que c'est là pour le poëte l'idéal des sociétés humaines, et que les vrais chrétiens du moyen âge ont été les musulmans de Grenade. Pur caprice, je le veux bien; ce qui n'est pas un caprice, c'est sa protestation sous toutes les formes contre la morale de l'Évangile. Qu'on ne nous accuse pas d'attribuer une intention polémique à une œuvre de fantaisie amoureuse. Nous avons à cet égard la déclaration du poëte lui-même. Un recueil littéraire, publié à Hambourg par l'éditeur des œuvres complètes de Henri Heine, a donné, il y a quelque temps, plusieurs de ses lettres inédites. L'une d'elles, datée du mois de janvier 1823, est adressée à un libraire de Berlin, M. Ferdinand Dümmler, que le jeune poëte voudrait décider à publier ses deux drames. « Mon livre, écrit-il, renfermera premièrement : une petite

tragédie dont l'idée fondamentale est une transformation du *fatum* ordinaire, et qui certainement causera une vive émotion dans le public; — deuxièmement, un grand poëme dramatique intitulé *Almansor*, dont le sujet a un caractère de polémique religieuse et traite des questions à l'ordre du jour; — troisièmement, un cycle de poésies humoristiques dans le ton populaire. Quelques spécimens insérés déjà dans les journaux excitent le plus vif intérêt, étant loués avec passion par les uns et amèrement critiqués par les autres (1). » Ce n'est donc pas seulement le cri de la passion que le poëte a jeté dans son drame d'*Almansor*, c'est aussi un cri de guerre contre le christianisme, et la pensée de l'auteur se démasque avec une singulière hardiesse dans le second dialogue d'Almansor et de Zuleima.

Il y a une doctrine au milieu des divagations passionnées des deux amants, c'est que l'amour,

(1) *Orion, Monatschrift für Literatur und Kunst, herausgegeben* von Adolf Srodtmann; Hambourg, livraison du mois de juillet 1863.

l'amour profane, est supérieur à toutes les religions. Ce culte de la chair, que le saint-simonisme proclamera plus tard et qui inspirera aux écrivains de *la jeune Allemagne* tant d'œuvres mortes sous le mépris public, le voilà en germe dans les cris du musulman de Grenade. Or, de toutes les lois religieuses, la loi du Christ étant la plus noblement exigeante pour la dignité spirituelle de l'homme, c'est surtout le christianisme que poursuit Henri Heine. L'Allemagne protestante ne s'y est pas trompée à l'époque où parut la pièce; nous savons par les lettres du poëte que ses critiques voyaient dans son héros une figure antichrétienne.

Ai-je besoin de mettre sous les yeux du lecteur les deux derniers actes du drame? Les scènes qui vont suivre ne sont que la confirmation des idées éveillées ici par l'amour. Au moment où les deux fiancés, Enrique et Zuleima, assis au festin de noces, reçoivent les félicitations des convives, Almansor et Hassan, avec leurs compagnons, envahissent le château. Le jeune Arabe, frappant d'estoc

et de taille, se fraie un chemin jusqu'à Zuleima au milieu des seigneurs castillans, et l'emporte évanouie dans les montagnes voisines. Là, sur des rochers à pic, comme ceux où Mœdschnoun pleurait Leïla, les deux amants se croient dans le royaume de l'amour... Aly, apprenant enfin que son fils Almansor n'a pas été victime du fanatisme d'Abdullah, s'élance pour le sauver, pour sauver Zuleima, pour les unir tous les deux. Il est trop tard : à la vue d'Aly et de ses cavaliers espagnols, Almansor, toujours la tête en feu, se précipite du haut des rochers avec la jeune fille pâmée dans ses bras : le jeune Maure est persuadé qu'il a devant lui le magique royaume où nul ne lui disputera son amie. Mahométisme ou christianisme, que leur importe? Ils suivent tous deux leur rêve jusqu'au fond de l'abîme. Le poëte a donc manqué à sa promesse : ce n'est pas l'amour *qui vient tout apaiser*, c'est le délire et la mort.

Le délire et la mort, telle est encore l'inspiration de la seconde tragédie de Henri Heine, *William*

Ratcliff. L'auteur a beau nous conduire de l'Espagne du XVe siècle à l'Écosse du XIXe, c'est toujours son âme qui est le théâtre de ces tragiques folies. Maria, fille du laird écossais Mac-Gregor, devait épouser le comte Macdonald; le matin du jour des noces, le comte a été tué dans la forêt voisine auprès des rochers de Schwarzenstein, et, le soir même, son meurtrier, William Ratcliff, est venu rendre à Maria son anneau de fiançailles. Deux ans après, même aventure. Lord Duncan allait épouser Maria; pendant que la fiancée attendait à l'autel, Duncan tombait au Schwarzenstein sous les coups de Ratcliff, et au moment où la fiancée en deuil se retirait le soir dans sa chambre, Ratcliff, apparaissant soudain, lui rendait son anneau. Quel est ce Ratcliff? Un étudiant d'Édimbourg, dont le père avait connu jadis Mac-Gregor, et qui, reçu au château du laird, est devenu follement amoureux de Maria; Maria l'aimait aussi, et Mac-Gregor a congédié l'étudiant. William est allé à Londres, s'est jeté dans la débauche, a essayé de tuer son amour; mais, ne pou-

vant y réussir, il est revenu en Écosse, où il vit avec les bandits de la forêt, et c'est depuis ce moment que les fiancés de la fille de Mac-Gregor, le matin du jour fixé pour le mariage, sont égorgés par lui au Schwarzenstein. Ce n'est pourtant pas un assassin que ce Ratcliff; Macdonald et Duncan ont été tués en duel, l'amoureux de Maria les avait provoqués loyalement, et loyalement les a vaincus. Non, ce n'est pas un bandit, c'est un possédé. Il ne s'appartient pas. Son amour et son bras ne sont que des instruments au service d'une puissance occulte. Deux esprits, deux spectres, avec une force irrésistible, l'avaient poussé naguère chez Mac-Gregor et avaient livré son cœur à Maria; quand il s'éloignait de Londres subitement pour revenir en Écosse près du château du laird, les spectres l'entraînaient à cheval; quand il frappait Macdonald et Duncan auprès du Schwarzenstein, les spectres combattaient à ses côtés. Ces fantômes qui ne le quittent point, ces figures désolées, irritées, qui sans cesse tendent les bras l'un vers l'autre sans

pouvoir jamais se réunir, ce sont les âmes de Betty, la mère de Maria, et d'Édouard Ratcliff, le père de William. Édouard et Betty s'aimaient; un dépit amoureux les sépara, William épousa une femme qu'il n'aimait pas, et Betty devint la femme de Mac-Gregor. Ils se revirent, il s'aimèrent comme avant, si bien que Mac-Gregor, dans les transports de sa jalousie, ne recula pas devant l'idée du meurtre. Édouard, comme une âme en peine, rôdait souvent autour du château; un matin on trouva son cadavre au pied des murailles. Inutile d'ajouter que Betty mourut de désespoir. Vingt ans se sont passés depuis cette aventure; aujourd'hui, pour la punition de Mac-Gregor, l'âme d'Édouard et celle de Betty revivent chez William et Maria.

Les drames fatalistes (*Schicksals-dramen*) étaient fort à la mode vers 1820, grâce aux Houwald et aux Müllner; Henri Heine, qui estimait peu cette dramaturgie grossière, est-il parvenu à la relever, comme il l'espérait, en y introduisant le romantisme poétique? Il suffit pour en juger de résumer la

pièce en quelques mots. Quand le drame commence, un troisième prétendant, le comte Douglas, vient d'épouser la fille de Mac-Gregor. On pense bien que celui-ci avait pris toutes les précautions nécessaires pour détourner de son futur gendre le sort de Duncan et de Macdonald. Des éclaireurs surveillaient les avenues de la forêt voisine, et le château était bien gardé. Déjà Mac-Gregor se félicite d'avoir sauvé le fiancé de sa fille, et comme il ne craint plus que Douglas par intrépidité s'élance lui-même au-devant du péril, il lui raconte une partie de la tragique histoire dont nous venons de parler, le double meurtre de Macdonald et de Duncan au pied du Schwarzenstein. A ce moment-là même, Douglas reçoit un billet signé d'un main inconnue; quelqu'un l'attend au pied du Schwarzenstein pour mesurer son épée avec la sienne. Il part, impatient de venger les deux victimes. Cette fois, en effet, c'est William Ratcliff qui est vaincu. Les spectres qui l'assistaient naguère ne sont plus là pour diriger son bras, et au contraire les fantômes de Duncan et

de Macdonald, l'épée en main, l'assaillent de droite et de gauche pendant que Douglas l'attaque en face. William tombe, et Douglas retourne au château ; mais le soir, après la fête, à l'heure où la nouvelle épousée rentre dans la chambre nuptiale, William arrive, éperdu, ruisselant de sang et protégé de nouveau par les spectres. Une force irrésistible pousse Maria sur son cœur. Tantôt elle panse ses blessures en les couvrant de baisers, tantôt elle a horreur de ce qu'elle fait et veut s'arracher aux embrassements de William. Vains efforts ! la mystérieuse puissance qui les domine tous deux les réunit toujours. Enfin, sachant que William Ratcliff a été vu dans le château, Mac-Gregor accourt transporté de rage ; William se bat avec l'assassin de son père et l'étend mort à ses pieds, puis il se tue lui-même avec Maria. Lorsque Douglas arrive, il ne voit plus que des cadavres : tous les acteurs de ce sanglant imbroglio ont disparu. Il reste seulement une vieille folle, témoin jadis de l'assassinat d'Édouard, et chargée d'expliquer au milieu de ses divagations le

lien qui unit le crime du passé aux sauvages fureurs du présent.

Sur cette trame noire et embrouillée, Henri Heine a beau jeter toutes les couleurs de sa poésie, il ne réussit point à sauver un système faux ; le drame fataliste était condamné à mourir. Le *Vingt-quatre Février*, de Zacharias Werner, était plus nettement conçu, plus dramatiquement enchaîné ; *William Ratcliff* est plus poétique, plus idéal. Ce sont pourtant des œuvres de même famille, et le fatalisme de l'amour comme celui du crime révèle le profond chaos que traversait alors la scène allemande. La première édition de *William Ratcliff* contenait une dédicace en vers où l'auteur s'adresse en ces termes à son ami Rodolphe Christiani : « D'une main puissante j'ai forcé les portes de fer du sombre royaume des esprits, et là j'ai brisé les sept sceaux mystérieux du livre rouge de l'amour ; ce que j'ai vu dans les pages éternelles, je le retrace dans le miroir de ce poëme. Mon nom et moi, nous mourrons ; mais ce poëme vivra éternellement. » L'auteur se

trompe : il n'y a ici aucune révélation du monde supérieur, aucune doctrine assurée de vivre à jamais ; il n'y a que les confessions poétiquement incohérentes d'une âme en proie au mal d'amour. Il caractérisait son œuvre avec plus de vérité lorsque, dans une seconde dédicace à Frédéric Merkel, il s'écriait trois ans plus tard : « J'ai cherché le suave amour, et j'ai trouvé la haine amère ; j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures. Puis j'ai frayé nuit et jour, en tout bien tout honneur, avec la canaille humaine. Ces diverses études terminées, j'ai paisiblement écrit *William Ratcliff*. » Souffrance, fureur, ironie froidement cruelle, voilà les accents nouveaux que Henri Heine faisait retentir au milieu du fatras des drames fatalistes et des fausses imitations shakspeariennes.

De ces deux pièces, la première seulement subit l'épreuve de la scène. Elle fut représentée sur le *théâtre national* de Brunswick le 20 août 1824, et vertement sifflée. Les amis du poëte racontent qu'une erreur de nom fut la principale cause de cet

échec. Un officier de la garnison, qui vit encore aujourd'hui, s'imagina qu'*Almansor* était l'œuvre d'un certain usurier israélite fort odieux, et commanda si bien la manœuvre des sifflets qu'il fut impossible d'entendre la pièce jusqu'au bout; elle disparut de l'affiche pour toujours. Il faut croire pourtant que des raisons plus sérieuses expliquent la chute d'*Almansor*, puisque aucun théâtre ne voulut recommencer l'expérience; le *joli poëme*, avec toutes ses bouffonneries, ne convenait guère à la scène. En tout cas, il est curieux de voir dans les lettres de Henri Heine le prix qu'il attachait à ses deux tragédies et l'émotion que lui causait l'attente du jugement public. Ces lettres que l'Allemagne ne connaît pas encore, et qu'une main obligeante a mises sous nos yeux (1), sont le commentaire vivant de la pensée du poëte. Quel trouble! que de contradictions! Tantôt il se plaint des coteries qui attaquent les tendances irré-

(1) Les lettres de Henri Heine rempliront les quatre derniers volumes des *Œuvres complètes;* l'éditeur, M. Adolphe Strodtmann, a bien voulu nous communiquer toutes celles qui se rapportent à la période dont nous parlons.

ligieuses d'*Almansor*, et répond aux censures par des outrages ; tantôt il avoue que sa famille elle-même, dans sa gravité judaïque, n'éprouve aucune sympathie pour son œuvre. « Ma mère, — écrit-il à son ami Mosès Moser au mois de mai 1823, — ma mère a lu mes tragédies, mais elle les a médiocrement goûtées ; ma sœur les tolère, et rien de plus ; mes frères ne les comprennent pas ; mon père n'a même pas ouvert le livre. » Un jour il écrit au célèbre Immermann : « *Walliam Ratcliff*, c'est ma confession générale, et j'ai la marotte de croire que vous êtes du petit nombre de ceux qui sauront le comprendre. La seule chose que je vous demande, c'est de le lire en bonne disposition d'esprit et de ne pas interrompre votre lecture. Je suis convaincu de la valeur de ce poëme, car il est profondément vrai, ou moi-même je ne suis qu'un mensonge. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, tout ce que j'écrirai encore pourra mourir et mourra... J'en dirais bien plus sur ce point, quoique j'en sois tout confus ; mais heureusement le temps me manque. » Deux

mois plus tard, écrivant à ce même Immermann, il proteste contre ceux qui chercheront dans ses tragédies quelques traits de son caractère, quelques événements de sa vie, et il ajoute : « Combien de fois arrive-t-il qu'il n'y a presque nul rapport entre l'appareil extérieur de notre destinée et notre histoire réelle, l'histoire intime de notre âme ! Ces rapports, en ce qui me concerne, n'ont jamais existé. » Je recommande en passant cette remarque à d'éminents critiques de nos jours. La méthode au nom de laquelle on prétend disséquer l'homme afin de connaître l'écrivain rencontre là une objection qui vaut la peine d'être méditée. Pour que ce dangereux scalpel ne devienne pas un instrument d'erreur, il ne suffit pas qu'il soit manié d'une main légère et discrète ; il faut encore qu'une pensée spiritualiste préside à ses opérations.

Henri Heine, on le voit par ces lettres, avait alors un jeune maître vers lequel se tournaient ses regards. Éclose au sein du romantisme, son inspiration cherchait une atmosphère moins énervante, et

la fougue un peu sauvage des premières productions d'Immermann avait pour lui un attrait singulier. Il étudiait ardemment le théâtre, voulant prendre sa revanche de la chute d'*Almansor*, et comme il trouvait chez Immermann les qualités dramatiques dont il était lui-même dépourvu, il lui témoignait une admiration cordiale. » Le grand défaut de mes œuvres, écrit-il, c'est la monotonie; drames et poëmes, chez moi, ne sont que des variations d'un thème unique. Vous devez le sentir mieux que personne, vous dont la poésie a pour thème le monde entier, le vaste monde, dans son infinie diversité. C'est ce que je soutenais récemment encore contre M. Varnhagen d'Ense. Vous avez cela de commun avec Shakspeare que vous réfléchissez tout l'univers, et le seul défaut de vos compositions est que vous ne savez pas concentrer vos richesses. Shakspeare l'a su, et voilà pourquoi il est Shakspeare; mais vous aussi vous apprendrez cet art, et chacune de vos tragédies sera meilleure que la précédente. A ce point de vue, votre *Pétrarque* me satisfait mieux

que votre *Erwin*, bien que celui-ci soit plus riche... Il m'était plus facile à moi de me concentrer, parce que je n'avais à représenter qu'un petit fragment du monde, un seul et unique thème. Depuis, surtout pendant cet hiver, l'état maladif où je me trouve a ouvert davantage mes facultés réceptives, et quand je livrerai dans quelques années le drame auquel je songe en ce moment, on verra si, après n'avoir fait que reproduire sous maintes formes l'histoire de l'Amour et de Psyché, je suis de taille à chanter aussi la guerre de Troie... »

C'est très-sérieusement que Henri Heine rapproche du nom de Shakspeare le nom de Charles Immermann; on cherchait alors un Shakspeare, on en voulait un coûte que coûte, comme on appelle aujourd'hui avec impatience le théâtre et le poëte de l'avenir. L'Allemagne venait de traverser une crise de langueur. Gœthe, avec son éclectisme impartial et ses larges études en tout sens, donnait un spectacle que nous pouvons admirer à distance, mais qui ne répondait guère au réveil des généra-

tions nouvelles. Pour ceux-là mêmes qui respectaient encore sa gloire, le vieux roi semblait avoir abdiqué. Il leur fallait un chef, un gagneur de batailles; n'était-ce pas ainsi que Gœthe lui-même, cinquante ans plus tôt, avait conduit les contemporains de *Werther* à la conquête d'un monde inconnu? Henri Heine crut avoir trouvé ce vainqueur dans Immermann. « Depuis la mort de Gœthe, — écrit-il en 1823, et remarquez bien que Gœthe avait encore neuf ans à vivre pour la science et la poésie, — Immermann est avec Œlenschläger le premier poëte dramatique du monde. » Une autre fois il écrit à Frédéric Steinmann, un de ses camarades d'université : « Connais-tu Charles Immermann? découvrons-nous tous deux et saluons. C'est une vraie nature de poëte, une nature puissante, lumineuse et comme il y en a peu. » Excité par l'attente de la jeunesse au moins autant que par sa fougue personnelle, Immermann poussait sa fantaisie à outrance et croyait faire du Shakspeare. La belle magicienne qui devait calmer ses orages

ne régnait pas encore sur les flots apaisés (1).

Puisque les tragédies de Henri Heine sont venues éclairer un chapitre littéraire de nos voisins, on nous permettra de signaler un des plus curieux incidents de cette période. La passion shakspearienne était si violente chez les dramaturges que l'un d'entre eux, un élève d'Immermann, un camarade d'Henri Heine, l'impétueux et barbare Christian Grabbe, fut pris un jour de remords et se mit à protester contre la barbarie dont il avait lui-même donné l'exemple; on dirait un homme entraîné sur les pentes périlleuses et qui se retient avec effort. *La Shakspearo-manie* (2), tel est le titre de ce curieux manifeste. « Non, dit le fougueux poëte qui tant de fois avait imité Shakspeare à tort et à travers, non, Shakspeare ne mérite pas d'être regardé comme le plus haut modèle connu de la tragédie.

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1858 l'étude intitulée : *le Poëte Immermann et la comtesse d'Ahlefeldt.*

(2) Voyez *Dramatische Dichtungen von Grabbe. Nebst einer Abhandlung ueber die Shakspearo-manie*; 2 vol. Francfort 1827.

Qu'on se rappelle *les Euménides* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* de Sophocle... » Et après avoir recommandé en nobles termes l'étude de ces œuvres sublimes, il signale aussi aux poëtes allemands le profit qu'ils peuvent tirer des grands modèles de la France. « Ils y trouveront, dit-il, tout ce qui leur manque, la gravité, la sévérité, l'ordre, l'effet théâtral, la force dramatique, la marche naturelle et rapide de l'action. Ils y trouveront encore (le croiront-ils ?) une foule de caractères tels que Shakspeare n'en a point de meilleurs : chez Corneille Chimène et Médée, chez Racine Iphigénie, Athalie, Bérénice, Phèdre, Néron, et s'il s'agit de ces mots de génie, de ces éclairs tragiques, comme certaines gens les admirent surtout dans Shakspeare, ceux que nous offrent les poëtes français sont à la fois mieux rendus et mieux amenés. Écoutez le *moi* de Médée, le *soyons amis* d'Auguste dans *Cinna*, la réponse d'Agamemnon dans *Iphigénie : vous y serez, ma fille.* Ne sont-ce pas des perles étincelantes sur le sombre voile de la Melpomène française ? » Il est curieux,

assurément, que ces choses aient été écrites en pleine anarchie romantique et par un des plus violents adeptes de la littérature désordonnée. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est l'hommage rendu à Molière. Il y a quelques années à Munich et à Berlin, de spirituels critiques répétaient encore les blasphèmes littéraires de Guillaume Schlegel contre l'auteur du *Misanthrope;* Christian Grabbe, en 1825, c'est-à-dire en face de Schlegel, et avant que Gœthe eût vengé notre grand poëte comique, ne craint pas de lui restituer son rang. Il aime tout chez Molière, la perfection du style, la souplesse du dialogue, la finesse du parler de la cour et la franchise du langage bourgeois; il admire l'étude profonde des caractères, la variété des physionomies, et de Tartufe à Scapin, d'Alceste à Sosie, d'Agnès à Célimène, il n'est pas une figure qui ne l'enchante dans ce monde vivant où Schlegel n'a rien voulu voir. Étranges revirements du goût! cet hommage si complet rendu à la scène française par un shakspearien forcené est le produit

d'une réaction contre cette fièvre shakspearienne à laquelle se rattachent *Almansor* et *William Ratcliff*.

C'est qu'il y avait toujours, à côté des novateurs fougueux, le maître de la beauté pure, et que Gœthe n'était pas mort. Quand on voit de 1820 à 1830 les dramatiques essais d'Immermann, de Henri Heine, de Christian Grabbe, envahir tumultueusement la scène où régnait *Guillaume Tell*, il est impossible de ne pas se poser ces questions : qu'en pensait le grand classique de l'Allemagne, celui qui réunissait à la fois Shakspeare et Sophocle en ses vastes formules? Qu'en pensait l'arbitre des hautes élégances, le poëte de *Faust* et d'*Iphigénie ?* L'année même où paraissait cette folle partition d'*Almansor*, au mois d'octobre 1823, un des meilleurs amis de Gœthe, le musicien Zelter, lui écrivait, pendant un voyage en Prusse : « Je viens de faire connaissance à Munster avec le jeune Immermann, dont j'ai lu trois tragédies. L'une d'elles m'a semblé excellente. Il m'a fait hommage d'un quatrième drame et d'un

volume de vers dont je suis moins satisfait. Son talent me paraît encore trop dépendant; son amour n'est pas complétement à lui. Il est bien d'âge pourtant à produire une œuvre qui lui appartienne. Sa personne et son caractère m'ont charmé, et, comme il connaît les bons modèles, nous pouvons attendre avec confiance le développement de son inspiration. J'ai mis deux de ses poésies en musique... »
Je ne trouve dans les lettres de Gœthe ni réponse ni allusion même à ces paroles; seulement, Zelter étant allé voir Gœthe à Weimar peu de temps après ce voyage à Munster, il ramena l'entretien sur Immermann, et Gœthe, obligé enfin de se prononcer, ne fit guère autre chose que répéter le langage de son ami. « Nous verrons, dit-il, comment il se développera, s'il saura purifier son goût et se régler pour le style sur les meilleurs modèles. Sa manière originale a du bon, mais elle conduit trop facilement dans le faux... » Ces détails nous ont été transmis par Eckermann. On voit que ce groupe des

Immermann, des Henri Heine, des Christian Grabbe, à la date où nous sommes, était médiocrement sympathique à Gœthe. Il n'a jamais parlé des débuts de Henri Heine, bien que les scènes d'amour dans *Almansor* aient dû le charmer par la fraîcheur du style. C'est plus tard seulement, après le *Livre des Chants* et les *Tableaux de Voyage*, qu'il signalera d'un mot le poétique humoriste comme un talent original qui a sa place au soleil.

Mais si Gœthe gardait le silence, ses disciples parlaient assez haut. L'un d'entre eux ou du moins un des hommes qui admiraient surtout chez l'auteur d'*Iphigénie* le secret de la beauté antique, et s'efforçaient de maintenir en Allemagne ces traditions du grand art, le comte Platen, ouvrit hardiment la campagne contre les néo-shakspeariens. Il écrivit deux grandes comédies aristophanesques où les écoles littéraires du temps étaient censurées avec une verve implacable. La première, intitulée *la Fourchette fatale*, s'attaquait aux Werner, aux

Mullner, aux Houwald, à tous les coryphées du drame fataliste; la seconde, *l'Œdipe romantique* (1), était une caricature d'Immermann. Celui que Henri Heine comparait à Shakspeare était livré à la risée du parterre sous le nom à peine déguisé d'un versificateur grotesque, lequel promettait de corriger et corrigeait effectivement l'*Œdipe* de Sophocle d'après les principes de l'art moderne. Henri Heine, sans avoir un rôle dans la pièce, y était nommé en toutes lettres : Immermann, le citant au premier rang de ses émules, voyait en lui un continuateur de Byron associé à un nouveau Pétrarque. C'était une allusion à un journal de Berlin où Immermann

(1) Le sens donné ici au mot *romantique* par le comte Platen n'est pas celui qui a été consacré par l'histoire littéraire. Les romantiques allemands voulaient renouveler l'art du moyen âge et continuer son mysticisme; ils avaient le goût le plus vif pour les vieilles légendes, et s'ils admiraient Shakspeare, ils aimaient encore mieux les sources où il avait puisé. Telle était l'inspiration de Novalis, d'Arnim, de Brentano. Immermann, au contraire, aimait dans Shakspeare un des plus puissants interprètes de l'esprit moderne; il l'admirait virilement, tout en l'imitant mal. Immermann et ses amis ne sont pas des *romantiques* dans le sens allemand, ce sont des *néo-shakspeariens*.

n'avait pas craint de rapprocher ces deux noms à propos d'*Almansor* et de *William Ratcliff*. Immermann répondit à Platen par une poétique satire; quant à Henri Heine, qui était si en fonds pour cribler d'épigrammes littéraires l'auteur de *l'Œdipe romantique*, il eut le tort de s'attaquer, non pas au poëte, mais à l'homme, et de l'outrager par d'indignes calomnies. Il n'avait pas même le mérite de l'invention; détestable conseillère, sa fureur l'avait fait tomber dans le plus triste plagiat : il s'était souvenu des accusations infamantes que Voltaire prodigue à Frédéric, et il les jetait au noble poëte pour se venger d'une épigramme. On peut lire ces violences au second volume des *Reisebilder*. « J'ai fait tort à Platen, disait Henri Heine plus tard; mais il s'agissait d'une lutte de parti, et l'adversaire était considérable. » Henri Heine s'abusait en parlant de la sorte, il n'avait fait tort qu'à lui-même; le nom du comte Platen est resté pur dans l'histoire des lettres allemandes, et n'a pas plus souffert que celui de Louis Bœrne des diffamations de l'humoriste.

Ainsi avec la passion et le sarcasme apparaissait aussi, dès les débuts de Henri Heine, cet autre trait de son caractère, la violence dans les polémiques, ou plutôt le mépris de toute justice envers ses adversaires et ses rivaux.

Nous avons parlé de Gœthe, d'Immermann, de Platen, à propos des tragédies de Henri Heine; nous n'avons rien dit des romantiques, les premiers maîtres de l'auteur d'*Almansor*. Que pensèrent-ils, les doux *minnesingers,* les amants du cor merveilleux, en voyant de quelle manière ce turbulent écolier transformait leurs leçons? Un de leurs chefs, le baron de La Motte-Fouqué, après avoir lu *Almansor* et *William Ratcliff,* adressait au poëte des strophes où je lis ces mots: « Doux chantre au cœur saignant, oh! j'ai bien compris ton chant et ta plainte; mais cesse de faire retentir ces accents sauvages... Surtout ne prends pas plaisir à jouer avec les serpents. Celui qui joue avec les serpents jusqu'au bord de la tombe, dans le sein même de la tombe les serpents le suivent encore, ils l'enla-

cent, ils l'enserrent, et quand son cœur veut s'envoler au ciel, ils le retiennent dans la fange. » Le vieux maître avait raison; mais, nous qui jugeons ces choses à distance, nous savons qu'il était un peu tard pour ramener l'auteur d'*Almansor* à l'innocente poésie du romantisme. Il se rendait trop bien compte de ce qui faisait l'originalité de ses poëmes. La note, le cri qui devait retentir dans toutes ses œuvres était déjà sorti du fond de son âme, et il en connaissait la valeur esthétique, lui qui écrivait peu de temps après cette époque : « Rien de plus frais que les chansons de nos maîtres, leurs douces chansons du moyen âge; mais elles vont se perdre aujourd'hui dans le tumulte des combats de la liberté, dans le tapage de la grande fraternité européenne, et aussi dans les douloureux concerts de cette poésie moderne, qui, loin d'afficher une sérénité menteuse, un faux catholicisme moral, dissèque sans pitié tous les sentiments avec un couperet jacobin, cherchant la vérité avant tout. Il est intéressant de voir la dernière de ces poésies emprunter à la

première ses formes extérieures; le spectacle est encore plus digne d'intérêt, si les deux poésies se réunissent et se fondent dans une même âme de poëte. » Tel est précisément l'intérêt moral que présente l'épisode dont nous venons de parler. *Almansor* et *William Ratcliff* marquent l'instant précis où Henri Heine quitte la poétique abbaye du romantisme, sans en rejeter le costume, pour suivre l'armée du siècle et de la révolution.

Heure décisive dans la destinée du poëte! A cette date, il est encore plein d'illusions et de tendresse; la passion vivante lutte avec le scepticisme destructeur; l'ironie qui vient de naître n'est pas séparée de la bienveillance et de la grâce. Ses lettres de 1820 à 1823 ne laissent aucun doute à cet égard. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est touché jusqu'aux larmes par les vers que Fouqué lui adresse, bien qu'il prenne plaisir, c'est lui qui nous l'apprend, à taquiner le vieux maître comme un enfant espiègle. Il est pauvre et laborieux; la pensée de l'avenir lui suggère maints projets qu'il em-

brasse avec ardeur : il veut entrer dans la diplomatie sous les auspices de Varnhagen d'Ense, il écrit une *Histoire du Droit public de l'Allemagne au moyen âge*, et s'il la jette au feu, la trouvant trop au-dessous des exigences du sujet, c'est pour la recommencer bientôt avec une érudition plus forte et des vues agrandies. L'étude du droit ne lui fait pas oublier les demi-dieux de la littérature hellénique, qu'il appelle, avec Wolf, *sempiterna solatia generis humani;* il aime sérieusement sa patrie, il a foi dans sa mission intellectuelle, et l'idée lui vient un jour d'aller se fixer en France pour s'y faire le rapsode de la poésie des Allemands. Si un rire sarcastique éclate parfois sur sa lèvre, c'est une arme qui le défend contre de prétentieuses et arrogantes erreurs : il raille les doctrines de Hegel, qui commençaient à subjuguer la jeunesse, il raille le panthéisme et réclame gaiement au nom de la personnalité humaine.

Que lui manque-t-il donc, à cet esprit charmant, pour entrer dans le pays des songes par la porte

d'ivoire? Un peu de bonheur, rien de plus : jamais un esprit si fin ne fût tombé dans la fadeur, et il est permis sans doute de regretter pour lui les inspirations d'une existence heureuse. Mais non; la destinée voulait qu'il connût dès la jeunesse ce que les larmes ont de plus amer : elle le frappa au cœur pour éprouver sa force. Qu'il pleure donc, puisqu'il n'est pas de ceux qui savent cacher leurs blessures, qu'il pleure au milieu de ses folies, et que sa verve éclate à travers ses souffrances! Que le suave rêveur devienne un chantre agressif! qu'il se venge de ses illusions perdues sur tout ce qui est hypocrisie; mais en déchirant les voiles menteurs qu'il n'aille point offenser les vérités éternelles! Le jeu du poëte humoriste est de toucher légèrement aux misères d'ici-bas, de châtier les vanités, de démasquer les fourberies; il ne faut pas qu'il désole notre âme et désenchante l'univers... Hélas! paroles tardives, inutiles conseils! Replacés aujourd'hui à l'heure de ses débuts, nous oublions que l'auteur de *William Ratcliff* ne peut entendre notre voix, et

nous rêvons pour lui une carrière poétique non pas plus brillante, plus originale, mais plus pure, plus unie, où il y ait moins de contradictions et de mélange. Ses amis, en public ou à voix basse, ont formé toujours ce même vœu. N'est-ce pas là précisément ce que son vieux maître exprimait à sa manière dans ces strophes que Henri Heine ne pouvait relire sans émotion : « Prends garde, prends garde de jouer avec les serpents! »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

ALMANSOR

TRAGÉDIE

Ne croyez pas qu'il soit absolument fantasque, le joli poëme que je vous offre d'un main amie ! écoutez : il est tour à tour épique avec sérénité ou dramatique avec violence. Çà et là, dans le détail, s'épanouit mainte fleur lyrique aux corolles délicates. Si le fond est romantique, plastique est la forme, et le tout est sorti du cœur. On y voit aux prises chrétiens et musulmans, le nord avec le sud ; à la fin parait l'amour qui vient tout apaiser.

ALMANSOR

Intérieur d'un vieux château mauresque délabré. Par les fenêtres latérales, tombent les rayons du soleil couchant.

ALMANSOR.

C'est encore l'ancien parquet cher à mon souvenir, le tapis bien connu, le tapis brodé de mille couleurs où marcha le pied sacré des aïeux! maintenant les vers en rongent les fleurs de soie, comme s'ils étaient les alliés des Espagnols. Ce sont encore les vieilles colonnes fidèles, fiers soutiens de marbre de la fière maison, où je m'appuyai tant de fois, lorsque j'étais enfant. Oh! pourquoi nos Gomèles, nos Ganzuls, et les Abencerrages, et les hautains Zégris, n'ont-ils pas soutenu aussi fidèlement le trône du roi dans l'Alhambra splendide? Ce sont encore les bonnes vieilles murailles, avec leurs bois

polis, leurs élégantes peintures, qui toujours donnaient asile au voyageur fatigué. Elles sont restées hospitalières, les bonnes murailles, mais elles n'ont plus pour hôtes que les hibous et les vautours. (Il va vers la fenêtre.) Personne, nul mouvement. Toi seul, ô soleil, tu m'as entendu; compâtissant à ma peine, tu m'envoies tes derniers rayons et tu répands ta clarté sur mon sombre chemin. O bienfaisant soleil, écoute mes paroles reconnaissantes : toi aussi, enfuis-toi vers les côtes du pays des Maures et vers les plaines éternellement heureuses de l'Arabie. Oh! crains don Fernand et ses conseillers, qui ont juré une haine implacable à toute belle lumière. Crains doña Isabelle, Isabelle l'orgueilleuse, qui, tout étincelante du feu de ses diamants, prétend briller toute seule, quand elle aura fait la nuit autour d'elle. Oh! fuis cette mauvaise terre d'Espagne où s'est déjà éteinte ta sœur, ô soleil, l'éblouissante Grenade aux tours d'or! (S'éloignant de la fenêtre.) Mon cœur est oppressé comme si le disque enflammé du soleil couchant s'était roulé sur cette pauvre et faible poitrine. Mon corps est comme une braise qui tombe en cendres brûlantes et le sol se dérobe sous mes pas. Ah! tout est si doux pour moi dans

ces lieux, si doux et si cruel ! La brise légère qui me rafraîchit la joue m'apporte avec son souffle le salut des jours évanouis. Dans le mouvement des ombres du soir, j'aperçois les légendes de mon enfance, elles se dressent, elles me font des mines, elles me sourient d'un air sensé et s'étonnent que leur vieil ami soit aujourd'hui si triste, si étranger dans sa demeure. Là-bas, c'est ma mère chérie, ma mère trépassée, qui m'apparaît; inquiète, pleine d'angoisses, elle regarde, elle pleure, elle me fait signe, elle me fait signe encore avec sa blanche main. Je vois aussi mon père, là, sur le coussin de velours vert, assis et sommeillant doucement. (Il reste plongé dans ses réflexions. La nuit est venue. On voit dans le fond passer une forme humaine, un flambeau à la main.) Quel est ce fantôme qui vient de passer avec une vague lueur? N'était-ce qu'une illusion de ma fantaisie trompée? J'ai cru voir le vieil Hassan; était-ce lui? Peut-être que Hassan est couché dans la tombe et que son esprit veille encore sur le château qu'il a fidèlement gardé pendant sa vie. J'entends un mouvement confus, un bruit sourd, qui s'approche, qui s'approche toujours comme si mes pères sortaient de leurs tombeaux pour me saluer de leurs mains de

squelettes et me donner le baiser de bienvenue avec leurs pâles et froides lèvres. Ils viennent, les voici.. Ah! votre salut me tuera.

Plusieurs Maures se précipitent sur la scène, le cimeterre au poing.

PREMIER MAURE.

Cela pourrait bien être!

ALMANSOR, tirant son épée du fourreau.

A moi donc, ma brillante amulette! toi qui as déjà fait tant de prodiges, protége-moi contre ces mauvais esprits!

SECOND MAURE

Que viens-tu faire, étranger, dans notre château?

ALMANSOR.

Je vous renvoie cette question. Le château m'appartient, et cet avocat (montrant son épée) va inscrire mon droit sur votre peau en caractères rouges.

PREMIER MAURE.

Eh! eh! le nôtre saura répondre, car sa langue n'est pas de bois; en vérité, il a une voix de fer et qui rend des sons métalliques.

Ils se battent.

Eh! eh! ton avocat s'emporte et son discours jette des étincelles.

ALMANSOR.

Silence! il va les éteindre dans ton sang.

TROISIÈME MAURE.

Le jeu sera bientôt fini. Rends-toi.

Hassan se précipite sur la scène, un flambeau dans la main gauche, un cimeterre dans la main droite.

HASSAN.

Oh! oh! avez-vous donc oublié le vieux Hassan? La vengeance, vous le savez, c'est mon affaire. Celui-là m'appartient. Il faut que je le tue. (Il se bat avec Almansor, déjà affaibli et chancelant. Au moment de le frapper, il aperçoit son visage à la lueur du flambeau, et, saisi d'une émotion subite, il tombe à ses genoux.) Allâh! C'est Almansor-bèn-Abdullah!

ALMANSOR.

Oui, c'est bien moi. Et toi, tu es bien Hassan. Relève-toi, fidèle serviteur de ma maison. Une illusion nocturne nous a tous abusés. Un peu plus, et le château de mes pères allait devenir mon sépulcre, le vieux berceau mon cercueil.

PREMIER MAURE.

Tu avais l'air d'un Espagnol, avec ta toque et ton

manteau; or, c'est seulement le sabre au poing que nous souhaitons la bienvenue aux Espagnols.

HASSAN, il se lève lentemant et dit d'un ton sévère.

Almansor-ben-Abdullah, réponds-moi! D'où vient que tu portes ce costume? Qui a mis au noble coursier berbère cette peau de serpent brillante et tachetée? Rejette cette venimeuse enveloppe, fils d'Abdullah! Marche sur la tête du serpent, noble coursier!

ALMANSOR, souriant.

Toujours le même, toujours inflexible en ton zèle, mon vieil Hassan! toujours la même foi aux formes et aux couleurs! Ne sais-tu pas que la peau de serpent est une sauvegarde contre le serpent, de même que la peau de loup protége l'agneau humble et sans défense au milieu de la forêt? Malgré cette toque et ce manteau, va, je suis toujours musulman de cœur et d'âme, car c'est dans mon cœur que je porte le turban.

HASSAN.

Béni soit Allah! Allah soit béni! (Aux Maures). — Reposez-vous, mes frères; c'est moi qui veillerai. Le vieil Hassan a rajeuni tout à coup.

Les Maures s'en vont.

ALMANSOR.

Quels sont ces hommes que tu appelles tes frères?

HASSAN.

Un reste de serviteurs fidèles qu'Allah possède encore dans ce pays. Ah! petit est leur nombre, et il diminue tous les jours, tandis que tous les jours s'accroît l'armée de la canaille.

ALMANSOR.

Que ta chûte est profonde, ô Grenade!

HASSAN.

Et comment ne serait-elle pas tombée, la ville contre laquelle deux ennemis déployaient leur rage, au dedans la discorde, la ruse au dehors? Oh! malédiction sur cette nuit où l'astuce de la femme a su enflammer si bien la cupidité de l'homme! Malédiction sur la nuit où la ruine de Grenade fut résolue dans cet embrassement d'amour! Malédiction sur la nuit où don Ferdinand entra dans le lit de noces de doña Isabelle! Quand un pareil couple attise le feu de la discorde, la maison est bientôt la proie de l'incendie. Ce n'est ni la pique du vigoureux habitant de Léon, ni la lance du fier Aragonais, ni l'épée de la chevalerie castillane qui ont rem-

porté cette victoire; Grenade n'est tombée que sous les coups de Grenade. Quand le père assassine ses enfants, ses propres enfants endormis au berceau; quand le fils lève sa main criminelle contre la tête sacrée du chef de famille; quand le frère, sur le cadavre du frère, franchit sans remords les marches ensanglantées du trône; quand les grands du royaume, oubliant leur devoir, suivent honteusement le drapeau de leur éternel ennemi; alors les anges gardiens de la ville, voilant leur visage rouge de honte, prennent leur vol, et les bataillons ennemis entrent dans la place.

ALMANSOR.

Je pense encore à cette journée funeste. J'étais en bas, à la porte du château; tout à coup, bride abattue, arrive un cavalier monté sur un cheval noir. Farouche, les yeux égarés, hors d'haleine, il demande mon père. Il monte rapidement l'escalier et mon père le reçoit dans ses bras. Je ne le reconnus qu'à ce moment : c'était le bon Aly.

HASSAN, avec amertume.

Le bon Aly!

ALMANSOR.

« Aly, parle, quelles nouvelles? » s'écrie mon

père. Alors des torrents de larmes, de larmes noires comme du sang, coulent sur les joues d'Aly, et il répond en sanglotant : « Don Ferdinand et doña Isabelle ont fait leur entrée à Grenade au milieu des fanfares; le roi Boabdil leur a présenté à genoux les clefs de la ville sur un plat d'or; au sommet des tours de l'Alhambra flotte la bannière de Castille et la croix de Mendoza. »

HASSAN, se couvrant les yeux.

Oh! je ne te demande qu'une seule grâce, Allah! Efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Je vois encore toute la scène. Cette nouvelle, ce coup de foudre dessèche et paralyse les langues dans toutes les bouches. Pâle, muet, le regard fixe, mon père demeure immobile, ses bras pendent inertes le long de son corps, ses genoux tremblent, il tombe, et aussitôt éclatent les lamentations et les hurlements des femmes.

HASSAN.

Efface, efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Le bon Aly me presse alors sur son cœur, il couvre de ses mains mes yeux en larmes pour me ca-

cher ce spectacle de désolation, il m'entraîne avec lui, il me fait monter sur son cheval...

HASSAN, avec un sourire amer.

Et il t'emmène dans son joli château, où la gracieuse Zuleima te reçut, où elle sécha tes larmes avec des sourires, avec ses baisers peut-être...

ALMANSOR.

Méchant et cruel Hassan ! n'oublie pas que j'étais encore un enfant, tu te trompes, d'ailleurs; les regards de Zuleima ne purent sécher mes larmes ; je m'échappai secrètement du chateau d'Aly et en quelques heures je fus de retour ici. Mon père se roulait sur le parquet, ses vêtements étaient déchirés, sa tête souillée de cendres, et il s'arrachait encore les boucles de sa blanche barbe. A côté de lui gisait ma mère, tout en larmes, avec ses servantes couvertes de voiles noirs ; par instants régnait un grand silence, mais si une seule voix en soupirant prononçait ce mot : « Grenade ! » les plaintes éclataient de nouveau, plus aiguës et plus déchirantes.

HASSAN, pleurant.

Oh ! ne tarissez jamais, éternelles sources de larmes !

ALMANSOR.

N'aie pas un air si désolé, mon vieil Hassan. La fierté du lion te sied mieux, cette fierté qui animait ton visage lorsque, couvert d'un harnais brillant et faisant résonner tes armes, tu parus dans la salle à nos yeux étonnés. Je te vois encore disant à mon père : « Je ne peux te servir plus longtemps, Abdullah, car mon dieu désormais a besoin de son serviteur. » D'un pas ferme tu quittas le château, et depuis ce jour je ne t'ai jamais revu.

HASSAN.

Je m'étais joint à ces combattants qui, dans la montagne, sur les sommets glacés, s'étaient réfugiés avec leurs cœurs brûlants. Comme la neige jamais ne disparaît là-haut, ainsi ne disparut jamais l'ardeur qui enflammait nos âmes. Pareille à ces monts qui ne chancellent jamais, jamais non plus ne chancela notre foi. Et de même que de la pointe des cimes, des blocs de rochers roulent souvent jusqu'en bas, écrasant tout sur leur passage, de même nous nous précipitions souvent du sommet des montagne, écrasant dans la vallée le peuple chrétien. Oh ! quand ils râlaient en mourant, les misérables, quand retentissait au loin le glas des cloches funèbres et

que des chants de mort s'y mêlaient sourdement, c'était pour nos oreilles une voluptueuse harmonie.

Mais dernièrement une visite sanglante nous a été rendue par le comte Aquilar et ses chevaliers. Il nous avait préparé la musique pour une danse suprême, et au bruit éclatant des trompettes, au sourd retentissement des timbales et des canons, au branle-bas des lances castillanes, au sifflement clair et joyeux des balles, plus d'un Maure s'envola brusquement dans les cieux; un petit nombre seulement parmi nous put se sauver de la salle de danse.

Mais toi, parle, Almansor, quelle fut la destinée des tiens? Je me suis réfugié ici dernièrement avec mes frères d'armes, et je n'ai trouvé qu'une demeure déserte; ces murailles dépouillées me regardaient d'un air mélancolique, et des pressentiments lugubres m'assaillaient de toutes parts en ce lugubre château.

ALMANSOR.

Ne me demande pas ce lamentable récit. Laisse dormir les chers trépassés et les douleurs d'Almansor. Tu vis alors comme sur son noir cheval le bon Aly nous apporta le malheur. Un malheur ne vient jamais seul. Chaque jour nous recevions des messa-

ges plus funestes encore; et de même que le voyageur se précipite la face contre terre quand le simoun brûlant lui souffle au visage, ainsi nous nous jetions sur le sol en pleurant, de peur que le souffle empoisonné des nouvelles sinistres ne nous donnât la mort. Bientôt nous apprîmes l'abjuration de nos prêtres, des Morabites et des Alfaquis...

HASSAN.

S'il y a quelque part une croyance qui devienne matière de vente et d'usure, les prêtres sont toujours les premiers au trafic.

ALMANSOR.

Nous sûmes ensuite que le grand Zégri lui-même, craignant de mourir, le lâche! avait embrassé la croix, que le peuple en foule suivait l'exemple des grands, et que des milliers d'hommes courbaient leur tête sous l'eau du baptême.

HASSAN.

Le nouveau ciel attire beaucoup de vieux pécheurs.

ALMANSOR.

Nous apprîmes que le terrible Ximénès, sur la place publique de Grenade, — ma langue se sèche

dans ma bouche, — avait jeté le Coran dans les flammes du bûcher.

HASSAN.

Ce n'était qu'un prélude; là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes.

ALMANSOR.

A la fin, de tous ces cruels messages arrive le plus cruel. (Il hésite.) Le bon Aly s'était fait chrétien. (Une pause.) A cette nouvelle, pas une larme ne tomba des yeux de mon père, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres, il n'arracha pas un cheveu de sa tête grise; seulement les muscles de son visage s'agitaient en mouvements convulsifs; ses traits étaient méconnaissables, et du fond de sa poitrine déchirée sortit un éclat de rire aigu. Comme je m'approchais en pleurant doucement, le pauvre père fut saisi d'une folie furieuse. Il tira son poignard, m'appela « engeance de serpent, » et déjà il allait me percer le cœur, quand tout à coup une sorte de souffrance douce sembla se peindre sur ses lèvres : « Enfant, me dit-il, ce n'est pas à toi d'expier la faute. » Et d'un pas chancelant il gagna sa chambre silencieuse. Il y resta, muet, sans manger et sans boire, pendant trois jours entiers. Quand il en

sortit, ce n'était plus le même homme. Il était calme; il ordonna aux valets de charger tous ses biens sur des mules et des chariots, il ordonna aux femmes de nous pourvoir de pain et de vin pour un long voyage. Lorsque tout fut prêt, il prit dans ses bras et porta lui-même le plus précieux de ses joyaux, le rouleau où sont inscrites les lois de Mahomet, l'antique et sacré parchemin que les aïeux avaient apporté en Espagne. Nous quittâmes ainsi les champs du pays natal, nous partîmes, à demi hésitant, à demi pressés, comme si une voix suave, caressante, et de tendres bras invisibles nous tiraient à reculons, tandis que des hurlements de loups nous poussaient en avant. Comme le baiser d'une mère, à l'heure des adieux suprêmes, nous aspirions délicieusement l'arôme des forêts espagnoles, des bois de myrtes et de citronniers, tandis que les arbres agitaient leur feuillage avec une mélodie plaintive, que la brise se jouait sur nos fronts mélancolique et douce, et que les oiseaux, en signe d'adieu, voltigeaient çà et là, tristes et muets, autour des muets voyageurs.

HASSAN.

Vous teniez ferme, en vos mains loyales, le meil-

leur bâton de voyage, la croyance de nos pères.

ALMANSOR.

Là où le pied de Tarik prit terre en ce pays, nous nous embarquâmes à la hâte pour Maroc, où les meilleurs de notre peuple avaient cherché un refuge. Hélas! à peine arrivée au port, ma mère mourut et coucha dans le tombeau sa tête fatiguée.

HASSAN.

Transplanté par une main brûtale sur le sol étranger, le lis délicat devait se flétrir.

ALMANSOR.

Vêtus d'habits de deuil, nous repartîmes. Nous nous étions réunis à ces caravanes qui font pieusement le pèlerinage de la sainte Mecque. A Yémen, dans le pays de nos frères, Abdullah ferma aussi ses yeux noyés de larmes, et s'endormit ici-bas pour aller chercher la patrie où il n'y a point de Ximénès, point de doña Isabelle.

HASSAN.

Et n'y a-t-il donc en Arabie aucun lieu où l'on puisse pleurer son père trépassé?

ALMANSOR.

Oh! si tu connaissais le tourment du cœur sans repos que d'invisibles lanières de flammes fouet-

tent et poussent en avant ! Je voulais une fois encore embrasser le sol espagnol...

HASSAN.

Et aussi, par occasion, les lèvres de Zuleima.

ALMANSOR, d'une voix sévère.

Le serviteur du père n'est pas le maître du fils. Donc, amer Hassan, trève de paroles amères. Oui, je l'avoue, j'ai soif de Zuleima, comme le sable du désert a soif de la rosée du matin. Cette nuit même, je vais au château d'Aly.

HASSAN.

Ne va pas au château d'Aly, fuis cette maison comme un lieu empesté où germe une croyance nouvelle. Il y a là de petites pinces au cliquetis mélodieux avec lesquelles on tirera ton cœur du fond de ta poitrine, et à la place on te mettra un serpent. On te versera sur ta pauvre tête des gouttes de plomb fondu, brillantes, brûlantes, et jamais ton cerveau ne pourra plus guérir des sauvages douleurs de la folie. On te dépouillera de ton vieux nom et tu en recevras un nouveau, afin que ton ange gardien, quand il t'appellera comme autrefois, t'appelle inutilement. Enfant insènsé, ne va pas au château d'Aly ! tu es perdu, si l'on reconnaît Almansor.

ALMANSOR.

Ne crains rien ; personne ne me connaît plus. Le chagrin sur mon visage a creusé des rides profondes ; le sel de mes larmes a ravagé mes yeux ; ma démarche chancelante est celle d'un somnambule ; ma voix est brisée comme mon cœur ; qui reconnaîtrait en moi le brillant Almansor ? oui, Hassan, oui, j'aime la fille d'Aly ! une fois encore, je veux la contempler, la gracieuse vierge ; puis, quand une fois encore je me serai enivré de cette vue charmante, quand j'aurai plongé mon âme dans ses regards, quand j'aurai respiré avec délices le parfum de tout son être, alors je m'en retournerai dans les déserts de l'Arabie et j'irai m'asseoir sur ces rochers à pic où s'asseyait Mœdschnoun soupirant le nom de Leïla ! Sois donc sans crainte, vieil Hassan ! sous le costume espagnol, sans que personne me remarque, sans que nul me reconnaisse, je parcourrai le château : la nuit est mon alliée.

HASSAN.

Ne te fie pas à la nuit ; elle cache sous son manteau noir beaucoup de figures hideuses, des salamandres, des serpents, et avant que tu t'en aperçoives elle les jettera sous tes pieds. Ne te fie pas

à son pâle amoureux, l'astre du ciel sombre, qui là-haut, du milieu des nuages, scintille en faisant les yeux doux; malicieusement, avec sa lumière oblique et grisâtre, il sèmera ton chemin d'épouvantails. Ne te fie pas à sa couvée de bâtards, à ces petits enfants tout dorés, qui jettent des lueurs si gentilles, qui prennent des mines si affables, qui font des saluts si caressants, si séduisants, et qui bientôt, avec leur mille doigts de feu, t'enverront mille signes moqueurs. Ne va pas au château d'Aly! Au seuil, sont assises trois femmes sombres qui attendent ton retour afin de t'égorger en te serrant dans leurs bras et de sucer le sang de ton cœur en un baiser d'amour!

ALMANSOR.

Arrête le moulin en te jetant dans ses roues, repousse avec ta poitrine les flots du torrent, retiens avec ton bras la source qui se précipite du haut des monts, — mais ne me détourne pas du château d'Aly. J'y suis entraîné par des milliers de fils de diamant enlacés avec toutes les veines de mon cerveau et toutes les fibres de mon cœur. — bonne nuit, Hassan! mon vieux glaive est mon compagnon.

HASSAN.

Et que ton luminaire soit ta vieille croyance.

Le château d'Aly. Cabinet éclairé avec une grande porte au milieu. On entend une musique de bal. Don Enrique est assis aux pieds de Zuleima.

DON ENRIQUE, avec passion.

Un parfum magique étourdit mes sens; je frissonne, éperdu, je me prosterne à tes pieds et te salue comme la sainte Vierge! oui, tu es la reine radieuse du Paradis; comment pourrais-je m'approcher de toi avec un terrestre amour? alors même que les liens de l'hymen nous enchaîneront, je serai toujours à tes pieds comme un esclave!

La musique a cessé. Don Diégo, pendant cette apostrophe, s'est glissé dans le cabinet et a ouvert à deux battants la porte du milieu. On aperçoit une magnifique salle de bal où se presse une foule brillante; les couples des danseurs s'arrêtent, les yeux joyeusement tournés vers don Enrique et Zuleima; quelques voix poussent ce cri:

Vive, vive notre beau couple de fiancés!

Fanfare de trompettes. Don Enrique se lève, don Diego se glisse hors du cabinet; la porte du milieu reste ouverte.

ZULEIMA, d'un ton sérieux.

Conduisez-moi dans la salle.

DON ENRIQUE, d'une voix troublée, en lui offrant son bras.

Señora, c'est mon coquin de valet qui ma joué ce tour.

ZULEIMA.

C'est bien, señor, c'est bien.

Aly et un chevalier rencontrent les précédents à la porte.

ALY, prenant don Enrique par le bras.

Non, chère Clara, laisse-moi ton fiancé. Don Rodrigue te conduira dans la salle.

Zuleima s'en va conduite par le chevalier. La porte se referme.

DON ENRIQUE.

Je suis surpris...

ALY, d'un ton grave.

Ne vous souvient-il pas que j'ai un secret pour vous, et que ce secret j'ai promis de le révéler avant le jour des noces, señor ?

DON ENRIQUE, intrigué et d'une voix flatteuse.

Ah! vous avez déjà tant fait pour...

ALY.

Moi ? Rien du tout. Doña Clara seule peut disposer de sa main.

DON ENRIQUE.

Non, señor, une seule voix est souveraine en cela, la vôtre, celle du père.

ALY.

Les raisons ne me manquaient pas pour vous refuser la main de doña Clara, mais je n'en avais pas le droit. Apprenez-le : je ne suis pas son père.

DON ENRIQUE à voix basse.

Vous n'êtes pas son père!

ALY, souriant.

Rassurez-vous, señor : Par un testament authentique je l'ai reconnue pour ma fille. Maintenant, vous comprenez pourquoi Clara peut seule disposer de sa main. Sachez-le toutefois; personne ici, pas même Clara, n'a connaissance de ce secret.

DON ENRIQUE.

Señor, ma surprise...

ALY.

C'est mon devoir de vous le communiquer, à vous qui êtes son fiancé. Mais promettez-moi de ne le révéler à personne, pas même à Clara; je veux lui épargner cette grande douleur, et ne pas troubler le repos d'un cœur si tendre.

DON ENRIQUE, lui donnant sa main.

Sur ma parole de chevalier, je vous promets le silence.

ALY.

Vous savez que je ne m'appelai pas toujours don Gonzalvo.

DON ENRIQUE.

Votre nom n'était pas moins beau, moins glorieux; chacun vous appelait le bon Aly.

ALY.

Oui, oui! on m'appelait le bon Aly! on aurait pu à meilleur droit encore m'appeler l'heureux Aly; car Aly fut heureux jadis, heureux par l'amitié et par l'amour.

Dieu me donna un ami, le plus rare des trésors, et une femme aussi, une femme si belle, si douce... non, c'est un péché que de lui donner le nom de femme, c'était un ange que je pressais sur mon cœur en extase! Il me fut accordé aussi de ressentir les joies de la paternité. L'ange charmante mit au monde un fils; mais elle-même, hélas! sa figure devint pâle, toujours plus pâle et bientôt elle mourut.

Alors, mon ami versa dans mon cœur le baume des consolations, et comme sa femme, en ce temps-

là même, donnait le jour à une petite fille, l'excellente créature prit avec elle mon enfant orphelin, le nourrit de son lait, et fut une mère pour lui. Mais, plus tard, quand je repris dans mon château ce fils de douleur, sa vue réveillait sans cesse en moi la désolation où m'avait plongé la mort de sa mère. Mon sage ami s'en aperçut, et il me dit un jour : « Que te semble, Aly, du plan que je te propose ? Dès à présent, je voudrais voir nos enfants unis l'un à l'autre par le gage des fiançailles, pour affermir encore l'amitié qui nous lie. » Pleurant à chaudes larmes, je tombai dans les bras de mon ami ; il fut décidé aussitôt que je prendrais sa fille avec moi, que je l'élèverais moi-même dans mon château par les soins d'une gouvernante, afin de préparer à mon fils une digne femme, et que de son côté, mon ami se chargerait de l'éducation de mon fils pour qu'il formât lui-même l'époux futur de sa fille unique. Ce projet se réalisa.

DON ENRIQUE.

Je brûle du désir d'apprendre...

ALY.

Les enfants grandirent, ils se virent souvent, ils

s'aimèrent... jusqu'au jour de la tempête. Vous savez comme la foudre tomba sur la plus haute tour de l'Alhambra, et comme un grand nombre des plus grandes familles de Grenade se convertit à la religion de la croix. Vous savez que la gouvernante de Zuleima, elle-même chétienne et pieuse, avait depuis longtemps gagné au Christ le tendre cœur de son élève, que Zuleima ne tarda point à confesser publiquement le Sauveur, et qu'avec le saint sacrement du baptême, elle reçut le joli nom de Clara. Je pris la même route, suivant à la fois mon propre cœur et ma chère fille adoptive. Je ne doutai pas que mon ami, animé des mêmes sentiments, ne suivît cet exemple. Mais c'était un aveugle musulman, il reçut mon message avec une froide fureur, et me fit répondre qu'il haïssait l'ennemi de son dieu comme son propre ennemi, qu'il ne voulait plus revoir le visage de sa fille, le visage d'une renégate, qu'il allait s'enfuir du pays des serpents, et qu'Almansor, son enfant d'adoption, serait sacrifié à la colère d'Allah, pour que le sang du fils expiât le crime du père. Et il a tenu parole, le forcené! Vainement je courus à son château; il avait fui déjà, il avait fui avec sa proie. Depuis, je n'ai point revu

mon enfant ; des marchands venant de Maroc m'ont raconté qu'il était mort.

DON ENRIQUE, avec une douleur affectée.

Oh ! c'est horrible ! horrible ! l'émotion me suffoque ! mon cœur saigne ! Et vous n'avez pas tiré de ce forcené une vengeance éclatante ? La fille de ce misérable était en votre pouvoir ; comment l'avez-vous traitée ?

ALY, fièrement.

Je l'ai traitée, señor, en chrétien. (Il sort.)

DON ENRIQUE, seul.

Faut-il raconter l'histoire à Diégo ? oui, certes. Il verra une bonne fois qu'il ne sait pas tout ; il me prend pour un imbécile. Soit ! Nous allons voir quel sera le plus fin de nous deux. (La musique du bal recommence.) Mais, chut ! la fille nous appelle, et ma belle doña ne doit pas attendre,

Il fait nuit. On aperçoit l'extérieur du château d'Aly. Les fenêtres sont éclairées. Dans le château, une joyeuse musique de danse. Almansor est là, pensif. La musique cesse.

ALMANSOR.

En vérité, la musique est bien jolie; seulement, c'est dommage, quand j'entends pétiller les sons métalliques des cymballes, je sens en mon cœur mille morsures de vipères; quand j'entends la voix douce et prolongée du violon, une lame tranchante me traverse la poitrine; quand j'entends au milieu des mélodies éclater le bruit des trompettes, c'est comme un coup de foudre qui me frappe aux jambes jusqu'à la moelle des os; et quand j'entends le tonnerre sourd et menaçant des timbales, des coups de massue me tombent sur la tête.

Moi et cette maison, que de contrastes nous séparent! (**Montrant tour à tour le château et sa poitrine.**) Là, demeure la joie avec ses harpes mélodieuses; ici, habite la douleur avec ses serpents venimeux. Là, la lumière avec ses lampes d'or; ici, la nuit avec sa ténébreuse couvée. Là, la belle, la charmante Zuleima... (**Il s'arrête, pensif, puis montrant sa poitrine.**) Il y a des ressemblances pourtant : Zuleima est là aussi.

oui, c'est bien cette étroite maison qu'elle habite; elle se tient dans la chambre rouge, elle joue à la balle avec mon cœur, elle fait résonner comme une harpe les cordes vibrantes de ma tristesse, ses serviteurs sont mes soupirs, et comme l'eunuque noir qui garde le harem, ma sombre humeur veille à la porte. (Montrant le château.) Quant à cette figure qui, là-haut, dans la salle resplendissante, va et vient magnifiquement parée, qui se pavane en ses atours, qui penche sa tête aux longues boucles et fait de gracieux saluts à ce drôle en habits de soie galamment incliné devant elle, — cette figure-là, ce n'est que l'ombre froide de Zuleima, c'est une de ces marionnettes à qui on met des yeux de verre dans un visage de cire, et dont la poitrine vide se soulève et s'abaisse au moyen d'un ressort. (Fanfares.) Oh! misère! voilà le drôle en habits de soie qui reparaît; il invite la marionnette à danser; que les jolis yeux de verre lancent de doux rayons! Comme l'aimable figure de cire s'anime en souriant! Comme le beau sein à ressorts se soulève, se soulève! Le drôle touche de sa main grossière l'œuvre d'art élégante et fragile. (Musique bruyante.) Il l'entoure d'un bras insolent et l'entraîne dans le flot tumultueux

des danses effrénées ! Ah ! arrêtez ! arrêtez ! Esprits de mes douleurs, arrachez ce drôle des bras de Zuleima ! Éclatez, éclatez, tonnerres de ma fureur ! Écroulez-vous, murailles de ce château, et broyez en tombant la tête du profanateur ! (Une pause. Musique plus douce.) Elles restent debout, les vieilles murailles, et ma rage se brise contre leurs pierres.

Vous êtes solidement construites, puissantes murailles; pourtant, vous n'avez qu'une faible et mauvaise mémoire. Je m'appelle Almansor, j'étais autrefois le favori du bon Aly, c'est sur les genoux d'Aly qu'était ma place, il me nommait son cher fils et de sa main tout doucement il caressait mes cheveux. Et maintenant je suis là, comme un mendiant, à la porte ! (La musique cesse. On entend dans le château des voix confuses et de grands éclats de rire.) On rit de moi, là-bas. Holà ! je ne ris point. (Il frappe à la porte.) Ouvrez ! ouvrez ! un hôte veut passer ici la nuit.

La porte du château s'ouvre. Pedrillo parait avec une lanterne et reste sur le seuil.

PEDRILLO.

Par saint Pilate ! vous frappez de la belle façon. D'ailleurs, vous arrivez tard pour la danse, le bal est fini.

ALMANSOR.

Ce n'est pas un bal qu'il me faut, c'est un gîte. Je suis étranger, je suis las, et la nuit est sombre.

PEDRILLO.

Par la barbe du prophète!... je voulais dire... par la barbe de sainte Él... Élisabeth, — ce château n'est plus une maison hospitalière. Il y en a une non loin d'ici : cela s'appelle une auberge?

ALMANSOR.

Le bon Aly n'habite donc plus les murs de ce château, puisque l'hospitalité en est bannie?

PEDRILLO.

Par saint Jacques de... de... de Compostelle! prenez garde, car don Gonzalvo se met en colère quand on l'appelle encore le bon Aly. Zuleima seule (il se frappe le front), je voulais dire dire doña Clara, a la permission de prononcer le nom d'Aly. Aly lui-même se trompe et l'appelle souvent Zuleima. Moi aussi, on a changé mon nom; je ne m'appelle plus Hamahmah, je m'appelle Pedrillo, comme saint Pierre dans sa jeunesse. Et Habahbah, la vieille cuisinière, elle se nomme maintenant Pétronella, comme autrefois la femme de saint Pierre. Quant à l'antique hospitalité, c'était une de ces

coutumes païennes dont cette maison chrétiennement pieuse est purgée aujourd'hui. Bonne nuit ! il faut que j'aille éclairer nos convives ; il est déjà tard, et il y en a plus d'un qui demeure loin d'ici.

ALMANSOR, seul.

Éloigne-toi, ô pèlerin, car le bon Aly et l'hospitalité ne demeurent plus en ces lieux ; éloigne-toi, ô musulman, car depuis longtemps l'ancienne croyance a disparu de cette maison ; éloigne-toi, Almansor, car l'ancien amour a été jeté à la porte avec dédain et on a éclaté de rire au bruit des gémissements si doux qu'il exhalait en mourant. Hommes et noms, tout est changé. Ce qui s'appelait amour d'autrefois, aujourd'hui s'appelle haine. Mais j'entends venir les aimables convives ; modestement, je leur laisse le passage. (Il sort.)

La porte du château s'ouvre toute grande. Foule, pêle-mêle, voix confuses. Des domestiques portant des lumières.

LA VOIX D'ALY.

Non, señor, non, je ne le souffrirai pas.

UNE AUTRE VOIX.

La nuit est magnifique, une brillante nuit d'étoiles. Près d'ici sont nos chevaux, nos mules, et

nous avons d'indolentes litières pour nos belles indolentes.

UNE TROISIÈME VOIX, d'un ton rassurant.

Ce n'est qu'une toute petite distance, señora, et qui ne saurait effrayer vos petits pieds.

Dames, chevaliers, porteurs de flambeaux, musiciens, etc., sortent du château. Chaque dame est accompagnée d'un chevalier.

PREMIER CHEVALIER.

Avez-vous compris le léger signe?

UNE DAME, souriant.

Vous êtes aujourd'hui bien méchant, bien méchant, don Antonio. (Ils passent.)

UNE AUTRE DAME, vivement.

Mais la broderie était un peu chargée et la coupe encore un peu mauresque.

LE CHEVALIER, avec un sérieux affecté.

Que faut-il qu'elle fasse, la pauvre fille, de toutes ces robes mauresques aux riches broderies?

LA DAME.

N'y a-t-il plus de bals masqués, aimable railleur? (Ils passent.)

Deux chevaliers se tenant par le bras.

PREMIER CHEVALIER.

On voyait la colère du vieux monsieur, quand le

domestique, *les deux bras en croix*, lui annonça tout effaré l'accident du rôti.

SECOND CHEVALIER, d'un ton moqueur.

Oh ! ce n'était rien encore. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang, lorsque Carlos se mit à louer à haute voix la hure de sanglier, et larda le prophète d'épigrammes drolatiques pour avoir interdit un tel mets à son peuple.

PREMIER CHEVALIER, avec bonhomie.

Il a dit cela par pure bêtise, le vieux libertin ; le vin et la fumée du rôti lui avaient obscurci le cerveau.

SECOND CHEVALIER, jetant à la dérobée un regard malicieux sur son compagnon.

Bêtise et méchanceté marchent souvent de compagnie. (Ils passent.)

Deux autres chevaliers arrivent en causant.

L'UN DES CHEVALIERS, regardant avec précaution autour de lui.

Nous étions les seuls chrétiens maures invités par Aly, et lorsque Carlos...

L'AUTRE CHEVALIER.

Je conçois, la douleur contractait le visage d'Aly,

il nous regarda d'un œil scrutateur... à qui se fier, maintenant? (Ils passent lentement.)

Viennent des musiciens, accordant leurs instruments.

UN JEUNE JOUEUR DE VIOLON.

Voilà encore une corde qui vient de sauter.

UN VIEUX MUSICIEN.

Ah! certes, il ne t'en sautera aucune dans la tête; tu ne les tends pas souvent, les cordes de ton cerveau, et tu m'assommes toujours des questions les plus sottes.

LE JEUNE HOMME, d'une voix câline.

De grâce, encore une seule question; ton esprit est si délié, aussi délié qu'un de ces fils d'archal. Oh! oui, tu es le plus fin de toute la troupe; tu es parmi nous comme la puissante contre-basse au milieu des violons. Eh bien, réponds à ceci: pourquoi don Gonzalvo s'est-il élancé vers nous avec tant de précipitation et d'effroi, quand nous commencions à jouer la jolie marche mauresque de Zambrah, et pourquoi nous a-t-il donné l'ordre d'y substituer le fandango espagnol?

LE VIEUX MUSICIEN, d'un air finaud et en homme content de lui-même.

Hé! hé! je le sais bien, mais je n'en dirai mot.

Ce sont là des choses qui touchent à la politique. (Ils passent.)

On entend dans le château la voix de don Enrique..

DON ENRIQUE.

Un seul homme suffira bien pour m'éclairer; j'ai là cet âne de Diégo. (Il adoucit sa voix.) Et devant mes pas brilleront toujours, comme les plus gracieux des guides, deux petites étoiles d'amour, les yeux de doña Clara.

Voix confuses. La porte se referme. Don Enrique et don Diégo paraissent, ce dernier vêtu en domestique et portant un flambeau.

DON DIÉGO, fièrement.

Nous changeons de rôle maintenant, gracieux seigneur; à votre tour d'être le serviteur, — et l'âne.

DON ENRIQUE, prenant le flambeau.

J'ai fait ce que j'ai pu, señor, ne vous mettez pas en colère.

DON DIÉGO, avec grandezza.

Sur l'honneur, señor, vous paraissiez un tout autre homme, quand je fis connaissance avec vous pour la première fois, au bagne de Puente del Sahurro.

DON ENRIQUE, essayant de le calmer.

Ne grondez point, je suis votre fidèle disciple, señor.

DON DIÉGO.

Il faut que mon fidèle disciple emploie de meilleures flatteries pour conquérir la faveur des riches dames. Qu'est-ce que c'est que cette comparaison avec de chétives étoiles ? C'est avec les soleils qu'il faut comparer ta belle maîtresse. Apprenez-moi nos poëtes par cœur un peu mieux que cela, et graissez, s'il vous plaît, graissez et assouplissez avec de l'huile cette langue qui demeurait comme rouillée dans votre bouche pendant que vous étiez assis sans rien dire auprès de doña Clara.

DON ENRIQUE, d'un ton langoureux.

Je contemplais avec ivresse ses petites mains blanches comme neige.

DON DIÉGO, éclatant de rire.

Si le feu des diamants de ses bagues avaient ébloui vos yeux et paralysé votre langue, j'admettrais cette douce stupeur. (Ironiquement, et d'une voix lente.) La main de Clara pourra vous jeter dans le ravissement quand le vieux Aly l'aura remplie d'or; ce moment venu, je partagerai avec vous cette ivresse,

l'ivresse d'or, l'ivresse au tintement métallique! je vous laisserai pour vous seul la joie de regarder le joli jeu de ses doigts blancs, le doux gonflement de ses muscles et le tissu bleuâtre de ses veines.

DON ENRIQUE, se rengorgeant.

Pas de raillerie! je courtise, il est vrai, les trésors du père, mais je l'avoue : la beauté de Clara me remue.

DON DIÉGO.

Tas de fumier, aie bien soin que rien ne te remue! le parfum qui en résulterait ne serait pas le parfum de l'ambre. Ne t'avise pas d'aimer avec ton cœur, aime seulement d'une façon externe. Les sentiments sont de mauvais enrôleurs d'amour; paroles, grimaces, attitudes, valent mille fois mieux. Si ces séducteurs ne réussissent pas, appelle à ton secours un visage juvénile habilement fardé, de voluptueux mollets élastiques fabriqués à Madrid, des corsets, une poitrine bien rembourrée, un faux ventre, — toutes les armes de l'arsenal des tailleurs. Et si toutes ces armes s'émoussent encore, en avant l'arsenal des batailles! on n'y résistera pas. (Il le regarde avec un froid sourire.) Señor connaissez-vous les documents que j'ai composés avec de vieux carac-

tères et de l'encre jaunie, les lettres que j'ai perdues à dessein dans le château, que don Gonzalvo a trouvées, et par lesquelles il a vu... (Riant.) Oui, señor, c'est à moi, c'est bien à moi que vous devez d'être devenu un prince... maintenant, soyez docile; conformez-vous strictement au langage que je vous ai enseigné; parlez beaucoup de religion et de morale; montrez souvent ces blessures que le valet du bourreau vous a faites au bagne et appelez-les de saintes cicatrices que vous avez gagnées sur les champs de bataille, en combattant pour la bonne cause; faites sonner haut votre courage; mais par-dessus toute chose, frisez-vous souvent la moustache!

DON ENRIQUE.

Je m'incline devant votre sagesse, señor; mais je ne puis m'expliquer encore le chef-d'œuvre de votre art : comment avez-vous pu mettre le prêtre dans nos intérêts?

DON DIÉGO.

Les prêtres sont du métier, señor. Ces saints personnages poursuivent un but sacré; ils ont besoin d'or pour les calices de leurs églises et de vin pour les remplir. Vous n'avez pas remarqué que j'ai escamoté le jeu? je vous ai donné de bonnes cartes;

avec votre *cœur* vous avez coupé la *dame*, et le vieux, le *roi*, vous l'avez coupé joyeusement avec la *croix* (1). Demain la partie sera gagnée, oui, demain, et alors je vous féliciterai de votre mariage.

DON ENRIQUE, les regards pieusement levés au ciel.

Je te remercie, toi qui es là-haut, ô mon père!

DON DIÉGO.

Oui, là-haut, c'est le mot juste. Ton père se balance encore allègrement à la haute potence de San-Salvador.

Almansor paraît.

ALMANSOR.

Cette mascarade bariolée de chauves-souris et de hiboux, avec sa vague lumière, s'est enfin dissipée dans l'ombre: Leurs sifflements aigus me déchiraient odieusement les oreilles, et c'est à peine si je pouvais respirer dans ce voisinage. O Zuleima! voilà les oiseaux de nuit qui volent par essaims autour de toi! blanche colombe, voilà les corbeaux qui t'entourent! rose charmante, voilà les reptiles qui t'enlacent! Est-ce donc qu'un sortilége te tient enchaînée, Zuleima? Est-ce que l'image du suppliant

(1) *La croix*, c'est-à-dire *le trèfle*. Ces deux termes n'en font qu'un en allemand, et de là ce jeu de mots intraduisible.

Almansor est tout à fait éteinte dans ton âme? Est-ce que jamais le souvenir de l'amour d'Almansor n'est sorti en soupirant de ton sein?

Là-haut, il y a des messagers d'amour par milliers, et à chacun d'entre eux j'ai donné mille saluts d'amour, et à chaque salut, par mille blessures d'amour, mon sang, mon sang brûlant s'est écoulé avec une délicieuse souffrance; et cependant, aucun de ces messagers n'a porté mes ardents saluts à ma Zuleima si ardemment aimée! Honte à vous, messagers infidèles, étoiles qui étincelez là-haut d'un air si fin, si rusé, et qui vous glorifiez de conduire les destinées des humains! Vous n'avez pu transmettre mes saluts, tandis que de timides colombes, dépositaires loyales et sûres, portent la missive d'amour du berger jusqu'au fond du désert!

La valetaille du château est allée se coucher, les lumières sont prudemment éteintes, il n'y en a plus qu'une seule qui brille encore à cette fenêtre. Je la connais, cette fenêtre; c'est la chambre de Zuleima. Je suis resté là pendant mainte belle nuit d'été, faisant retentir mon luth jusqu'à ce que la bien-aimée parût au balcon et me répondit avec sa douce voix. (Il prend un luth.) Le voici, le vieux luth,

et la vieille chanson bourdonne dans ma tête. Essayons si le mélodieux talisman exerce encore son charme. (Il chante.)

« Les esprits des étoiles se penchent vers la terre, en proie aux désirs du mal d'amour; les fleurs bariolées leur font signe et langoureusement se tournent vers le ciel.

« L'astre des nuits, avec des regards tendres, se mire dans les eaux de la source; amoureux, il s'y plonge tout entier et apaise sa passion au sein des ondes.

« Frémissantes de volupté, dans la chaude saison, les blanches tourterelles se caressent en se becquetant; le scarabée flamboie comme pour le jeu d'amour et suit, en volant, sa compagne.

« De légers souffles, agités d'un frisson délicieux, passent joyeusement à travers les arbres, jetant des baisers et des saluts d'amour aux ombres des rêves heureux.

« O fleurs, tressaillez! sources bondissez! élancez-vous en bas, esprits des étoiles! tout veille, tout rit, tout chante; l'empire de l'amour est ouvert! »

LA VOIX DE ZULEIMA, dans le château.

Est-ce un rêve qui me berce d'illusions aimables,

et rappelle à mon oreille des accents chéris? Est-ce un génie méchant qui, pour me séduire, contrefait avec art la voix du bien-aimé? ou bien est-ce l'esprit errant d'Almansor trépassé qui, comme un spectre, rôde dans la nuit autour de moi?

ALMANSOR.

Ce n'est pas un rêve trompeur qui se joue de tes sens, ce n'est pas un mauvais génie qui veut te séduire, ce n'est pas non plus l'esprit errant d'Almansor trépassé... c'est Almansor lui-même, le fils d'Abdullah. Il est revenu, et il porte encore un vivant amour dans un cœur plein de vie.

Zuleima paraît sur le balcon, une lumière à la main.

ZULEIMA.

Salut, Almansor-ben-Abdullah! sois le bienvenu dans le royaume des vivants! car il y a longtemps déjà que ce triste message nous est arrivé : « Almansor n'est plus, » et les yeux de Zuleima se changèrent en deux sources de larmes qui coulaient sans bruit et sans fin.

ALMANSOR.

O douces lumières! beaux yeux couleur de violettes, vous m'êtes donc toujours restés fidèles, quand l'âme de Zuleima déjà m'avait oublié?

ZULEIMA

Les yeux sont les claires fenêtres de l'âme et les larmes sont le sang incolore de l'âme.

ALMANSOR.

Ah! si le sang de l'âme d'Almansor a déjà coulé au tombeau de sa mère, au tombeau de son père, il va se répandre aujourd'hui jusqu'à la dernière goutte sur la tombe où est ensevelie Zuleima.

ZULEIMA.

O mauvaises paroles! ô nouvelles plus mauvaises encore! vous pénétrez en mon cœur comme une lame tranchante, et l'âme de Zuleima va perdre aussi son sang. (Elle pleure.)

ALMANSOR.

Oh! ne pleure pas! Comme des gouttes de naphte en feu, ainsi tombent tes larmes sur mon cœur. Mes paroles ne te blesseront plus jamais. Je veux te révérer comme un sanctuaire auprès duquel l'homme qui a du sang à venger brise la pointe acérée de sa lance; auprès duquel la colombe et la gazelle sont à l'abri des flèches cruelles du chasseur; auprès duquel les mains du brigand lui-même, du brigand cupide et féroce, ne se remuent que pour

prier humblement. Zuleima, tu es ma kaaba sacrée; c'est toi que je croyais embrasser quand ma lèvre brûlante, à la Mecque, effleura la pierre sainte. Comme elle tu es douce, mais froide aussi comme elle!

ZULÉIMA.

Si je suis ton sanctuaire, brise la lance acérée de tes paroles, laisse dans le carquois les flèches cruelles qui, fendant les airs, viennent me percer le cœur, et ne joins pas tes mains à la façon de ceux qui prient pour m'enlever plus sûrement ma tranquillité. Il y a déjà bien assez de douleur pour moi dans ces tristes nouvelles : ils sont morts, Abdullah et Fatima! Je les ai aimés tous deux comme mes père et mère, et tous les deux aussi prenaient plaisir à m'appeler leur fille. Oh! parle, comment est morte Fatima, notre mère?

ALMANSOR.

Elle était couchée sur son lit de repos; je m'agenouillai à sa gauche et je pleurais en silence; à droite se tenait Abdullah, immobile et muet; un rameau de paix à la main, l'ange de la mort, planait visiblement sur la tête de la mourante. Je voulais l'arracher à l'ange, la mourante chérie, et, dans mon

angoisse, je lui serrais la main avec force. Mais comme la poudre légère dans le sablier s'écoule doucement, toujours plus doucement, ainsi s'échappait la vie de la main de ma mère. Je vis un sourire sur ses lèvres, j'entendis un gémissement, et comme je me penchais vers elle, elle soupira ces mots du fond de sa poitrine : « Porte ce baiser à Zuleima ! » à ce nom, Abdullah poussa un cri de douleur, comme une bête fauve frappée à mort. La mère ne prononça plus une seule parole ; seulement sa froide main demeura dans la mienne comme une promesse.

ZULEIMA.

O mère ! ô Fatima ! jusqu'au sein de la mort tu as aimé ta pauvre enfant ! Mais, Abdullah me haïssait encore quand il est descendu dans la sombre demeure.

ALMANSOR.

Non ! il n'a pas emporté sa haine au tombeau. Et cependant, si le hasard faisait résonner à ses oreilles les noms d'Aly et de Zuleima, l'orage s'éveillait dans sa poitrine, des nuages s'amassaient sur son front, son œil lançait des éclairs, et de sa bouche jaillissaient les malédictions furieuses. Mais un

jour, après une de ces tempêtes, le père, épuisé, anéanti, tomba dans un profond assoupissement. J'étais auprès de lui, attendant son réveil. O surprise! quand il ouvrit les yeux, il n'y avait plus dans son regard, au lieu des flammes de la colère, que bienveillance sereine et religieuse douceur. A la place des convulsions de sa folle et sauvage souffrance, un sourire aimable flottait sur ses lèvres, et loin de vociférer d'horribles malédictions il me dit tout bas et de sa voix la plus douce : « La mère l'exige, je ne puis m'y opposer; va donc, mon fils, embarque toi, retourne en Espagne, vas au château d'Aly, cherches-y Zuleima et dis-lui... » Tout à coup vint l'ange de la mort, et de son glaive acéré il trancha en deux la vie et le discours d'Abdullah. (Une pause.) Je l'ai couché dans la tombe, mais non selon l'usage musulman, la face tournée vers la Mecque; c'est du côté de Grenade, comme il l'avait ordonné, que j'ai placé le visage du mort. Il est là les yeux ouverts, les yeux fixes, et il me regarde toujours. (Se détournant peu à peu.) O père trépassé, tu m'as vu cheminer à travers les sables du désert, tu m'as vu naviguer vers les côtes d'Espagne, tu m'as vu courir au château d'Aly, tu me vois maintenant...

Je suis devant Zuleima; parle, esprit d'Abdullah, que faut-il que je lui dise?

Une forme humaine apparaît, enveloppée d'un manteau noir.

L'APPARITION.

Dis-lui : « Zuleima, descends des salles dorées de ton palais de marbre et saute sur le noble coursier d'Almansor. Dans le pays où le palmier répand son ombre fraiche, où le doux encens jaillit d'un sol sacré, où les pâtres chantent en gardant leurs troupeaux, une tente est dressée, une toile de lin d'une blancheur éblouissante, et la gazelle aux yeux intelligents, et les chameaux au long cou, et les brunes jeunes filles au front couronné de fleurs, debout au seuil de la tente orné de mille couleurs, attendent leur maitresse... O Zuleima ! c'est là, c'est là qu'il faut t'enfuir avec Almansor. »

Un jardin devant le château d'Aly. Parterre de fleurs où se jouent les rayons du soleil du matin. Zuleima prie agenouillée devant un crucifix. Elle se lève lentement.

ZULEIMA.

Et cependant le souci pèse encore sur ma poitrine. Mon cœur tressaille toujours. Est-ce la joie d'avoir revu vivant celui dont j'avais pleuré la mort? Non, ce n'est pas de la joie; la joie est impossible après mon serment solennel, après la promesse que j'ai faite au pieux abbé du couvent. Almansor est de retour! Si mon père vient à le savoir... Sa colère épargnera-t-elle le fils de son mortel ennemi? sa haine n'est point apaisée; il y a au fond de son cœur de méchants esprits, toujours aux aguets, et qui soudain se dressent avec fureur chaque fois que le nom d'Abdulah frappe son oreille. Qu'est-ce donc qu'Abdullah lui a fait? Mon père est si doux, cependant! Je l'ai souvent épié : la nuit, il parcourt les corridors du château, une épée nue à la main, et il crie : « Abdullah, viens, battons-nous, le sang veut du sang... » Oh! Almansor, il ne pourra supporter ta vue. Fuis! fuis! l'inimitié des pères est

la mort des enfants. Je t'envelopperai de mon voile pour te dérober aux regards de mon père. Je te vois en danger, et je sens se réveiller toutes les émotions qui m'agitaient naguères, lorsque, naïfs enfants, nous jouions au fiancé et à la fiancée, lorsque tu montais sur le vieux pommier qui menaçait ruine, et que moi, pleurant, priant, dans mon angoisse, je t'obligeais à redescendre du haut des branches périlleuses. (Elle reste pensive.) « Almansor a péri ! » nous ont dit de méchantes gens, et ce méchant cœur a cru cette nouvelle méchante, et Zuleima est devenue la fiancée de l'étranger ! Je veux t'aimer comme on aime un frère; sois mon frère, aimable Almansor ! (Elle baisse les yeux à terre et soupire.) Almansor !

ALMANSOR. Pendant ces paroles, il a paru derrière Zuleima ; il s'approche d'elle sans être vu, met ses deux mains sur ses épaules, et, souriant, dit du même ton avec un soupir :

Zuleima !

ZULEIMA. Elle se retourne effrayée et le considère quelque temps.

Tu as bien changé, mon Almansor; tu as presque l'air d'un homme dans toute sa force, mais tu n'as pas oublié les habitudes un peu sauvages de ton

enfance, et tu viens me troubler, juste comme au trefois, lorsque je parlais en secret avec mes fleurs.

ALMANSOR, souriant avec gaieté.

Dis-moi, ma bien-aimée, quelle est cette fleur qui s'appelle aujourd'hui « Almansor? » un triste nom, et qui ne peut convenir qu'à des fleurs de deuil.

ZULEIMA.

Dis-moi d'abord, sombre et sauvage amoureux, quel était le noir orateur de cette nuit?

ALMANSOR.

Un ancien ami et que tu connais bien, c'était le vieil Hassan; dans sa sollicitude pour moi, comme un fidèle animal il avait suivi ma trace.

Mais quitte cet air soucieux, ô douce bien-aimée, écarte ce. crêpe noir qui obscurcit ton regard. Comme le papillon, dépouillant l'enveloppe de la chrysalide, déploie ses ailes brillantes et bariolées, la terre s'est dépouillée des ombres dont la nuit voilait sa tête charmante. Le soleil se penche pour l'embrasser; dans la verte forêt s'éveille un suave concert; la source murmure et fait scintiller une poussière de diamants; les jolies petites fleurs versent des larmes de joie. C'est la lumière du jour, comme une baguette magique, qui a réveillé toutes

ces fleurs, tous ces chants, et qui même dans l'âme d'Almansor a dissipé les ténèbres.

ZULEIMA.

Ne te fie pas aux fleurs qui te font ici des signes, ne te fie pas aux chants qui t'attirent en ces lieux. Ces signes, ces séductions, c'est pour te conduire à la mort.

ALMANSOR.

Ah! que personne ne cherche à m'éloigner! fût-ce la mort, je ne reculerais pas. Je suis bien ici, oh! si familièrement bien! de toutes parts se lèvent les songes dorés de mon enfance! Voici le jardin où j'aimais à jouer, voici les fleurs qui me faisaient de si gentilles mines, voici le chanteur aux ailes de feu qui me saluait chaque matin. Mais dis-moi, ma bien-aimée, le myrte n'est plus là; à l'endroit où il s'élevait jadis, c'est bien un cyprès que j'aperçois?

ZULEIMA.

Le myrthe est mort et sur le tombeau du myrte on a planté le triste cyprès.

ALMANSOR.

Je vois encore le berceau de jasmin et de chèvrefeuille où nous nous racontions les jolies histoires de Mœdschnoun et de Leïla, le délire de Mœdsch-

noun, la tendresse de Leïla, leur amour et leur mort à tous deux. Voici encore le figuier chéri avec les fruits duquel tu récompensais mes contes. Voici le raisin et les pastèques qui nous rafraîchissaient quand nous avions causé longtemps... Mais, dis, ma bien-aimée, je ne vois pas le grenadier où le rossignol se posa un jour et chanta sa plainte amoureuse à la rose rouge.

ZULEIMA.

La rose rouge a été effeuillée par l'orage, le rossignol est mort avec son chant, et des haches cruelles ont abattu le noble tronc du grenadier en fleurs.

ALMANSOR.

Que je me sens bien ici! mon pied est solidement attaché à cette terre chérie, comme par des chaînes secrètes. Je suis captif dans les cercles enchantés que tu as tracés autour de moi, ma belle fée. Les brises parfumées me caressent d'un souffle ami, les fleurs parlent, les arbres chantent, des images connues sortent en dansant du milieu des charmilles... (Il aperçoit l'image du Christ, et fait un mouvement de surprise.) Mais dis-moi, ma bien-aimée, il y a là une image étrangère, une image qui me regarde... oh! avec quelle douceur! et pourtant aussi avec quelle tris-

tesse ! une larme amère tombe de ses yeux dans le beau calice d'or de ma joie.

ZULEIMA.

Ne connais-tu donc pas cette sainte image, Almansor ? ne l'as-tu jamais aperçue en des rêves de béatitude ? jamais, pendant tes veilles, ne l'as-tu rencontrée sur ton chemin ? souviens-toi bien, ô mon frère égaré !

ALMANSOR.

Oui, je l'ai déjà rencontrée sur mon chemin, cette image, le jour où je revins en Espagne. Sur la gauche de la route qui conduit à Xérès, s'élève magnifiquement une mosquée splendide ; mais là où le Muezzin criait du haut de la tour : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » On entendait le sourd retentissement des cloches dans les airs ébranlés. Je n'étais encore que sur le seuil et déjà roulait sur moi un sombre torrent de sons d'orgue impétueux qui mugissait avec force, et pareils à la noire liqueur dans le chaudron embrasé du magicien, jetaient en coulant des flots de fumée. Ces accents gigantesques m'attiraient dans l'intérieur de l'édifice comme avec de longs bras, et s'enroulaient autour de mes membres ainsi que des serpents, et

pénétraient dans ma poitrine, et me perçaient de part en part,... j'aurais dit que le mont Kaff pesait sur mon corps, et que le bec de Simourgh me picotait le cœur. Quand j'entrai, j'entendis, pareils à un chant de mort, les accents voilés de personnages étranges, visages sévères, têtes chauves, avec de larges robes chamarrées de fleurs, — et les voix argentines de jeunes garçons vêtus de blanc et de rouge, qui de temps en temps faisaient retentir de petites sonnettes et balançaient de brillants encensoirs d'où jaillissait la fumée. Des milliers de lumières jetaient leurs reflets sur toutes ces scintillations, sur toutes ces paillettes d'or, et partout où se dirigeaient mes regards, partout, dans chaque niche, j'apercevais la même image que je retrouve ici. Partout aussi, elle était triste et pâle de douleur, la face de l'homme que représente cette image. Tantôt, on le flagellait cruellement à coups de lanières, tantôt il tombait affaissé sous la croix; plus loin on lui crachait insolemment au visage, on mettait à ses tempes une couronne d'épines, on le clouait sur la croix, et d'une lance aiguë on lui perçait le flanc... du sang, du sang, il y avait du sang sur toutes ces images. Je vis encore une femme désolée

qui tenait sur ses genoux le cadavre décharné du martyr, tout jaune, tout nu, sillonné d'un sang noir... soudain j'entendis une voix perçante et sonore qui disait : « Ceci est son sang. » Tournant alors mes yeux de ce côté, je vis... (il frissonne) je vis le prêtre qui vidait un calice.

ZULEIMA.

C'est dans la maison de l'amour que ton pied est entré, Almansor, mais le voile de la cécité couvrait encore tes paupières. Tu devais regretter ces joyeux reflets qui folâtrent gaiement dans les vieux temples païens, et cette commodité vulgaire qui règne dans les salles mornes où prie le musulman. L'amour s'est choisi sur cette terre une demeure plus sérieuse et meilleure. C'est là que les enfants deviennent enfants. C'est là que les pauvres deviennent riches et que les riches trouvent la béatitude dans la pauvreté. C'est là que les heureux apprennent le prix de la douleur et que les affligés retrouvent la joie. Car l'amour lui-même a paru autrefois sur la terre sous les traits d'un pauvre enfant affligé. Son berceau était une crèche étroite dans une étable; un peu de paille jaune fut le seul coussin où reposa sa tête; et il fut obligé de s'enfuir comme un che-

vreuil timide, poursuivi par les sots et les docteurs. L'amour fut trahi, vendu pour de l'argent; il fut outragé, flagellé, crucifié; — mais les sept soupirs que l'amour poussa en mourant brisèrent les sept châteaux d'airain que Satan s'était construits devant les portes du ciel, et quand s'ouvrirent béantes les sept plaies de l'amour les sept cieux se rouvrirent aussitôt, accueillant pécheurs et fidèles. C'est l'amour que tu as vu comme un cadavre sur le sein maternel de la femme désolée. Oh! crois-moi: à ce cadavre glacé peut se réchauffer encore une humanité tout entière, de ce sang naissent de plus belles fleurs que n'en produisent les orgueilleux jardins d'Al-Raschid, et des yeux de cette femme désolée coule miraculeusement une huile de rose plus douce que n'en fourniront jamais toutes les roses de Schiraz. Toi aussi, Almansor ben Abdullah, tu as ta part de ce corps et de ce sang éternel; toi aussi, tu peux t'attabler au festin des anges, manger le pain et boire le vin de Dieu; toi aussi, tu peux habiter un jour le royaume des élus. Contre l'infernale puissance de Satan tu seras éternellement protégé, hôte éternel de Jésus-Christ, si tu manges son pain et si tu bois son vin.

ALMANSOR.

Tu as prononcé, Zuleima, le mot qui crée et qui soutient les mondes, tu as prononcé ce petit mot si grand : « l'amour ! » des milliers d'anges le répètent avec allégresse et il retentit au fond des cieux. Tu as prononcé ce mot, et les nuées s'inclinent là-haut comme la coupole d'un dôme, les ormes frémissent comme des tuyaux d'orgues, les petits oiseaux gazouillent de pieux cantiques, le sol exhale la douce vapeur de l'encens, la corbeille de fleurs se dresse comme un autel... la terre seule est l'église de l'amour.

ZULEIMA.

La terre est un grand Golgotha ; l'amour y triomphe, il est vrai, mais au prix de son sang.

ALMANSOR.

Oh ! ne tresse pas les branches de myrte pour en faire une couronne de mort, n'enferme pas l'amour dans un crèpe de deuil. La prêtresse de l'amour, c'est toi, Zuleima ; l'amour habite la cellule de ton cœur, il regarde par les claires fenêtres de tes yeux, son parfum s'exhale de tes douces lèvres... O coussins de pourpre aussi doux que le velours, lèvres charmantes, c'est sur vous que trône l'amour, c'est

sur vous que voudrait reposer l'âme d'Almansor… N'as-tu pas entendu les dernières paroles de Fatima : « Porte ce baiser à ma fille Zuleima ! »

Ils se regardent longtemps avec tristesse, et s'embrasssent avec transport.

ZULEIMA.

J'ai reçu le baiser de mort de Fatima; reçois en échange le baiser de vie du Christ.

ALMANSOR.

C'est le souffle de l'amour que j'ai bu dans une coupe garnie de rubis. C'est à une source de feu que j'ai trempé mes lèvres, et l'huile que j'y ai bue, coulant toute chaude dans mes veines, consume et rafraîchit mon cœur. (Il l'entoure de ses bras.) Je ne te quitterai plus, non, jamais plus, Zuleima ! non, quand même le palais d'or d'Allah s'ouvrirait pour moi, quand les houris me feraient signe avec leurs yeux noirs, je ne te quitterais pas, je resterais près de toi, j'entourerais plus fortement de mes bras ton corps si doux. Que ton ciel seul, le ciel de Zuleima, soit aussi le ciel d'Almansor ! Que ton Dieu soit mon Dieu ! Que ta croix soit mon refuge ! Que ton Christ soit mon sauveur ! Je veux prier dans l'église où prie Zuleima.

Je nage enivré comme dans un océan d'amour, au milieu des sons suaves et mélodieux des harpes. Les arbres dansent de bizarres quadrilles. Les anges, pour me taquiner me jettent gentiment des rayons de soleil et de la poussière de fleurs. Le ciel est ouvert dans sa calme et radieuse splendeur. Des ailes d'or m'y emportent, là-haut, parmi les bienheureux !

On entend dans le lointain le tintement des cloches et un chant d'église.

ZULEIMA, **s'arrachant de ses bras avec effroi.**

Jésus ! Marie !

ALMANSOR.

Quel sombres accents viennent déchirer le voile d'or dont m'enveloppait légèrement ce rêve de béatitude ? je te vois tout à coup pâlir, ma chérie; ma rose est devenue un lis... dis, ma bien-aimée, as-tu donc vu la mort qui vient, invisible, pour nous séparer ?

ZULEIMA.

La mort ! elle ne sépare pas ; la mort réunit. C'est la vie qui nous sépare violemment. Entends-tu, Almansor, ce que murmurent les cloches ? (se couvrant de son voile) elles murmurent d'une voix sourde : « Zuleima se marie aujourd'hui avec un homme qui ne s'appelle pas Almansor. » — (Une pause.)

ALMANSOR.

Ainsi tu m'as sifflé dans le cœur ton plus mauvais venin, reine des serpents! Sous cette haleine empoisonnée les arbres se flétrissent alentour; la source d'eau vive se transforme en une source de sang, et l'oiseau tombe mort du haut des airs. Ainsi, par tes chants hypocrites, tu m'as amené dans cette chambre de torture que tu appelles l'église; là, tu me crucifies sur la croix de ton Dieu, puis, tout affairée, tirant les cordes des cloches et faisant retentir les orgues, tu veux couvrir par ce fracas la prière de repentir et d'angoisses que j'adresse à Allah! Ainsi, méchante fée, tu m'as attiré dans ton char de coquillages attelé de colombes, tu m'y as attiré et enlevé jusqu'aux nues, pour me précipiter du ciel sur la terre! J'entends encore en tombant tes éclats de rire moqueurs; en tombant je vois ton char magique se changer en un cercueil à roues de flamme et tes colombes en dragons; je te vois les conduire avec des serpents noirs au lieu de freins, et moi, vomissant des imprécations horribles, je roule, je roule au fond de l'enfer, et les diables même tremblent et pâlissent à l'aspect de mon délire, aux clameurs épouvantables de mon délire!

Ah! partons, partons d'ici! Je sais encore une imprécation; si je la prononçais, Eblis lui-même aurait peur, le soleil reculerait d'épouvante, les morts, sortant de leurs tombeaux, traîneraient sur le sol leurs squelettes frissonnants, et l'homme, les animaux, les arbres se changeraient en pierres. (Il s'élance hors du jardin).

Zuleima qui jusque là est restée immobile sous son voile se jette aux pieds du crucifix. Des moines avec des bannières et de saintes images passent en procession, chantant un cantique.

Une forêt.

LE CHOEUR.

C'est un beau pays, la belle Espagne, un grand jardin où brillent les fleurs, les pommes d'or et les myrtes; plus belles pourtant brillaient les villes des Maures, plus magnifique rayonnait ce noble monde arabe que Tarik un jour, de sa forte main, avait planté sur la terre espagnole. Par maint événement déjà prospérait le jeune empire; il croissait, il s'é-

panouissait en splendeurs, et allait bientôt éclipser l'éclat vénérable de la vieille mère patrie. Car, lorsque le dernier Omayade s'enfuit du festin où le perfide Abasside avait entassé sur les tables les cadavres sanglants de sa famille, lorsque Abdérame se réfugia en Espagne et que de vaillants Maures s'attachèrent au dernier rejeton de l'antique souche royale, le musulman espagnol devint l'ennemi de ses frères d'Orient; il fut rompu le fil qui, d'Espagne à Damas, à travers l'étendue des mers, tenait au trône des califes. Dès lors un souffle nouveau pénétra dans les somptueux palais de Cordoue, un souffle de vie plus pur que dans les mornes harems asiatiques. Là où il n'y avait jadis d'autre ornement qu'une écriture grossière sur les murailles, apparurent, entrelacées avec grâce, mille et mille images d'animaux et de fleurs. Là où ne retentissaient que le tambourin et la cymbale, on entendit soupirer aux sons de la guitare le chant de l'âme affligée, la mélodieuse romance. Là où le sombre maître, d'un regard impérieux, forçait l'esclave tremblante à la corvée d'amour, la femme levait maintenant la tête comme une souveraine, et de sa main délicate adoucissait la grossièreté des vieilles mœurs. On vit fleu-

rir le beau, là où commandait la beauté. L'art, la science, l'amour de la gloire, la galanterie chevaleresque, telles étaient les fleurs que cultivait la royale main des Abdérames. Des savants arrivèrent de Byzance, apportant sur leurs parchemins le savoir des temps les plus reculés ; de l'antique science naquit une science nouvelle, et des milliers d'étudiants arrivaient de tous les pays à Cordoue pour y apprendre à mesurer les étoiles et à résoudre les énigmes de cette vie. Cordoue tomba, Grenade prit sa place et devint le foyer de la splendeur maure. De nobles chants qui vibrent toujours célèbrent encore la magnificence de Grenade, ses tournois chevaleresques, la courtoisie des combattants, la générosité des vainqueurs, et les émotions des gracieuses dames, quand elles voyaient s'élancer dans la lice les chevaliers parés de leurs couleurs.

Mais un jour il y eut un tournoi plus sérieux où elle-même elle tomba, la brillante Grenade, et l'on ne vit pas se déployer de générosité chevaleresque quand le vainqueur viola effrontément la promesse qu'il avait faite de respecter la liberté des consciences : les vaincus durent choisir, ou bien embrasser la religion chrétienne, ou bien quitter l'Espagne sur-

le-champ et passer en Afrique. C'est alors qu'Aly se fit chrétien. Il ne voulait point retourner dans le sombre pays de la barbarie; les nobles mœurs, l'art, la science des Maures d'Espagne le retenaient enchaîné. Il était enchaîné aussi par sa sollicitude pour Zuleima, tendre fleur qui se serait flétrie dans les harems du sévère Orient; il était enchaîné par l'amour du pays, par l'amour que lui inspirait sa chère et belle Espagne; mais, ce qui l'enchaînait surtout, c'était un grand rêve, un beau rêve : d'abord, sauvages et furieuses, hurlaient les tempêtes du nord, les armes s'entrechoquaient, et, au milieu du fracas, on entendait ce cri : « Quiroga et Diego! » Paroles d'insensé! Et de rouges ruisseaux coulaient de toutes parts, et les cachots de la foi, les châteaux forts des despotes, s'écroulaient au milieu des flammes et de la fumée, et du sein de la fumée et des flammes sortait enfin le mot éternel, le mot prononcé à l'origine des mondes, rayonnant dans le foyer rose d'une merveilleuse aurore.

Le chœur s'en va; Almansor arrive chancelant et rêvant.

ALMANSOR, froidement et avec ennui.

Dans les vieilles légendes on voit des châteaux dorés où résonnent des harpes, où dansent de belles

jeunes filles, où vont et viennent des domestiques en brillantes livrées, où le jasmin, le myrte et la rose exhalent leurs parfums... Une seule parole de désenchantement suffit pour disperser toutes ces splendeurs et il n'en reste plus que des ruines décrépites, des oiseaux de nuit qui croassent et des marécages. C'est ainsi qu'avec une seule parole j'ai désenchanté toute la nature en fleur. Elle est là maintenant, sans vie, froide, chauve, comme un cadavre de roi sur son lit de parade, un cadavre à qui on a fardé les joues et mis un sceptre à la main. Seulement les lèvres sont jaunes et flétries parce qu'on a oublié de les peindre aussi en rouge, et les souris viennent sauter sous le nez du roi, les souris se moquent insolemment du grand sceptre d'or...

C'est avec nôtre sang à nous-mêmes, quand il nous monte aux yeux, que nous recouvrons d'un beau reflet rouge toutes les feuilles de rose, les joues des jeunes filles, les nuages du soir, et autres bagatelles qui nous enchantent. J'ai ôté de mes yeux ce lorgnon rouge, et soudain... Ah! la mauvaise platitude que ce monde! Les oiseaux chantent faux, les arbres branlent la tête comme de vieilles femmes, le soleil, au lieu de chauds rayons, jette de froides

ombres; les violettes rient sans pudeur comme des courtisanes; les tulipes, les œillets, les auricules ont ôté leurs petites robes bariolées des dimanches, et portent les robes grises, les robes rapiécées de tous les jours. C'est moi surtout qui suis le plus changé; à peine un cœur de jeune fille pourrait-il changer de la sorte! Je ne suis plus qu'un squelette osseux et mes paroles ne sont qu'un coup de vent glacé qui traverse en sifflant mes côtes desséchées. Le sage petit homme qui habitait dans ma tête a déménagé, et, au fond de mon crâne, une araignée file tranquillement sa toile. Et puis je pleure en dedans désormais; pendant mon sommeil on m'a volé mes yeux et dans les cavités on a mis des charbons ardents.

Eh! mon ange, là-haut, toi, dont ma nourrice m'a fait jadis tant de beaux récits, toi qui comptais si exactement, disait-elle, toutes les larmes tombées de mes yeux, te voilà en vacances à présent! Pénible était ta besogne, pauvre compteur de larmes... Ne t'es-tu jamais trompé? Ces longs chiffres, est-ce que tu les as toujours fidèlement retenus? Tu es bien fatigué sans doute; et moi aussi je suis bien las, bien las est mon cœur d'avoir battu si fort... Repo-

sons-nous. (Il s'assied et s'appuie contre un châtaignier). Je suis bien fatigué, je suis malade, et plus que malade; la pire de toutes les maladies, c'est la vie, et la mort seule peut en guérir. La mort! remède amer, mais le dernier du moins, et qu'on peut se procurer partout à bon marché. (Il tire un poignard.) Médecine de fer, tu me regardes avec désespoir. Veux-tu me venir en aide?

Hassan parait et s'approche sans bruit.

HASSAN.

La seule aide, c'est Allah!

ALMANSOR, sans le remarquer et parlant toujours à son poignard.

Tu murmures le nom d'Allah et autres paroles du même genre. Le poignard a-t-il besoin de quelque mot sarcastique pour me blesser le cœur?

HASSAN.

Ce que fait Allah est bien fait.

ALMANSOR, parlant toujours à son poignard.

Ha, ha, ha! le poignard se met à moraliser, ce me semble! Tais-toi, je te le conseille; tu en dis plus par ton silence que tel moraliste avec son bavardage.

HASSAN, avec un soupir.

Almansor ben Abdullah, que vas-tu faire?

ALMANSOR, apercevant Hassan.

Ha! ha! c'est toi qui parlais, intelligent bipède! Ne portes-tu pas la barbe d'Hassan, les yeux d'Hassan? Serais-tu Hassan lui-même? Fort bien. Nous allons prendre congé l'un de l'autre. Adieu. Je pars. (Montrant son poignard.) Vois, ce petit pont étroit conduit du pays de la tristesse au pays de la joie. Au seuil, il est vrai, se dresse menaçant, et l'épée nue à la main, un géant noir comme du charbon; mais il n'effraie que les lâches, l'homme de cœur poursuit librement sa route et entre dans le pays de la joie. Oui, c'est là qu'est la vraie joie, ou, — ce qui est la même chose, — le vrai repos. Là point d'insecte importun qui vous bourdonne aux oreilles, point de mouche qui vienne vous chatouiller le nez; là point de lumière criarde qui blesse les yeux faibles; là, on ne souffre ni du froid ni du chaud, ni de la faim ni de la soif; mais surtout, ce qui est le plus grand des biens, on y dort tout le jour et après cela toute la nuit.

HASSAN.

Non, fils d'Abdullah, le lâche, c'est l'homme énervé

qui n'a pas la force de lutter contre la douleur, qui lui montre le dos et s'enfuit du champ de bataille de la vie... Debout, Almansor!

ALMANSOR, ramassant une châtaigne.

A qui la faute, si ce fruit est à terre?

HASSAN.

Au ver et à l'orage; le ver ronge les tissus et l'orage n'a pas de peine à détacher le fruit de sa tige.

ALMANSOR.

L'homme, le plus délicat des fruits, ne doit-il pas aussi rouler sur le sol, quand le ver (montrant son cœur) le plus mauvais de tous les vers, a dévoré la séve de la vie, et que l'horrible tempête du désespoir le secoue avec violence?

HASSAN.

Debout, debout, Almansor! C'est au ver à se traîner sur le sol, l'aigle déploie ses ailes et fièrement s'élance vers l'éternelle lumière du soleil.

ALMANSOR.

Arrache les ailes de l'aigle, l'aigle sera aussi un ver qui rampera dans la fange. Les ciseaux du désespoir ont depuis longtemps coupé les ailes d'or qui jadis, au temps de mon enfance, me portaient au ciel, là-haut, tout là-haut.

HASSAN.

Oh! montre-moi une pierre froide et muette, et dis: « Voici Almansor! » Je le croirai. Mais ce n'est pas toi, non, ce n'est pas toi qui es là, les yeux ouverts, tout tremblant, couché à terre, et qui restes immobile, regardant avec de grands yeux comme on accumule les outrages sur tes frères, comme l'arrogance espagnole insulte les meilleures et les plus nobles des familles maures, comme on les dépouille par la ruse, et puis, quand elles sont nues, sans défense, et qu'elles se tordent les mains de désespoir, comme on les chasse à coups de fouet hors du pays natal... Non! tu n'es pas Almansor; sans cela tu entendrais bien les lamentations des vieillards et des femmes, les éclats de rire des Espagnols, et les cris de détresse des nobles victimes sur les bûchers en flammes.

ALMANSOR.

Crois-le, je suis Almansor. Je vois ce chien espagnol! Il crache à la barbe de mon frère, puis il le foule aux pieds. J'entends : il y a là une pauvre mère qui aimait à manger de l'oie rôtie le vendredi, et à cause de cela on la rôtit elle-même, pour faire honneur à Dieu. A côté d'elle, au même poteau, est

attachée une belle jeune fille... Les dragons de feu sont amoureux d'elle, ils la caressent, ils la lèchent voluptueusement de leurs langues rouges. Elle crie, elle se débat en rougissant contre ces amoureux trop enflammés, elle pleure. Oh! quel dommage! des perles limpides tombent de ses beaux yeux dans le foyer dévorant. Mais que me font à moi tous ces gens là? Mon cœur, à force de blessures, est percé comme un crible; il n'y a plus de place pour des blessures nouvelles. La victime sanglante, étendue sur le chevalet du tortureur, ne sent pas la piqûre d'une abeille. Crois-moi, je suis toujours Almansor, et mon cœur hospitalier voudrait encore s'ouvrir au sentiment des souffrances d'autrui; mais par les petites portes, les yeux et les oreilles, de gigantesques douleurs y sont entrées; mon cœur est plein; (à voix basse, d'un air égaré) même quelques hôtes blessés, cherchant un asile, me sont montés dans le cerveau.

HASSAN.

Debout! debout! sinon je te dirai un mot qui te fera bondir comme sous un coup de fouet et qui renouvellera la flamme de tes veines. (Se penchant vers

lui.) Zuleima reposera cette nuit dans les bras d'un Espagnol.

ALMANSOR, bondissant et se roulant à terre d'une manière convulsive.

Le soleil m'est tombé sur la tête. Mon cerveau est brisé. Les hôtes qui s'y étaient nichés se réveillent en sursaut : ils m'enveloppent en volant comme une troupe de chauves-souris aux ailes grises, ils bourdonnent, ils croassent, ils forment un nuage de pensées empoisonnées. (Se tenant la tête.) Malheur ! malheur ! la vieille me saisit, elle m'arrache la tête du tronc et la lance dans une salle de noces où un chien espagnol, aboyant d'un air tendre, embrasse ma douce maîtresse; il l'embrasse en faisant claquer sa langue et la presse contre son cœur... malheur ! au secours ! (Se jetant aux pieds d'Hassan.) Aie pitié de ma tête sanglante, de ma tête coupée, qui n'a point de bras pour égorger le chien... oh ! prête-moi tes bras, Hassan ! Hassan !

HASSAN.

Oui, je te prêterai mon bras, Almansor, et aussi les bras vigoureux de mes amis. Nous égorgerons ce chien espagnol qui veut t'enlever ce qui t'appartient. Debout ! bientôt tu posséderas Zuleima. (Almansor

se lève.) Lorsque la nuit dernière j'ai surpris votre conversation, je vous ai conseillé de fuir ensemble au plus vite, mais ce fut en vain. N'importe, me suis-je dit, tout n'est pas perdu pour Almansor, et j'ai conduit ici mes compagnons. Un seul signe de moi, et nous nous précipitons sur le château d'Aly, convives non attendus. Tu t'empares de ta fiancée, tu la portes vers notre navire mouillé près du rivage, nous cinglons vers l'Afrique, et là, tu pourras demeurer en sûreté avec ta proie, tandis que nous, reprenant la mer, nous pillerons les côtes et les vaisseaux de l'Espagne. Tu auras bientôt retrouvé l'amour de Zuleima.

ALMANSOR.

Ha! ha! ha! l'amour! l'amour! mot fade qu'un ange prononça un jour en bâillant, les yeux à demi-fermés par le sommeil. Il bâilla une seconde fois, et tout un monde de sots, jeunes et vieux, se mit à répéter en bâillant : « Amour! amour! » non, non, je ne suis plus un zéphire diaphane qui évente doucement les joues d'une jeune fille; je suis le vent du nord qui houspille sa chevelure, et, d'un élan furieux, entraîne avec lui sa fiancée éperdue. Je ne

suis plus le doux parfum d'encens qui chatouille délicatement le nez d'une vierge; je suis le souffle empoisonné qui l'étourdit, et, frémissant de volupté, pénètre dans tous ses sens. Je ne suis plus l'agneau qui se couche, doux et docile, aux pieds de sa bergère; je suis le tigre qui la saisit avec rage, et hurlant de délices, déchire la chair de son corps. C'est le corps de Zuleima que je demande à présent. Je veux être une brute heureuse, oui, une brute! et dans le tourbillon des plaisirs des sens, je veux oublier qu'il y a un ciel. (Saisissant vivement la main d'Hassan.) Je resterai près de toi, Hassan! nous fonderons un joyeux empire sur la mer sauvage. Le fier Espagnol nous paiera tribut; nous pillerons ses rivages et ses navires. Je combats sur le pont à tes côtés, mon cimeterre fend les crânes orgueilleux des enfants de l'Espagne; — les chiens à la mer! le navire est à nous! — puis, pour me délasser, je vole à la cajute où demeure Zuleima, je la presse entre mes bras sanglants, et sur sa blanche poitrine j'efface avec mes baisers les taches rouges... Ah! elle se débat encore? à mes pieds, esclave, lamente-toi à mes pieds, impuissante créature destinée à rafraîchir mes sens après l'ardeur sauvage de la ba-

taille... Esclave, esclave, obéis : évente-moi, car je brûle.

Ils sortent.

Une salle dans le château d'Aly. Chevaliers et dames, en habits de gala, sont assis à une table de festin. Aly, don Enrique, Zuleima, un abbé. Musiciens, domestiques portant des plats.

UN CHEVALIER, se levant, une coupe pleine à la main.

Un beau nom résonne au fond de mon cœur : Vive Isabelle de Castille. (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive Isabelle de Castille!

Cliquetis de coupes et fanfares.

L'ABBÉ.

J'ai encore un nom à vous proposer : Vive Ximénès, archevêque de Tolède! (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive l'archevêque de Tolède!

Cliquetis de coupes et fanfares.

UN AUTRE CHEVALIER.

N'oublions pas les meilleurs noms! buvez avec moi : Vive le noble couple de fiancés ! (Il boit.)

TOUS.

Vivent doña Clara et Enrique !

Cliquetis de coupes et fanfares. Zuleima et Enrique s'inclinent.

DON ENRIQUE.

Je vous remercie.

SECOND CHEVALIER

Mais votre fiancée est muette.

DON ENRIQUE.

La gracieuse Clara, il est vrai, parle peu aujourd'hui ; mais aujourd'hui, je ne demande qu'un seul mot de sa bouche, un *oui* devant l'autel, et je serai heureux.

ZULEIMA.

Mon cœur est si troublé, señor.

TROISIÈME CHEVALIER.

Un mauvais signe, don Enrique, vous venez de renverser la salière.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Ce serait un bien plus mauvais signe encore, si vous aviez renversé la coupe remplie de vin.

TROISIÈME CHEVALIER.

Don Carlos est un ivrogne.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Oui, certes, grâce à Dieu! et non pas comme vous un esprit sombre, un homme né le dimanche, et pour qui le meilleur festin est gâté si quelqu'un, par mégarde, a renversé une salière. Oui, oui, le vin, c'est là mon élément! dans ses flots d'amour clairs et dorés, je veux, pour la guérir, baigner mon âme malade; et je ne puis m'empêcher de rire aux éclats quand je pense que le sobre prophète de la Mecque... Oui, señor, le vin, le vin, oui, oui, je voulais dire que le vin est bon...

ALY.

Pedrillo! écoute, Pedrillo!

PEDRILLO.

Gracieux maître?

ALY.

Fais entrer tous les bouffons, tous les bateleurs, tous les danseurs, et aussi le joueur de harpe, — toute cette canaille de Barcelone.

PEDRILLO.

Je comprends, gracieux maître. (Il sort.)

CINQUIÈME CHEVALIER, causant avec une dame.

Je ne me marierai jamais, señora.

LA DAME.

Quelle raillerie! vous êtes aujourd'hui d'humeur joyeuse, don Antonio. Vous! un ami des dames, un ami de l'amour!

CINQUIÈME CHEVALIER.

J'aime le myrte aussi, je régale mes yeux de la fraîche verdure de ses feuilles, et son parfum me réjouit le cœur; mais je me garderais bien de le faire cuire et de le manger comme légume... amer légume, señora, terriblement amer!

L'ABBÉ, causant avec son voisin.

C'était un magnifique auto-da-fé! Ces choses-là réjouissent le cœur du bon chrétien et jettent l'épouvante parmi les pécheurs endurcis de la montagne. (A Aly.) Avez-vous appris la victoire des nôtres et la sanglante défaite des païens? ils sont dispersés. Une partie de leurs bandes erre dans la campagne aux environs d'ici.

ALY, regardant du côté de la porte.

Dieu soit loué! Je savais déjà ces nouvelles, vénérable seigneur... mais il est temps que les divertissements commencent.

Bouffons, bateleurs, danseurs de corde entrent en scène et avec eux un joueur de harpe. — Ballet burlesque.

LE JOUEUR DE HARPE, *chantant.*

« Dans la cour de l'Alhambra se dressent douze lions en marbre; sur les lions est un bassin de l'albâtre le plus pur.

» Dans le bassin nagent des roses, des roses de la plus belle couleur; c'est le sang des meilleurs chevaliers qui aient brillé à Grenade. »

ALY.

Un triste chant, et trop mélancolique. Donnez-nous une joyeuse chanson de noces, une vive et joyeuse chanson.

LE JOUEUR DE HARPE, *chantant.*

« Il y avait une fois un chevalier sombre et silencieux, aux joues creuses, au visage pâle comme la neige. Il allait deçà delà, vacillant et bronchant, en proie à des rêves mornes. Il était si roide, si lourd, si gauche, que fleurs et jeunes filles riaient sous cape alentour, quand il passait en trébuchant.

» Souvent il restait assis dans le coin le plus obscur de sa maison, caché aux yeux des hommes. Là, il étendait les bras comme dans le transport d'un délire, mais sans prononcer un seul mot. Au coup

de minuit, un chant, un murmure mystérieux se fait entendre et une main frappe à la porte.

» C'est sa bien-aimée qui se glisse tout doucement avec une robe d'écume de mer bruissante comme les flots. Son visage est frais et brillant comme la rose, son voile est tout parsemé de diamants; des tresses d'or se jouent autour de sa taille élancée; ses yeux ont un charme puissant et doux... ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

» Le chevalier la tient embrassée avec transport; l'homme de bois est tout feu, l'homme pâle est tout rouge; le rêveur s'éveille; si timide ce matin, comme il s'émancipe tout à coup! Mais elle, espiègle et taquine, lui couvre adroitement la tête de son blanc voile parsemé de diamants.

» Dans un palais de cristal, au fond des eaux, voilà le chevalier captif par enchantement. Étonné, il regarde, et ses yeux sont presque aveuglés par l'éclat de mille facettes scintillantes. Cependant l'ondine l'enveloppe toujours de ses bras avec tendresse; le chevalier est le fiancé, l'ondine est la fiancée; autour d'eux, les vierges des eaux jouent de la guitare.

» Elles jouent, elles chantent, et une foule de petits

nains, garçons et filles, accourent en dansant. Le chevalier est ivre de joie au point d'en mourir, il embrasse toujours plus étroitement sa bien-aimée. »

PEDRILLO, accourant avec terreur.

Allah, aïe pitié de nous! Jésus, Marie, Joseph! nous sommes perdus. Ils viennent! ils viennent!

TOUS

Qui?

PEDRILLO.

Les nôtres!

TOUS.

Comment? les nôtres?

PEDRILLO.

Non, pas les nôtres; ces maudits païens, ces infâmes rebelles de la montagne! ils se sont glissés ici à pas de loup. Nous sommes perdus. Ils sont là... entendez-vous?

Cliquetis d'armes. Voix confuses criant : Grenade! Allah! Mahomet!

QUELQUES CHEVALIERS.

Eh bien, qu'ils viennent!

D'AUTRES CHEVALIERS.

Nos armes!

Les dames donnent des signes d'épouvante. Zuleima s'évanouit. Grande agitation dans la salle.

ALY.

Soyez sans crainte, belles dames. Le Maure est galant, et, même dans sa colère, il n'oubliera pas envers les dames les lois de la chevalerie. Quant à nous, seigneurs, nous saurons nous battre...

TOUS LES CHEVALIERS, *tirant leurs épées.*

Oui, pour la vie et pour l'honneur!

Cliquetis d'armes. Voix confuses. Les Maures se précipitent; à leur tête sont Hassan et Almansor. Ce dernier se fraie un chemin jusqu'à Zuleima évanouie. — Bataille.

La lisière d'une forêt. On entend dans le voisinage le bruit des armes et les cris des combattants. Pedrillo accourt tremblant de peur et se tordant les mains.

PEDRILLO.

Malheur! la jolie noce est gâtée! oh! malheur! les jolies robes de noce sont déchirées, lacérées, et toutes souillées de sang. Au lieu de vin, c'est le sang qui coule. Je ne me suis pas enfui par lâcheté; oh! non. Seulement, je ne voulais gêner personne pendant la bataille. Ils s'arrangeront sans moi. Déjà les ennemis sont repoussés de la salle. (*Se tournant d'un autre côté.*) Ah! les voilà qui se battent devant le

château. Et là, là... oh! malheur! en voilà un qui manie son sabre d'une joyeuse façon! Je ne serais pas du tout charmé qu'une machine courbée comme celle-là se promenât lestement et gracieusement à travers mon visage. En voilà un qui a le nez coupé. Et notre gros chevalier Sancho, le pauvre diable! on lui a percé son gros ventre. Eh! mais, quel est ce chevalier rouge? c'est singulier! il porte le manteau espagnol et il est du parti des Maures... ô Allah! Jésus! (Il pleure.) Ah! la pauvre Zuleima, notre aimable Zuleima! la voilà sur les épaules du chevalier rouge. Il la tient avec force du bras gauche, tandis que de sa main droite il brandit son cimeterre et frappe comme un furieux... Il est blessé!... il tombe!... non, non, il chancelait seulement... il est debout, il se bat... le voilà qui s'enfuit... Malheur! malheur! où me sauver? ici encore il faut laisser la place libre pour ne gêner personne... (Il se sauve à toutes jambes.)

Almansor passe en se traînant. Il porte d'un seul bras Zuleima évanouie, traîne derrière lui son cimeterre et murmure ces mots : Zuleima! Mahomet! Maures et Espagnols arrivent en combattant. Les Maures sont repoussés. Hassan et Aly sont aux prises, le sabre au poing; duel acharné. Hassan est blessé. Paraissent don Enrique, don Diégo et des chevaliers espagnols.

HASSAN, en tombant.

Ha! ha! le serpent de chrétien a mordu! et juste au cœur... oh! est-ce que tu dors, Allah? non, Allah est juste, et ce qu'il fait est bien fait... Est-ce que tu m'oublies? non; les hommes seuls sont d'une nature oublieuse... ils oublient leur Dieu, leur ami, et le meilleur serviteur de leur ami... dis-moi, Aly, reconnais-tu le vieil Aly, le serviteur d'Abdullah? Abdullah...

ALY, éclatant de colère.

Abdullah est le nom de ce traître, de ce lâche coquin, de ce scélérat altéré de sang, qui m'a assassiné mon fils, mon cher fils Almansor! le meurtrier d'Almansor s'appelle Abdullah...

HASSAN, mourant.

Abdullah n'est pas un coquin, un scélérat, Abdullah n'est pas le meurtrier d'Almansor! Almansor vit... il vit... il vit... il est ici... c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima... là, là...

ALY.

Mon fils Almansor est vivant? c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima?

HASSAN.

Oui, oui! il tient solidement ce qu'il a une fois

saisi... Tu mens; Abdullah n'était pas un meurtrier, ce n'était pas un scélérat, ce n'était pas un chrétien... Laisse-moi en repos... je vois venir déjà les jeunes filles aux yeux noirs, les belles houris... (Avec un sourire de béatitude.) Les jeunes filles et le vieux Hassan? (Il meurt.)

ALY.

O Dieu, je te remercie! mon fils vit encore! O Dieu! c'est un signe de ta grâce! il vit, mon fils! Venez, amis, suivons sa trace. Il est près d'ici, et déjà il a emporté comme une proie la gracieuse fiancée que je lui ai choisie naguère.

Tous sortent, excepté don Enrique et don Diégo qui se regardent longtemps en silence.

DON ENRIQUE, pleurnichant.

Eh bien? eh bien, don Diégo?

DON DIÉGO, le contrefaisant.

Eh bien, don Enrique del Puente del Sahurro?

DON ENRIQUE.

Qu'allons-nous faire maintenant?

DON DIÉGO.

Nous? dites-vous. *Nous?* non, señor; vous et moi, nous ne nous connaissons plus désormais. Vous n'avez pas de chance. Cela me coûte deux cents du-

cats. Argent parti et peine perdue. (Avec un rire amer.) Je me tue depuis ma jeunesse à inventer stratagèmes sur stratagèmes; mes cheveux en ont blanchi. Je me traîne dans la forêt par des chemins tortueux, jusqu'à laisser aux épines des buissons des lambeaux de mes habits et de ma chair. Je passe au milieu des roches escarpées, je saute de pic en pic, si bien qu'au moindre faux pas, les corbeaux se régalaient de ma tête comme d'un ragoût... et avec tout cela, je reste pauvre! je reste pauvre, pauvre comme un rat d'église! tandis que mon camarade d'école, le grand imbécile, qui toujours perpendiculairement et confortablement flane sur la grande route, continue de déployer ses allures de bœuf, et est un homme considéré, un homme gras et riche. Non, je suis las du métier, señor; portez-vous bien. (Il sort.)

DON ENRIQUE, après avoir longtemps réfléchi.

Qui sait si don Gonzalvo ne me prêterait pas quelque argent?

Montagnes et rochers. Almansor, épuisé, tout en sang, et portant Zuleima évanouie, gravit la plus haute cime.

ALMANSOR.

Oh! viens à mon aide, Allah! je suis si las, si accablé! j'ai été reprendre mon blanc chevreuil

juste au moment où la main du chasseur allait l'égorger. (Il s'assied au sommet du rocher, tenant Zuleima sur ses genoux.) Je suis le pauvre Mœdschnoun, je m'assieds sur mon rocher et je joue avec mon chevreuil, car Leïla s'est transformée en chevreuil, et elle s'est mise à me regarder avec ses beaux yeux si clairs et si doux. Maintenant ses paupières sont closes, mon chevreuil s'est endormi. Chut! chut! serin, ne gazouille pas si fort; et toi, scarabée, bourdonne moins bruyamment; brise amie, ne fais pas tant de bruit en agitant les feuilles. Chut! je vais te chanter une chanson pour bercer ton sommeil. Chut! (Il berce Zuleima sur ses genonx et chante :)

« Le soleil prend sa robe de nuit, sa belle robe toute rouge et rose; les oiseaux, tranquilles et muets, veulent se mettre au lit. Dors, mon petit chevreuil, dors! »

Mon petit chevreuil dort, il dort d'un sommeil bien joli, mais trop long. Ces beaux yeux languissants et doux, ces yeux où brille l'amour, sont fermés, à présent, bien fermés... resteront-ils ainsi? mon chevreuil est-il mort? (Éclatant en sanglots.) Mort! mort! mon doux, mon blanc chevreuil, mort! les douces étoiles de ses yeux éteintes et mortes! Puis-

que tu es mort, mon chevreuil, je vais te coucher doucement sur des roses, sur des lis, sur des violettes, sur des hyacinthes. Je te ferai une couverture avec les rayons dorés de la lune et je t'en couvrirai. Le rouge-gorge te chantera un chant funèbre, douze scarabées d'or monteront gravement la garde pendant le jour auprès de ton petit lit de fleurs, douze mouches à feu y scintilleront la nuit comme les cierges qui brûlent au chevet des morts; et moi j'y pleurerai nuit et jour. (Zuleima s'éveille de son évanouissement.) Que vois-je? légèrement, sans bruit, les membres délicats se soulèvent, et le voile de soie des doux yeux se déroule lentement. Ce n'est pas un chevreuil, ce n'est pas Leïla, c'est la belle Zuleima, la fille d'Aly... (Zuleima ouvre les yeux.) Le ciel s'ouvre! voici le royaume des cieux!

ZULEIMA.

Suis-je déjà dans le ciel?

ALMANSOR.

Tu te réveilles du sein de la mort.

ZULEIMA.

Je le sais bien que je suis morte et qu'à présent me voici dans le ciel. (Elle regarde de tous côtés autour d'elle.) Que ce lieu est beau! que l'air est pur et léger! et

comme tout ce que je vois porte des vêtements roses !

ALMANSOR.

Oui, oui, nous sommes dans le ciel, douce bien-aimée. Vois-tu les fleurs qui jouent là-bas sous nos pieds? Vois-tu les papillons qui voltigent au milieu d'elles et qui, en les lutinant avec grâce, leur jettent dans les yeux, pauvres fleurs, la scintillante poussière de diamant? Entends-tu là-bas la source murmurer, et les libellules bleuâtres bourdonner alentour? Entends-tu le clapotement que font les nymphes à la chevelure verte, en plongeant sous les ondes rougeâtres et dorées? vois-tu ces blanches figures qui s'avancent, légères comme des brouillards? C'est la troupe des bienheureux qui se promènent, éternellement jeunes, dans les jardins du printemps éternel.

ZULEIMA.

Si c'est le séjour des bienheureux, Almansor, dis-moi donc comment tu y es entré. Notre pieux abbé m'assurait que les chrétiens seuls pouvaient obtenir la béatitude.

ALMANSOR.

Oh! ne doute pas de la mienne. Je te presse dans

mes bras, ma chérie : bienheureux, trois fois bienheureux est Almansor.

ZULEIMA.

Il mentait donc, le saint homme. Il disait aussi qu'il fallait que j'aimasse le noble Enrique. Je l'ai essayé autant que j'ai pu. Je m'efforçais d'oublier Almansor, impossible d'y réussir; je m'en suis plainte à la mère de Dieu; elle m'a souri de l'air le plus doux, elle m'a souri toute gracieuse et secourable, elle m'a enveloppée dans son voile et m'a emportée sur les hauteurs lumineuses. La musique résonnait sur ma route; les petits anges jouaient du cor, du chalumeau et chantaient de douces chansons... plaisir délicieux! je suis dans le ciel, et, ce qui vaut mieux que tout le reste, Almansor est auprès de moi, et dans le ciel on n'a pas besoin de dissimuler, et je puis lui faire librement cet aveu : Je t'aime, je t'aime, je t'aime, Almansor!

Les derniers rayons du soleil couchant les illuminent comme d'une gloire.

ALMANSOR.

Je le savais depuis longtemps que tu m'aimais toujours et plus que toi-même. Le rossignol me l'avait dit en confidence, la rose m'en avait parlé en

m'envoyant son parfum, une brise chérie me l'avait murmuré à l'oreille, et chaque nuit je le voyais lisiblement dans le livre bleu aux lettres d'or.

ZULEIMA.

Non, non! le saint homme n'a pas menti; qu'il est beau, le beau royaume des cieux! entoure-moi de tes bras chéris, berce-moi sur tes genoux où je repose si doucement, et pendant des milliers d'années puissé-je ainsi rester, ivre de bonheur, dans le ciel du ciel!

ALMANSOR.

Oui, nous sommes dans le ciel, les anges font retentir les airs de leurs chants et du frémissement de leurs ailes de soie... C'est ici que Dieu habite dans les fossettes de ces joues... (Bruit d'armes dans le lointain. Effroi d'Almansor.) Mais là-bas demeure Eblis, sa voix formidable pénètre jusqu'aux cieux, et il étend vers moi sa main de fer.

ZULEIMA, effrayée.

D'où vient que tu as tressailli tout à coup? Pourquoi trembles-tu?

ALMANSOR.

Nomme-la Eblis, nomme-la Satan, nomme-la homme, cette puissance traîtresse et perfide qui

s'élance violemment jusque dans mon ciel même...

ZULEIMA.

Fuyons-donc, fuyons là-bas, dans la vallée des fleurs où les fleurs jouent, où les papillons voltigent, où la source murmure, où les libellules bourdonnent, où les rossignols font des roulades, où passent les calmes figures diaphanes des bienheureux. (Elle s'attache au bras d'Almansor.)

ALMANSOR, se levant tout à coup et tenant Zuleima dans ses bras.

Là-bas! là-bas! les fleurs me font des signes douloureux, le rossignol m'appelle d'un air inquiet, les ombres des bienheureux tendent vers moi leurs bras diaphanes, leurs longs bras de géants qui m'attirent là-bas, là-bas! (Des Maures en fuite passent en courant.) Les chasseurs s'approchent pour égorger mon chevreau! ici la mort pousse ses cris aigus; là-bas, au fond, la vie fleurit, la vie m'appelle, et je tiens mon ciel dans mes bras. (Il se précipite avec Zuleima du haut des rochers.)

Des chevaliers espagnols qui pousuivent les Maures les voient tomber tous les deux et reculent d'horreur. On entend la voix d'Aly : « Cherche-le! cherche-le! il doit être près de nous! » Aly arrive.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Horrible!

ALY.

Les avez-vous trouvés l'un et l'autre?

UN CHEVALIER, montrant le gouffre derrière le rocher.

Oui, trouvés, hélas ! le furieux s'est précipité dans l'abime avec son cher fardeau. (Une pause.)

ALY.

Maintenant, ô Jésus-Christ, j'ai besoin de ta parole, j'ai besoin des consolations de ta grâce et de ton exemple. Je ne puis comprendre la volonté du Tout-Puissant, mais un pressentiment me dit : le lis et le myrte doivent être effeuillés sur le chemin où le char éblouissant, le char triomphal de Dieu doit s'avancer bientôt en sa majesté simple.

WILLIAM RATCLIFF

TRAGÉDIE

(Janvier 1822)

I

A RODOLPHE CHRISTIANI

D'une main puissante j'ai forcé les portes de fer du sombre royaume des Esprits, et là j'ai brisé les sept sceaux mystérieux du livre rouge de l'amour. Ce que j'ai vu dans les pages éternelles, je l'ai retracé dans le miroir do ce poëme. Mon nom et moi, nous mourrons; mais ce poëme vivra éternellement.

1823.

II

A FRÉDÉRIC MERCKEL

J'ai cherché le suave amour et j'ai trouvé la haine amère, j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures.

Puis j'ai frayé nuit et jour, en tout bien tout honneur, avec la canaille humaine. Ces diverses études terminées, j'ai paisiblement écrit *William Ratcliff*.

Hambourg, 12 avril 1826.

PERSONNAGES

MAC-GRÉGOR, laird écossais.	WILLIE, son fils.
MARIE, sa fille.	ROBIN, DICK, BILL, JOHN, TADDIE, — brigands et vagabonds.
LE COMTE DOUGLAS, fiancé de Maria.	BRIGANDS, SERVITEURS, CONVIVES DE NOCES.
WILLIAM RATCLIFF.	
LESLEY, ami de William.	
MARGUERITE, nourrice de Marie.	
TOM, aubergiste de voleurs.	

La scène se passe de nos jours dans l'Ecosse du Nord.

Une chambre dans le château de Mac-Grégor. Marguerite est à genoux immobile, dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS, MARIE, MARGUERITE.

MAC-GRÉGOR, unissant les mains de Douglas et de Marie.

Vous voilà maintenant mari et femme. Comme vos mains sont unies, ainsi vos cœurs, dans la peine et dans la joie, doivent être unis pour toujours. Deux puissants sacrements, celui de l'Église et celui de l'amour, vous ont liés ; une double bénédiction

repose sur vos têtes, et j'y ajoute encore la bénédiction paternelle. (Il pose sa main sur leurs têtes et les bénit.)

DOUGLAS.

Je suis fier, milord, de vous nommer aujourd'hui mon père.

MAC-GRÉGOR.

Et moi bien plus fier encore de vous donner le nom de fils.

Ils s'embrassent.

MARGUERITE, chantant d'une voix saccadée avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard ? »

DOUGLAS, se levant en sursaut et regardant Marguerite avec effroi.

Pour Dieu, milord, quel est ce son aigu, ce son de cristal fêlé ? la voilà qui se met à parler, la muette image...

MAC-GRÉGOR, avec un sourire contraint.

Ne vous en inquiétez pas, c'est la folle Marguerite. Elle appartient au château. Il y a bien des années qu'elle est cataleptique. Les yeux fixes, elle reste souvent agenouillée pendant de longues heures dans la position la plus pénible ; puis de temps en temps,

comme une pierre qui pourrait parler, elle se met sans faire aucun mouvement, à piailler quelque vieille chanson...

DOUGLAS.

Pourquoi gardez-vous au château un tel épouvantail?

MAC-GRÉGOR, à voix basse.

Chut !-parlez moins haut ! elle entend chaque parole... il y a longtemps que je l'aurais congédiée... mais je ne le puis...

MARIE.

Laissez en paix la pauvre bonne Marguerite ; contez-moi plutôt quelque nouvelle, Douglas. Quelle est la physionomie de Londres? chez nous, en Écosse, on n'est au courant de rien.

DOUGLAS.

La physionomie de Londres? toujours la même. on court, on se presse, chevaux et voitures parcourent les rues dans tous les sens ; tout le jour on dort et la nuit devient le jour. Vauxhalls, routs, piqueniques se disputent la victoire. Drury-Lane et Covent-Garden attirent la foule. L'opéra fait fureur. On échange des banknotes pour des notes de musique, des milliers de voix beuglent le *God save the*

King! les patriotes font de la politique en d'obscures tavernes, souscrivant, parlant, maudissant, bâillant, et s'enivrant pour le bien de la patrie. Le rosbif et le pudding fument, le porter mousse, et le charlatan écrit en souriant son ordonnance. Gare aux filous, partout où se presse la foule! les vagabonds vous obsèdent de leurs politesses; les mendiants vous mettent au supplice avec leur air misérable et leurs lamentations, mais un supplice bien plus cruel encore, c'est le vêtement incommode, l'étroit habit à taille de guêpe, le col cravate tout roide, et ces hautes tours babyloniennes en guise de chapeaux.

MAC-GRÉGOR.

J'en apprécie mieux mon plaid et ma toque. Vous avez bien fait de renoncer à ces vêtements de fous. Un Douglas doit être écossais par l'habit comme par l'âme, et mon cœur aujourd'hui bondit de joie, quand je vous vois tous dans notre cher costume national.

MARIE.

Parlez-moi de votre voyage, Douglas.

DOUGLAS.

J'allai en voiture jusqu'à la frontière écossaise. Cette façon de voyager était pour moi trop lente.

A Old-Jedburgh, je pris un cheval. Je lui donnai de l'éperon, mais j'étais aiguillonné moi-même par les élans de mon cœur. Je ne pensais qu'à vous, Marie, et rapide comme la flèche, à travers bois, à travers monts et plaines, je faisais voler mon cheval. Dans la forêt d'Inverness peu s'en fallut qu'il ne m'arrivât malheur; tandis que je chevauchais, plongé dans mes pensées, piff! paff! je fus éveillé de mes songes par les balles qui me sifflaient aux oreilles; trois brigands se précipitèrent sur moi, la lutte commença. Il pleuvait des coups. Je sus défendre ma vie, mais j'aurais succombé à la fin... Oh! malheur! Marie est toute pâle, elle chancelle, elle tombe...

Marguerite s'élance et soutient dans ses bras Marie évanouie.

MARGUERITE.

Oh! malheur! ma jolie poupée rose est pâle comme la craie et froide comme la pierre. Oh! malheur!

Moitié chantant, moitié parlant et caressant Marie.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi, ouvre tes jolis yeux.

» Petite poupée si fine, je ne veux pas que tu sois froide comme le marbre.

» Je sèmerai des reflets roses sur tes blanches joues. »

MAC-GRÉGOR.

Tais-toi, folle! avec ton langage insensé, tu troubles encore plus sa tête malade...

MARGUERITE, le menaçant du doigt.

Toi? toi? c'est toi qui veux gronder? lave d'abord tes mains, tes mains rouges; tu vas tacher de sang la blanche robe de noces de la petite poupée. Va-t'en, je te donne un bon conseil.

MAC-GRÉGOR, d'un ton inquiet.

La vieille fôlle extravague!

MARGUERITE, chantant.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi. »

MARIE, reprenant ses sens et s'appuyant sur Marguerite.

Continuez le récit de l'aventure. J'écoute.

DOUGLAS.

Je suis désolé que ce récit... Voici pourtant la fin. Un autre cavalier s'élança au milieu de nous, tomba sur le dos des brigands, et les chargea vigoureusement à grands coups d'estoc. Moi-même, animé d'un nouveau courage, je jouai plus librement de l'épée. Nous mîmes ces chiens en fuite. Je voulais

remercier le noble cavalier, mais il me cria : « Je n'ai pas le temps, » et repartit au galop.

MARIE, souriant.

Ah ! Dieu soit loué ! Vous m'avez causé une vive émotion ; maintenant je me sens bien. Conduis-moi, Marguerite ; des amies m'attendent dans la salle.

MARGUERITE, à Mac-Grégor, d'une voix craintive.

Et toi, ne sois pas fâché, la pauvre Marguerite n'est pas toujours folle.

MAC-GRÉGOR.

Allez, nous vous suivons.

Marie et Marguerite sortent.

SCÈNE II

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS.

DOUGLAS.

C'est une chose étrange ; Marie est-elle sujette à ces émotions maladives ? elle est aujourd'hui d'une faiblesse extrême ; elle pâlit et tremble au moindre bruit...

MAC-GRÉGOR.

Douglas, je ne veux ni ne puis vous cacher ce qui trouble aujourd'hui si fort l'âme de Marie. Pardon-

nez-moi de ne pas vous l'avoir confié plus tôt. Votre courage est téméraire, et le danger que j'ai détourné de vous avec prudence, vous l'eussiez vous-même cherché sans relâche. Vous auriez été impatient de le châtier, le scélérat qui a troublé le repos de Marie.

DOUGLAS.

Qui donc peut menacer le repos de Marie? parlez!

MAC-GRÉGOR.

Écoutez avec calme cette douloureuse histoire. — Il y a six ans, arriva dans ce château un étudiant voyageur, William Ratcliff d'Edimbourg. J'avais connu son père autrefois, et très-bien même, parfaitement bien; il s'appelait sir Édouard Ratcliff. J'accueillis donc le fils amicalement, je le reçus sous mon toit et à ma table pendant quinze jours. Il vit Marie, la regarda dans les yeux, l'y regarda beaucoup trop, puis se mit à soupirer, à languir, à gémir... jusqu'à ce que Marie lui déclarât nettement qu'il l'importunait. Il empocha le compliment et partit... Deux années après vint Philippe Macdonald, comte d'Ais, qui brigua la main de Marie et réussit dans sa demande. Au bout de six mois,

toute parée pour la noce, la gracieuse fiancée était devant l'autel.., on attendait le fiancé. Nous le cherchâmes partout, dans toutes les chambres, dans la cour, dans l'écurie, dans le jardin... Hélas! hélas! on le trouva près du Schwarzenstein, le cadavre de Macdonald.

DOUGLAS.

Quel était le meurtrier?

MAC-GRÉGOR.

Pendant longtemps, toutes nos recherches furent vaines... Enfin, Marie avoua qu'elle connaissait le meurtrier et fit cette révélation : La nuit qui suivit le meurtre, William Ratcliff était entré tout à coup dans sa chambre à coucher, lui avait montré en riant sa main, sa main encore rouge du sang du fiancé, et lui avait présenté l'anneau de fiançailles de Macdonald avec une gracieuse révérence.

DOUGLAS.

Infamie! Quel outrage! et que fites-vous?

MAC-GRÉGOR.

Je fis ensevelir le cadavre de Macdonald en son propre château, dans le caveau funéraire où reposent ses aïeux, et, sur le lieu du meurtre, je plantai une croix en souvenir éternel. Quant à Ratcliff l'as-

sassin, c'est en vain que je le cherchai. La dernière fois qu'on l'avait vu c'était à Londres, où sa mère étant morte, il dissipait son héritage en débauches effrénées; après cela il n'eut plus d'autres ressources que le jeu, le crédit, et même, selon quelques-uns, le brigandage sur les grandes routes, le brigandage à cheval et à main armée. Depuis cette époque, deux ans s'étaient écoulés, et meurtre et meurtrier étaient presque en oubli, lorsque je vis arriver dans notre château lord Duncan, qui venait me demander la main de ma fille. J'y consentis et je décidai aussi Marie à accepter pour époux ce descendant des rois d'Écosse. Mais, ô malheur! bientôt, toute parée pour la fête, s'approchait de l'autel la fiancée tremblante..., et Duncan était couché mort auprès du Schwarzenstein!

DOUGLAS.

Horrible!

MAC-GRÉGOR.

« Alerte! à cheval! » criai-je à mes gens, et chassant, cherchant de tous côtés, dans les bruyères et dans les champs, au fond des forêts et des ravins, nous y employâmes trois jours, mais en vain; nous ne trouvâmes nulle part les traces du meurtrier...

Hélas! et cette nuit encore, la nuit de ce jour d'épouvante, William Ratcliff se glissa dans la chambre de Marie, se moqua d'elle, et, avec un gracieux salut, lui restitua l'anneau de mariage du fiancé.

DOUGLAS.

Certes, voilà un homme hardi! je voudrais bien le rencontrer.

MAC-GRÉGOR.

C'est lui, je n'en doute pas, que vous avez rencontré déjà dans la forêt d'Inverness. Je suis surpris seulement qu'aucun de mes espions ne l'ait aperçu; car j'ai pris mes précautions, cher comte, pour n'avoir pas aussi à inscrire votre nom sur la croix funéraire du Schwarzenstein. (Il sort).

SCÈNE III

DOUGLAS seul.

C'est par finesse que Mac-Gregor m'a caché tout cela jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Oh! c'est un renard. Je ne serais pas fâché pourtant de me mesurer avec cet insolent qui tourmente toujours Marie avec sa sombre humeur. Il ne me reti-

rera pas cet anneau du doigt, car là où est mon doigt est aussi ma main. Je n'aime pas Marie et ne suis pas aimé d'elle. Les convenances seules ont scellé aujourd'hui notre union. Mais j'ai de l'amitié pour cette douce créature, et, puisqu'il y a des épines sur son chemin, je serai heureux de l'en débarrasser...

SCÈNE IV

DOUGLAS, LESLEY, enveloppé d'un manteau et regardant avec précaution autour de lui, s'avance vers Douglas.

LESLEY.

Êtes-vous le comte de Douglas?

DOUGLAS.

Oui, c'est moi; que voulez-vous?

LESLEY, lui donnant une lettre.

C'est donc à vous que s'adresse ce joli petit billet.

DOUGLAS, après avoir lu la lettre.

Oui, oui, dites-lui que j'y vais. — Au Schwarzenstein!

Ils sortent tous deux.

Une auberge de brigands. Dans le fond, des hommes étendus à terre et dormant. Une image sainte accrochée à la muraille. On entend le tictac d'une pendule. Crépuscule du soir. William Ratcliff est assis, pensif, dans un coin de la chambre. Dans l'autre coin est assis Tom, l'aubergiste, tenant entre ses genoux son petit garçon, Willie.

SCÈNE V

TOM, WILLIE, RATCLIFF, BRIGANDS.

TOM, à voix basse.

Willie, sais-tu dire le *Pater Noster*?

WILLIE, riant et à voix haute.

Aussi bien qu'un juron.

TOM.

Ne parle donc pas si fort. Tu vas me réveiller ces gens qui ont besoin de dormir.

WILLIE.

Faut-il le dire maintenant?

TOM.

Oui, mais pas trop vite.

WILLIE, très-vite

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-

nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (il hésite) ne nous induisez pas..., ne nous induisez pas... »

TOM.

Vois-tu? tu hésites. « Ne nous induisez pas en tentation! » Allons, recommence.

WILLIE, les yeux attachés sur William Ratcliff, il récite d'une voix craintive et troublée.

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (hésitant) ne nous induisez pas... ne nous induisez pas... »

TOM, sévèrement.

« En tentation. »

WILLIE, pleurant.

Père chéri, ordinairement cela me coule de la bouche comme de l'eau, mais celui qui est assis là

(il montre William Ratcliff) me regarde toujours avec des yeux méchants.

TOM.

Ce soir, Willie, tu n'auras pas de poissons, (avec un geste de menace) et si tu me les voles encore dans l'armoire...

WILLIE, pleurant et du même ton avec lequel il a dit le *Pater noster.*

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

RATCLIFF

Laissez ce bambin tranquille. Moi non plus, jamais je n'ai pu retenir ce passage. (Douloureusement). « Ne nous induisez pas en tentation ! »

TOM.

Aussi serais-je bien fâché qu'il vous ressemblât un jour, ou à l'un de ceux qui sont là. (Il montre les hommes endormis.) Maintenant, va, Willie.

WILLIE. Il sort, pleurnichant et marmottant ces mots :

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

SCÈNE VI

LES MÊMES, excepté WILLIE.

RATCLIFF, souriant.

Comment l'entendez-vous?

TOM.

Je veux que ce soit un bon chrétien et non un gibier de potence comme moi, son père.

RATCLIFF, d'un ton moqueur.

Vous n'êtes pas un si méchant homme.

TOM.

Oui, maintenant, je suis un animal apprivoisé, je vends de la bière, je suis aubergiste, et comme ma maisonnette est gentiment cachée au fond de la forêt, je n'héberge que de grands seigneurs comme vous qui aiment à garder l'incognito, dorment le jour et sortent la nuit. Ordinairement on *loge la nuit;* moi, je loge le jour. Il y eut un temps où j'étais aussi somnambule et m'en allais rêvassant, au clair de lune, (faisant un signe aves ses doigts) dans les maisons et les poches d'autrui. Mais je ne fus jamais un enragécomme ceux-là. (Il montre les volenrs endormis.)

Voyez ce renard. C'est un vrai génie! Il est né avec un irrésistible désir des mouchoirs de poche du prochain. Il vole comme un corbeau. Eh! voyez comme il remue les doigts tout en dormant! Il vole même en rêve. Voyez, voyez, il rit sous cape. Et ce grand diable-là, avec ses longues jambes de sauterelles, il était d'abord ouvrier tailleur; il commença par voler de petits chiffons, puis de grands chiffons, puis bientôt des morceaux de drap. C'est à grand'peine un jour qu'il put échapper au gibet; depuis ce jour, il a des mouvements convulsifs dans les jambes. Voyez-le se débattre! Je parie qu'il rêve d'une échelle comme le père Jacob. Et là, ce gros vieux Robin, voyez un peu comme il est couché tranquillement et comme il ronfle! Et cependant, ah! mon Dieu! il a déjà dix assassinats sur la conscience. Encore si c'était un catholique comme nous et qu'il pût recevoir l'absolution! Mais non; c'est un hérétique, et quand il aura été pendu, il faudra qu'il aille brûler là-bas.

RATCLIFF, il se promène avec agitation par la chambre et regarde sans cesse quelle heure il est.

N'en croyez rien, le vieux Robin ne brûlera pas. Il y a là-haut un jury qui ne ressemble pas à ceux

de la Grande-Bretagne. Robin est un homme; et tout homme est transporté de colère quand il voit les petites âmes, les fripons, se vautrer dans le superflu, reluire de velours et de soie, avaler des huîtres, se baigner dans le vin de champagne, se dorloter dans le lit du docteur Graham, faire retentir les rues du fracas de leurs carrosses dorés, et regarder avec mépris le meurt-de-faim, qui, sa dernière chemise sous le bras, s'en va, traînant le pied et poussant des soupirs, frapper à la porte du mont-de-piété. (Avec un rire amer.) Oh! voyez-les donc, ces gens sages et bien repus, comme ils s'entourent d'un rempart de lois pour éloigner les importuns, les affamés, qui jettent des cris de détresse sous le fardeau de leur misérable vie! Malheur à qui franchit ce rempart! Tout est prêt, juges, bourreaux, et la corde et la potence... Eh bien, il y a parfois des gens qui n'ont pas peur de tout cela.

TOM.

C'était aussi ma manière de voir, et je partageais les hommes en deux nations qui se font une guerre sauvage, d'un côté les repus, de l'autre les affamés. Or, comme j'appartenais à cette dernière classe, j'ai eu plus d'une fois maille à partir avec les repus;

mais je n'ai pas tardé à voir que la lutte était inégale, et peu à peu j'ai quitté le métier. Je suis las de mener cette vie de vagabond, de n'oser regarder personne en face, de fuir la lumière, de ne pouvoir passer auprès d'une potence sans regarder avec inquiétude si par hasard je n'y suis pas accroché, de ne rêver que Botany-Bay, maison de correction, et nécessité de filer de la laine éternellement. En vérité, c'est là une vie de chien. On est traqué comme une bête sauvage à travers les bois et les champs. On prend chaque arbre pour un estafier de la police, et alors même qu'on est assis bien tranquillement dans une chambre bien close, on tremble dès que la porte s'ouvre...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LESLEY. Il entre vivement. Ratcliff s'élance au-devant de lui.

TOUS, reculant, avec effroi.

Jésus!

LESLEY.

Il vient! il vient!

RATCLIFF.

Il vient! à la bonne heure!

TOM, avec inquiétude.

Qui vient? Depuis quelque temps je suis devenu si peureux...

LESLEY.

Rassure-toi et laisse-nous seuls.

TOM, d'un air fin.

Ah! je comprends, vous avez quelque partage à faire.

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, excepté TOM.

RATCLIFF.

Il vient? Je vais le trouver. (Il prend son chapeau et son épée.)

LESLEY, le retenant.

Oh! oh! pas si vite. Il faut d'abord que l'obscurité soit plus profonde. On épie tes mouvements. Les valets de Mac-Grégor sont aux aguets. Pas un enfant qui ne connaisse ta figure; ton signalement a été bien donné. En vérité, dis-moi, que signifie cette plaisanterie? Tu cherches le danger, et encore le

danger, sans utilité aucune. Reviens à Londres avec moi; là tu seras en sûreté. Tu devrais fuir cette contrée dangereuse. On sait que c'est toi qui as si mal accommodé Macdonald et Duncan.

RATCLIFF, avec une dignité hautaine.

Mal accommodé! C'est en duel que sont morts Macdonald et Duncan. Je me suis battu loyalement et je me battrai aussi loyalement avec Douglas.

LESLEY.

Rends-toi l'affaire plus facile. Tu comprends l'italien. (Il fait un geste de bandit). Mais, dis-moi, où donc ce Douglas t'a-t-il barré le chemin? Que t'a-t-il fait? D'où vient ta rancune? Pourquoi cette haine?

RATCLIFF.

Je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé, il ne m'a jamais fait aucun mal; je ne le hais point.

LESLEY.

Et tu veux cependant éteindre le flambeau de sa vie. Es-tu fou? Suis-je fou moi-même de te prêter mon aide pour une folie pareille?

RATCLIFF.

Malheur à toi, si tu comprenais ces choses-là! Malheur à l'étui de ton cerveau! Il crèverait bien vite, et à travers les fentes on apercevrait ton dé-

lire! Ta pauvre tête éclaterait comme une coque d'œuf et serait bientôt assez enflée pour remplir le dôme de l'église Saint-Paul.

LESLEY, se palpant la tête avec une inquiétude ironique.

Tu me fais peur. Oh! tais-toi.

RATCLIFF.

Ne t'imagine pas que je sois un de ces tendres héros qui rêvassent au clair de lune, un chasseur d'images qui, entraîné par son propre chien courant, par sa fantaisie vagabonde, galope à travers la nuit et l'enfer, un poëte malade de l'estomac, un rimeur poitrinaire qui fait débauche avec les étoiles, qui a des coliques d'émotion lorsque fredonnent les rossignols, qui se construit une échelle de ses soupirs et avec la corde des rimes entrelacées s'accroche lui-même à la colonne de sa gloire.

LESLEY.

Pour cela, je n'hésiterais pas au besoin à l'affirmer par serment.

RATCLIFF.

Et cependant, je l'avoue, — la chose pourra te sembler comique, — il y a des puissances étranges, d'effroyables puissances qui me dominent; il y a des génies ténébreux qui gouvernent ma volonté,

qui m'imposent chacun de mes actes, qui dirigent mon bras, et qui m'entouraient déjà au temps de mon enfance. Oui, tout enfant, lorsque je jouais seul, je voyais souvent deux figures nébuleuses qui étendaient leurs bras nébuleux l'une vers l'autre; elles essayaient de s'embrasser dans un ardent désir d'amour, et, ne pouvant y parvenir, se regardaient avec douleur. Malgré leur aspect aérien et vaporeux, je remarquais pourtant chez l'un des traits fiers et virils défigurés par la souffrance, et chez l'autre la douce beauté d'une femme. Souvent aussi je les voyais en rêve tous les deux et alors je distinguais mieux leurs visages; l'homme nébuleux me regardait avec une tristesse profonde, la femme nébuleuse me regardait avec amour. Mais quand j'allai à l'Université d'Edimbourg, je reçus moins souvent leurs visites, et dans le tourbillon de la vie d'étudiant les pâles figures de mes songes finirent par disparaître. Pendant un voyage à l'époque des vacances, le hasard m'amena ici au château de Mac-Grégor. Je vis Marie. Soudain un éclair traversa mon cœur. C'étaient les traits de la femme nébuleuse, les beaux traits si calmes, si doux, si tendres, qui tant de fois m'avaient souri dans mes rê-

ves. Seulement la joue de Marie n'était pas aussi pâle, l'œil de Marie n'était pas aussi fixe; la joue brillait dans sa fleur, l'œil lançait des rayons; le ciel avait répandu tous les enchantements d'amour sur ce gracieux visage. La Vierge bénie des cieux n'était pas plus belle assurément que sa sœur de nom. Saisi soudain par la fièvre du désir, j'étendis les bras pour l'embrasser... (Une pause.) Je ne sais comment cela se fit, je me vis moi-même dans une glace voisine... J'étais l'homme nébuleux qui étendait ses bras vers la femme nébuleuse. N'était-ce qu'un vain rêve ? Était-ce une illusion de ma fantaisie? Marie jetait sur moi des regards si doux, si tendres, si aimants, si pleins de promesses! Nos regards plongeaient l'un dans l'autre, nos âmes étaient confondues en une seule. O Dieu!... le sombre mystère de ma vie me fut tout à coup dévoilé; je compris le chant des oiseaux, le langage des fleurs, les saluts amoureux des étoiles, le souffle du zéphyre, le murmure de la source et les secrets soupirs de mon cœur. Comme des enfants, nous poussions des cris de joie, nous nous faisions un jeu de nous chercher, de nous trouver dans le jardin, elle me donnait des fleurs, des myrtes, des

boucles de ses cheveux, des baisers. Les baisers, je lui en rendais le double. Enfin, je tombai à genoux devant elle et lui dis les mains jointes : Oh! parle, Marie, m'aimes-tu? (Il s'abandonne à ses rêveries.)

LESLEY.

J'aurais voulu te voir Ratcliff; j'aurais voulu voir tes fortes mains pieusement jointes pour la prière, et ton œil étincelant, ton œil sauvage, noyé dans les langueurs du désir; j'aurais voulu entendre les accents amoureux de cette voix qui, sur les grandes routes, retentit si terriblement aux oreilles du riche lord!

RATCLIFF, avec une explosion de fureur.

Maudit serpent! Elle me regarda avec un effroi singulier, presque à contre cœur, et, me saluant avec malice, elle me répondit froidement : non! J'entends encore au-dessous de moi des éclats de rire accompagnant ces mots : non! non! J'entends encore au-dessus de ma tête soupirer : non! non! Et à grand bruit, je l'entends encore, se refermèrent les portes du ciel!

LESLEY.

C'était vraiment infâme et ignoble.

RATCLIFF.

Je quittai le château de Mac-Grégor et je me rendis à Londres. J'espérais, dans le tourbillon de la grande ville, étourdir les angoisses de mon cœur. J'étais mon maître, car j'ai perdu mes parents avant même de les avoir connus. Il réussit mal, fort mal, ce projet d'étourdissement. Le porto, le champagne, tout était inutile; après chaque verre, mon cœur était plus désolé. Ni blonde, ni brune, avec leurs jeux et leurs rires, ne pouvaient emporter ma douleur. Même au pharaon, je ne trouvais pas de repos. Je voyais l'œil de Marie nager sur la table verte, c'était la main de Marie qui me pliait les parolis, et dans l'image de la dame de carreau j'apercevais les traits célestes de son visage! Oh! c'était bien Marie et non une simple carte; c'était Marie, je sentais son haleine. Des yeux, de la main, elle me faisait des signes : oui! disait-elle, et encore : oui! Va, banque! — Au diable allait mon argent, il ne me restait que l'amour.

LESLEY, riant.

Ha! ha! alors tu fis sortir ton cheval de l'écurie, tu sautas en selle comme il sied aux chevaliers d'Écosse, et pareil à tes aïeux, tu te mis à vivre sur l'é-

trier. A présent, certes, l'amour est passé. On devient sage quand on chevauche la nuit par le vent et l'orage, qu'on passe auprès d'une potence et qu'on voit là de bons amis dont les jambes vous saluent comme des balanciers.

RATCLIFF.

Ce fut de l'huile sur le feu. Plus ardente s'embrasa en moi la passion qui m'entraînait vers Marie. Je me sentis à l'étroit en Angleterre. Tiré par d'invisibles bras de fer, je revins en Écosse. C'est seulement dans le voisinage de Marie que je dors tranquille, que je respire librement, que mon angoisse diminue, que je me sens à l'aise... Car, écoute mon secret : j'ai juré par la parole du Seigneur, par le maître du ciel et de l'enfer, et une effroyable malédiction a scellé mon serment, j'ai juré que cette main frapperait de mort le téméraire qui oserait embrasser Marie à titre de fiancée. C'est la voix mystérieuse de mon cœur qui a prononcé ce serment. Pour moi, j'obéis en aveugle à cette puissance ténébreuse et je la sens combattre à mes côtés lorsque, croisant le fer avec les prétendants de Marie, je leur prépare un lit de roses au Schwarzenstein.

LESLEY.

Je commence à te comprendre, mais je n'approuve rien de tout cela.

RATCLIFF.

Crois-tu que je l'approuve moi-même? Cette voix seule, cette voix étrangère, qui s'est logée dans ma poitrine, m'approuve en disant : « oui! » Et, seuls aussi, ces fantômes que je vois en songe m'applaudissent avec des signes de tête... (Jetant un cri.) Jésus, Marie! Là, là, vois-tu! là, là, les figures nébuleuses!

La nuit est devenue sombre. On voit deux fantômes flotter un instant sur la scène et disparaître. — Les bandits et vagabonds couchés au fond du théâtre se sont réveillés au cri perçant de Ratcliff; ils bondissent en s'écriant : *qu'est-ce? qu'y a-t-il?*

LESLEY.

Es-tu fou, Ratcliff? je ne vois rien.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'a-t-il vu? la police?

LESLEY.

Non, juste le contraire : il voit des esprits. (Tous rient.)

ROBIN, avec mauvaise humeur.

Goddam! on ne peut pas prendre un peu de repos, même le jour.

RATCLIFF.

La nuit est sombre, je pars.

LESLEY.

Je vais avec toi.

RATCLIFF.

Je ne le souffrirai pas.

LESLEY.

Seulement jusqu'au Schwarzenstein : peut-être y a-t-il là des gardes apostés.

RATCLIFF.

La peur les aura déjà chassés; ce n'est pas un lieu rassurant, la nuit.

LESLEY.

Adieu, messieurs !

RATCLIFF.

Adieu!

TOUS.

Dieu vous bénisse!

Ratcliff et Lesley sortent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté RATCLIFF et LESLEY.

ROBIN.

Goddam! celui-là est ivre, s'il n'est fou.

DICK.

Il a toujours été ainsi, je l'ai connu à Londres. Je le voyais à la taverne Rascal. Il passait souvent de longues heures, le front contracté, assis dans un coin de la salle, et restait là, immobile et muet, regardant la lumière d'un œil fixe. Quelquefois il prenait place au milieu de nous, tout joyeux, et, se mettant à rire, — seulement il riait trop fort, — il racontait des bouffonneries, — seulement des bouffonneries trop lugubres, — et il était joyeux, et il riait aux éclats... Mais tout à coup un mouvement de diabolique ironie tordait sa lèvre supérieure, un cri de douleur sifflait du fond de sa poitrine, il bondissait avec rage, en criant : Jean, mon cheval! Puis, il s'en allait au diable et ne revenait qu'au bout de plusieurs mois. C'est en Écosse, dit-on, qu'il s'en allait de la sorte, galopant jour et nuit.

ROBIN.

Oh ! cet homme-là est malade.

DICK.

Qu'est-ce que cela me fait? Portez-vous bien.

Il sort.

BILL.

Il est temps d'aller à l'ouvrage. (Faisant une prière devant l'image sainte.) Protége-moi dans le danger et donne-moi ta bénédiction ! (Il sort avec plusieurs autres bandits.)

ROBIN, tenant son poing fermé à la hauteur de son visage.

Mon patron tutélaire, protége-moi dans le danger. (Il sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, TOM.

Deux vagabonds restent couchés à terre. Tom l'aubergiste se glisse auprès d'eux et vole l'argent de leurs poches.

TOM, d'un air rusé.

Ils ne m'attaqueront pas devant les tribunaux. (Il sort.)

John et Taddie s'éveillent.

JOHN, bâillant.

Le sommeil est une délicieuse invention !

TADDIE, bâillant.

Viens déjeuner, John.

JOHN.

Déjeuner! Qu'y a-t-il de nouveau?

TADDIE.

Pour sûr, on a pendu aujourd'hui l'ami Riffel.

JOHN.

La potence est une invention détestable.

Ils décampent tous deux.

Contrée sauvage près du Schwarzenstein. Il fait nuit. A gauche, d'énormes masses de rochers et de grands arbres; à droite, un monument en forme de croix. Le vent siffle, on voit deux fantômes blancs qui se tendent les bras avec amour, s'approchent l'un de l'autre, puis s'éloignent, s'approchent encore pour s'éloigner de nouveau, et finissent par disparaître. Ratcliff s'avance.

SCÈNE XI

RATCLIFF, seul.

Hui! Quels sifflements! L'enfer a envoyé ici tous ses fifres. Ce sont eux qui jouent cette musique-là. La lune s'enveloppe de son large plaid et ne laisse tomber à travers ses plis qu'une maigre lumière. Ha! ha! si elle veut s'en envelopper tout à fait, je ne m'y oppose pas. Malgré l'obscurité, l'avalanche n'a pas besoin d'une lanterne pour savoir où elle doit rouler; le fer trouve de lui-même le chemin de

l'aimant; et sans pierre milliaire le glaive éprouvé de Ratcliff trouvera le chemin du cœur de Douglas. Viendra-t-il, ce cher comte? ou bien si l'orage et la peur de gagner un rhume de cerveau, une toux de poitrine, un refroidissement, le retiendront au logis? Il se dit peut-être : ajournons la chose à la nuit prochaine. Ha! ha! et c'est précisément cette nuit-ci qu'il me faut. S'il ne vient pas ici, j'irai le chercher au château de Mac-Grégor. (Frappant sur son épée.) Voilà une clef qui ouvre toutes les chambres, et j'ai là des amis (mettant la main à ses pistolets fixés dans sa ceinture) qui couvriront ma retraite. (Il prend un des pistolets et le regarde.) Comme il me regarde loyalement! J'aimerais à presser sa bouche contre la mienne, à presser... Oh! après un tel baiser de feu je serais à l'aise et débarrassé de ce mal féroce! (Réfléchissant.) Mais peut-être que dans ce même moment Douglas presserait aussi sa bouche sur la bouche de Marie. Ha! ha! c'est cela même. Voilà pourquoi je ne peux pas mourir. Il me faudrait ensuite sortir chaque nuit de mon tombeau et regarder, ombre impuissante, regarder en grinçant des dents cet imbécile occupé, comme un dogue avide, à flairer, à contempler bouche béante les charmes de Marie. Je ne

peux pas mourir. Si j'allais au ciel et que par les fentes du céleste rideau il m'arrivât de jeter les regards dans la chambre de Douglas... Je pousserais une telle imprécation que les joues roses des bons petits anges deviendraient toutes pâles, et que, saisis d'effroi, ils sentiraient se glaçer au fond de leurs gosiers le flot insipide et monotone de l'alleluia. Et si je dois être condamné un jour à l'éternel enfer, eh bien! je veux être un diable, et non pas seulement un pauvre et misérable pécheur.

SCÈNE XII

RATCLIFF, DOUGLAS.

RATCLIFF.

Chut! écoutons! j'entends des pas. (A haute voix.) Holà! qui es-tu, toi qui t'approches? Réponds.

DOUGLAS.

Je connais cette voix. C'est la voix du généreux cavalier qui m'a sauvé l'autre jour des griffes des brigands dans la forêt d'Inverness. (Il s'approche.) Oui, oui, c'est bien vous. Aujourd'hui vous ne m'échap-

perez pas : je pourrai donc vous remercier d'une action si noble,

RATCLIFF.

Oh! point de remercîments. Ce fut de ma part un pur caprice si je vins à votre secours. Ils étaient trois contre vous, c'était trop. S'il n'y en avait eu qu'un seul, je jure que j'aurais suivi mon chemin sans me déranger.

DOUGLAS.

Pourquoi ce ton chagrin? Soyons amis.

RATCLIFF.

Eh bien, soit. Mais en signe d'amitié il faut m'accorder une grâce à l'instant même.

DOUGLAS.

Parlez, je vous appartiens corps et âme.

RATCLIFF.

Mon nouvel ami, veuillez quitter cette place, (en riant) à moins qu'on ne vous appelle le comte de Douglas.

DOUGLAS, déconcerté.

Oui, c'est mon nom.

RATCLIFF.

Quoi? vous êtes le comte de Douglas? (Riant.) Oh! tant pis; alors c'en est déjà fait de cette jolie petite

amitié tout fraîchement cuite au four ; car, sachez-le, monsieur le comte, je me nomme William Ratcliff.

DOUGLAS, avec indignation et tirant son épée.

C'est toi qui es le meurtrier de Macdonald et de Duncan?

RATCLIFF, tirant son épée.

C'est moi, et pour compléter le trio je vous ai donné rendez-vous ici, monsieur le comte.

DOUGLAS, s'élançant sur lui.

Détestable assassin, défends-toi. (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Ha! ha! ha! je frappe autant que je peux. Ha! ha! ha!

DOUGLAS, s'arrêtant.

Ne ris pas d'une façon si horrible.

RATCLIFF, riant toujours.

Ce n'est pas moi qui ris, ce sont ces pâles fantômes, là, là...

DOUGLAS.

Ris donc comme tu voudras. Et vous, ombres de Macdonald et de Duncan, protégez-moi! (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Diable et enfer! Le spectre de Duncan pare les

coups que je porte. Ne te mêle pas au combat, maudit spectre ferrailleur!

DOUGLAS.

Ha! ha! le coup a porté.

RATCLIFF.

Mort et trahison! Voici maintenant Macdonald par-dessus le marché... C'est trop... trois contre un. (Il recule et se heurte au piédestal du monument.) Ah! malédiction et damnation! Ratcliff est couché à terre... Tuez-moi! tuez-moi! je suis votre plus grand ennemi.

DOUGLAS, froidement.

Vous savez maintenant ce que vaut l'épée de Douglas. Peut-être l'autre jour vous ai-je du la vie; aujourd'hui, c'est vous qui me la devez. Nous sommes quittes. Je crois que vous me connaissez désormais et que cette leçon vous rendra plus sage. (Il s'en va la tête haute.)

SCÈNE VIII

Ratcliff est couché immobile au pied du monument. Le vent mugit avec plus de violence. Les deux fantômes apparaissent, s'approchent l'un de l'autre en étendant les bras, s'éloignent avant d'avoir pu se rencontrer, puis s'évanouissent.

RATCLIFF. Il se lève lentement et comme stupéfait.

Était-ce une voix humaine? était-ce le vent? Un de ces mots qui rendent fou me bourdonne dans l'oreille. N'était-ce qu'un mauvais rêve? Où suis-je donc? Qu'est-ce que cette croix, et qu'y a-t-il dessus? (Il lit l'inscription du monument.) « Le comte Duncan et lord Macdonald ont été assassinés ici par une main maudite. » (Avec emportement.) Ce n'est pas un rêve. Je suis au Schwarzenstein, et je suis vaincu, bafoué, méprisé! Des vents moqueurs, en ricanant, me sifflent ces mots à l'oreille : le voilà l'homme fort, le titanique esprit, qui se moque des hommes et des lois de la Grande-Bretagne, qui ose braver le ciel même... Seulement, il ne peut empêcher le comte de Douglas de reposer cette nuit dans les bras de sa bien-aimée et de lui raconter en riant que ce ver de terre appelé William Ratclifl se tordait aux pieds

du Schwarzenstein, se tordait misérablement sur le sol, et que le pied de Douglas ne l'a pas écrasé, dans la crainte de se salir. (Avec une explosion de rage.) O sorcières damnées, infernales sorcières, ne riez pas si horriblement, ne me montrez pas ainsi au doigt d'un air moqueur! Sinon, je lance ces rochers sur vos têtes hideuses, je déracine les forêts de pins de l'Écosse pour en fouetter vos jaunes échines, et avec mon pied, comme avec un pilon, je broie le noir poison de vos corps desséchés et maudits! Vent du nord, crève et déchire le monde! Éclate, ô voûte des cieux, et écrase-moi! Terre, couvre-toi de ténèbres et engloutis-moi! (D'une voix moitié farouche, moitié craintive, et qui finit par prendre un accent mystérieux.) Maudite doublure de ma personne, homme-nuage, ne me regarde pas ainsi en écarquillant les yeux; tes yeux sucent mon sang, tu m'engourdis, tu verses de l'eau glacée dans mes veines brûlantes, tu me transformes, moi aussi, en un spectre nocturne... Tu me fais signe d'aller là-bas? Avec ton long bras nuageux tu me fais signe d'aller là-bas? Faut-il? Marie? la blanche colombe? du sang? faut-il?... Holà! Qui vient de parler? Ce n'était pas le vent. Je dois enlever Marie? Oui, dis-tu? Soit! je suis

prêt, ma volonté est de fer et elle est encore plus puissante que Dieu et diable. (Il s'élance hors de la scène.)

Château de Mac-Grégor. Une chambre éclairée; dans le fond, au milieu, un cabinet fermé par des rideaux. On entend se perdre dans le lointain les sons d'une musique de bal et des rires de jeunes filles. Entrent Marie en robe de fête et Marguerite.

SCÈNE XIV

MARIE, MARGUERITE.

MARIE.

Ah! Dieu! je suis toute tremblante...

MARGUERITE.

C'est ton corset qui te gêne. Viens ici, que je te déshabille, chère mignonne. (Elle aide Marie à se déshabiller.)

MARIE.

J'ai un serrement de cœur.

MARGUERITE.

Chère mignonne, le comte Douglas est un homme charmant.

MARIE, avec un rire joyeux.

Oh! certes, et gai, et facile à vivre, l'excellent homme!

MARGUERITE.

Mignonne est-elle aussi amoureuse?

MARIE.

Amoureuse? amoureuse? Oh! cela est stupide. Il suffit qu'on puisse se supporter.

MARGUERITE.

On n'a pas toujours parlé ainsi. Lorsque William Ratcliff...

MARIE, lui fermant la bouche avec un mouvement de frayeur.

Oh! je t'en prie, je t'en prie, ne prononce pas ce nom funeste. Il fait nuit, il est tard.

MARGUERITE.

Mignonne était amoureuse.

MARIE.

Oh! non. Au commencement, il paraissait doux comme un agneau, et puis il me semblait que je connaissais sa figure, le son de sa voix était une mélodie, son haleine sur ma joue était un baume suave, ses yeux me regardaient gaiement avec une tendresse pieuse. Mais soudain (elle frissonne) il prit l'air d'un spectre, tout pâle, tout roide, tout hideux, tout sanglant, le visage menaçant et farouche comme s'il voulait m'assassiner... Il ressemblait presque à cet homme nébuleux qui souvent dans

mes songes étend vers moi ses bras et me regarde si longtemps avec une tendresse sinistre jusqu'à ce que je me transforme aussi en figure aérienne et que j'étende vers lui mes bras nébuleux.

MARGUERITE.

Tu es absolument comme ta pauvre mère; elle aussi elle se fâchait, et cependant elle était amoureuse comme une chatte, follement amoureuse de Ratcliff.

MARIE.

Comment? de Ratcliff?

MARGUERITE.

D'Édouard Ratcliff, père de William Ratcliff... Oh! elle était si jolie, ta mère, si jolie! On l'appelait Belle-Betty. Les boucles de ses cheveux étaient comme de l'or pur, ses mains étaient comme du marbre, ses yeux... Oh! Édouard Ratcliff les connaissait bien; il y regardait tout le jour, il y plongeait les siens jusqu'à les y noyer... Puis elle chantait comme un rossignol, et quand, assise au foyer, elle entonnait la chanson : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard? » La cuisinière restait là pétrifiée et le rôti brûlait chaque

fois... Ah! Dieu! je voudrais n'avoir jamais appris cette odieuse chanson. (Elle pleure.)

MARIE.

O chère Marguerite, conte-moi cela.

MARGUERITE.

Belle-Betty, ta mère, était seule un jour et chantait : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? » Tout à coup Édouard Ratcliff s'élança dans la chambre et continua sur le même ton, d'un air de défi : « J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! » Belle-Betty fut saisie d'une telle horreur qu'elle jura de ne plus le revoir jamais, ce pauvre sauvage d'Édouard; afin de le punir plus cruellement encore, elle épousa ton père. Édouard Ratcliff devint fou de rage, et pour montrer qu'il pouvait aisément se passer de Belle-Betty, il se maria de son côté, — pure bravade de désespoir, — avec Jenny, fille de lord Campbell. William Ratcliff est le fruit de cette union insensée.

MARIE.

Pauvre mère!

MARGUERITE.

Belle-Betty était une capricieuse créature. Pendant toute une année, elle ne prononça pas une

seule fois le nom de Ratcliff. Mais quand revint le mois d'octobre, un jour, — c'était juste, à ce que je crois, le jour de fête de Ratcliff, — elle me demanda comme par hasard : « Marguerite, n'as-tu aucune nouvelle d'Édouard? — Oh! lui dis-je, il a épousé Jenny Campbell. — Jenny Campbell! » s'écria Belle-Betty, et elle devint pâle, puis rouge, et se mit à pleurer amèrement... Précisément à ce moment là je te tenais au sein, Marie, — tu avais trois mois alors, — et tu te mis à pleurer aussi... Alors, pour sécher les larmes de la belle Betty, je lui racontai qu'Édouard ne pouvait se détacher d'elle, qu'on le voyait jour et nuit rôder autour du château, qu'on le voyait étendre ses bras avec transport vers la fenêtre de Marie... « Oh! il y a longtemps que je le sais! » s'écria-t-elle en riant; et s'élançant à la fenêtre elle tendit ses bras du côté d'Édouard... Ce fut un malheur; Mac-Gregor la vit, le jaloux Mac-Grégor, ton père... (Elle s'arrête effrayée.)

MARIE.

Eh bien, ensuite? continue ton récit!

MARGUERITE.

Eh bien, c'est fini.

MARIE.

Continue donc.

MARGUERITE.

Eh bien, le lendemain matin, au pied de la vieille muraille du château, on trouva le cadavre sanglant d'Édouard Ratcliff.

MARIE.

Et ma pauvre mère?

MARGUERITE.

Elle mourut de frayeur trois jours après.

MARIE.

Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, *avec le ton froid et sardonique de la folie.*

Si tu avais vu toi-même avec tes doux yeux, mignonne, comme Ratcliff était couché auprès de la muraille du château... Hu! hu! Cette image sanglante est collée à mon cerveau; et comme je sais qui l'a tué, comme je ne puis le dire à personne, comme je suis folle, hu! hu! je ne puis dormir et je vois partout Édouard Ratcliff; pâle, sanglant, les yeux fixes, le regard acéré comme la pointe d'un poignard, partout je le vois s'avancer à pas lents, l'index levé en l'air à la façon des spectres...

SCÈNE XV

LES MÊMES, RATCLIFF, pâle, défait, couvert de sang.

MARGUERITE, poussant un cri sauvage.

Jésus! Marie! le spectre d'Édouard Ratcliff! (Elle se blottit dans un coin de la chambre et y reste assise, roide et immobile.)

MARIE, criant.

Horreur! M'apportes-tu l'anneau de Douglas?

RATCLIFF, avec un rire amer.

Le carrousel est fini, la course des bagues est close. J'ai enfilé deux anneaux, le troisième n'a pas voulu se laisser prendre, et je suis tombé par terre du haut du cheval de bois.

MARIE, prenant tout à coup un ton timide et familier.

William! William! tu saignes. Viens, je banderai ta blessure. (Elle déchire sa blanche robe de noces.) Dieu! où suis-je? Méchant William... Non, tu es Édouard, et moi, moi, je suis Belle-Betty,.. Ta pauvre tête est tout en sang et la mienne toute troublée... Je ne sais ce que je fais... Viens! si tu m'aimes, agenouille-toi. (Elle veut bander ses blessures.)

RATCLIFF, se précipitant à ses pieds, et d'une voix qui exprime à la fois la souffrance et l'amour.

Est-çe un rêve qui m'abuse? Suis-je bien à genoux devant Marie? A genoux à ses pieds? O pieds mignons, n'êtes-vous pas de ces nuages que le délire enfante et qui s'évanouissent quand je veux les saisir?

MARIE, cherchant à le calmer et lui entourant la tête de son voile.

Ne remue pas. Le sang se colle à ta belle chevelure d'or. Reste bien en repos, ou je vais être aussi toute couverte de sang. Si tu demeures tranquille, je t'embrasserai sur les yeux. (Elle l'embrasse.)

RATCLIFF.

Ah! ce baiser a chassé les ténèbres de mes yeux. Je reverrai le soleil... Marie!

MARIE, comme s'éveillant d'un rêve.

Marie! Tu es donc William Ratcliff? (Se couvrant les yeux de sa main.) Oh! que cela est triste! (Frissonnant.) Va-t'en! va-t'en.

RATCLIFF, se levant tout à coup et l'enveloppant de ses bras.

Non, je ne céderai point cette place. Je t'aime, Marie, et toi tu aimes William. (D'un ton confidentiel.) Tu me l'as dit souvent dans tes rêves. Sais-tu combien nous nous ressemblons? Regarde ce miroir.

(Il la conduit vers une glace et lui montre leurs deux images.) Tes traits sont plus beaux, plus nobles, plus purs que les miens, ce sont pourtant les mêmes. Sur tes lèvres flotte la même fierté, le même dédain que sur les miennes. Des deux côtés aussi même insouciance. Dis-moi donc un seul mot.

MARIE, se débattant.

Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Entends-tu? ta voix a le même son que la mienne, un son plus doux seulement. Le bleu foncé de l'œil est le même chez nous deux, chez toi seulement l'éclat en est plus vif. Donne-moi ta main. (Il prend sa main et la compare avec la sienne.) Vois-tu les mêmes lignes? (Avec effroi.) Vois! la ligne de la vie est aussi courte ici et là.

MARIE.

Oh! laisse-moi, William, et sauve-toi! sauve-toi! Pas une minute à perdre, ils vont venir...

RATCLIFF.

Oui, tu as raison, il faut fuir. Viens, suis-moi, mon amour. Viens, suis-moi. Mon cheval est sellé, le cheval le plus rapide qu'il y ait dans toute l'É-

cosse. (Il tire son épée.) Mon épée va nous frayer le chemin. Vois comme elle étincelle! Écoute!

MARGUERITE, chantant avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? — J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

RATCLIFF.

Qui a prononcé cette parole de sang? Est-ce le hibou qui se cramponne à la fenêtre? Est-ce le vent qui siffle dans la cheminée? Est-ce la pâle sorcière qui se tapit dans ce coin? Oui, c'est elle; son corps est roide comme le marbre, mais du fond de sa poitrine s'exhale ce chant voilé... « Je dois tuer ma bien-aimée, » dit-elle. (Dans le paroxysme de la douleur.) Oui, je sens qu'il le faut.

MARIE.

Ton œil roule épouvantable... ton haleine brûle... ton délire envahit mon âme... Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Oh! ne te débats point, ma chérie. La mort est si douce! Je t'emmènerai dans le beau pays dont nous avons rêvé tant de fois! Viens, ma chérie!

MARIE, s'arrachant de ses bras.

Va-t'en! va-t'en! si Douglas te rencontre ici...

RATCLIFF, éclatant de rage.

Nom maudit! mot d'ordre de la mort! Un Dieu même ne saurait te disputer à moi. Tu m'appartiens. (Il vent la frapper de son épée.)

MARIE, se réfugiant dans le cabinet.

William! tu veux m'assassiner!

RATCLIFF, la ponrsuivant derrière la scèno.

Tu m'appartiens. Marie est à moi.

On entend la voix de Marie : « William!... au seconrs!... William! »

MARGUERITE, chantant.

« J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

Les deux fantômes apparaissent venant des doux cotés opposés do la scène, ils se placent à l'entrée du cabinet, étondent les bras l'un vers l'autre ot disparaissent an moment où William en sort.

RATCLIFF, s'élançant hors dn cabinet, son épée ensanglantée à la main.

Arrête! arrête! spectre de moi-même, ne tente pas de m'échapper! C'est toi, pâle fantôme, qui as commis le meurtre; ta main nébuleuse est rouge de sang; viens te battre avec moi, tu as assassiné Marie.

SCÈNE XVI

MARGUERITE, RATCLIFF, MAC-GRÉGOR. Il accourt, l'épée nue à la main.

MAC-GRÉGOR.

On a crié au secours... (Apercevant Ratcliff.) Ah! c'est toi que je trouve ici, scélérat, odieux meurtrier, destructeur de mon repos...

RATCLIFF, avec un éclat de rire sauvage.

Oui, c'est moi. Et toi aussi, tu m'es odieux. Je ne sais pas pourquoi, mais tu m'es odieux, et j'ai soif de ton sang.

Ils se précipitent l'un sur l'autre et se battent.

MAC-GRÉGOR.

Scélérat!

RATCLIFF.

Ha! ha! ha!

MARGUERITE, chantant.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard? »

MAC-GRÉGOR, tombant.

Maudite chanson! (Il meurt.)

RATCLIFF, épuisé.

Le venimeux serpent est mort. Je me sens le cœur soulagé. Je jouis de l'avant-goût du repos. Marie est à moi. Ma tâche est terminée. J'arrive, Marie. (Il entre dans le cabinet d'où l'on entend sa voix.) Me voici, ma douce et blanche bien-aimée Marie.

Un coup de feu retentit dans le cabinet. Les deux spectres paraissent des deux cotés de la scène, se précipitent dansles bras l'un de l'autre, se tiennent étroitement embrassés, puis s'évanouissent. On entend des cris, des voix confuses.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DOUGLAS, CONVIVES, SERVITEURS, dans une attitude consternée.

UN DOMESTIQUE.

Jésus! Marie! voilà le noble maître couché dans son sang!

VOIX NOMBREUSES.

Mac-Grégor.

DOUGLAS.

Mort! le noble laird est mort! Qu'on cherche l'assassin! qu'on ferme les portes du château!

MARGUERITE. Elle se lève lentement, s'approche du cadavre de Mac-Grégor et dit avec l'accent de la folie :

Hé! hé! ainsi sanglant, et pâle, et mort, était

couché aussi Édouard Ratcliff près de la muraille du château. Le méchant Mac-Grégor, dans sa fureur, avait assassiné Édouard Ratcliff. (Pleurant.) Ce n'est pas moi qui ai commis ce crime, je l'ai connu seulement, et celui-ci (montrant le cadavre de Mac-Grégor) c'est William Ratcliff qui l'a tué. Maintenant William Ratcliff a trouvé enfin le repos.. Il dort auprès de Marie... Ne l'éveillez pas. (Elle se dirige vers le cabinet en marchant sur la pointe des pieds, et soulève le rideau. On aperçoit les cadavres de Marie et de William Ratcliff.)

TOUS.

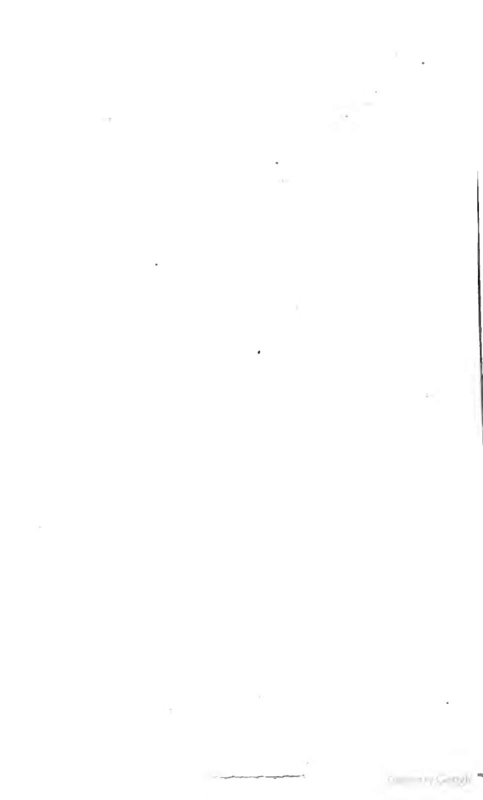
Horrible!

MARGUERITE, avec un rire de joie.

Ils ont presque l'air d'Édouard et de Belle-Betty.

LE RETOUR

POÉSIES DE JEUNESSE



LE RETOUR

POÉSIES DE JEUNESSE

Le cycle de *Lieder* que Henri Heine a intitulé *le Retour* (*Heimkehr*), est un de ceux où se dessine le plus nettement l'originalité du poëte. Si une traduction pouvait rendre tout ce que l'auteur a mis de grâce et de finesse, de passion et d'ironie sous une forme admirablement simple, les strophes de ce poëme seraient un curieux spécimen de l'espèce de révolution accomplie par Henri Heine dans la littérature lyrique de son pays. On sait avec quelle persistance souvent heureuse l'école appelée romantique s'est longtemps efforcée en Allemagne d'opposer les naïves inspirations du moyen âge aux

procédés de la poésie savante. Malheureusement les romantiques ne faisaient que reproduire sans art la rusticité de ces vieilles chansons, ou bien, par une réaction en sens contraire, ils allaient se perdre dans des subtilités prétentieuses. L'auteur du *Retour* a emprunté aux poésies du peuple ce qu'il fallait y chercher en effet, la simplicité, la clarté candide, l'expression fraîche et sincère. Il a fait disparaître l'appareil lyrique déployé par les maîtres, et l'émotion a parlé toute seule. Point d'exclamations, point d'apostrophes, point de ces procédés un peu solennels, comme il y en a chez Klopstock, chez Schiller et jusque dans les strophes harmonieuses d'Uhland. Henri Heine voulait que le sentiment sortît du cœur comme la source sort du rocher. Cette simplicité toutefois n'excluait pas le mouvement varié de la passion. La joie et la douleur, les tendresses les plus suaves et l'ironie la plus sanglante, toute la gamme des sentiments qui peuvent inspirer le poëte lyrique se déroule à l'aise dans cette langue si ingénieusement familière, et les strophes allemandes du *Heimkehr* sont un exemple de ce mélange habile qui a fait la fortune du *Livre des Chants*.

Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache en Allemagne à l'ensemble de pièces intitulé *le Retour*, ce groupe de chansons tendres ou railleuses a encore pour la France un intérêt particulier. Le même cycle lyrique, qui a été pour le public allemand une hardie protestation contre les subtilités du romantisme, devient pour nous un chapitre curieux de l'histoire intime du poëte. Il y a quelques aspects de sa vie que l'on connaîtrait mal, si on ne pouvait, à côté des troubles de l'esprit, interroger les émotions du cœur, si on ne parvenait à lire dans l'âme de l'homme comme dans celle de l'écrivain. Que de pages de l'humoriste dont il faut chercher le secret dans les chants du poëte! ce sont quelques-unes de ces révélations que nous donnent les strophes du *Retour*. L'influence de la nature du Nord sur l'âme de celui qui analysera plus tard avec une si rare finesse les origines de l'art germanique est accusée très-vivement dans la plupart de ces charmants *Lieder*. Le lien qui unit le doute dans l'amour au doute intellectuel, la plainte du cœur aux révoltes de l'esprit, n'est-il pas aussi singulièrement visible pour quiconque les lit avec attention? — *Le Retour*

qui est pour l'Allemagne une tentative lyrique des plus curieuses, prend ainsi un intérêt plus général et peut-être interrogé comme un recueil d'aveux sincères sur le mystérieux rôle que jouent parfois les souffrances intimes dans une destinée poétique.

Le premier amour, les souvenirs gracieux et amers qu'il a laissés, — tel est le seul lien de ces chants, tel est le vrai sujet du poëme. Il n'y a ici que deux personnages, l'amant qui se souvient et la femme qui a oublié. Évoqués par le *Lied*, les tableaux du passé reparaissent dans un étrange désordre; les paysages aimés dessinent de nouveau leurs perspectives charmantes. Tout ce monde où se sont révélées au poëte les joies suprêmes et les suprêmes douleurs renait à la lumière et déroule devant nos yeux ses splendeurs matinales. Suivons un moment le rêveur au pays de ses souvenirs suivons le dans ces lieu où il a passé de douces heures et des heures empoisonnées. Il y a une des plus gracieuses fantaisies d'Henri Heine qui porte ce titre emprunté à Shakspeare : *Songe d'une nuit d'été.* C'est ici le songe d'une nuit de *printemps*, et ce songe printanier fait pendant au bizarre tableau de l'Allemagne intitulé *Conte d'hiver,* où Henri Heine

a raconté aussi les impressions d'un voyage au pays natal, mais en railleur inexorable cette fois, décidé à n'écouter que son ironie. La satire, dans le *Conte d'hiver,* s'accorde toute liberté; dans *le Retour* c'est la passion qui règne. D'un côté, le rire moqueur et irrité; de l'autre, le sourire et les larmes. Ici la réalité qui se dessine en traits impitoyables; là, le monde réel qui se confond avec le songe ou plutôt s'efface devant lui. Mais d'abord quels sont ces fantômes? que signifie cette suite de visions? quel en est l'enchaînement? — Ce sont là des questions que le lecteur français pourra se faire, et auxquelles il faut essayer de répondre.

Les premières pièces du cycle intitulé *le Retour* expriment la tristesse poignante dont ne peut se défendre le poëte ramené dans le pays où s'est passée une partie de sa jeunesse. Il y va le cœur gonflé de larmes et sachant bien qu'il n'y trouvera pas du baume pour sa plaie; mais il semble qu'une force mystérieuse le pousse à savourer sa souffrance. Pour chasser son angoisse, il chante, il évoque certains aspects préférés, et chacune de ces visions, éclairée d'abord par le plus doux soleil, s'achève dans la tempête ou dans les ténèbres. Le souvenir

du passé vient jeter son voile funèbre sur les plus frais tableaux. Aux bords du Rhin, il a beau saluer d'un regard ami le beau fleuve éclairé par le soleil couchant; ce qui l'attire, ce qui l'absorbe bientôt, c'est la pensée de Loreley, de la vierge perfide dont les chants magiques égarent et perdent les mariniers. Sur l'esplanade d'une petite ville allemande, au milieu du calme d'une radieuse matinée de printemps, son attention ne s'arrête ni sur la foule joyeuse, ni sur les tilleuls reverdis, ni sur la campagne souriante. Il voit un soldat jouer avec son fusil, et un vœu sinistre éclate au milieu des parfums et des clartés de mai. La forêt n'a pour lui que des voix plaintives; la cabane du forestier ne lui offre que des scènes lugubres.

Peu à peu cependant à ces impressions de *Retour* succèdent des images plus précises. Les premiers *Lieder*, si mornes si désolés, sont suivis de quelques chants où revit la passion de sa jeunesse. Le poëte nous transporte sur les grèves de la mer du Nord. Nous allons parcourir avec lui tous les lieux consacrés par le souvenir de la femme aimée. Il la voit tantôt au milieu des brouillards et de la tempête, tantôt dans les dernières splendeurs du crépuscule

devant la maison du pêcheur, que fouettent les vagues furieuses, moins agitées que son cœur. Le poétique voyage continue son cours, et nous pénétrons dans la vieille cité que la bien-aimée n'habite plus. On suit les chemins d'autrefois; on s'arrête devant la maison bien connue. Une nouvelle suite de visions se déroule, qui a pour cadre cette fois, — au lieu des bords du Rhin et des grèves de la mer, — l'enceinte de la petite ville avec ses rues paisibles et ses intérieurs bourgeois. Sous l'impression de ces calmes aspects, le poëte est ramené jusqu'aux rêves de son enfance; mais tout à coup les premières émotions de l'amour se réveillent, et avec elles ses premières douleurs. Toute la crise du désespoir et de la séparation est racontée avec une sauvage colère, au milieu de laquelle intervient parfois l'ironie, mêlant aux amères paroles des éclats de rire et des accens bouffons. Singulières métamorphoses! L'horizon du poëte s'élargit en quelque sorte sous l'action d'une fantaisie puissante qui prend insensiblement la place de la passion. Ici c'est le rêveur allemand qui se transforme en étudiant espagnol, raillant et chantant tour à tour les belles dames de Salamanque; là c'est l'étu-

diant allemand qui reparaît, et qui étale en pleine université de Halle son pétulant scepticisme. A ce moment, le rêve touche à sa fin. On sent que le poëte a pris la place de l'amant. Les flammes magiques qui embrasaient son cœur se sont éteintes, comme il le dit lui-même, et ses strophes sont l'urne où vont reposer les cendres de sa passion.

On connait maintenant le lien de ces chansons réunies sous le titre commun de *Retour*. Les bords du Rhin, les grèves de la mer du Nord, les rues solitaires d'une petite ville, tel est en quelque sorte le cadre matériel du poëme. C'est un voyage qui se commence dans les larmes et se termine avec le sourire, après nous avoir fait passer par les plus poignantes émotions d'un amour de jeunesse. Nous avons indiqué la pensée de l'œuvre; laissons parler le poëte.

I

Dans ma vie, hélas! si ténébreuse a brillé jadis une douce image; maintenant la douce image s'est évanouie, et je suis enveloppé de ténèbres.

Lorsque les enfants sont dans l'obscurité, ils sont inquiets, ils ont peur, et, pour chasser leur angoisse, ils se mettent à chanter à haute voix.

Moi aussi, fol enfant, je chante aujourd'hui dans les ténèbres; si mon chant ne résonne pas d'une façon harmonieuse, il m'a délivré cependant des angoisses de mon cœur.

II

Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable; il y a un conte des anciens temps dont le souvenir m'obsède sans cesse.

L'air est frais, la nuit tombe, et le Rhin coule en silence; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut comme une apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle; elle peigne ses cheveux d'or.

Elle peigne ses cheveux d'or avec un peigne d'or, et elle chante une chanson, une chanson dont la mélodie est prestigieuse et terrible!

Le marinier, dans sa petite barque, se sent tout pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les gouf-

fres et les rochers; il ne voit que la belle vierge assise sur la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le marinier et la barque; c'est Loreley qui a fait cela avec son chant.

III

Mon cœur, mon cœur est triste; le mois de mai cependant brille de son joyeux éclat. Appuyé contre un tilleul, je suis là sur la vieille esplanade.

En bas coule, bleue, paisible et silencieuse, la rivière de la ville; un enfant y glisse sur sa barque et sifflotte une chanson.

Au delà du courant s'élèvent et se mêlent, dans une confusion pittoresque, villas, jardins, et les hommes et les bœufs, et les prairies et la forêt.

De jeunes servantes étendent du linge et courent sur le gazon. Le moulin à eau fait danser dans un rayon de soleil sa poussière de diamants; son lointain murmure vient jusqu'à moi.

Sur une vieille tour grise est une guérite; un jeune gars en habit rouge va et vient sur le rempart.

Il joue avec son fusil, qui étincelle au soleil; il

présente l'arme, il couche en joue... Je voudrais que d'un coup de feu il m'étendit roide mort.

IV

Je vais dans la forêt et je pleure. La grive est perchée sur les hautes branches; elle sautille et chante doucement : Pourquoi es-tu si triste ?

« Les hirondelles, tes sœurs, te le diront, ma mie; elles ont habité de gracieux petits nids, là où sont les fenêtres de ma bien-aimée. »

V

La nuit est humide et orageuse, le ciel est sans étoiles. Au fond de la forêt, sous les arbres dont le feuillage retentit, je vais errant en silence.

De loin, une petite lumière ne m'attirera pas de ce côté : il fait trop triste là-bas.

La grand'mère aveugle est assise dans son fauteuil de cuir, sinistre, immobile, comme une image de pierre, et ne dit pas un seul mot.

Le fils du forestier, garçon aux cheveux roux, va et vient par la maison; il accroche son fusil à la muraille, et jette avec colère un insolent éclat de rire.

La belle fileuse pleure et mouille le chanvre avec ses larmes; à ses pieds, en gémissant, se blottit le chien de son père.

VI

Lorsqu'en voyage je rencontrais par hasard la famille de ma bien-aimée, sa petite sœur, son père, sa mère, — ils me reconnaissaient avec joie.

Ils me demandaient de mes nouvelles, et me disaient eux-mêmes aussitôt que je n'avais pas du tout changé, que mon visage seulement était pâle.

Je m'informais des tantes, des cousines, et de maint ennuyeux compagnon, et du petit chien qui aboyait d'une manière si douce.

Je m'informais aussi de ma bien-aimée, mariée depuis, et l'on me répondait amicalement qu'elle était en couches.

Et amicalement je leur adressais mes félicitations, et j'ajoutais, avec un sourire aimable, qu'on voulût bien la saluer cordialement mille et mille fois de ma part.

La petite sœur s'écriait tout à coup : Le petit chien si doux, si gentil, il a grandi et il est devenu enragé; on l'a noyé dans le Rhin.

La petite ressemble à ma bien-aimée, surtout quand elle rit; elle a les mêmes yeux qui m'ont rendu misérable.

VII

Nous étions assis dans la maison du pêcheur et nous regardions la mer. Les brouillards du soir s'élevaient et montaient vers les cieux.

Peu à peu on alluma les lumières du phare; dans le lointain on découvrit encore un navire.

Nous parlions de tempêtes, de naufrages; nous parlions des marins et de leur vie ballottée entre le ciel et l'eau, de leur vie que se partagent l'inquiétude et la joie.

Nous parlions des côtes lointaines, du sud et du nord, et des hommes bizarres qui habitent ces contrées, et des bizarres mœurs qui y règnent.

Aux bords du Gange, ce ne sont que parfums et clartés; des arbres gigantesques y fleurissent, et de beaux hommes s'y agenouillent en silence devant la fleur du lotus.

En Laponie, ce sont des gens sales, petits, avec des têtes écrasées et des bouches énormes. Ils se

chauffent autour du feu, ils font cuire du poisson, ils se battent et crient.

Les jeunes filles nous écoutaient gravement, et à la fin personne ne parla plus. On ne voyait plus le navire. La nuit était profondément noire.

VIII

Belle fille du pêcheur, amène ta barque à terre. Viens près de moi, assieds-toi ici, et causons la main dans la main.

Place ta tête chérie sur mon cœur, et ne crains rien, toi qui chaque jour te confies sans inquiétude à la mer sauvage.

Mon cœur est tout semblable à la mer. Il a des vagues, et des récifs, et des tempêtes, et mainte perle précieuse dort dans ses profondeurs.

IX

La lune s'est levée, et elle illumine les flots. Je tiens ma bien-aimée dans mes bras, et nos cœurs battent ensemble.

Dans les bras de l'aimable enfant, je repose seul sur le rivage. « Que crois-tu entendre dans le mu-

gissement du vent? Pourquoi tremble ta blanche main?

— Ce que j'entends, ce n'est pas le mugissement du vent, c'est le chant des vierges de la mer, le chant des vierges, mes sœurs, que l'Océan naguère a englouties. »

X

Le vent souffle dans sa trompe; la trombe d'eau fouette les vagues à coups redoublés, et les vagues hurlent, les vagues mugissent et tonnent.

Du haut des nuées sombres coulent des torrens, des torrents de pluie; on dirait que la vieille Nuit veut engloutir le vieil Océan.

La mouette vient se blottir sur le mât et pousse de petits cris, des gémissements plaintifs. Elle ressent de profondes angoisses et s'apprête à prophétiser un malheur.

XI

La tempête se met à jouer le branle; elle siffle, elle hurle, elle gronde, Heisa! comme le petit navire danse! La nuit est joyeuse et terrible.

La mer furieuse forme une vivante montagne

d'eau. Ici bâille un ténébreux abîme; là, les flots se dressent comme une tour blanche.

Du fond de la cajute, on entend des cris, des malédictions et des prières. Je me tiens solidement attaché au mât et je me dis : Je serais pourtant mieux chez moi.

XII

La nuit vient; le brouillard couvre la mer. Les flots bruissent mystérieusement. Alors, au loin, une forme se dresse du sein des ondes.

C'est la fée de la mer qui sort des flots; elle s'assied près de moi sur la plage. Ses blanches épaules sortent de ses voiles entr'ouverts.

Elle m'enlace de ses bras, elle me presse, au point de me faire mal : « Tu me presses trop fort, ô belle fée de la mer!

— Oui, je t'enlace de mes bras, je te presse avec ardeur; je veux me réchauffer auprès de toi; la soirée est si froide! »

La lune apparaît pâlissante au sommet des nuées orageuses. « Ton regard devient plus trouble et plus humide, ô belle fée de la mer!

— Il ne devient pas plus trouble et plus humide;

il est humide et trouble parce qu'en sortant des eaux, une goutte m'est restée dans les yeux ! »

Les mouettes poussent des cris plaintifs; la mer se brise en grondant sur les falaises. « Ton cœur est agité de battements sauvages, ô belle fée de la mer !

— Mon cœur est agité de battements sauvages, de battements sauvages mon cœur est agité, parce que je t'aime plus que je ne puis le dire, toi, mon bel amoureux de la race d'Adam. »

XIII

Lorsque je passe le matin devant ta maison, je suis joyeux, chère petite, quand je te vois à ta fenêtre.

Avec tes yeux d'un brun noir, tu me regardes comme pour sonder mon cœur : « Qui es-tu, et que te manque-t-il, étranger au visage souffrant?

— Je suis un poëte allemand connu dans les contrées allemandes. Quand on cite les noms les plus glorieux, on cite aussi mon nom.

» Et ce qui me manque, chère petite, manque à plus d'un dans les contrées allemandes. Quand on

parle des plus dures souffrances. c'est aussi de ma souffrance qu'on parle. »

XIV

La mer brillait au loin dans le dernier rayon du couchant : nous étions assis devant la solitaire maison du pêcheur, nous étions assis muets et seuls.

Le brouillard s'élevait, la vague enflait son sein, la mouette volait de côté et d'autre, et de tes yeux coulaient des larmes. des larmes d'amour.

Je les vis couler sur ta main, et je me jetai à genoux: sur ta blanche main je pressais mes lèvres et je buvais tes larmes.

Depuis cette heure, mon corps est consumé et mon âme meurt de désir; — la malheureuse femme m'a empoisonné avec ses larmes.

XV

Là-haut, sur la montagne, s'élève un élégant château. Trois belles demoiselles y demeurent, dont j'ai goûté l'amour.

Jetta m'a embrassé le samedi: dimanche, ce fut

le tour de Julia ; et Cunégonde, le lundi, m'a presque étouffé sous ses caresses.

Cependant le mardi il y a eu fête au château chez mes trois demoiselles ; les messieurs et les dames du voisinage y sont venus à cheval et en calèche.

Quant à moi, je n'ai pas été invité, — et en vérité vous avez agi sottement ! Tantes et cousines, chuchotant entre elles, l'ont remarqué et en ont ri.

XVI

Au fond de l'horizon, comme ces formes vagues que dessine le brouillard, apparaît la ville avec ses tours, enveloppée dans le crépuscule du soir.

Un vent frais et léger ride la grise surface du fleuve ; le marin assis dans ma barque agite ses rames d'un mouvement monotone.

Le soleil dégage encore une fois ses rayons du sein de l'ombre et me montre la place où jadis j'ai perdu ce que j'aimais le mieux.

XVII

Je te salue, grande et mystérieuse cité qui enfermais naguère ma bien-aimée dans ton sein.

Parlez, tours et portes; ma bien-aimée, où est-elle? je vous l'ai confiée ; vous deviez me répondre d'elle.

Les tours ne sont pas coupables; elles ne pouvaient pas bouger, quand ma bien-aimée, avec ses coffres et ses cartons, a subitement quitté la ville.

Ce sont les portes de la ville qui l'ont laissée partir sans dire mot; elles restèrent béantes d'étonnement en voyant sortir la belle folle.

XVIII

Je vais de nouveau par mon chemin d'autrefois, par les rues que je connais si bien; je viens de la maison de ma bien-aimée, si triste et si abandonnée aujourd'hui.

Ah! que les rues sont étroites! que le pavé est dur! Il semble que ces maisons vont m'écraser. Je me hâte et m'enfuis au plus vite.

XIX

Je suis entré dans la salle où elle avait juré de m'être fidèle. A l'endroit où coulèrent jadis ses larmes, j'ai vu ramper des serpents.

XX

La nuit est silencieuse, les rues sont calmes; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

C'est étrange! il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

O toi, pâle et somnambule compagnon! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits?

XXI

Comment peux-tu reposer tranquille, sachant que je vis encore? Ma vieille colère se réveille, et je vais briser mon joug.

Connais-tu la vieille chanson? Il y avait un jour un jeune homme mort; il vint à minuit chercher sa bien-aimée et l'entraîna dans le tombeau.

Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveil-



leusement belle, je vis et je suis plus fort que tous les trépassés ensemble.

XXII

La jeune fille dort dans sa chambre; la lune y regarde en tremblant. Au dehors, des voix et des instruments chantent des airs de valse.

Je veux voir par la fenêtre qui peut ainsi troubler mon repos. — Un squelette est là, qui joue du violon et qui danse.

« Tu m'as promis naguère de danser avec moi et tu as manqué à ta parole. Aujourd'hui il y a bal au cimetière; viens, nous y danserons ensemble. »

Un désir effroyable saisit la jeune fille et l'entraîne hors de la maison. Elle suit le squelette qui marche devant elle, chantant et jouant du violon.

Il joue du violon, le squelette, il danse, et sautille, et fait cliqueter ses os, et deçà delà, avec son crâne, fait maintes révérences sinistres au clair de lune.

XXIII

J'étais plongé dans de sombres rêveries et je contemplais fixement son portrait, et l'image bien-aimée commença de se mouvoir et de vivre.

Sur ses lèvres se déploya un merveilleux sourire, et des larmes de douleur brillèrent dans ses yeux.

Moi aussi, mes larmes coulèrent le long de mes joues. — O mon Dieu ! je ne puis croire que je t'aie perdue.

XXIV

O malheureux Atlas que je suis ! il faut que je porte un monde, tout un monde de douleurs. Je porte ce qui ne peut se porter, et mon cœur est toujours près de se briser dans ma poitrine.

O cœur rempli d'orgueil, c'est toi qui l'as voulu ! Tu voulais être heureux, tu voulais être infiniment heureux ou infiniment malheureux, ô cœur rempli d'orgueil ! et maintenant tu es la misère même.

XXV

Je rêvais, la lune jetait sur la terre un triste regard, et tristes semblaient les étoiles. Mon rêve me porta vers la ville où demeure ma bien-aimée, à bien des centaines de milles.

Il me porta vers sa maison ; je baisai les pierres de l'escalier, ces pierres qu'à touchées souvent son petit pied et le bord de sa robe.

La nuit était longue, la nuit était froide, les pierres étaient bien froides aussi; à la fenêtre je vis luire le pâle visage de ma bien-aimée éclairé par les rayons de la lune.

XXVI

Que me veut cette larme solitaire? elle me trouble la vue. C'est une larme des anciens jours demeurée là dans mes yeux.

Elle avait bien des sœurs brillantes qui toutes se sont évanouies, évanouies dans la nuit et le vent avec mes souffrances et mes joies.

Hélas! mon amour lui-même, il s'est dissipé depuis comme un vain souffle. Vieille larme solitaire, évanouis-toi donc aussi à ton tour.

XXVII

La pâle lune d'automne sort du milieu des nuages; solitaire et paisible, à côté du cimetière, s'élève la maison du pasteur.

La mère lit la Bible; le fils a les yeux fixés sur la lampe; à moitié engourdie de sommeil, la sœur aînée s'étend sur la chaise; la plus jeune dit :

« Dieu! comme on s'ennuie ici! Il faut qu'on

enterre quelqu'un pour que nous ayons quelque chose à voir. »

La mère répond tout en lisant : « Tu te trompes, il n'est mort que quatre personnes depuis qu'on a enterré ton père, là, près de la porte du cimetière. »

La fille aînée bâille. « Je ne veux pas, dit-elle, mourir de faim chez vous; j'irai demain chez le comte, il est amoureux et riche. »

Le fils pousse un éclat de rire. « Il y a trois chasseurs qui vont souvent boire à l'auberge; ils savent faire de l'or, et ils m'apprendront leur secret. »

La mère lui jette sa Bible à la tête, et le livre va frapper son maigre visage. « Tu veux donc, damné, devenir un voleur de grand chemin ? »

Ils entendent frapper à la fenêtre et voient une main blanche qui leur fait des signes : c'est le père trépassé qui se tient là, dehors, dans sa noire robe de prédicateur.

XXVIII

Il fait un temps affreux; il pleut, il vente, il neige; je suis assis à la fenêtre et je regarde dans l'obscurité.

Je vois briller une petite lumière solitaire qui marche lentement; c'est une vieille femme avec sa petite lanterne qui traverse la rue.

Elle vient, je le soupçonne, d'acheter de la farine, des œufs et du beurre; elle veut pétrir un gâteau pour sa jeune fille chérie.

La jeune fille chérie est à la maison, bien à son aise, dans un grand fauteuil; à moitié endormie, elle regarde d'un œil clignotant la lueur de la lampe, et les boucles d'or de sa chevelure flottent sur son doux et beau visage.

XXIX

On croit que je m'afflige beaucoup et que je meurs d'amour: moi-même, à la fin, je commence à le croire comme les autres.

O toi, chère petite aux grands yeux, je te l'ai toujours dit que je t'aime plus que je ne puis l'exprimer, que l'amour me consume le cœur.

Mais ce n'est que dans ma chambre solitaire que j'ai parlé de la sorte; en ta présence, hélas! je me suis toujours tu.

Il y avait là de mauvais anges qui me fermaient la bouche. C'est par la faute des beaux et mauvais

anges, hélas! que je suis si malheureux aujourd'hui.

XXX

Tes blancs doigts de lis, je voudrais les baiser encore une fois et les presser sur mon cœur, et mourir en versant des larmes silencieuses.

Tes grands yeux de violette, je les vois briller devant moi jour et nuit; c'est là ce qui fait mon tourment. Que signifient ces énigmes douces et bleues?

XXXI

Ils s'aimaient tous deux, mais aucun ne voulut l'avouer à l'autre. Ils se regardaient comme feraient deux ennemis et ils étaient près de mourir d'amour.

Ils se séparèrent enfin et ne se virent plus qu'en songe de loin en loin; ils étaient morts depuis longtemps, et c'est à peine s'ils le savaient eux-mêmes.

XXXII

Mes amis, lorsque je me suis plaint à vous des souffrances que mon cœur endure, vous avez bâillé et vous ne m'avez rien dit; mais quand avec

14.

mes douleurs j'ai fait des vers gracieusement tournés, vous m'avez prodigué de grands éloges.

XXXIII

J'appelai le diable, et le diable vint; à sa vue, je fus saisi d'étonnement. Il n'est pas laid, il ne boite pas : c'est un aimable et charmant homme, un homme à la fleur de l'âge, obligeant, poli, et qui sait son monde; c'est un diplomate consommé, il parle fort bien sur l'Église et l'État. Il est un peu pâle, mais ce n'est pas chose surprenante, il s'est mis à étudier Hegel et le sanscrit. Son poëte favori est toujours Klopstock. Il ne veut plus se mêler de critique, il a laissé pour toujours cette besogne à sa chère grand'mère Hécate. Il m'a loué des efforts que je consacre à l'étude du droit; lui-même s'en est occupé dans sa jeunesse. Il m'assura que mon amitié n'aurait jamais trop de prix pour lui, et, me disant cela, il s'inclina poliment; puis il me demanda si nous ne nous étions pas déjà rencontrés chez l'ambassadeur d'Espagne? En effet, quand je vis de plus près son visage, je reconnus en lui une ancienne connaissance.

XXXIV

Homme, ne te moque pas du diable. La vie est courte, et la damnation éternelle n'est pas une vaine imagination populaire.

Homme, compte tes dettes; la vie est longue, et plus d'une fois encore tu prendras à crédit comme tu l'as déjà fait si souvent.

XXXV

Les trois rois mages de l'Orient demandaient à chaque bourgade : « Eh! garçons et jeunes filles, où est le chemin de Bethléhem? »

Jeunes ou vieux, personne ne le savait. Les rois continuaient leur route; ils suivaient une étoile d'or à la lueur douce et sereine.

L'étoile s'arrêta sur la maison de Joseph. Ils y entrèrent. Le veau bêlait, l'enfant criait, les rois mages chantaient.

XXXVI

Mon enfant, nous étions enfants, deux enfants petits et joyeux; nous nous glissions dans le poulailler et nous nous cachions sous la paille.

Nous chantions — kikeréküh, — et lorsque des gens venaient à passer, ils croyaient que c'était le cri du coq.

Il y avait des caisses dans la cour, nous les couvrions de tapisseries, et nous nous installions là-dedans, nous y faisions une grande maison, et nous recevions.

La vieille chatte du voisin venait souvent nous faire visite; nous lui faisions toute sorte de courbettes et de compliments.

Nous lui demandions de ses nouvelles avec une sollicitude affectueuse; depuis, dans le monde, nous avons fait de même avec plus d'une vieille chatte.

Puis nous nous asseyions, nous parlions raisonnablement comme des gens graves, nous nous plaignions : combien tout allait mieux de notre temps!

L'amour, la loyauté, la foi, comme tout cela a disparu de la terre! et que le café est cher! et que l'argent est rare!

Les jeux de l'enfance sont passés, et tout roule et s'en va, l'argent, le monde, le temps, et la loyauté, et l'amour.

XXXVII

Mon cœur est oppressé, et je songe aux jours d'autrefois avec des regrets ardents. Le monde alors était une demeure si commode! la vie était si paisible!

Aujourd'hui quel désordre! quelle cohue! quelle misère! Le Seigneur Dieu est trépassé là-haut; là-bas aussi, le diable est mort.

Et tout a un air triste et morose; tout est embrouillé, tout est flasque et froid. Sans le brin d'amour qui nous reste, il n'y aurait rien où le cœur pourrait se reposer.

XXXVIII

Comme la lune sort brillante de son noir crêpe de nuages! Ainsi du fond ténébreux de mes souvenirs s'élève à mes yeux une image lumineuse.

Nous étions assis sur le pont du navire, nous descendions fièrement le Rhin, et les rives du fleuve parées de la verdure de l'été étincelaient des feux du couchant.

J'étais assis pensif aux pieds d'une dame belle et charmante; sur son doux et pâle visage se jouait un rouge rayon, un rayon rouge du soleil.

Des luths résonnaient, des jeunes gens chantaient. O merveilleuse allégresse! Et le ciel devint plus bleu, et mon âme s'agrandit.

Devant nous, comme des apparitions fabuleuses, passaient les montagnes et les châteaux, les forêts et les prairies, et comme dans un miroir je voyais briller et se refléter tout cela dans les yeux de ma belle compagne.

XXXIX

Je vis en songe ma bien-aimée : c'était une pauvre femme accablée de tristesse, et son beau corps, si richement épanoui naguère, s'inclinait tout flétri.

Elle portait un enfant sur son bras, elle en conduisait un autre par la main; sa démarche, son regard, ses vêtements, tout trahissait la misère et l'angoisse.

Elle allait chancelant par la place du marché; là, elle me rencontre, elle me regarde, et moi, d'une voix calme et attristée, je lui dis :

« Viens dans mon logis; tu es pâle et malade; par mon zèle, par mon travail, je te procurerai de quoi manger et te vêtir.

» Je veux aussi soigner et veiller les enfants qui

t'accompagnent mais toi d'abord, toi la première, ô pauvre et malheureuse enfant!

« Je ne te raconterai jamais que je t'ai aimée, et quand tu seras morte, j'irai pleurer sur ton tombeau. »

XL

Cher ami, à quoi bon chanter toujours la même chanson? Veux-tu donc éternellement demeurer là accroupi, couvant les vieux œufs de ton amour?

Ah? c'est une besogne qui ne finira jamais. Les petits poussins brisent leurs coques, ils piaulent, ils sautillent, et toi tu les mets en cage dans ton petit livre.

XLI

Ne soyez pas trop impatient, si parfois les accens de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

Attendez! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent.

XLII

L'heure est venue enfin de renoncer sagement

à ma folie: il y a si longtemps que, pareil à un histrion, je joue la comédie avec moi-même!

Les décorations magnifiques étaient peintes dans le haut style du romantisme; j'avais un manteau de chevalier étincelant d'or, et j'étais parfumé des sentiments les plus délicats.

Hélas! à présent que je suis redevenu sage et que j'ai renoncé à cette folle sentimentalité, je me sens toujours malheureux comme si je jouais encore la comédie.

O mon Dieu! c'est qu'en plaisantant et sans en avoir conscience j'ai exprimé ce que j'éprouvais réellement, et j'avais la mort dans la poitrine quand je jouais le rôle du gladiateur mourant.

XLIII

Le roi Wiswamitra supporte toutes les tortures sans relâche; à force de luttes et de pénitences, il veut gagner la vache du prêtre Wasischta.

O roi Wiswamitra, quel animal es-tu donc? Quoi! tant de luttes, tant de pénitences! et tout cela pour une vache!

XLIV

Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Sup-

porte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

Et que de biens te sont restés encore! Le monde est si beau! Et puis, mon cœur, tout, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer.

XLV

Tu es comme une fleur, si gracieuse, si belle, si pure! je te contemple, et une douce tristesse se glisse dans mon cœur

Il me semble que je devrais poser mes mains sur ta tête et prier Dieu de te conserver toujours si gracieuse, si belle, si pure.

XLVI

Enfant, ce serait ta perte, et moi-même je fais tous mes efforts pour que ton cœur bien-aimé ne brûle jamais d'amour pour moi.

Cependant je suis presque désolé d'avoir un jeu si facile, et je me dis maintes fois : Ah! malgré tout, puisses-tu m'aimer!

LXVII

Lorsque la nuit je suis couché sur mon lit,

enveloppé de ténèbres je vois flotter devant mes yeux une douce, une gracieuse et chère image.

A peine un paisible sommeil a-t-il clos mes paupières, que la chère image se glisse légèrement dans mon rêve.

Mais elle ne s'évanouit pas avec mes rêves le matin ; tout le jour, je l'emporte avec moi dans mon cœur.

XLVIII

Que la neige au dehors s'amoncèle comme une tour, qu'il grêle, qu'il vente, et que l'ouragan fouette mes vitres, je ne me plaindrai pas, car je porte dans ma poitrine l'image de ma bien-aimée et la joie du printemps.

XLIX

Mon pâle visage ne t'a-t-il pas révélé assez mes souffrances d'amour ? Veux-tu que ma bouche orgueilleuse en fasse l'aveu avec l'humilité d'un mendiant ?

Oh ! elle est trop fière, cette bouche ; elle ne sait que baiser et railler. Elle lancerait peut-être quel-

que sarcasme au moment où mon cœur se briserait de douleur.

L

Je voulais rester près de toi, je voulais me reposer à tes côtés ; mais toi, tu étais pressée de partir, tu avais maintes choses à faire.

Je te dis alors que mon âme t'était toute dévouée ; tu te mis à éclater de rire, en faisant un signe moqueur.

Tu t'es appliquée encore à aigrir mon dépit, et même, au dernier instant, tu m'as refusé le baiser d'adieu.

Ne crois pas que j'aille me brûler la cervelle, si triste que puisse être mon destin ! Tout cela, ma douce belle, m'est arrivé déjà une fois.

LI

Tes yeux sont des saphirs, tes doux yeux, tes yeux chéris. O trois fois heureux l'homme qu'ils saluent avec amour !

Ton cœur est un diamant d'où jaillissent de nobles éclairs. O trois fois heureux l'homme pour qui il brûlera d'amour !

Tes lèvres sont des rubis; on n'en peut voir de plus belles. O trois fois heureux l'homme à qui elles feront l'aveu d'amour!

Oh! si je le connaissais, cet heureux homme; — oh! si je le trouvais seul, là, bien seul, au fond de la forêt, son bonheur ne durerait pas longtemps.

LII

Avec mes discours amoureux, j'ai voulu surprendre ton cœur, et, pris dans mes propres filets, je sens que la plaisanterie devient pour moi chose sérieuse.

Si maintenant, comme c'est ton droit, tu t'éloignes en te moquant, toutes les puissances de l'enfer s'approcheront de moi, et, sérieusement cette fois, je pourrais me faire sauter la cervelle.

LIII

Le monde et la vie ne sont que des fragments décousus; je veux aller trouver un professeur allemand qui coordonnera tout cela, et en fera un système raisonnable. Avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il bouchera les fentes de l'édifice.

LIV

Vous avez ce soir une réunion brillante; la maison est pleine de lumières. Là-haut, à cette fenêtre éclairée, je vois se mouvoir une ombre.

Tu ne me vois pas : je suis seul ici dans l'ombre au-dessous de toi. Encore moins pourrais-tu plonger tes regards au fond de mon sombre cœur.

Mon sombre cœur t'aime, il t'aime et il se brise; il se brise et palpite et saigne... Mais tu ne le vois pas.

LV

Je voudrais que toutes mes douleurs pussent se répandre dans un seul mot; je le livrerais aux vents joyeux, qui joyeusement l'emporteraient.

Ils le portent vers toi, ma bien-aimée, ce mot chargé de douleurs; tu l'entends retentir à toute heure, tu l'entends retentir en tout lieu;

Et à peine le sommeil de la nuit aura-t-il fermé tes yeux, que ce mot douloureux ira te poursuivre jusque dans le plus profond de tes rêves.

LVI

Tu as des diamants et des perles, tu as tout ce qui

excite les désirs des femmes; tu as aussi les plus beaux yeux du monde. — Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Sur tes beaux yeux, j'ai rimé des milliers de chansons qui ne périront pas. Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Avec tes beaux yeux, tu m'as torturé, torturé! et tu me fais mourir... Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

LVII

Celui qui aime pour la première fois, lors même qu'on ne l'aime pas, celui-là est un dieu! Mais celui qui aime pour la seconde fois sans être payé de retour, ce n'est qu'un sot.

Moi, je suis un sot de cette espèce, et j'aime encore sans être aimé. Le soleil, la lune et les étoiles en éclatent de rire; moi, je ris avec eux, et je meurs.

LVIII

Ils m'ont donné de bons conseils, de bons avis, et m'ont comblé de marques d'estime; je n'avais qu'à

prendre patience, disaient-ils; ils voulaient me protéger.

Mais avec toute leur protection, j'aurais très-bien pu mourir de faim, s'il n'était pas venu un brave homme qui vaillamment se chargea de moi.

Brave homme! c'est à lui que je dois de n'avoir pas succombé. Jamais je n'oublirai les services qu'il m'a rendus. C'est dommage que je ne puisse pas l'embrasser, car ce brave homme, c'est moi-même.

LIX

Je rêve; je suis le bon Dieu, je trône là-haut dans le ciel, et autour de moi sont assis des anges qui chantent mes vers.

Je mange des gâteaux et des sucreries pour plus d'un florin; je bois du malaga, et je n'ai pas de dettes.

Cependant l'ennui me tourmente singulièrement. Je voudrais être sur la terre; si je n'étais pas le bon Dieu, je me donnerais au diable.

« Toi, Gabriel, ange aux longues jambes, va, mets-toi en route, va me chercher mon digne ami.

» Ne le cherche pas aux cours de l'université, cherche-le dans une taverne de buveurs; ne le

cherche pas à l'église Sainte-Edwige, cherche-le chez mademoiselle Meyer. »

L'ange ouvre ses deux ailes et s'envole; il le prend et l'amène, mon digne ami, mon cher Bengel!

« Oui, jeune homme, je suis le bon Dieu et je gouverne la terre! Je te l'avais bien dit que je saurais faire mon chemin.

» Chaque jour, je fais des miracles dont tu vas être ravi. Pour te divertir aujourd'hui, je m'occuperai du bonheur de la ville de Berlin.

» Je veux que les pavés de la rue s'entr'ouvent, et que chaque pierre contienne une huître claire et fraîche.

» Je veux qu'il pleuve une rosée de jus de citron, et que le meilleur vin du Rhin coule des fontaines de la ville.

» Comme les Berlinois vont se réjouir! Les voilà déjà qui sortent pour se régaler. Ces messieurs du tribunal aulique vont avaler tous les ruisseaux.

» Que les poëtes aussi vont être heureux de cette farce divine! Les lieutenants et les enseignes lècheront le pavé de la rue.

» Les lieutenants et les enseignes sont les plus

avisés des hommes; ils savent qu'on ne voit pas tous les jours de miracle comme celui-ci. »

LX

Je vous ai quittée aux plus beaux jours de juillet et je vous retrouve en janvier. Vous aviez bien chaud alors; aujourd'hui vous avez frais, et vous me montrez même de la froideur.

Bientôt je vous quitterai encore, puis je reviendrai de nouveau; alors vous n'aurez ni chaud ni froid. Je foulerai la pierre de votre tombe, et moi, mon cœur sera vieux et apauvri.

LXI

Me voici arraché aux belles lèvres, me voici arraché aux beaux bras qui me tenaient amoureusement enlacé. J'y serais bien resté un jour encore, mais le postillon arrivait avec ses chevaux.

Voilà la vie, enfant, une continuelle plainte, un continuel adieu, une séparation continuelle. Ton cœur ne pouvait-il donc s'attacher au mien avec plus de force? Tes yeux mêmes ne pouvaient-ils pas me retenir?

LXII

Toute la nuit nous sommes restés en voiture, seuls et dans l'ombre. Nous avons reposé sur le cœur l'un de l'autre; nous avons ri et plaisanté.

Puis, quand l'aube matinale parut, enfant, quelle ne fut pas notre surprise! Entre nous était assis Amour, le voyageur aveugle.

LXIII

Dieu sait où la folle fille s'est logée. A travers la pluie battante, et la malédiction à la bouche, me voilà courant toute la ville.

Je suis allé pourtant d'hôtel en hôtel, et je me suis informé auprès de tous ces rustres de garçons.

Tout à coup je l'aperçois à une fenêtre; elle me fait des signes en éclatant de rire. Pouvais-je deviner, ma belle, que tu habitais dans ce splendide palais?

LXIV

Comme des rêves ténébreux, les maisons s'étendent en longues files. Enfoncé dans mon manteau, je passe devant elles en silence.

La tour de la cathédrale sonne minuit; c'est l'heure où ma bien-aimée m'attend avec ses charmes et ses baisers.

La lune est mon guide; elle luit amicalement sur mon chemin. Me voici devant le seuil de ma maîtresse, et je m'écrie avec joie :

« Je te remercie, ô lune, ma vieille amie, d'avoir si bien éclairé ma route. Maintenant je te donne congé; luis maintenant pour le reste du monde.

» Et si tu trouves un amoureux qui se plaint en silence des tourmens de son cœur, console-le comme tu m'as consolé moi-même aux tristes heures d'autrefois. »

LXV

Et aussitôt que tu seras ma femme, ton sort fera vraiment envie : rien que des passe-temps, rien que plaisirs et joies.

Gronde si tu veux, gronde et tempête, je le supporterai avec patience; mais si tu ne loues pas mes vers, je te quitte.

LXVI

Sur ton sein blanc comme neige j'ai incliné ma



tête, et je puis surprendre secrètement ce qui fait battre ton cœur.

Les hussards bleus jouent de la trompette et font leur joyeuse entrée par la porte de la ville. Ma bien-aimée, la bien-aimée de mon âme veut m'abandonner demain.

Tu veux m'abandonner demain; mais aujourd'hui encore tu es à moi, et dans tes beaux bras je veux être doublement heureux.

LXVII

Les hussards bleus jouent de la trompette et chevauchent joyeux vers la porte de la ville. J'arrive, ma bien-aimée, et je t'apporte un bouquet de roses.

C'était un terrible vacarme. Quelle foule! quel cliquetis d'armes! Dans ton petit cœur aussi il y avait plus d'un logement militaire.

LXVIII

M'es-tu réellement si hostile? Réellement es-tu donc toute changée? Je vais me plaindre à l'univers entier de ce que tu me traites si mal.

O lèvres ingrates, dites, comment pouvez-vous

dire du mal de l'homme qui, dans les beaux jours, si amoureusement vous baisa?

LXIX

Ah! voici encore les yeux qui naguère me saluaient si amicalement, et voici encore les lèvres qui remplissaient ma vie de douceur.

C'est aussi la voix que j'entendais si volontiers jadis. Moi seulement, je ne suis plus le même; je suis revenu tout transformé.

Enlacé dans ses beaux bras blancs qui s'attachent à moi avec amour, je suis là sur son cœur, je suis là morne et ennuyé.

LXX

Rarement, mes amis, vous m'avez compris; rarement aussi j'ai pu vous comprendre. Le jour seulement où nous nous sommes rencontrés dans la boue, ce jour-là nous nous sommes compris sans peine.

LXXI

Les castrats se sont plaints quand j'ai élevé la voix; ils se sont plaints, disant que mon chant était trop grossier.

Et gracieusement ils firent entendre tous à la fois leurs petites voix flûtées et leurs petites roulades cristallines. Leur chant était si fin et si pur !

Ils chantaient les désirs d'amour, ils chantaient l'amour et ses jouissances, et les dames fondaient en larmes, toutes pâmées devant ces merveilles de l'art.

LXXII

Sur les boulevards de Salamanque, les airs sont doux et caressants; c'est là que je me promène les soirs d'été avec ma gracieuse doña.

J'ai arrondi mon bras autour du souple corps de la belle, et mes doigts bienheureux sentent le fier mouvement de son sein.

Mais un murmure inquiétant se glisse à travers le feuillage des tilleuls, et un sombre moulin à eau gromelle méchamment de tristes présages.

Ah ! señora, voici ce que me dit ce pressentiment : Un jour je serai chassé par arrêt académique, et sur les boulevards de Salamanque nous n'irons plus nous promener ensemble.

LXXIII

Auprès de moi demeure don Henriquez, qu'on

nomme aussi le beau cavalier. Nos chambres sont voisines, une simple muraille nous sépare.

Les dames de Salamanque ont le feu dans le cœur quand il s'en va par les rues, faisant sonner ses éperons, retroussant sa moustache et conduisant sa meute de chiens.

Pourtant, aux heures silencieuses du soir, il est assis solitaire, sa guitare dans sa main et de doux rêves dans l'âme.

Il pince les cordes en tremblant et s'abandonne à sa fantaisie... Ah! les ronflements de ses accords me donnent la nausée.

LXXIV

A peine nous nous étions vus, et déjà à tes yeux, à ta voix, je comprenais que tu m'étais dévouée. Si ta mère ne s'était trouvée là, ta maudite mère, je crois que nous nous serions embrassés à l'instant.

Et demain, voilà que je quitte encore la ville et que je reprends ma course. Ma blonde jeune fille sera là, me guettant à la fenêtre, et moi je lui enverrai des saluts affectueux.

LXXV

Le soleil monte déjà au-dessus des montagnes;



on entend résonner au loin les clochettes du troupeau de moutons. O ma bien aimée, mon agneau, mon soleil, mon amour, que j'aimerais à te voir une fois encore !

Je lève les yeux, je regarde, dans une attente inquiète... — Adieu, mon enfant, je m'en vais de ce pays ! — Vain espoir ! je ne vois se soulever aucun rideau. Elle repose encore, elle dort... Elle rêve de moi probablement.

LXXVI

A Halle, sur la place du marché, se dressent deux grands lions. Hélas ! fiers lions de Halle, comme on vous a muselés !

A Halle, sur la place du marché, se dresse un grand géant. Il porte une épée, mais il ne sait se mouvoir, la peur l'a pétrifié.

A Halle, sur la place du marché, s'élève une grande église. La *Burschenschaft* et la *Landmannschaft* y ont de la place pour faire leurs dévotions.

LXXVII

Le crépuscule des soirs d'été s'étend sur la forêt et les vertes prairies. La lune d'or, du haut du

ciel bleu, inonde de sa clarté une atmosphère embaumée de parfums.

Le grillon chante au bord de la source; quelque chose frémit au sein de l'eau; le voyageur entend un murmure et comme une respiration dans le silence de la nuit.

Là-bas, seule, dans les eaux de la fontaine se baigne la belle ondine; ses bras, ses épaules blanches et gracieuses, étincellent aux rayons de la lune.

LXXVIII

La nuit s'étend sur ces chemins inconnus; mon cœur est malade, mes membres sont las. Ah! du moins, comme une bénédiction silencieuse, ô douce lune, tu répands sur moi ta lumière.

Douce lune, avec tes rayons tu chasses l'horreur de la nuit. Je sens toutes mes douleurs qui se dissipent et mes joues qui se couvrent de rosée.

LXXIX

La mort, c'est la froide nuit; la vie, c'est le jour accablant. L'ombre descend, j'ai sommeil; le jour m'a épuisé de fatigue.

Sur mon lit s'élève un arbre, le jeune rossignol y chante; il ne chante qne l'amour, et je l'entends jusque dans mes rêves.

LXXX

Dis, où est cette belle bien-aimée que tu chantais si bien naguère, lorsque les flammes magiques embrasaient ton cœur?

— Ces flammes sont éteintes; mon cœur est froid est triste, et ce petit livre est l'urne où reposent les cendres de mon amour.

NOUVEAU PRINTEMPS

NOUVEAU
PRINTEMPS

Neuer Frühling (*Nouveau Printemps*), c'est le titre d'un ensemble de *Lieder* qui doit tenir une place à part dans les poésies de l'auteur d'*Atta-Troll*. Les traducteurs, les amis de Henri Heine craignaient de toucher à ces fleurs délicates. Comment transformer, sans les flétrir, ces tissus d'une trame si légère? Comment faire passer dans notre prose ces bizarres poëmes qui doivent surtout leur charme à un merveilleux mélange de la simplicité la plus naïve et de la science consommée du rhythme? C'est la tradition du *Lied* des *Minnesinger* et du *Lied* populaire qui revit dans ces vers de

Henri Heine, unie à des pensées toutes modernes. Ce charme d'une simplicité exquise, ces inspirations empruntées à des âges différens et ramenées sans effort à l'unité, en un mot toutes ces élégances de la pensée et du style laisseront-elles quelque trace dans le travail de l'interprète? Nous n'aurions osé confier à une traduction ces fragiles trésors de rhythme et de langage, si Henri Heine, avec un sentiment très-vif des finesses de notre idiome, n'avait composé lui-même une version qu'il a bien voulu combiner avec la nôtre. Ce n'est pas seulement une traduction : en reproduisant son œuvre sous une forme nouvelle, l'auteur l'a souvent refaite et corrigée, et l'Allemagne y trouvera des traits inattendus.

Quel est le sujet de ce petit poëme, légèrement esquissé dans une série de *Lieder?* Un sujet bien simple, mais bien riche : le réveil de l'amour dans une âme qui se croyait vouée à la négation et à une perpétuelle ironie. Voyez-y, si vous le voulez, un symbole de Henri Heine lui-même et comme la poétique image des transformations que peut encore traverser son esprit. A les prendre au sens propre, ces gracieux vers nous peignent surtout le cœur régénéré de l'amant. Le poëte allait partir

pour la grande bataille de la liberté, mais soudain un amour jeune et frais le ramène aux printanières forêts du romantisme, comme ce chevalier de l'ancien temps que des génies lutins enchaînent avec des fleurs. Oui, ce ne sont que fleurs sous ses pas; il aime encore, lui qui se croyait guéri de l'illusion par tant de douleurs amères, il aime, et l'amour qui remplit son cœur semble donner la vie à toutes les merveilles du printemps. Nouveau printemps du cœur, nouveau printemps de l'année, ces harmonies se combinent ensemble avec une singulière poésie. La prairie est verte et parfumée, le tilleul exhale ses suaves odeurs, le rossignol amoureux de la rose entonne sa longue chanson, où l'oreille du poëte a surpris maints sanglots; tout l'orchestre de la forêt exécute la partition des matinées printanières, et l'on aperçoit derrière les châtaigniers sombres la blanche villa où repose la bien-aimée. Si le frais tableau se décolore vers la fin, si les brûlantes ardeurs de l'été et les brouillards de l'automne effacent les nuances délicates du pastel, l'ironie du moins n'apparaît que sous une forme discrète; c'est une plainte surtout, une plainte amère et douce. Mais à quoi bon tant de

commentaires? Si notre traduction, aidée du travail d'Henri Heine, rend fidèlement le modèle, ce groupe de *Lieder* doit prendre l'essor comme une volée d'oiseaux et produire un accord musical qui se prolonge de lui-même dans l'esprit du lecteur.

I

Dans les galeries de tableaux du temps de la Pompadour, on voit souvent l'image d'un chevalier qui se dispose à partir pour le combat, armé de pied en cap, la lance à la main, le bouclier au bras.

Or de petits amours lutins le provoquent, lui dérobent son bouclier et sa lance, et l'enlacent avec des chaines de fleurs, malgré sa résistance et ses murmures.

Ainsi en de charmantes entraves je me débats, avec un mélange de joie et de peine, tandis que d'autres sont obligés de se battre dans la grande bataille de la liberté.

II

Assis sous un arbre blanc de givre, tu entends au loin le vent siffler; tu vois là-haut les nuages muets s'envelopper d'un voile de brouillards.

Tu vois comme la forêt et la prairie sont mortes, comme elles sont rasées et chauves. L'hiver est autour de toi, en toi aussi est l'hiver, et ton cœur est glacé.

Tout à coup tombent sur toi de blancs flocons, et déjà tu te figures avec dépit que l'arbre a secoué sur ton front sa poussière de neige.

Mais ce n'est point de la poussière de neige, tu t'en aperçois bientôt avec un joyeux saisissement : ce sont les fleurs embaumées du printemps qui t'enveloppent et te lutinent.

Enchantement aux doux frissons! l'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et ton cœur aime de nouveau.

III

Dans la forêt, tout bourgeonne, tout verdit, comme oppressé d'une émotion de joie virginale. Le soleil dit en souriant du haut des cieux : Jeune printemps, sois le bienvenu!

O rossignol! toi aussi, déjà je t'entends filer de longs accents aux sanglots délicieusement tristes, et toute ta chanson n'est qu'amour.

IV

Les beaux yeux de la nuit printanière, comme ils laissent tomber des regards consolateurs! Si l'amour t'a bien abattu, l'amour va te relever.

Sur le vert tilleul se pose et chante le doux rossignol. A mesure que son chant pénètre dans mon âme, je sens toute mon âme qui se dilate.

V

J'aime une fleur, mais je ne sais pas laquelle; c'est de là que vient ma peine. Je regarde dans tous les calices, et j'y cherche un cœur.

Les fleurs exhalent leurs parfums dans le crépuscule du soir, le rossignol chante; je cherche un cœur aussi beau que le mien, aussi tendrement ému.

Le rossignol fait éclater son chant, et je comprends la douce mélodie. Tous les deux, nous sommes si oppressés et si inquiets ah! si inquiets et si oppressés tous les deux!

VI

Mai est venu, les plantes et les arbres fleurissent, et dans les bleus espaces du ciel on voit passer les nuages roses.

Les rossignols chantent du haut de la feuillée, les blancs agneaux bondissent au milieu des vertes et tendres tiges de trèfle.

Moi, je ne puis ni chanter ni bondir; je suis couché malade dans l'herbe. J'écoute une sonnerie de clochettes lointaines, et je rêve... je ne sais à quoi.

VII

Doucement, au fond de mon cœur, j'entends les tintements d'une mélodie gracieuse. Résonne, petite chanson printanière, résonne et envole-toi dans l'espace.

Envole-toi dans l'espace, va jusqu'à la demeure où les plus belles fleurs s'épanouissent. Si tu aperçois une rose, dis-lui que je lui envoie mes plus empressés compliments.

VIII

Le papillon est amoureux de la rose, il voltige

mille fois autour d'elle; lui-même, un rayon de soleil le caresse amoureusement de sa lumière d'or.

Mais la rose, qui aime-t-elle? Je voudrais bien le savoir. Est-ce le rossignol qui chante? est-ce l'astre silencieux du soir?

Je ne sais pas de qui la rose est amoureuse, mais moi je vous aime tous, rose, papillon, rayon de soleil, étoile du soir et rossignol!

IX

Tous les arbres retentissent, tous les nids chantent; quel est le maître de chapelle du vert orchestre des bois?

Est-ce le vanneau au gris plumage qui sur sa branche cligne les yeux d'un air important? est-ce le pédant qui se balance avec satisfaction en glapissant son éternel *coucou?*

Est-ce la cigogne, ce grave animal, qui fait cliqueter sa longue patte, comme si elle dirigeait toute la bande des musiciens?

Non, c'est dans mon cœur qu'il siége, le maître de chapelle de la forêt; je sens comme il bat la mesure, et je crois qu'il s'appelle Amour.

X

« Au commencement était le rossignol, et il chanta le verbe : *Tsukut! tsukut!* Et pendant qu'il chantait, partout s'épanouissaient et le gazon, et la violette, et la marguerite.

» Il se donna un coup de bec dans la poitrine, le sang rouge coula, et du sang sortit un beau rosier : c'est à ce rosier qu'il chante son amour.

» Nous autres, oiseaux de cette forêt, le sang qui jaillit de la blessure du chantre de la rose nous a tous rachetés et réconciliés ; mais lorsqu'un jour le rossignol rédempteur cessera de chanter son amour à la rose, c'en sera fait de nous et de la forêt entière. »

Ainsi parle à son moinilleau le vieux moineau niché sur un chêne. La femelle du moineau jette çà et là ses *pieu pieu* à travers le récit ; elle est là, bien installée à la place d'honneur.

C'est une bonne femme, une parfaite ménagère ; elle couve bravement ses œufs et ne boude jamais. Le vieux, pour utiliser ses loisirs, distribue l'instruction religieuse aux enfants.

XI

La chaude nuit de printemps a fait épanouir toutes les fleurs, et si mon cœur n'y prend garde, il va redevenir amoureux.

Mais laquelle de toutes ces fleurs me prendra dans ses filets? Les rossignols en leurs chansons me conseillent de me défier des violettes, si timides, si modestes.

XII

Le mal presse, les cloches sonnent; j'ai perdu la tête. Le printemps et deux beaux yeux ont conspiré de nouveau contre mon cœur.

Le printemps et deux beaux yeux entraînent mon cœur dans une nouvelle folie. Je crois que les roses et les rossignols sont profondément impliqués dans cette conspiration.

XIII

Ah! je voudrais pleurer, pleurer des larmes d'amour, des larmes pleines d'amertume et de délices, et je crains qu'à la fin mon désir ne soit exaucé.

Ah! la douce misère de l'amour, et la volupté amère de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture joyeuse! dans mon âme à peine guérie.

XIV

Les yeux bleus du printemps regardent du milieu de l'herbe : ce sont les chères violettes que j'ai cueillies pour en faire un bouquet.

Je les cueille, et je pense, et toutes les pensées qui soupirent dans le fond de mon cœur, le rossignol les chante tout haut.

Oui, ce que je pense, il le dit dans ses chants et avec des notes sonores qui retentissent au loin. Mon tendre secret, la forêt tout entière le sait déjà.

XV

Quand tu passes auprès de moi, quand ta robe m'effleure seulement, mon cœur bondit de joie et se précipite sur tes belles traces.

Alors tu te retournes, tu me regardes avec de grands yeux, et mon cœur est si effrayé, qu'il peut à peine te suivre.

XVI

La svelte fleur des eaux se balance rêveuse au mi-

lieu du lac ; l'astre des nuits la salue tout tremblant de langueur et de désir.

Confuse, elle incline sa tête vers les ondes ; soudain elle y voit à ses pieds son pauvre amoureux à la face blême.

XVII

Si tu as de bons yeux, et que tu regardes dans mes chansons, tu y verras une jeune belle qui s'y promène deçà delà.

Si tu as l'oreille fine, tu peux même entendre sa voix, et ses soupirs, son rire, son chant, affoleront ton pauvre cœur.

Avec les lueurs de son regard, avec le timbre de sa voix, elle te troublera comme moi-même, et, rêveur amoureux, tu t'en iras errant par la forêt printanière.

XVIII

Qui te fait errer ainsi dans les nuits de printemps ? Tu as rendu les fleurs folles. Les marguerites sont effarées, les roses sont rouges de honte, les lis sont pâles comme la mort ; elles se

lamentent, elles sont toutes troublées, toutes confuses.

— O chère lune, quelle bégueule engeance que ces fleurs! elles ont raison, j'ai commis une faute grave; mais pouvais-je savoir qu'elles étaient là aux écoutes, lorsqu'enivré d'un amour brûlant, je causais avec les étoiles?

XIX

Avec tes yeux bleus tu me regardes doucement, et moi je deviens si rêveur que je ne puis parler.

C'est à tes yeux bleus que je pense toujours; un océan de pensées bleues inonde mon cœur.

XX

Encore une fois sous le joug est mon cœur récalcitrant, et toute sa vieille rancune s'est évanouie; encore une fois, avec la brise de mai, de tendres sentiments se sont glissés dans mon cœur.

Soir et matin, je me promène encore par les allées les plus fréquentées, et sous chaque chapeau de paille je cherche à apercevoir ma belle bien-aimée.

Encore une fois au bord des vertes ondes, encore

une fois sur le pont, je m'arrête... Ah! peut-être que sa voiture passera ici, et les regards bien-aimés rencontreront les miens.

Encore une fois, dans le murmure de la cascade, j'entends des avis salutaires, et mon cœur comprend ce que disent les blanches ondes.

Encore une fois, dans des sentiers qui s'entrelacent, je me suis perdu en rêvant, et les oiseaux dans les buissons se moquent du fol amoureux.

XXI

La rose embaume, — mais si elle sent les parfums qu'elle exhale, si le rossignol lui-même éprouve ce qui agite notre âme aux doux sanglots de son chant,

Je ne le sais pas. Mais la vérité nous attriste souvent, et lors même que la rose et le rossignol exprimeraient des sentiments qu'ils n'éprouvent point, un tel mensonge serait profitable, comme dans bien des cas.

XXII

C'est parce que je t'aime que je suis forcé de te fuir, d'éviter ton visage... Ne te fâche pas! Ton

visage si beau, si serein, comment s'accorderait-il avec ma triste figure?

C'est parce que je t'aime que ma figure est si pâle, si misérablement amaigrie... Tu finirais par me trouver laid; je veux t'éviter... Ne t'irrite pas!

XXIII

Je vais errant au milieu des fleurs, et moi-même je m'épanouis avec elles; je vais errant comme dans un rêve, et je chancelle à chaque pas.

Oh! soutiens-moi, ma bien-aimée! sans cela, l'ivresse d'amour va me précipiter à tes pieds, et le jardin est plein de monde.

XXIV

Comme au sein des vagues impétueuses tremble l'image de la lune, tandis qu'elle-même chemine, d'un pas sûr et calme, en haut de la voûte céleste,

Ainsi toi, ma bien-aimée, tu poursuis ton chemin, calme et sereine, et c'est bien ton image seule qui tremble au fond de mon cœur, parce que mon cœur est ébranlé.

XXV

Nos cœurs ont conclu la sainte-alliance ; pressés l'un contre l'autre, ils se comprenaient bien.

Seulement, hélas ! la jeune rose qui ornait ta poitrine, cette pauvre alliée, a été presque écrasée par notre entente cordiale.

XXVI

Dis-moi, qui a inventé les horloges, la division du temps, les minutes et les heures ? C'était un homme triste et froid. Il était assis pendant une nuit d'hiver, il réfléchissait, il comptait le trottement familier des souris et le bruit monotone du ver qui ronge le bois en mesure.

Dis-moi, qui a inventé les baisers ? C'était une bouche tout enflammée de bonheur. Elle jetait ses baisers sans penser à autre chose. C'était dans le beau mois de mai ; les fleurs sortaient de la terre, le soleil souriait, les oiseaux chantaient.

XXVII

Comme les œillets embaument ! comme les étoiles, essaim d'abeilles d'or, reluisent et scintillent à travers un ciel de couleur violette !

Dans l'ombre des châtaigniers brille la villa toute blanche et séduisante; j'entends le bruit de la porte vitrée, j'entends le murmure de la plus douce voix.

Frémissements pleins de volupté! charmantes émotions! embrassements tendres et timides! Et les jeunes roses sont aux écoutes, et les rossignols chantent.

XXVII

N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur? n'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards?

La lune ne brillait-elle pas de la même manière à travers les feuilles du berceau qui abritait notre amour? Des dieux de marbre ne faisaient-ils pas au seuil, comme aujourd'hui, une garde silencieuse?

Hélas! je sais comme ils changent, ces beaux rêves trop charmants, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, et à nous fuir, et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si ten-

drement, nous qui nous serrons si tendrement cœur contre cœur.

XXVIII

Les baisers dérobés dans l'ombre et dans l'ombre rendus, ah! ces baisers si doux, comme ils enivrent de bonheur l'âme qui aime!

Bercée de doux souvenirs et de pressentiments plus doux encore, notre âme pense alors à maintes choses aussi des jours à venir.

Mais trop penser est fastidieux quand on s'embrasse; pleure plutôt, chère âme, et soulage-toi par des larmes.

XXIX

Il y avait un vieux roi; son cœur était fatigué, sa tête était grise. Le vieux roi prit une jeune femme.

Il y avait un beau page; sa tête était blonde, son esprit léger. De la robe de soie de la jeune reine le beau page portait la queue.

La vieille chanson, la connais-tu? Elle résonne si doucement, si tristement elle résonne! Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient trop.

XXX

Dans mon cœur refleurissent les images depuis longtemps éteintes... Qu'est-ce qu'il y a dans ta voix qui fait tressaillir mon âme?

Ne dis pas que tu m'aimes! Je sais que tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le printemps et l'amour, doit misérablement périr.

Ne dis pas que tu m'aimes! embrasse-moi seulement et tais-toi; tais-toi et souris, si je te montre demain ce bouquet de roses fanées et flétries.

XXXI

Enivrées du clair de lune, les fleurs du tilleul épanchent leurs parfums, et les bois et les airs retentissent des chants du rossignol.

« Il est doux, ô bien-aimé, de s'asseoir sous ce tilleul, quand les rayons d'or de la lune brillent à travers son feuillage protecteur.

» Regarde cette feuille, tu verras qu'elle a la forme d'un cœur; c'est pour cela qu'entre tous les arbres les amoureux choisissent de préférence le tilleul et aiment à deviser sous son ombre.

» Mais tu souris, comme perdu en des songes

lointains. Parle, ô mon bien-aimé, quels sont les désirs qui germent dans ton cœur?

» — Ah! volontiers, ma mignonne, je t'en ferai l'aveu. Je voudrais qu'une froide bise, venant du nord, soudain nous envoyât une blanche tombée de neige,

» Et que nous, des traîneaux peints de couleurs bariolées, au bruit des grelots sonores, aux claquemens des fouets, nous emportassent, bien enveloppés de fourrures, à travers les plaines et les rivières gelées! »

XXXII

Dans la forêt, au clair de lune, la nuit dernière, je vis passer les elfes. J'entendais retentir leurs cors, j'entendais sonner leurs clochettes.

Ils chevauchaient sur de petits coursiers blancs qui portaient des ramures d'or, et ils fendaient les airs aussi rapidement qu'une troupe effarouchée de cygnes sauvages.

La reine, en passant au galop, me fit un signe de tête et me lança un sourire. Souriait-elle de me voir encor une fois amoureux? ou bien son sourire était-il un présage de mort?

XXXIII

Le matin je t'envoie les violettes que j'ai trouvées dès l'aube dans la forêt, et le soir je t'apporte les roses que j'ai cueillies à l'heure du crépuscule.

Sais-tu ce que pourraient te dire ces belles fleurs dans leur langage symbolique? Sois-moi fidèle dès le matin et aime-moi pendant toutes les nuits.

XXXIV

La lettre que tu m'as écrite ne m'inquiète pas du tout. Tu ne veux plus m'aimer, mais ta lettre est bien longue.

Douze pages d'une écriture serrée et charmante! un petit manuscrit! On n'écrit pas avec tant de soin pour donner congé.

XXXV

Ne crains pas que je trahisse mon amour devant le monde, lorsque mes lèvres, au sujet de ta beauté, débordent en métaphores.

Sous une forêt de fleurs, il est profondément et soigneusement caché, ce secret brûlant, ce feu profond et discret.

Si parfois des étincelles suspectes jaillissent du milieu des roses, — ne crains rien! le monde de nos jours ne croit pas aux flammes véritables, et il prendra tout cela pour de la poésie.

XXXVI

Les bruits dont le printemps remplit le jour, il en remplit aussi mes nuits; ses échos et ses reflets se glissent jusque dans mes songes.

Seulement, comme en un pays de fées, les oiseaux alors chantent des mélodies plus gracieuses, les airs sont plus suaves, le parfum des violettes monte plus ardent, plus voluptueux.

Les roses aussi brillent d'un éclat plus vif; elles portent des gloires d'or, comme les petites têtes d'anges dans les tableaux d'église.

Moi-même il me semble alors que je suis un rossignol et que je chante mon amour à ces roses entourées d'auréoles. Je chante en rêvant de merveilleuses mélodies.

Et tout cela dure jusqu'au moment où je suis réveillé par les rayons de soleil ou par le tapage charmant de ces autres rossignols qui bourdonnent en face de ma fenêtre.

XXXVII

A la voûte du ciel, les étoiles avec leurs petits pieds d'or cheminent tout doucement, tout doucement; elles craignent d'éveiller la terre, qui dort tranquille au sein de la nuit.

Les forêts silencieuses sont là qui écoutent : chaque feuille est une oreille verte! et la montagne, en rêvant, étend son long bras d'ombre.

Mais qui appelle? L'écho de ces accents a retenti dans mon cœur. Était-ce la voix de ma bien-aimée? ou était-ce seulement le rossignol?

XXXVIII

Le printemps est sérieux, ses rêves sont tristes, chaque fleur semble pénétrée de douleur; il y a une mélancolie secrète dans le chant du rossignol.

Oh! ne souris pas, chère belle, ne souris pas si gaiement, si joyeusement! Oh! pleure plutôt; je voudrais avec un baiser essuyer une larme sur ta joue.

XXXIX

Déjà je dois m'arracher du cœur que j'aime si

tendrement, déjà je dois m'en arracher. Si tu savais combien il m'en coûte de partir!

La voiture roule sur le pont qui craque, le fleuve sous le pont coule morne et triste. Encore une fois je dis adieu à mon bonheur, je dis adieu au cœur que j'aime tendrement.

Les étoiles filent au ciel comme si elles fuyaient devant ma douleur. Adieu, ô bien-aimée! dans les pays lointains, partout où je serai, ton image sera dans mon âme.

XL

Les charmants désirs fleurissent et puis se fanent; ils fleurissent encore et se fanent encore; les choses vont ainsi jusqu'à la tombe.

Je sais cela, c'est ce qui me gâte tout amour et toute joie. Mon cœur est si intelligent, mon cœur a tant d'esprit, qu'il en est tout saignant dans ma poitrine.

XLI

L'apect du ciel est comme un visage de vieillard, avec un seul œil rouge et une chevelure flottante de gris nuages.

Abaisse-t-il son regard borgne vers la terre, fleurs et feuilles se flétrissent, et l'amour aussi et les chants doivent se flétrir au fond du cœur de l'homme.

XLII

Ennuyé, morose, le cœur refroidi, je parcours le monde également froid et chagrin. L'automne touche à son terme. Un brouillard enveloppe comme d'un linceul humide les paysages à demi morts.

Les vents sifflent, fouettant de côté et d'autre les feuilles rouges et jaunes qui tombent des arbres. La forêt gémit, la bruyère est couverte d'une vapeur fumante. Voici le pire à présent : il pleut.

XLIII

Les brouillards de la fin de l'automne, comme des songes glacés, s'abattent sur la vallée et sur la plaine. L'orage effeuille les arbres, ils sont nus et chauves comme des spectres.

Il n'y en a qu'un seul, un seul arbre silencieux et triste, qui reste là, couvert de son feuillage; humide

de larmes de douleur, il secoue parfois sa tête verdoyante.

Ah! mon cœur ressemble à ce paysage désert, et cet arbre que je vois là aussi vert qu'aux jours d'été, c'est votre image, madame, l'image de votre inaltérable beauté.

XLIV

Un ciel gris et vulgaire! La ville aussi est toujours la même, toujours se mirant dans l'Elbe, aussi gauche et aussi maussade.

De longs nez qu'on mouche aussi bruyamment et aussi ennuyeusement qu'autrefois! Et cela s'incline avec une dévotion hypocrite, ou cela se gonfle avec outrecuidance!

O contrées du midi! combien j'adore votre beau ciel et vos belles divinités, depuis que j'ai revu ces hommes affreux et cet affreux climat!

LE

RABBIN DE BACHARACH

FRAGMENT

A SON AMI BIEN-AIMÉ

HENRI LAUBE

EST DÉDIÉE CETTE LÉGENDE

DU

RABBIN DE BACHARACH

AVEC MILLE COMPLIMENTS JOYEUX

PAR

L'AUTEUR

Ce récit du *Rabbin de Bacharach*, que Henri Heine appelle *une légende*, est une des premières œuvres sorties de sa main. Il appartient à la même période que ses deux tragédies, *Almansor* et *William Ratcliff*. Un incendie, qui éclata dans la maison de sa mère, dévora le manuscrit tout entier. Henri Heine avait conservé une copie des trois premiers chapitres; il les publia en 1840 dans le quatrième volume d'un recueil de mélanges intitulé *Salon*. Pourquoi le poëte n'a-t-il pas essayé de retrouver dans sa mémoire les aventures du Rabbin? nul ne le sait. Mais ce fragment, tel qu'il est, avec ses figures nobles et ses figures grotesques, avec sa poésie et ses bouffonneries, lui a paru contenir une image assez vive des Juifs du quinzième siècle, puisqu'il l'a recueilli dans ses œuvres. En voyant la sérénité, la tendresse, la poésie du patriotisme et de la foi si délicatement indiquées dans les personnages du Rabbin et de sa compagne, en voyant l'avilissement d'une race par la persécution et la misère décrite en traits poignants dans les figures grotesquement triviales de Stern, de Jacquot, de Schnapper-Ellé, on regrette que l'auteur n'ait pas retrouvé ou refait cette peinture, et conduit à bon terme l'histoire du grave Abraham et de la belle Sara.

LE RABBIN

DE

BACHARACH

I

Au bas de la vallée du Rheingau, les rives du fleuve perdent leur aspect souriant, les montagnes et les rochers, avec leurs ruines romantiques de vieux châteaux, prennent des allures plus hautaines; on voit s'élever une contrée splendide, d'un caractère plus sauvage et plus sérieux. C'est là qu'est située l'antique et sombre ville de Bacharach, semblable à une de ces légendes des anciens temps qui nous font frémir encore. Ces murs aux créneaux édentés, aux tourelles sans fenêtres, dans les lucarnes desquels le vent souffle et les moineaux font leurs nids, ils n'ont pas été toujours aussi dégradés,

aussi délabrés. Ces rues qu'on aperçoit par la porte en ruines sont miserables, laides et boueuses; il y règne un morne silence qu'interrompent seulement par intervalles les cris des enfants, la voix perçante des femmes et le mugissement des vaches. Mais ces murs étaient autrefois de fiers et solides remparts, et dans ces rues étroites s'agitait une population libre, vive et active; on y voyait régner la puissance et le luxe, le plaisir et la souffrance, beaucoup d'amour et beaucoup de haine. Bacharach était jadis un de ces municipes que fondèrent les Romains à l'époque de leur domination sur le Rhin, et bien que les temps suivants aient été très-orageux, bien que cette ville soit tombée plus tard sous la suzeraineté des Hohenstaufen, et en dernier lieu sous celle des Wittelsbach, ses habitants surent cependant suivre l'exemple d'autres cités des bords du Rhin, et se conserver une constitution assez libre. Celle-ci reposait sur l'alliance de deux classes distinctes, celle des anciens habitants, des patriciens, et celle des corporations qui se subdivisait en différents corps de métiers. Ces deux classes aspiraient chacune de son côté à s'emparer exclusivement du pouvoir; de sorte que si au dehors elles étaient so-

lidement unies par une alliance offensive et défensive contre la noblesse rapace qui les avoisinait, elles restaient à l'intérieur constamment divisées par des intérêts contraires. Aussi y avait-il entre elles peu de rapports sociaux, beaucoup de méfiances, souvent même des explosions de colères qui aboutissaient à des voies de fait. Le bailli seigneurial habitait le château élevé de Sareck, et, comme son faucon, il fondait sur la ville lorsqu'on l'appelait, quelquefois même sans être appelé. Le clergé régnait dans l'obscurité par l'obscurantisme. Il y avait là enfin une caste tout à fait isolée, impuissante, exclue peu à peu du droit de cité : c'était une petite communauté juive qui s'était établie à Bacharach du temps même des Romains, et qui, plus tard, à l'époque de la grande persécution des Juifs, avait accueilli dans son sein une foule considérable de coreligionnaires fugitifs.

La grande persécution des Juifs commença avec les croisades; l'acharnement frénétique dont ils étaient l'objet fut poussé à son comble vers le milieu du quatorzième siècle, à la fin de la grande peste, qui, de même que toutes les calamités publiques, fut attribuée à la présence des Juifs ; on pré-

tendait que cette race maudite avait attiré la colère de Dieu et empoisonné les fontaines au moyen des lépreux. La populace irritée, et surtout les hordes des Flagellants, ces hommes et ces femmes qui parcouraient à moitié nus les bords du Rhin et l'Allemagne méridionale en se fouettant eux-mêmes pour faire pénitence et en chantant une hymne folle en l'honneur de Marie, assassinèrent alors les Juifs par milliers; lorsqu'ils ne les tuaient pas, ils les torturaient ou les baptisaient malgré eux. Une autre accusation qui, auparavant déjà et pendant tout le siècle dernier, fit verser beaucoup de sang et causa bien des angoisses, ce fut ce conte ridicule répété souvent jusqu'à satiété dans les chroniques et les légendes : les Juifs, disait-on, volaient des hosties consacrées qu'ils perçaient à coups de couteau jusqu'à ce que le sang en sortît, et immolaient des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans leurs cérémonies nocturnes. Les Juifs, déjà si détestés à cause de leur croyance, de leurs richesses et de leurs créances, étaient à l'époque de ces fêtes tout à fait à la discrétion de leurs ennemis qui pouvaient bien facilement les perdre : on n'avait qu'à répandre le bruit d'un de ces infanticides, ou même

on introduisait furtivement le cadavre sanglant d'un enfant dans la maison d'un Juif condamné par une sorte de wehme secrète ; puis la nuit venue on attaquait la famille en prière, et alors on assassinait, on pillait, on baptisait, et de grands miracles étaient opérés par l'enfant qu'on avait trouvé mort, et que l'Église finissait même par canoniser. Saint Werner est un de ces saints, et c'est pour honorer sa mémoire que fut construite cette magnifique abbaye d'Oberwesel, qui forme maintenant une des plus belles ruines des bords du Rhin, et qui nous charme par la magnificence de son style gothique, par ses longues fenêtres ogivales, ses sculptures et ses piliers qui s'élancent avec fierté jusqu'aux cieux ; la beauté de cette abbaye nous séduit lorsque, par une journée d'été verdoyante et sereine, nous passons devant elle, et que nous n'en connaissons pas l'origine. C'est pour honorer la mémoire de ce saint que trois autres églises furent élevées sur les bords du Rhin et qu'une foule innombrable de Juifs furent tués ou maltraités. Cela se passait en 1287 ; et à Bacharach, où fut construite une de ces églises consacrées à saint Werner, les Juifs eurent alors à souffrir bien des tourments,

bien des souffrances; heureusement, depuis deux siècles ils avaient été épargnés par ces attaques de la fureur populaire, bien qu'ils fussent toujours l'objet de menaces et de rancunes encore assez vives.

Mais plus la haine les opprimait au dehors, plus leur union devenait intime, plus le lien de la famille se resserrait, plus la pitié et la crainte de Dieu jetaient de profondes racines dans les cœurs des Juifs de Bacharach. Le rabbin de cette ville était véritablement un modèle de vie agréable à Dieu. On l'appelait rabbi Abraham; c'était un homme jeune encore mais renommé pour son grand savoir à vingt lieues à la ronde. Il était né dans cette ville, et son père, qui y avait été également rabbin, lui avait prescrit dans ses dernières volontés de se consacrer aux mêmes fonctions et de ne jamais quitter Bacharach, à moins que sa vie ne fût en danger. Cet ordre et une armoire pleine de livres rares ce fut tout ce que lui laissa son père, qui avait vécu dans la pauvreté, ne s'occupant que de l'étude des Écritures. Cependant, le rabbin Abraham était très-riche, il avait épousé la fille unique de son oncle paternel qui avait exercé la profession de joaillier; et celui-ci étant mort, il avait hérité de ses grandes richesses.

Quelques rusés compères de la communauté faisaient allusion à ce fait pour donner à entendre que le Rabbin avait épousé sa femme pour l'argent même qu'elle lui apportait. Mais toutes les femmes étaient d'accord pour protester contre cette accusation; elles retrouvaient dans leur mémoire de vieilles histoires et racontaient que le Rabbin, avant son départ pour l'Espagne, était déjà épris de Sara, de la belle Sara (car c'était ainsi qu'on l'appelait), et que Sara avait été obligée d'attendre pendant sept ans qu'il revînt d'Espagne; qu'il l'avait épousée contre le gré de son père à elle, et en lui mettant au doigt l'anneau nuptial sans lui avoir demandé à elle-même son assentiment. Tout juif, en effet, peut faire d'une jeune fille juive sa femme légitime, s'il réussit à lui mettre une bague au doigt, en disant ces mots : « Je te prends pour ma femme selon la coutume de Moïse et d'Israël. » Lorsqu'il était question du voyage en Espagne, les rusés compères souriaient dans leur barbe d'un air tout particulier, et cela sans doute à cause de certains bruits confus. A l'université de Tolède, le rabbin Abraham avait cultivé, il est vrai, avec assez de zèle l'étude de la loi divine, mais il s'était aussi, disait-on, conformé

extérieurement aux usages chrétiens, et s'était imbu des opinions des libres penseurs, comme ces Juifs d'Espagne qui étaient parvenus alors à un degré de culture extraordinaire; mais dans leur for intérieur ces rusés compères croyaient très-peu à la vérité des bruits auxquels ils faisaient allusion. Car la vie du Rabbin, depuis son retour d'Espagne, était extrêmement pure, pieuse et pleine de gravité; il accomplissait avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule les pratiques les plus minutieuses de sa religion, jeûnant tous les lundis et tous les jeudis, ne mangeant de la viande et ne buvant du vin que les jours de sabbat et les jours de fête. Ses journées s'écoulaient dans la prière et l'étude; le jour il expliquait la loi divine au milieu des disciples que lui attirait la célébrité de son nom, et la nuit il contemplait les astres du ciel ou les yeux de la belle Sara. Le Rabbin n'avait pas d'enfants; cependant la vie et le mouvement ne manquaient pas autour de lui. Le grand salon de sa maison qui se trouvait à côté de la synagogue était ouvert à toute la communauté; on y entrait et on en sortait sans façons; on y faisait de courtes prières, on venait y chercher les nouvelles du jour: on y tenait conseil

quand la communauté était en danger; les enfants y jouaient le matin du jour du sabbat, pendant qu'on lisait dans la synagogue le chapitre de la semaine. C'est là que se réunissaient les cortéges des mariages et des enterrements : on s'y querellait et on s'y réconciliait; celui qui avait froid y trouvait un poële pour se réchauffer, et celui qui avait faim y trouvait la table servie. Autour du Rabbin s'agitaient une foule de parents, de sœurs et de frères, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que ses oncles et tantes qui étaient en même temps ceux de sa femme. Tout cela formait une longue kyrielle de parents, qui tous considéraient le Rabbin comme le chef de la famille, qui allaient et venaient à toute heure dans sa maison, et qui aux grands jours de fête se réunissaient autour de sa table. Ces repas, ces réunions de famille dans la maison du Rabbin, avaient lieu surtout à l'époque de la fête annuelle de la Pâque, fête antique et merveilleuse, que les Juifs célèbrent encore dans le monde entier la veille du quatorzième jour du mois de Nissen, pour conserver à jamais la mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte, et voici comment :

Dès qu'il fait nuit, la maîtresse de la maison al-

lume les flambeaux; elle étend la nappe sur la table, pose au milieu trois des pains plats et sans levain appelés azymes, les recouvre d'une serviette, et met sur cette place élevée six petits plats qui contiennent des mets symboliques, savoir : un œuf, de la laitue, du raifort, un os d'agneau, et un mélange brun de raisins secs, de cannelle et de noix. Le père de famille se met à table avec tous ses parents et toutes les personnes de sa maison et leur lit des passages d'un livre étrange, qu'on appelle la Hagada, mélange bizarre de légendes antiques, d'histoires merveilleuses sur le séjour en Égypte, de récits singuliers, de controverses, de prières et de cantiques pour les fêtes. Un grand souper s'intercale au milieu de cette solennité, et pendant la lecture même, à certains moments déterminés, on goûte aux mets symboliques; c'est aussi selon le même rite qu'on mange de petits morceaux de pain sans levain et qu'on boit quatre coupes de vin rouge. Cette cérémonie, qu'on célèbre le soir, est empreinte d'une sérénité mélancolique, d'une gravité enjouée; elle a quelque chose de mystérieux et de féerique, et le ton traditionnel et chantant avec lequel le père de famille lit la Hagada a quelque chose de si intime et de si

pénétrant, il vous berce d'une manière si maternelle et si brusquement vous réveille, que les Juifs même qui depuis longtemps ont abandonné la foi de leurs pères et ont couru après les plaisirs et les honneurs d'un monde étranger, se sentent remués au plus profond de leurs cœurs lorsque ces anciens accents si connus de la Pâque viennent par hasard frapper leurs oreilles.

Un soir, le rabbin Abraham était assis dans la grande salle de sa maison au milieu de ses parents, de ses élèves et d'autres convives; il célébrait la fête de Pâques. Dans la salle, tout brillait d'un éclat plus vif que d'ordinaire. Sur la table on avait étendu un tapis de soie brodé de diverses couleurs dont les franges d'or pendaient jusqu'à terre; le cœur s'épanouissait aux doux reflets des petites assiettes qui contenaient les mets symboliques et des hautes coupes remplies de vin, ornées de simples sujets ciselés empruntés à l'Histoire Sainte. Les hommes étaient en manteaux noirs et portaient des chapeaux plats et noirs et des rabats blancs; les femmes, vêtues de robes singulièrement luisantes en étoffes de Lombardie, portaient sur leurs têtes et à leurs cous leurs parures d'or et de perles; et la

lampe d'argent consacrée aux jours de sabbat versait sa lumière éblouissante sur les visages contents et recueillis des vieillards et des jeunes gens. Le rabbin Abraham était assis sur des coussins de velours pourpre, occupant un siége plus élevé que les autres, le dos appuyé, comme l'usage l'exige, et il lisait la Hagada en chantant; et l'assemblée bigarrée l'accompagnait ou lui répondait, quand on arrivait à certains passages. Le Rabbin portait également son habit noir des jours de fête; sa physionomie noble et un peu sévère avait plus de douceur que d'habitude; ses lèvres s'avançaient souriantes sous sa barbe brune comme si elles avaient à raconter une foule de choses gracieuses, et dans son regard on voyait se dessiner vaguement d'heureux souvenirs et d'heureux pressentiments. La belle Sara, assise à côté de lui sur un siége de velours aussi élevé que le sien, ne portait en sa qualité de maîtresse de maison aucuns de ses joyaux; une étoffe de toile blanche entourait seule sa taille élancée et encadrait son pieux visage. Ce visage était d'une beauté touchante; en général la beauté des juives a un caractère tout particulièrement touchant; la conscience qu'elles ont de la misère pro-

fonde, de l'amère ignominie et des dangers de toutes sortes au milieu desquels vivent leur parents et leurs amis, répand sur leur gracieuse physionomie un air de tendresse souffrante, de crainte affectueuse et attentive qui exerce un charme singulier. Telle était la belle Sara, assise près de son mari sur les yeux duquel elle fixait constamment ses regards. De temps à autre elle regardait aussi dans la Hagada qui était ouverte devant elle. C'était un beau livre de parchemin relié en velours et en or, vieil héritage de son grand-père où se trouvaient d'anciennes taches de vin à demi effacées par les années, et qui contenait une foule d'images coloriées d'une main hardie, images qu'elle avait contemplées avec tant de plaisir dans son enfance le soir de la fête de Pâques, et qui représentaient toutes sortes d'histoires tirées de la Bible : Abraham brisant avec le marteau les idoles de pierre de son père; les anges descendant vers lui; Moïse tuant Mizri; Pharaon assis sur un trône magnifique; les grenouilles ne lui laissant pas de repos même à table; le même Pharaon se noyant, grâce à Dieu, dans les flots; les enfants d'Israël traversant avec précaution la mer Rouge, puis s'arrêtant la bouche béante

devant le mont Sinaï, avec leurs brebis, leurs vaches et leurs bœufs; puis le pieux roi David jouant de la harpe, et enfin Jérusalem avec les tours et le pinacle de son temple resplendissant aux rayons du soleil.

La seconde coupe était déjà vide; les visages devenaient de plus en plus joyeux et les voix plus vibrantes; le Rabbin prit un des pains sans levain, le leva en l'air en saluant gaiement l'assemblée et lut dans la Hagada les paroles qui suivent : « Voici la nourriture que nos pères ont mangée en Egypte! Que tous ceux qui ont faim viennent et mangent! Que tous ceux qui sont affligés viennent prendre part à notre joie paschale! Cette année nous célébrons cette fête ici; mais l'année qui vient ce sera dans le pays d'Israël. Cette année nous la célébrons encore dans l'esclavage; mais l'année qui vient, nous la célébrerons en fils de la liberté! »

Alors la porte de la salle s'ouvrit et on vit entrer deux hommes grands et pâles, enveloppés de très-larges manteaux. « Que la paix soit avec vous! dit l'un d'eux; nous sommes coreligionnaires; nous sommes en voyage; et nous voudrions célébrer la Pâque à votre foyer. » Le Rabbin leur répondit à l'in-

stant même avec affabilité : « Que la paix soit avec vous! venez vous asseoir près de moi. » Aussitôt les deux étrangers se mirent à table et le Rabbin continua la lecture. Quelquefois, pendant que les autres étaient encore occupés à répéter ses paroles, il lançait à sa femme quelques mots affectueux. Faisant allusion à une ancienne plaisanterie d'après laquelle un père de famille israélite se considère ce soir-là comme un roi : « Réjouis-toi, ma reine, » lui dit-il. Mais elle lui répondit en souriant d'un air mélancolique : « Hélas! il nous manque un prince ; » elle voulait dire : le fils de la maison, celui qui, ainsi que l'exige un des passages de la Hagada, doit demander à son père, se servant des termes sacramentels : « Quel est le sens de cette fête? » Le Rabbin, sans lui rien dire, se contente de lui montrer du doigt, à la page même où le livre était ouvert, une image d'une grâce infinie, où l'on voyait les trois anges venant vers Abraham et lui annonçant que Sara, son épouse, lui donnerait un fils, tandis que celle-ci, avec un air de ruse féminine, se tient derrière la porte de la tente pour épier l'entretien. A ce signe muet les joues de la belle Sara se colorèrent du plus vif incarnat ; elle baissa les yeux, puis les

releva gracieusement pour regarder son mari qui continuait de lire en chantant l'histoire merveilleuse des quatre rabbins, Jésua, Eliézer, Akiba et Tarphen, lesquels étaient restés le dos appuyé sur leurs siéges pendant toute la nuit, en s'entretenant de la sortie d'Égypte et de la délivrance des enfants d'Israël, jusqu'au moment où leurs élèves vinrent leur dire qu'il faisait jour et qu'on lisait déjà la grande prière du matin à la synagogue.

Pendant que la belle Sara écoutait avec recueillement, les yeux constamment fixés sur son mari, elle vit tout à coup le visage de celui-ci se contracter, comme glacé par l'épouvante; le sang avait disparu de ses joues et de ses lèvres; ses yeux étaient écarquillés, son regard fixe; mais presque au même instant elle vit ses traits reprendre leur calme et leur sérénité, ses lèvres et ses joues se colorèrent de nouveau; il promenait gaiement ses regards autour de lui, et même une humeur folle qui lui était tout à fait étrangère, semblait s'être emparée de tout son être. La belle Sara fut effrayée comme elle ne l'avait jamais été; une terreur secrète glaça son sang dans ses veines, moins à cause des signes de muette épouvante qu'elle avait aperçus un instant sur le visage

de son mari qu'à cause de la gaieté à laquelle il se livrait maintenant et qui peu à peu se changeait en transports de joie extravagante. Le Rabbin repoussait en jouant sa barrette d'une oreille à l'autre; il tirait sa barbe et la frisait d'une manière tout à fait comique; il chantait le texte de la Hagada sur un air de vaudeville; enfin, arrivé à l'énumération des plaies d'Égypte, où, après avoir trempé l'index dans la coupe pleine, on jette à terre la goutte qui y reste suspendue, le Rabbin aspergea les jeunes filles de vin rouge; quelles plaintes alors au sujet des collerettes perdues, et bientôt que de bruyants éclats de rire! La belle Sara se sentait de plus en plus alarmée par cette gaieté convulsive et intarissable de son mari, et le cœur oppressé par une anxiété inexprimable, elle contemplait cette mêlée confuse qui bourdonnait à ses oreilles, ces hommes et ces femmes éclairés de reflets bizarres, les uns se balançant mollement sur leurs siéges, d'autres grignottant les pains minces de la Pâque ou savourant leur vin, d'autres causant ensemble ou chantant à haute voix, tous extrêmement satisfaits.

Alors vint le moment du souper; tous se levèrent pour se laver les mains, et la belle Sara alla cher-

cher la grande cuvette d'argent ornée de riches figures en or ciselé, qu'elle tint devant chacun des convives pendant qu'on lui versait de l'eau sur les mains. Lorsque le tour du Rabbin fut venu, pendant qu'elle lui rendait ce service, il lui fit signe des yeux d'une manière expressive, et s'esquiva par la porte. La belle Sara le rejoignit aussitôt; le Rabbin prit vivement sa femme par la main; il l'entraîna en toute hâte à travers les rues sombres de Bacharach, franchit d'un pas rapide la porte de la ville et arriva à la grande route qui longe le Rhin et conduit à Bingen.

C'était une de ces nuits de printemps qui sont assez tièdes et étincelantes d'étoiles, mais qui remplissent l'âme de frissons étranges. Les fleurs exhalaient une odeur de cadavre; les oiseaux gazouillaient sur un ton à la fois moqueur et inquiet; la lune lançait sournoisement des échappées de lumière blafarde sur le fleuve sombre qui s'écoulait en murmurant; les hautes masses de rochers de la rive ressemblaient à un géant branlant la tête d'un air menaçant; le gardien de la tour du château de Strahleck tirait de son cor des accents mélancoliques, pendant que de son côté, la petite cloche de

l'église de Saint-Werner faisait entendre les notes claires et rapides de son glas funèbre. La belle Sara portait de la main droite la cuvette d'argent; le Rabbin tenait encore sa main gauche, et elle sentait que les doigts de son mari étaient glacés, que son bras tremblait; mais elle le suivait en silence, soit qu'elle fût habituée de tout temps à lui obéir aveuglément et sans le questionner, soit que son anxiété lui eût enlevé l'usage de la parole.

Au-dessous du château de Sonneck, vis-à-vis de Lorch, à peu près à l'endroit où se trouve à présent le petit village de Niederrheinbach, est un plateau formé par des rochers qui s'élèvent en ligne courbe au-dessus du Rhin. Le rabbin Abraham le gravit avec sa femme, regarda de tous côtés autour de lui, et levant les yeux, contempla fixement les étoiles. Transie et agitée par une angoisse mortelle, la belle Sara, debout près de son mari, considérait son visage pâle que la clarté de la lune faisait ressembler à un spectre et sur lequel se dessinaient en mouvements convulsifs, la douleur, la crainte, le recueillement et la fureur. Mais tout à coup le Rabbin prit la cuvette d'argent qu'elle portait, et la jeta dans le Rhin où elle tomba après avoir rebondi

en résonnant sur les rochers. Alors, ne pouvant supporter plus longtemps une aussi horrible anxiété : « Schadaï, Dieu miséricordieux ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de son mari, explique-moi enfin cette sombre énigme. »

Le Rabbin, incapable de parler, agita plusieurs fois ses lèvres sans pouvoir proférer un son. Enfin, il s'écria : « Vois-tu l'Ange de la mort? Là-bas, il plane sur la ville ! mais nous, nous avons échappé à son glaive. » Et d'une voix toute frémissante encore d'épouvante, il lui raconta ce qui s'était passé. Pendant qu'il était de bonne humeur et qu'il chantait la Hagada, assis et le dos appuyé sur son siége, ayant regardé par hasard sous la table, il avait aperçu à ses pieds le cadavre sanglant d'un enfant. « Je remarquai alors, continua le Rabbin, que deux de nos hôtes, les derniers venus, n'appartenaient pas à la famille d'Israël, mais à l'assemblée des impies qui s'étaient concertés pour introduire furtivement ce cadavre dans notre maison, afin de nous accuser d'infanticide et d'exciter le peuple à nous piller et à nous assassiner. Je ne pouvais laisser voir que j'avais pénétré cette œuvre de ténèbres ; je n'aurais fait que hâter ma perte, et la ruse seule nous

a sauvés tous deux. C'était de mon sang que voulaient s'abreuver ces infâmes; c'était à moi seul qu'ils en voulaient; je leur ai échappé, et ils se contenteront de mon or et de mon argent. Viens avec moi, belle Sara; allons dans un autre pays. Laissons le malheur derrière nous; pour qu'il ne nous poursuive pas, je lui ai jeté cette cuvette d'argent, dernier reste de ma fortune, destiné à l'apaiser. Le Dieu de nos pères ne nous abandonnera pas!... Descends, tu es fatiguée; en bas nous trouverons le silencieux Guillaume dans sa barque; il nous fera remonter le Rhin. »

La belle Sara restait sans voix; ses membres étaient brisés; elle s'affaissa entre les bras du Rabbin qui la porta vers la rive en descendant lentement. Là se trouvait le silencieux Guillaume, jeune sourd-muet d'une beauté remarquable. Il exerçait la profession de pêcheur pour subvenir aux besoins de sa mère adoptive qui demeurait dans le voisinage du Rabbin, et il avait amarré sa barque en cet endroit. Il sembla deviner à l'instant même l'intention du Rabbin; on eût dit même qu'il l'avait attendu; ses lèvres fermées exprimaient la plus douce compassion; ses grands yeux bleus

s'arrêtèrent avec une expression profonde sur la belle Sara, et il la porta avec précaution dans sa barque.

Le regard du jeune muet réveilla la belle Sara de sa stupeur; elle sentit à l'instant que tout ce que son mari lui avait raconté n'était pas un vain rêve, et des torrents de larmes amères se répandirent sur son visage devenu aussi blanc que son vêtement. Elle était assise maintenant au milieu de la barque, semblable à une statue de marbre éplorée; à côté d'elle étaient assis son mari et le silencieux Guillaume qui ramaient tous deux avec ardeur.

Qu'on l'attribue au bruit monotone des rames, au balancement de l'esquif ou aux senteurs embaumées des montagnes de la rive ornées d'une riante végétation, toujours est-il que l'homme même le plus affligé éprouve un étrange soulagement à ses douleurs, lorsque par une nuit de printemps il vogue dans une barque legère sur les flots limpides de ce beau fleuve. En vérité, le vieux Rhin ressemble à un bon père qui ne peut pas souffrir que ses enfants pleurent; il sèche leurs larmes; il les berce dans ses bras fidèles; il leur récite ses

plus beaux contes, il leur promet son or, ses plus riches trésors, peut-être même l'antique trésor perdu des Niebelungen. Les larmes de la belle Sara coulaient de plus en plus douces; ses plus violentes douleurs étaient emportées par les vagues murmurantes; la nuit perdait sa sombre horreur, et les monts du pays natal la saluaient comme pour lui faire de tendres adieux. Mais la montagne qui lui envoyait le salut le plus affectueux, c'était le Kédrich, sa montagne favorite; éclairée d'une manière bizarre par les rayons de la lune, il semblait qu'il y eût encore sur son sommet une noble demoiselle étendant les bras en signe d'angoisse; on eût dit qu'une foule de petits nains agiles sortaient en grimpant des fentes des rochers, et qu'un cavalier lancé au grand galop gravissait la montagne. La belle Sara, se laissant aller à ces impressions, se sentait redevenir petite fille; elle se voyait assise sur les genoux de sa tante de Lorch et celle-ci lui racontait la belle aventure du hardi chevalier qui délivrait la pauvre demoiselle enlevée par les nains, avec d'autres histoires véritables où il était question de la merveilleuse vallée de Wisperthal en face de laquelle elle passait et où les oiseaux parlent un

langage tout à fait raisonnable; elle lui parlait du pays des pains d'épice où vont les enfants obéissants, elle lui contait des histoires de princesses enchantées, d'arbres qui chantent, de châteaux de verre, de ponts d'or, de nixes souriants. Mais au milieu de tous ces jolis contes qui commençaient à vivre, à retentir à ses oreilles et à briller à ses yeux, la belle Sara entendit la voix grondeuse de son père reprochant à la pauvre tante de faire entrer tant de folles idées dans la tête de cette enfant. Aussitôt il lui sembla qu'on l'asseyait sur le petit banc devant le fauteuil de velours de son père, qui de sa main caressait doucement sa longue chevelure, puis souriait en promenant autour de lui des regards satisfaits et en se balançant mollement dans la vaste robe de chambre de soie bleue réservée pour les jours de sabbat... Oui, ce devait bien être un jour de sabbat; car la nappe à fleurs était étendue sur la table; dans la chambre tous les meubles brillaient si bien qu'on aurait pu s'y mirer; le serviteur de la communauté, homme à barbe blanche, était assis à côté de son père, mangeant des raisins de Corinthe et parlant hébreu; puis le petit Abraham entrait avec un gros livre énorme et demandait modeste-

ment à son oncle la permission d'expliquer un chapitre de l'Écriture sainte, afin que son oncle pût se convaincre par lui même qu'il avait appris beaucoup de choses pendant la semaine et qu'il méritait beaucoup d'éloges avec une grosse part de gâteau. Alors le petit garçon posait le livre sur le large bras du fauteuil et expliquait l'histoire de Jacob et de Rachel; Jacob élevant la voix et pleurant abondamment lorsqu'il aperçut pour la première fois sa petite cousine Rachel, ses causeries familières avec elle à la fontaine, les sept années pendant lesquelles il dut servir pour l'obtenir, la rapidité avec laquelle elles s'écoulèrent pour lui, et son mariage avec Rachel, et son amour pour elle, cet amour qui dura toujours, toujours... Tout à coup la belle Sara se souvint aussi qu'à ce moment son père s'écria d'un air joyeux : « Et toi, ne veux-tu pas également épouser ta petite cousine Sara? » A quoi le petit Abraham répondit d'un air sérieux : « Oui, je le veux, et elle devra attendre sept ans. » Ces images traversaient comme des lueurs indécises l'âme de la belle Sara; elle se voyait, elle et son petit cousin, qui était maintenant si grand et qui était devenu son mari, jouant ensemble à des jeux enfan-

19

tins sous le tabernacle, et s'amusant à regarder les tapisseries, les fleurs, les miroirs et les pommes dorées, le petit Abraham causant de plus en plus tendrement avec elle, puis devenant peu à peu plus grand et plus grondeur, et enfin tout à fait grand et tout à fait grondeur... Enfin, un samedi soir qu'elle est assise seule dans sa chambre, pendant que la lune brille à travers sa fenêtre, tout à coup la porte s'ouvre et son cousin Abraham entre brusquement en habits de voyage et pâle comme la mort; il saisit sa main, lui met au doigt une bague d'or en disant d'un ton solennel : « En te donnant cet anneau, je te prends pour femme selon les lois de Moïse et d'Israël... Mais maintenant, ajoute-t-il en tremblant, maintenant il faut que je parte pour l'Espagne. Adieu, tu m'attendras sept ans ! » et il sort précipitamment et la belle Sara raconte tout cela en pleurant à son père... Celui-ci est furieux et pousse de grands cris. « Coupe tes cheveux ; car tu es une femme mariée ! » — Il veut prendre un cheval et courir après Abraham pour lui arracher de force une lettre de divorce; mais celui-ci est déjà loin; le père revient chez lui sans proférer une parole, et pendant que la belle Sara l'aide à ôter ses bottes de

voyage, elle lui dit pour le calmer qu'Abraham reviendra dans sept ans; alors son père lui répond en se laissant aller à des imprécations violentes : « Pendant sept ans vous irez mendier ! » et bientôt après il meurt.

Ainsi les vieilles histoires, comme des ombres chinoises, traversaient rapidement l'âme de la belle Sara; les images se confondaient en un bizarre mélange au milieu duquel apparaissaient des visages barbus à demi familiers, à demi étrangers, et de grandes fleurs avec des feuilles d'une dimension fabuleuse; il lui semblait aussi que le Rhin murmurait les mélodies de la Hagada, et que toutes les figures dont parlent ces mélodies surgissaient du sein des flots, grandes comme nature, mais grimaçantes, extravagantes : Abraham le patriarche brisait timidement les idoles qui toujours se reformaient d'elles-mêmes; Mizri se défendait en désespéré contre Moïse furieux; le mont Sinaï lançait des éclairs et des flammes; le roi Pharaon fendait les flots de la mer Rouge en tenant dans sa bouche, avec ses dents, le diadême d'or échancré; derrière lui nageaient des grenouilles à face humaine, et les ondes écumaient, et les vagues mugissaient, et une

noire main de géant sortait des eaux avec un geste menaçant.

Cette main, c'était la *Tour aux rats* de l'evêque Hatton et la barque fendait en ce moment le tourbillon de Bingen. A demi tirée de sa rêverie par la secousse, la belle Sara porte ses regards vers les montagnes du rivage, au sommet desquelles étincelaient les lumières du château tandis qu'à leur pied couraient les brumes de la nuit blanchies par la lune. Tout à coup, il lui semble voir ses amis, ses parents, (vision effroyable!) courir le long du fleuve avec des faces de cadavres et de longs linceuls blancs qui flottent... un voile noir s'abat sur ses yeux, un torrent glacé roule dans son âme, et elle entend, comme dans un rêve, la prière de nuit que le rabbin récite d'une voix lente, d'une voix pleine d'angoisses, comme on la dit près d'un malade qui va mourir. Elle bégaie encore ces paroles : « Dix mille à sa droite, dix mille à sa gauche, pour protéger le roi contre les embûches de la nuit... »

Mais soudain, terreurs et ténèbres s'évanouissent; le sombre rideau du ciel se déchire; dans les hauteurs apparaît la ville sainte, Jérusalem avec ses

tours et ses portes; le temple est là, le temple d'or, magnifique, éblouissant, et sur le vestibule la belle Sara aperçoit son vieux père, vêtu de sa robe jaune du sabbat, triomphant de plaisir et la joie dans les yeux. Aux fenêtres cintrées de l'édifice, ses parents, ses amis, la saluaient de loin; dans le sanctuaire était agenouillé le pieux roi David avec son manteau de pourpre et sa couronne étincelante; son chant et sa harpe retentissaient mélodieusement et la belle Sara s'endormit avec un sourire de béatitude.

II

Lorsque la belle Sara ouvrit les yeux, elle fut presque éblouie par les rayons du soleil. Les tours d'une grande ville s'élevaient dans les airs, et le silencieux Wilhelm, debout au milieu de la barque, l'aviron à la main, la conduisait à travers la foule joyeuse des bâtiments pavoisés de flammes de toute couleur; ici, l'équipage oisif les regardait passer; là

des centaines de mains étaient occupées à décharger les caisses, les ballots, les barriques, que des petites embarcations portaient au rivage, tout cela au milieu d'un bruit étourdissant, holà des mariniers, appels des marchands, cris des douaniers qui, dans leurs habits rouges, avec leurs bâtons blancs et leurs faces pâles, sautaient de bateau en bateau.

« Oui, belle Sara, — dit le Rabbin à sa femme avec un sourire de satisfaction, — tu as devant toi la ville de Francfort célèbre dans le monde entier, l'impériale ville libre de Francfort sur le Mein, et c'est sur le Mein que nous naviguons en ce moment. Ces maisons riantes, entourées de vertes collines, c'est Sachsenhausen où Gumpertz le boiteux allait chercher la myrrhe pour la fête des tabernacles. Ici, tu vois le solide pont du Mein avec ses treize arches, où circulent en sûreté des milliers de piétons, de chevaux, de voitures; au milieu s'élève la maisonnette où habite le Juif baptisé (c'est la petite tante Taübchen qui nous a conté cela), un juif baptisé qui paie six liards au nom de la communauté juive à quiconque lui apporte un rat mort, la communauté juive étant obligée de livrer tous les ans cinq mille queues de rat au conseil municipal. »

Cette guerre que les juifs de Francfort sont obligés de faire aux rats fit rire aux éclats la belle Sara. La claire lumière du soleil et le monde si nouveau, si varié, qui surgissait devant elle, avaient effacé de son âme toutes les sombres et horribles impressions de la nuit précédente; et lorsque, la barque abordant au rivage, elle fut portée à terre par son mari et le silencieux Wilhelm, elle se sentit comme pénétrée d'une sécurité joyeuse. Quant au silencieux Wilhelm, il tint longtemps ses beaux yeux d'un bleu profond attachés sur son visage avec une impression moitié inquiète, moitié joyeuse, puis ayant jeté encore au Rabbin un coup d'œil significatif, il sauta dans la barque et ne tarda pas à disparaître.

« Le silencieux Wilhelm ressemble beaucoup au frère que j'ai perdu, dit la belle Sara.» — « Les anges se ressemblent tous,» répondit doucement le Rabbin, puis, prenant la main de sa femme, il la conduisit à travers la foule qui couvrait les bords du fleuve. C'était la foire de Pâques, et nombre de baraques de bois avaient été construites pour la circonstance. Quand ils eurent pénétré dans l'intérieur de la ville par la sombre porte du Mein, ils n'y trouvèrent pas moins de bruit et de mouvement. Ici, dans une rue

étroite, on ne voyait que boutiques serrées les unes contre les autres. Les maisons, comme dans toute la ville, étaient exclusivement disposées pour le commerce ; point de fenêtres aux rez-de-chaussée, mais de larges portes à plein cintre qui laissaient pénétrer les regards dans l'intérieur et permettaient aux passants de voir distinctement les marchandises étalées. Quelle fut la surprise de la belle Sara à la vue de cette énorme quantité d'objets précieux dont elle ne soupçonnait pas seulement la magnificence ! Ici, se tenaient les Vénitiens déployant tout le luxe de l'Orient et de l'Italie ; la belle Sara, immobile et comme enchaînée par l'extase, ne pouvait se lasser de contempler ces merveilles, parures et bijoux, bonnets et corsets de mille couleurs, bracelets et colliers d'or, tout cet atirail de la coquetterie que les femmes admirent si volontiers et dont elles se couvrent plus volontiers encore. Les étoffes de velours et de soie toutes couvertes de riches broderies semblaient vouloir engager la conversation avec la belle Sara et lui remettre en mémoire toute sorte de choses merveilleuses ; il lui semblait qu'elle était redevenue une petite fille, que sa bonne tante Taübchen, accomplissant enfin sa promesse, l'avait

conduite à la foire de Francfort, et qu'elle était là devant les belles robes dont on lui avait parlé. Déjà elle se demandait avec une joie intime ce qu'elle emporterait à Bacharach, à laquelle de ses deux petites cousines siérait le mieux la ceinture de soie couleur du ciel; serait-ce à la petite Blümchen ou à la petite Vögelchen? elle se demandait si la petite culotte verte irait au petit Gottschalk... Mais tout à coup elle se dit à elle-même : « Ah! seigneur Dieu! depuis le temps que je les ai vus, ils sont devenus grands et on les a égorgés hier! » Elle tressaillit, et les images de la nuit avec leurs épouvantements allaient se redresser à ses yeux; mais les robes brodées d'or lui adressaient par leurs milliers d'étincelles des milliers de regards fripons et effaçaient de son cœur toute impression sinistre. Lorsqu'elle leva les regards vers le visage de son mari, elle le trouva sans nuage, sans ombre, empreint de cette douceur grave qui lui était habituelle. « Ferme tes yeux, belle Sara » dit le Rabbin, et il emmena sa femme à travers la foule.

Quelle vie! quel mouvement! En première ligne, les négociants qui trafiquent entre eux à grand bruit, ou se parlent à eux-mêmes en comptant sur leurs

doigts, ou, suivis de commissionnaires chargés par-dessus tête qui trottent derrière eux comme des bassets, font porter leurs emplettes à l'hôtel. Puis des gens qui ne sont venus que par curiosité, on le voit à leur visage. Ici, à son manteau rouge et à son collier d'or, on reconnaît le sénateur à large carrure. Là, le pourpoint noir et bien étoffé révèle l'honorable et fier patricien. Le morion de fer, la casaque de cuir jaune, les énormes éperons qui résonnent sur le pavé indiquent le soldat de la grosse cavalerie. Plus loin, sous le bonnet de velours découpé en pointe sur le front, se cache le visage rose d'une jeune fille, et derrière elle s'empressent, comme des chiens courant en chasse, plusieurs godelureaux, cavaliers accomplis en vérité, avec leurs barrettes empanachées, leurs souliers pointus et tapageurs, leurs vête ments de soie mi-partie, verts d'un côté, rouges de l'autre, ou bien rayés ici des couleurs de l'arc en ciel et là marquetés de carreaux de toute nuance, de telle sorte qu'on les dirait coupés en deux, ces plaisants drôles! Entraîné par le courant de la foule, le Rabbin arriva jusqu'au *Roemer* avec sa femme. C'est la grande place de la ville, entourée de hautes maisons à pignon; son nom lui vient d'un vaste

hôtel à l'enseigne du *Romain* (*Zum Roemer*), que le magistrat a acheté pour en faire l'hôtel-de-ville. C'est dans cet édifice que se faisait l'élection des Empereurs d'Allemagne, et sur la place furent célébrés souvent des tournois. L'empereur Maximilien, qui aimait passionnément les jeux de la chevalerie, se trouvait alors à Francfort et la veille on avait organisé en son honneur un grand carrousel devant le *Roemer*. Près des barrières de bois que des charpentiers étaient occupés à démonter, beaucoup d'oisifs attroupés se racontaient encore les incidents de la veille : comment le duc de Brunswick et le margrave de Brandebourg s'étaient élancés l'un contre l'autre au bruit des trompettes et des clairons ; comment messire Walter le Gueux avait désarçonné le chevalier de l'Ours par un coup si terrible que les éclats de sa lance avaient volé dans les airs, tandis que le roi Max, aux cheveux blonds, à la longue taille, se tenait debout sur le balcon au milieu de ses courtisans et se frottait les mains d'un air joyeux. Les tentures en brocard d'or étaient encore suspendues aux appuis du balcon et des croisées en ogive de l'hôtel-de-ville. Les autres maisons de la place étaient également décorées et

couvertes d'écussons ; on remarquait surtout l'hôtel du Limbourg, avec une bannière représentant une jeune fille qui porte à la main un épervier, tandis qu'un singe lui présente un miroir. Au balcon de cet hôtel se tenaient maints chevaliers et maintes dames, causant, souriant, promenant leurs regards sur la foule qui formait toute sorte de groupes variés et de cortéges bizarres. Quelle foule de flâneurs de toute condition et de tout âge se pressait sur la place pour satisfaire sa curiosité ! on riait, on pleurait, on volait, on se pinçait les côtes, on poussait mille exclamations, et au milieu de ce bruit éclatait la trompette sourde du médecin qui, enveloppé de son manteau rouge, debout sur une estrade avec son paillasse et son singe, proclamait lui-même ses talents à son de trompe (c'est le cas de le dire), exaltait ses opiats et ses drogues, ou bien examinait d'un air grave un verre d'urine que lui présentait une vieille femme, ou bien encore se préparait à arracher une molaire à un pauvre paysan. Deux maîtres d'armes, tourbillonnant dans leurs bandelettes bariolées et agitant leurs fleurets, se rencontraient comme par hasard et fondaient l'un sur l'autre avec une colère simulée. Après avoir fer-

raillé longtemps ils se déclarèrent réciproquement invincibles et recueillirent quelques *pfennings*. Voici venir maintenant, tambours et fifres en tête, la corporation nouvellement organisée des archers. Puis, sous la conduite du *Stocker* tenant en main une bannière rouge, défile une troupe de demoiselles nomades; elles viennent de la maison de Würzbourg à l'enseigne de l'Ane et se dirigent vers la Rosenthal où la très-honorable autorité a préparé leur quartier-général pour toute la durée de la foire. « Ferme les yeux, belle Sara ! » disait le Rabbin. Car ces créatures fantastiques et peu vêtues (il y en avait parmi elles de fort jolies) se permettaient les gestes les plus libertins, étalaient leurs blanches gorges impudiques, provoquaient les passants par de cyniques paroles, agitaient leurs longs bâtons de voyage, puis, les enfourchant comme des chevaux de bois, descendaient par la porte Sainte-Catherine en chantant d'une voix criarde la chanson des sorcières :

Où donc est-il, le bouc, la noire bête ?
Le bouc d'enfer manque-t-il à la fête?
Eh bien! montons, montons, montons
A cheval sur nos longs bâtons!

Ce charivari qu'on entendait dans le lointain finit par se perdre dans la psalmodie solennelle d'une procession qui s'approchait. C'était un cortége lugubre de moines, têtes nues et pieds nus, portant les uns des cierges allumés, les autres des bannières avec des images de Saints, ceux-là des crucifix d'argent. A leur tête marchaient de jeunes garçons vêtus de surplis blancs par dessus leurs soutanelles rouges et balançant des encensoirs qui fumaient. Au milieu du cortége, sous un dais magnifique, on voyait des ecclésiastiques en rochet blanc garni de riches dentelles, avec des étoles en soie de couleurs bariolées; l'un d'eux portait un vase d'or en forme de soleil, et arrivé près d'une niche consacrée à l'angle de la place, il souleva le vase d'or du côté de la sainte image, en prononçant des mots latins à demi criés, à demi chantés... en même temps résonna une clochette; la foule se tut, s'agenouilla et fit le signe de la croix. Mais le Rabbin dit à sa femme : « Ferme les yeux, belle Sara. » — Et d'un mouvement rapide il l'entraîna vers une petite ruelle, lui fit traverser un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, et la conduisit vers une place déserte, un lieu presque sauvage qui séparait le

nouveau quartier des Juifs du reste de la ville.

Antérieurement à cette époque, les Juifs demeuraient entre la cathédrale et les bords du Mein, c'est-à-dire depuis le pont jusqu'au Lumpen-brunnen et depuis le Mehlveg jusqu'à l'église Saint-Barthélemy; mais les prêtres catholiques ayant obtenu une bulle du pape qui défendait aux enfants d'Israël d'habiter si près de la cathédrale, le magistrat leur accorda sur le Wollgraben un terrain où ils construisirent le ghetto actuel. Il était entouré de solides murailles, avec des chaînes de fer tendues devant les portes pour protéger Israël contre les irruptions du peuple. Car ici, comme partout alors, les Juifs vivaient dans l'oppression et l'angoisse, n'ayant pas, ainsi qu'aujourd'hui, oublié des souffrances toutes récentes encore. En 1240, la populace déchaînée en avait fait un effroyable carnage; c'est ce qu'on appela *le premier massacre des Juifs*. En 1340, les Flagellants, ayant mis le feu à la ville en la traversant, accusèrent les israélites; le peuple exaspéré en égorgea un grand nombre et fit périr les autres dans les flammes de leurs maisons incendiées : ce fut *le deuxième massacre des Juifs*. Plus tard, on menaça les Juifs de nouveaux massacres semblables; pen-

dant les dissensions intestines qui troublèrent la cité, notamment au sujet d'un différend survenu entre le sénat et les corporations, la populace chrétienne fut plusieurs fois sur le point de prendre d'assaut la ville juive. Le Ghetto avait deux portes; on les fermait en dehors les jours de fêtes catholiques, on les fermait en dedans les jours des cérémonies israélites. A chacune d'elles s'élevait un corps-de-garde avec un poste de soldats de la ville.

Au moment où le Rabbin arrivait avec sa femme à l'une de ces portes, les lansquenets, comme on pouvait le voir par les fenêtres ouvertes, étaient étendus tout de leur long sur le lit du corps-de-garde, tandis que le tambour, assis au seuil, en plein soleil, exécutait des fantaisies sur la grosse caisse. C'était une lourde et épaisse figure. Le pourpoint et les hauts-de-chausses, en drap couleur de feu, bouffant aux bras et aux reins, étaient parsemés du haut en bas de petites flammes rouges, comme si de l'étoffe sortissent en s'agitant d'innombrables langues humaines. Son dos et sa poitrine étaient garnis d'un coussin de drap noir sur lequel était suspendu le tambour; sur sa tête s'étalait un bonnet plat, rond et noir; son visage, rond et plat également, était

d'un jaune d'orange, piqué çà et là de petits boutons rouges, et la grimace de son sourire ressemblait à un bâillement. Ainsi fait, le drôle était assis, tambourinant la chanson qu'avaient chantée les Flagellants à l'époque du massacre des Juifs, et de sa voix rauque, enrouée par la bière, il jetait ces paroles sur un ton guttural :

Notre dame, en Galilée,
S'en allait par la rosée,
Kyrié Eléison!

« — Hans, voilà une mauvaise chanson! » cria une voix derrière la porte fermée du Ghetto, — « une mauvaise chanson, un mauvais air qui ne convient pas au tambour, oh! pas du tout, sur mon âme, et un jour de foire encore, et le matin de Pâques! mauvaise chanson, dangereuse chanson, te dis-je, Hans, mon petit Hans, mon petit tambourineur; je suis tout seul, et si tu aimes l'ami Stern, Stern à la longue échine, Stern au long nez, cesse de tambouriner cet air! »

L'interlocuteur invisible proféra ces paroles tantôt avec une précipitation pleine d'angoisses, tantôt d'une voix lente entrecoupée de soupirs; les sons

traînants et doux alternaient par un contraste tranché avec les sons rauques et durs, comme chez les phthisiques. Le tambourineur resta impassible, et battant toujours le même air sur sa caisse, il continua de chanter :

> Alors vint un jeune garçon,
> Sans barbe, sans barbe au menton.
> *Alleluia!*

« — Hans! — cria de nouveau la même voix, — Hans, je suis tout seul, et c'est une chanson dangereuse, et je n'aime pas à l'entendre, et j'ai mes motifs pour cela, et si tu es mon ami tu chanteras autre chose, et demain nous irons boire ensemble. »

A ces mots « boire ensemble, » Hans cesse de battre sa caisse et de chanter, puis, d'une voix joyeuse : « Le diable emporte les Juifs! s'écria-t-il. Mais toi, mon cher Stern au long nez, tu es mon ami, je te prends sous ma protection. Et si nous buvons souvent encore ensemble, je finirai par te convertir. Je serai ton parrain. Une fois baptisé, tu seras sauvé, puis, pour peu que tu aies du talent et que tu t'appliques à suivre mes leçons, tu pourras devenir tambour. Oui, l'ami Stern au long nez, tu pourras

faire ton chemin, je te battrai tout le catéchisme sur ma caisse quand nous boirons demain ensemble... mais pour le moment, ouvre la porte, voilà deux étrangers qui demandent à entrer. »

« Que j'ouvre la porte ! » — s'écria Stern au long nez, et sa voix s'étranglait au fond de sa gorge. « Oh ! cela ne va pas si vite. On ne peut pas savoir... on ne peut pas savoir... et je suis seul. C'est Veitel Tête-de-bœuf qui a la clé, et le voilà blotti dans un coin où il marmotte ses *dix-huit prières;* quand on les récite, on ne doit pas se laisser interrompre. Jacquot le Fou est également ici, mais il est en train de lâcher de l'eau. Je suis seul. »

« Le diable emporte les Juifs ! » dit Hans le tambour, et après cette plaisanterie qui le fit rire aux éclats, il rentra au corps-de-garde et alla se coucher aussi sur le lit-de-camp.

Or, pendant que le Rabbin demeurait seul avec sa femme devant la grande porte fermée, une voix s'éleva derrière la clôture, une voix aiguë, nasillarde, ironiquement traînante : « Allons, mon petit Stern, pas tant de vacarme, prends la clé dans la poche de Veitel Tête-de-bœuf, ou bien prends ton nez et sers-

t'en pour ouvrir la porte. Il y a longtemps que ces personnes attendent. »

« — Ces personnes ! » cria d'une voix effrayée le personnage qu'on appelait Stern au long nez. « Je croyais qu'il n'y en avait qu'une. Oh ! mon cher fou, je t'en prie, mon cher fou de Jacquot va donc voir qui est là. »

Alors s'ouvrit dans la charpente de la porte une petite fenêtre grillée, et l'on vit apparaître un bonnet jaune à deux cornes, et sous le bonnet le visage grotesquement contourné de Jacquot le Fou ; au même moment la petite fenêtre se referma et une voix stridente jeta ces paroles d'un ton de mauvaise humeur. « Ouvre ! ouvre ! il n'y a dehors qu'un homme et une femme. »

« — Un homme et une femme ! reprit en gémissant Stern au long nez ; — mais, la porte une fois ouverte, la femme jette bas sa robe et se change en homme. Cela fait deux hommes, et nous ici, nous ne sommes que trois. »

« — Allons, cœur de lièvre, redeviens homme, — s'écria Jacquot le fou, — allons, du courage ! »

« — Du courage ! répondit Stern au long nez, en riant d'un rire douloureux et amer. — Je suis un

lièvre, dis-tu ? un lièvre ! la comparaison est mauvaise, le lièvre est un animal impur. Du courage ! on ne m'a point posté ici pour avoir du courage, mais pour avoir de la prudence. S'il vient trop de gens à la fois, j'ai ordre de crier; mais je ne suis pas chargé de les arrêter, mon bras est faible, j'ai un cautère et je suis seul. Si l'on tire sur moi, je suis perdu. Et puis, Mandel Reiss le Richard, assis à sa table le jour du sabbat, dira peut-être en s'essuyant la bouche, tout engluée de sauce au raisin de Corinthe et en se caressant le ventre : — C'était pourtant un fier luron que le petit Stern au long nez; sans lui on aurait enfoncé la porte. C'est qu'il s'est fait tuer pour nous ! un brave garçon, ma foi ! c'est dommage qu'il soit mort... »

Ici, la voix s'attendrit par degrés et devint larmoyante, puis tout à coup elle prit un mouvement rapide avec une légère teinte de colère : « Du courage ! et j'irais me faire tuer pour que Mandel Reiss le Richard s'essuie sur les lèvres la sauce au vin de Corinthe et se caresse le ventre et m'appelle brave garçon ! Du courage ! du cœur ! il avait du cœur, le petit Strauss, et hier il est allé voir le tournoi sur la place du *Roemer*, s'imaginant qu'on ne le recon-

naîtrait pas, parce qu'il portait un habit de velours violet, à trois florins l'aune, à petites queues de renard, tout chamarré de broderies, tout resplendissant... — ils le lui ont épousseté, son habit violet, épousseté à coups de bâton, tant et si bien qu'il a fini par déteindre, et que ce sont ses épaules qui sont violettes à présent et n'ont plus forme d'épaules humaines. Du courage! Lazare le Bancal en avait, du courage; il a appelé notre gueux de maire par son nom, il l'a appelé un gueux, et on l'a pendu par les pieds entre deux chiens pendant que Hans le tambour battait sa caisse. Du courage! sois un homme et non un lièvre! mais le lièvre est perdu quand il a une meute à ses trousses, et moi je suis seul comme lui. J'ai peur, j'ai peur. »

« — Jure un peu que tu as peur! » cria Jacquot le Fou.

« — Je te dis que j'ai peur, répéta en soupirant l'ami Stern au long nez. La peur est dans le sang, je le sais, et je tiens cela de ma pauvre mère.

« — Oui, oui, interrompit Jacquot le Fou, et ta mère le tenait de son père, et celui-ci le tenait du sien, et tes aïeux le tenaient les uns des autres, et cela remonte ainsi jusqu'au chef de ta race qui sous

le roi Saül fit la guerre aux Philistins et fut le premier à prendre de la poudre d'escampette... Mais vois là-bas ! Tête-de-bœuf aura bientôt fini sa prière; il se prosterne déjà pour la quatrième fois; déjà il saute comme une puce en prononçant trois fois le mot *Saint,* et le voilà qui fouille prudemment dans sa poche... »

On entendit, en effet, un cliquetis de clés; un battant de la porte s'ouvrit en grinçant, et le Rabbin accompagné de sa femme entra dans la rue des Juifs qui était entièrement déserte. Quant à celui qui venait d'ouvrir, petit homme à figure bonasse et chagriné, il branlait la tête comme en rêvant, de l'air d'un homme qui n'aime pas à être dérangé dans ses méditations; puis, ayant refermé la porte avec soin, il reprit sa marche traînante, se dirigea sans rien dire vers une encognure du portail et continua de marmotter ses prières. Jacquot le Fou était moins silencieux; c'était un garçon trapu aux jambes légèrement arquées, à la face rubiconde et riante, avec une main charnue énorme, monstrueuse, qu'il tira de dessous les vastes manches de sa jaquette bariolée et présenta aux arrivants pour la bienvenue. Derrière lui se montrait ou plutôt se cachait une

longue figure maigre, au cou étroit et comme empenné d'une collerette de fine mousseline blanche, visage pâle étrangement décoré d'un nez d'une longueur fabuleuse, qui de côté et d'autre se mouvait avec une curiosité inquiète.

« Soyez les bienvenus ! et bonne fête ! » cria Jacquot le Fou. — Ne vous étonnez pas de trouver la rue si déserte et si silencieuse. Tous nos gens sont maintenant à la synagogue, et vous arriverez juste à temps pour y entendre lire l'histoire du sacrifice d'Isaac. Je la connais, cette histoire-là ; elle est intéressante, et si je ne l'avais déjà entendu lire trente-trois fois, j'irais encore l'entendre cette année. Oh ! c'est une histoire de haute importance ; car si Abraham avait réellement immolé Isaac et non le bouc, il y aurait maintenant plus de boucs et moins de Juifs dans le monde. » Et faisant une grimace de fou en gaîté, Jacquot se mit à entonner ce chant tiré de la Hagada :

« Un petit bouc, un petit bouc, mon petit père acheta un petit bouc; il en donna deux écus. Un petit bouc! un petit bouc !

» Vint un petit chat qui mangea le petit bouc que

mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chien, qui mordit le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bâton qui battit le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit feu qui brûla le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint une petite eau qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bœuf qui but la petite eau, qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon père

avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc!

» Vint un petit boucher qui abattit le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc?

» Vint un petit ange de mort qui abattit le petit boucher, qui avait abattu le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc! »

« Oui, belle dame! ajouta le chanteur — un jour viendra où l'ange de la mort abattra le boucher, et tout notre sang retombera sur Edom, car notre Dieu est un Dieu vengeur... »

Mais tout à coup, secouant avec violence cet accès d'humeur sérieuse, Jacquot le Fou se replongea tête baissée dans ses bouffonneries et continua d'un ton strident, d'une voix de paillasse : « Ne craignez rien, belle dame, l'ami Stern au long nez ne vous fera

point de mal. Il n'est dangereux que pour la vieille Schnapper-Ellé. Elle s'est amourachée de son long nez qui, certes, le mérite bien. Il est beau comme la tour qui regarde vers Damas, il est élevé comme les cèdres du Liban; au dehors, il est luisant comme le mica et le sirop; au dedans, il n'est que grâce et mélodie; en été, il bourgeonne; il est gelé en hiver; et hiver comme été, il est caressé par les blanches mains de Schnapper-Ellé. Oui, Schnapper-Ellé en est amoureuse, Schnapper-Ellé en est folle. Elle le dorlotte, elle le nourrit, et, quand il sera suffisamment engraissé, elle l'épousera; pour son âge elle est encore assez jeune, et celui qui dans trois cents ans viendra visiter Francfort, y trouvera tant de Stern au long nez que le ciel en sera obscurci. »

« — Vous êtes Jacquot le Fou, — s'écria le Rabbin en riant, — je le reconnais à vos discours. J'ai entendu souvent parler de vous. »

« — Oui, oui, répliqua l'autre avec une modestie comique, voilà ce que c'est que la gloire! on passe souvent au loin pour un plus grand fou qu'on ne l'est réellement. Toutefois je me donne beaucoup de mal pour bien faire mon métier; je saute, je me trémousse, pour faire résonner mes grelots. Il en

est d'autres qui n'ont pas besoin de tant se tourmenter... mais dites-moi, Rabbin, pourquoi vous mettez-vous en voyage un jour de fête? »

« — Ma justification, — répondit le Rabbin, — est dans le Talmud, puisqu'il y est écrit : le danger chasse le sabbat. »

« — Le danger! — s'écria tout à coup Stern au long nez avec des gestes d'effroi. — Il y a du danger! il y a du danger! Hans le tambour, bats la caisse, bats la caisse, il y a du danger! du danger! Hans le tambour! »

Mais au dehors, Hans le tambour cria de sa grosse voix rauque : « Mille tonnerres de Dieu! que le diable emporte les Juifs! voilà déjà la troisième fois que tu me réveilles, Stern au long nez! ne me pousse pas à bout! Quand on me met en fureur, je suis un vrai Satan; si tu recommences, aussi vrai que je suis chrétien, je tire ma carabine par le soupirail de la porte, et alors que chacun veille à son nez! »

« — Ne tire pas, ne tire pas! Je suis seul, » s'écria d'une voix plaintive Stern au long nez, et, collant son visage contre le mur le plus proche, il resta dans cette attitude, tremblant et priant à voix basse.

« Dites, dites, qu'y a-t-il? » s'écria Jacquot le Fou avec cette précipitation, cet élan de curiosité qui était déjà un des traits caractéristiques de la population juive de Francfort.

Mais le Rabbin se débarrassa de lui et s'avança avec sa femme dans la rue des Juifs. « Tu vois, belle Sara, — dit-il avec un soupir, — comme Israël est mal défendu! au dehors, ce sont de faux amis qui gardent ses portes; au dedans veillent la folie et la peur. »

Ils allaient tous deux à pas lents par la rue longue et déserte, où çà et là seulement apparaissait aux croisées quelque fille curieuse au frais visage, tandis que le soleil en fête se mirait joyeusement aux brillants vitraux. A cette époque, en effet, les maisons du quartier juif étaient encore neuves et propres, et plus basses qu'à présent; c'est plus tard que la population juive s'étant beaucoup accrue à Francfort sans avoir pu obtenir le droit d'agrandir son territoire, les malheureux construisirent étage sur étage, s'encaquèrent comme des sardines et s'étiolèrent d'esprit et de corps. La partie du Ghetto qui est restée debout après le grand incendie et qu'on appelle la vieille rue, ces hautes maisons noires où va

et vient pour son trafic un peuple grimaçant et humide, est un épouvantable monument du moyen âge. L'ancienne Synagogue n'existe plus; elle était moins spacieuse que la nouvelle, cette dernière ayant été construite à l'époque où les coreligionnaires expulsés de Nuremberg furent admis dans la communauté. L'ancienne était située plus au nord. Le Rabbin n'eut pas besoin de se la faire indiquer; il entendit de loin de nombreuses voix éclatantes et confuses. Dans la cour de la maison de Dieu, il se sépara de sa femme; après s'être lavé les mains à la fontaine, il entra dans le rez-de-chaussée de la Synagogue où les hommes font leurs prières; la belle Sara monta un escalier et pénétra dans la partie réservée aux femmes.

Cette partie supérieure était une espèce de galerie avec trois rangs de siéges en bois, peints en brun tirant sur le rouge, dont les appuis étaient pourvus en haut d'une planche mobile qu'on pouvait déplier fort commodément pour y placer les livres de prières. Les femmes, assises l'une à côté de l'autre, faisaient la conversation ou bien se tenaient debout, priant avec ferveur. Parfois aussi, elles s'approchaient avec curiosité d'une grande grille qui régnait le long de

la galerie du côté de l'orient, et dont les minces barreaux verts laissaient pénétrer les regards dans la partie inférieure de la Synagogue. Là, devant de hauts pupitres, les hommes se tenaient debout dans leurs manteaux noirs; on voyait leurs barbes pointues descendant sur les blanches collerettes, et leurs têtes, couvertes de chapeaux plats, plus ou moins enveloppés d'une pièce d'étoffe de forme carrée, laquelle était pourvue des *Schaufœden* prescrits par la loi. Cette pièce était en soie blanche, et quelquefois ornée de galons d'or. Les murs de la Synagogue, simplement blanchis à la chaux, n'offraient d'autre ornement que la grille à barreaux de fer dorés placée autour de la tribune carrée où se fait la lecture des tables de la loi, et l'arche sainte, coffre d'un travail précieux, reposant en apparence sur des colonnes de marbre aux splendides chapiteaux avec des groupes de fleurs et de feuilles gracieusement entrelacées et recouvert d'un rideau de velours violet sur lequel une inscription pieuse était brodée en paillettes d'or, en perles, en pierres fines. Là était suspendue la lampe symbolique en argent; là aussi s'élevait une tribune grillée dont la balustrade supportait divers ustensiles servant au culte, et parmi

eux le candélabre à sept branches. Debout devant le candélabre se tenait le chantre que ses deux acolytes accompagnaient en guise d'instruments, l'un faisant la basse, l'autre le dessus. En effet, les Juifs ont proscrit la musique instrumentale de leur église, pensant qu'il est plus édifiant d'entendre les louanges de Dieu s'élancer toutes vivantes de la poitrine de l'homme que des froids tuyaux de l'orgue. La belle Sara ressentit une joie tout enfantine, lorsque le chantre, en excellent ténor, éleva la voix, et que les vieilles, les graves mélodies, qu'elle connaissait si bien, s'épanouirent avec un charme de fraîcheur et de jeunesse qu'elle n'avait jamais soupçonné; la basse, pour faire contraste, y entremêlait des notes sombres et profondes, et dans les intervalles des pauses le dessus lançait des trilles doux et délicats. Jamais pareil chant n'avait résonné aux oreilles de la belle Sara dans la Synagogue de Bacharach; le chef de la communauté, Daniel Lévy, y remplissait les fonctions de chantre, et lorsque, de sa voix chevrottante, le bonhomme, tremblant de vieillesse, voulait lancer des trilles comme une jeune fille, lorsqu'on le voyait faire effort avec violence et agiter fiévreusement son bras qui retombait flasque

et inerte à son côté, ce spectacle excitait plutôt le rire que la dévotion.

Une pieuse sympathie à laquelle se mêlait un peu de curiosité féminine attira la belle Sara vers la grille où elle pouvait découvrir la partie inférieure appelée vulgairement l'école des hommes. Jamais elle n'avait vu un si grand nombre de ses coreligionnaires, et son cœur éprouva un sentiment de satisfaction plus intime au milieu de cette foule d'hommes qui lui étaient si étroitement unis par une communauté d'origine, de croyances et d'infortunes. Mais elle fut encore bien plus profondément émue lorsque trois vieillards s'avancèrent avec respect vers l'arche sainte, écartèrent le somptueux rideau, ouvrirent le coffre et en tirèrent soigneusement le livre que Dieu lui-même a tracé de ses mains sacrées et pour la conservation duquel les Juifs ont tant souffert, tant souffert, la misère et la haine, l'ignominie et la mort, un martyre de dix siècles! Ce livre, — un grand rouleau de parchemin, — était enveloppé, comme un enfant de roi, d'un petit manteau de velours rouge brodé. En haut, sur les deux baguettes de bois qui soutenaient le parchemin, se trouvaient deux petites capsules où s'agi-

taient, où résonnaient gentiment toutes sortes de grelots et de clochettes; sur le devant, à de petites chaînes d'argent, étaient suspendus des écussons enrichis de pierreries. Le chantre prit le livre, et comme si c'eût été réellement un enfant, un enfant pour lequel on a souffert et qu'on en chérit davantage, il le berça dans ses bras, se mit à danser avec lui de côté et d'autre, le pressa contre sa poitrine, puis, frissonnant à ce contact, lança dans sa pieuse ivresse un tel cantique d'actions de grâces que la belle Sara, ravie elle-même en extase, crut voir les colonnes de l'arche sainte commencer à s'épanouir, les feuilles et les fleurs merveilleuses des chapiteaux grandir, grandir toujours, les roulades du dessus se changer en autant de rossignols, les voûtes de la synagogue se briser sous les sons formidables de la basse, et les divines béatitudes s'épancher sur la foule du fond de l'azur céleste. C'était un beau psaume; l'assistance répéta en chœur le dernier verset, et le chantre, le livre sacré à la main, s'avança d'un pas lent vers la tribune élevée au milieu de la synagogue, tandis que les hommes et les jeunes garçons se pressaient autour de lui pour baiser ou pour toucher seulement

l'enveloppe de velours. A la tribune on dépouilla le livre saint de son petit manteau rouge ainsi que des langes parsemés d'inscriptions de toute couleur où il était emmaillotté, puis sur ce ton de psalmodie employé d'une façon toute particulière à la fête de Pâques, le chantre récita l'édifiante histoire de la tentation d'Abraham.

La belle Sara s'était modestement retirée de la grille, et une femme à large carrure, toute chargée d'ornements, ni jeune ni vieille, et dont la physionomie exprimait la bienveillance, lui avait accordé par des signes de tête la permission de lire avec elle dans son livre de prières. Cette femme ne devait pas être très-versée dans les Écritures; car lorsqu'elle se mit à marmotter les prières, selon l'usage des Juives à qui il est interdit de chanter avec les hommes, la belle Sara s'aperçut qu'elle prononçait bien des mots d'une façon par trop arbitraire et qu'il lui arrivait même parfois de sauter toute une ligne. Au bout d'un certain temps, la bonne dame souleva d'un air languissant ses yeux incolores comme de l'eau; un plat sourire glissa sur son visage blanc et rose, d'un blanc et d'un rose de porcelaine, et prenant un ton langou-

reux qu'elle tâcha de rendre aussi distingué que possible, elle dit à la belle Sara : « Il chante bien, mais en Hollande j'ai entendu chanter bien mieux encore. Vous êtes étrangère et vous ignorez peut-être que c'est le chantre de Worms ; on veut le garder ici, pourvu qu'il se contente d'un traitement de quatre cents florins. C'est un aimable homme qui a des mains d'albâtre. Je fais grand cas d'une belle main ; une belle main est l'ornement de toute la personne. » — En même temps la bonne dame posa complaisamment sa main, qui vraiment était belle encore, sur l'appui du pupître, et avec un gracieux mouvement de tête voulant dire qu'elle n'aimait pas à être interrompue quand elle parlait, elle ajouta : « Le petit dessus est encore un enfant, et il a l'air bien malingre ; quant à la basse, il est par trop laid et notre ami Stern a dit de lui fort spirituellement : il est plus sot qu'on n'est en droit de l'exiger d'une basse-taille. Tous les trois mangent à mon auberge. Vous ne savez peut-être pas que c'est moi qui suis Ellé-Schnapper. »

La belle Sara la remercia de ces renseignements ; alors Schnapper-Ellé, reprenant la parole, lui raconta longuement comme quoi elle avait habité

Amsterdam, combien elle y avait couru de périls à cause de sa beauté, qu'elle était venue à Francfort trois jours avant la Pentecôte, qu'elle y avait épousé Schnapper, que celui-ci avait fini par quitter ce monde, qu'il lui avait dit à son lit de mort les choses les plus touchantes, et qu'il était bien difficile de conserver ses mains blanches quand on dirigeait une gargote. De temps à autre, elle jetait de côté un regard dédaigneux adressé sans doute à quelques jeunes femmes rieuses qui passaient sa toilette en revue. Elle était remarquable, en effet, cette toilette : une large robe bouffante de satin blanc, où tous les animaux de l'arche de Noé étaient représentés en broderies de couleurs voyantes ; un justaucorps en drap d'or, raide comme une cuirasse; des manches en velours cramoisi, à crevés jaunes; sur la tête un bonnet d'une hauteur pyramidale ; autour du cou, une énorme collerette en toile empesée, ainsi qu'une chaîne en argent descendant plus bas que la gorge et à laquelle étaient suspendues toutes sortes de médailles, de camées, de curiosités, entre autres une grande image de la ville d'Amsterdam. Mais le costume des autres femmes n'était pas moins curieux; c'était un mélange des

modes de toutes les époques, et il y avait là mainte femmelette, couverte d'or et de diamants, qui ressemblait à une boutique ambulante de joaillerie. A cette époque, il est vrai, on avait prescrit aux juifs de Francfort un costume officiel; c'est ainsi que, pour se distinguer des chrétiens, les hommes étaient tenus d'avoir des anneaux jaunes à leurs manteaux et que les femmes devaient porter à leurs bonnets un voile rayé de bleu. Mais, au quartier des juifs, on s'inquiétait peu de ces prescriptions; les jours de fête, et surtout à la synagogue, les femmes faisaient assaut de luxe dans leur toilette, d'abord pour être un objet d'envie, puis pour prouver l'aisance et affermir le crédit commercial de leurs maris.

Or, tandis que dans la partie inférieure de la synagogue on lit tout haut les chapitres de la loi, tirés des livres de Moïse, il y a ordinairement quelque relâche dans la dévotion. On se met à son aise, on s'assied, on cause avec son voisin d'affaires mondaines, ou bien l'on sort et l'on va respirer le frais dans la cour. Les petits enfants prennent la liberté d'aller voir leurs mères dans la partie réservée où la dévotion subit une décroissance bien

plus sensible encore. Là, on bavarde, on s'agite, on rit; les jeunes, comme partout, se moquent des vieilles, et à leur tour celles-là se plaignent de la légèreté de la jeunesse et de la corruption des temps. Et de même qu'en bas il y avait un maître-chantre à la synagogue de Francfort, il y avait en haut une maîtresse-cancanière. Cette fois, c'était Hündchen Reiss, sèche créature, au teint verdâtre, qui flairait de loin tous les malheurs et avait toujours au bout de la langue une anecdote scandaleuse. Le plastron habituel de ses sarcasmes était la pauvre Schnapper-Ellé; elle contrefaisait d'une façon comique ses prétentions guindées et la dignité langoureuse avec laquelle celle-ci accueillait les hommages des jeunes gens.

« Savez-vous? s'écria Hündchen Reiss; Schnapper-Ellé disait hier : — Si je n'étais belle, spirituelle et aimée, je ne voudrais pas être au monde. »

A ce mot, les rires devinrent plus bruyants; Schnapper-Ellé, qui se trouvait près de là, voyant qu'on se divertissait à ses dépens, leva ses yeux d'un air de souverain mépris, et comme un vaisseau de haut bord, cingla fièrement vers une place plus éloignée. Voegele Ochs, une femme toute ronde et tant

soit peu lourdaude, fit remarquer charitablement que Schnapper-Ellé était vaniteuse et sotte, il est vrai, mais douée d'un cœur excellent et qu'elle faisait beaucoup de bien aux gens qui en avaient besoin.

« Surtout à Stern au long nez, » dit Hündchen Reiss, sifflant comme une vipère, et toutes celles qui étaient au courant de l'intrigue éclatèrent de rire.

« Savez-vous? ajouta sournoisement Hündchen Reiss, Stern au long nez couche maintenant dans la maison de Schnapper-Ellé... Mais voyez donc là-bas Suzette Flœrsheim qui porte le collier que Daniel Flaesch a donné en gage à son mari. La Flaesch en est furieuse... La voilà qui parle à la Flœrsheim... Comme elles se serrent amicalement la main! et dire qu'elles se haïssent autant que Madian et Moab! Comme elles s'adressent de gracieux sourires! N'allez pas vous manger de caresses au moins!... Il faut que j'aille entendre ce qu'elles se disent... »

Et comme une bête de proie aux aguets, Hündchen Reiss se glisse derrière les deux femmes et entend leurs doléances réciproques : la semaine dernière, elles se sont éreintées pour tout mettre en

ordre dans leurs maisons, pour écurer les ustensiles de cuisine, obligation stricte avant la Pâque, car il ne faut pas qu'il y reste la moindre miette de pain à levure. Les deux femmes parlèrent ensuite des fatigues que cause la cuisson des pains azimes. La Flaesch avait des griefs particuliers; elle avait eu toute espèce d'ennuis au four de la commune; le sort lui avait assigné son rang aux derniers jours seulement, la veille de la fête, et elle n'avait pu mettre ses pains au feu que dans l'après-midi, très-tard; la vieille Hanne avait mal pétri la pâte, les servantes avec leurs rouleaux l'avaient étendue en galettes trop minces, la moitié avait été brûlée au four; en outre, il pleuvait si fort, que l'eau ne cessait de tomber goutte à goutte à travers la toiture de bois, et elles avaient été obligées de rester là, harassées et mouillées, à s'échiner jusqu'au milieu de la nuit.

« Et c'est vous, chère Flœrsheim, — ajouta la Flaesch avec un air d'amitié qui n'était pas de fort bon aloi, — c'est vous qui en êtes un peu la cause, car vous ne m'avez pas envoyé vos gens pour me venir en aide.

« Il faut m'excuser, — répondit l'autre, — mes

gens étaient si occupés! il fallait emballer les marchandises pour la foire; nous avons tant à faire en ce moment. Mon mari...

« Je le sais, — interrompit la Flaesch avec un accent de poignante ironie, — je le sais, vous avez beaucoup d'occupations, beaucoup de gages et de bonnes affaires, et des colliers... »

Les lèvres de celle qui parlait allaient décocher quelque trait envenimé et déjà la Flœrsheim était rouge comme une écrevisse, quand tout à coup Hündchen Reiss cria d'une voix éclatante : « Au nom du ciel! cette femme étrangère se meurt... de l'eau! de l'eau!... »

La belle Sara s'était évanouie, elle était pâle comme une morte. Autour d'elle maintes femmes s'agitaient, empressées, désolées. L'une lui soutenait la tête, l'autre le bras. Quelques vieilles l'aspergeaient avec l'eau des petits flacons suspendus derrière leurs pupitres, laquelle leur servait à se laver les mains dans le cas où elles auraient touché quelque partie de leur corps; d'autres tenaient sous le nez de la patiente un vieux citron piqué de clous de girofle qui provenait du dernier jour d'abstinence où on le flairait pour se fortifier les nerfs.

Enfin, la belle Sara, reprenant ses sens, ouvrit les yeux avec un profond soupir, et ses regards silencieux exprimèrent sa reconnaissance pour les soins dont elle avait été l'objet. En ce moment furent entonnées d'une voix solennelle les dix-huit prières dont personne ne peut se dispenser; les femmes regagnèrent leurs places en toute hâte, et récitèrent ces prières selon le rite prescrit, debout, la face tournée vers l'Orient où est située Jérusalem. Voegele Ochs, Schnapper-Ellé et Hündchen Reiss furent celles qui restèrent le plus longtemps auprès de la belle Sara, les deux premières pour continuer de lui offrir leurs services, la dernière pour lui demander encore une fois la cause de ce subit évanouissement.

Or, l'évanouissement de la belle Sara avait été produit par une cause toute particulière. Il est d'usage dans la Synagogue que celui qui vient d'échapper à un grand danger sorte des rangs de la foule, après la lecture des tables de la loi, et adresse à la Providence de publiques actions de grâces. Quand le rabbin Abraham se leva pour s'acquitter de ce devoir et que la belle Sara reconnut la voix de son mari, elle s'aperçut que l'intonation de

son langage passait insensiblement à la lugubre psalmodie des prières des morts; elle entendit les noms de ses bien-aimés, de ses parents, accompagnés des pieuses épithètes qu'on donne aux trépassés; la dernière lueur d'espérance s'éteignit alors dans l'âme de la belle Sara; son cœur fut déchiré par la certitude que tous ses bien-aimés, tous ses parents, avaient été réellement égorgés, que sa petite-nièce était morte, que le petit Gottschalk aussi était mort, tous égorgés, tous morts! A cette pensée, elle-même serait tombée morte, si une défaillance salutaire ne s'était répandue sur tout son être.

III

Lorsque la belle Sara, le service terminé, descendit dans la Synagogue, le rabbin était là qui attendait sa femme. Il lui fit signe d'un visage serein et la conduisit dans la rue, où le silence de tout à l'heure avait fait place au tumulte de la foule. On

voyait des vêtements noirs à longue barbe aussi nombreux qu'une fourmilière; des femmes voltigeant çà et là dans leurs brillants atours comme des scarabées aux ailes d'or; de jeunes garçons, tout de neuf habillés, marchant derrière leurs parents et portant leurs livres de prières; des essaims de jeunes filles, qui, n'étant pas admises dans la Synagogue, sortaient de leurs maisons, s'élançaient au devant de leurs parents, et inclinaient devant eux leurs fronts aux boucles soyeuses pour recevoir la bénédiction paternelle, — tous sereins, joyeux, allant et venant par la rue, et savourant en idée le repas friand qui les attendait. Ils se sentaient l'eau venir à la bouche en aspirant les délicieux parfums exhalés par ces pots noirs marqués de craie que les servantes rapportaient en riant du grand four commun.

Au milieu de la cohue, on remarquait surtout un cavalier espagnol, dont les traits juvéniles étaient empreints de cette pâleur charmante que les femmes attribuent d'ordinaire à une passion malheureuse et que les hommes, au contraire, mettent sur le compte d'un amour satisfait. Sa démarche, sous une apparence traînante et apathique, offrait une certaine grâce cherchée. Les plumes de sa toque étaient

agitées par le balancement coquet de sa tête plutôt que par le souffle du vent. Ses éperons d'or et le baudrier de son épée résonnaient plus qu'il n'était nécessaire; la garde de l'épée sortait toute splendide de dessous son manteau blanc qui semblait jeté négligemment autour de sa taille svelte, et dont les plis toutefois trahissaient l'arrangement le plus soigneux. De temps à autre, et tantôt d'un air de curiosité, tantôt avec la mine d'un connaisseur, il s'approchait des femmes qui passaient, les examinait en face avec une froide assurance, prolongeait l'examen quand les visages en valaient la peine, jetait rapidement à l'une ou à l'autre quelques propos galants, et continuait sa route sans s'inquiéter de l'effet qu'il avait pu produire. Plusieurs fois déjà il avait tourné autour de la belle Sara; mais il avait toujours été repoussé par les regards impérieux de la jeune femme, comme aussi par le sourire énigmatique de son mari. A la fin cependant, secouant avec fierté tous ses scrupules, il se plaça résolument sur le chemin des deux époux, et là, avec l'aplomb d'un cavalier aguerri et le ton doucereux d'un galant, il prononça les paroles que voici :

« Señora, je le jure ! — écoutez, señora ; — je le

jure! par les roses des deux Castilles, par les jacinthes de l'Aragon et les fleurs des grenadiers de l'Andalousie! par le soleil qui éclaire l'Espagne tout entière avec ses fleurs, ses oignons, ses potages à la purée, ses forêts, ses montagnes, ses mulets, ses boucs et ses vieux chrétiens! par ce tapis du ciel dont le soleil n'est que la houppe d'or! et par le Dieu qui siége sur ce tapis, occupé nuit et jour à créer de jolies femmes... je le jure, señora! vous êtes la plus belle femme que j'aie vue dans toute l'Allemagne, et si vous êtes disposée à accepter mes services, je vous demande la faveur, la grâce, la permission de pouvoir me dire votre chevalier et porter vos couleurs, en tout bien, tout honneur! »

Une douleur subite fit monter le rouge au visage de la belle Sara; avec un regard d'autant plus poignant que les yeux qui le lançaient étaient plus doux, avec un accent d'autant plus écrasant que la voix était plus suave et plus timide, la jeune femme, cruellement offensée, répondit en ces termes:

« Noble seigneur, si vous voulez être mon chevalier, il vous faudra combattre des nations entières, et, dans cette lutte, il y a peu de reconnaissance et encore moins d'honneur à gagner! et si vous voulez porter

mes couleurs, vous ferez coudre des anneaux jaunes à votre manteau ou vous porterez une ceinture rayée de bleu : car ce sont là les couleurs de ma maison, de la maison qui s'appelle Israël; et elle est bien misérable, cette maison, puisqu'elle est bafouée dans les rues par les enfants de la fortune ! »

Une rougeur subite, une rougeur de pourpre couvrit les joues de l'Espagnol; un embarras indicible agita convulsivement ses traits; il répondit en bégayant : « Señora... vous m'avez mal compris... une plaisanterie innocente... mais, par le ciel !... ce n'est pas une insulte, oh ! non, ce n'est pas une insulte à Israël... Moi aussi, je descends de la maison d'Israël... mon grand-père était juif, peut-être même mon père... »

— « Et à coup sûr, señor, votre oncle est juif aussi, » dit le rabbin qui, jusque-là témoin impassible de cette scène, interrompit tout à coup l'Espagnol et ajouta gaîment avec malice : « Je me porterais garant que don Isaac Abarbanel, neveu du grand-rabbin, est issu du meilleur sang d'Israël, peut-être même, qui sait ? de la race royale de David. »

A ces mots, le baudrier résonna sous le manteau de l'Espagnol, ses joues se couvrirent d'une pâleur li-

vide, une expression de dédain qui semblait lutter contre la souffrance vint plisser sa lèvre supérieure, la mort flamboya dans ses yeux irrités, et, changeant subitement de contenance, il s'écria d'un ton froidement hautain, en hachant ses paroles :

« Seigneur rabbin! vous me connaissez. Eh bien ! alors, vous savez qui je suis. Et puisque le renard sait que je suis de la race des lions, il se gardera de risquer son museau et de provoquer ma colère. Est-ce bien au renard de juger le lion? Celui-là seul qui a les sentiments du lion est en état de comprendre ses faiblesses... »

— « Oh ! je comprends fort bien, » — répondit le rabbin, et une expression de gravité mélancolique passa sur son front, — « je comprends fort bien que le lion, par fierté, jette sa royale fourrure et se déguise sous la cuirasse d'écailles du crocodile, s'il est de mode d'être un crocodile pleurnicheur, sournois et vorace! Et que feront les animaux de race inférieure, si le lion se renie lui-même? Sois sur tes gardes, don Isaac; tu n'es pas né pour l'élément du crocodile. L'eau (tu sais ce que je veux dire), l'eau te porte malheur; tu y périras. Ce n'est pas l'eau qui est ton royaume; la moindre truite y prospère

mieux que le roi de la forêt. Te rappelles-tu le jour où le tourbillon du Tage allait te dévorer? »

Soudain, éclatant de rire, don Isaac sauta au cou du rabbin, lui ferma la bouche avec des baisers, bondit de joie de manière à faire retentir ses éperons, si bien que les juifs qui passaient en reculèrent d'effroi, et d'un ton naturel et cordial, il s'écria gaîment :

« En vérité, tu es Abraham de Bacharach! Ce fut une bonne plaisanterie, et, qui plus est, un service d'amitié, lorsqu'à Tolède, du haut du pont d'Alcantara, tu te jetas dans la rivière et que, saisissant par les cheveux ton ami qui sait mieux boire que nager, tu le ramenas au bord. J'étais sur le point de faire des recherches approfondies pour savoir si on trouve réellement des paillettes d'or au fond du Tage et si c'est avec raison que les Romains l'appellent le fleuve d'or. Crois-le, aujourd'hui encore je m'enrhume au seul souvenir de cette partie sous l'eau. »

En même temps, l'Espagnol secouait ses vêtements comme s'il eût voulu en faire tomber les gouttes ruisselantes. Le visage du rabbin exprimait une sérénité toute joyeuse. Il pressa la main de son ami à

plusieurs reprises, en répétant chaque fois : « Ah ! que je me réjouis de l'aventure ! »

— « Et moi aussi, je m'en réjouis, dit l'autre. Voilà sept ans que nous ne nous sommes vus. Quand nous nous quittâmes, je n'étais encore qu'un blanc-bec, et toi tu étais déjà si grave, si posé... Mais, qu'est devenue la belle dame qui te coûtait alors tant de soupirs, soupirs fort bien rimés, que tu accompagnais des sons de ta guitare? »

— « Chut! chut ! elle nous écoute. C'est ma femme; et toi-même tu viens de lui offrir un échantillon de ton bon goût et de ton talent poétique. »

Ce ne fut pas sans se ressentir encore de son premier embarras que l'Espagnol salua la belle dame; et celle-ci, avec une bonté toute gracieuse, lui exprima ses regrets d'avoir affligé un ami de son mari par des paroles un peu vives.

« Hélas ! señora, — répondit don Isaac, — celui qui, d'une main maladroite, veut cueillir une rose, n'a pas le droit de se plaindre s'il se pique aux épines. Quand l'étoile du soir se mire, toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues... »

— « Je t'en conjure, au nom du ciel ! arrête-toi... dit le rabbin en l'interrompant. S'il nous fallait at-

tendre que l'étoile du soir eût fini de se mirer toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues, ma femme mourrait de faim. Elle n'a rien mangé depuis hier et elle a eu beaucoup de fatigues et de secousses à supporter. »

— « Eh bien ! je vous conduirai dans la meilleure gargote d'Israël ! — s'écria don Isaac, — dans la maison de mon amie Schnapper-Ellé, tout près d'ici. Je sens déjà ses parfums délicieux, c'est de la gargote que je parle. Oh ! si tu savais, Abraham, comme ce parfum m'enivre ! depuis que j'habite cette ville, c'est ce parfum surtout qui m'attire vers les tentes de Jacob. Je n'éprouve pas, je l'avoue, un plaisir très-vif à hanter le peuple de Dieu, et, en vérité, ce n'est pas pour prier, c'est pour manger que je visite la rue des Juifs... »

— « Tu ne nous as jamais aimés, don Isaac... »

— « En effet, — poursuivit l'Espagnol, — j'aime mieux votre cuisine que votre croyance ! C'est un mets qui n'est pas de mon goût, votre croyance. Vous-mêmes, je n'ai jamais pu vous digérer. Dans nos meilleurs temps, fût-ce sous le règne de David, mon aïeul, qui fut roi d'Israël et de Juda, je n'aurais pu vivre parmi vous ; à coup sûr, je me serais échappé

de la citadelle de Sion et j'aurais émigré en Phénicie ou bien à Babylone, où la coupe des voluptés terrestres écumait dans le temple des Dieux... »

— « Isaac, tu blasphèmes le Dieu unique, — murmura le rabbin d'un air sombre, — tu es cent fois pire qu'un chrétien; tu es un païen, un idolâtre... »

— « Oui, je suis un païen, et j'éprouve autant d'horreur pour le triste Nazaréen, ardent à se torturer lui-même, que pour l'Hébreu à l'esprit morne, au cœur sans joie. Que Notre Dame de Sidon, sainte Astarté, me pardonne, si je m'agenouille en prières devant la mère de douleurs, devant la mère du crucifié... Ce sont seulement mes genoux et mes lèvres qui rendent hommage à la mort, mon cœur reste fidèle à la vie... »

— « Mais ne prends pas cette mine sombre, dit l'Espagnol, quand il vit que son langage paraissait scandaliser le rabbin, — ne me regarde pas avec horreur, mon nez n'a pas donné dans l'apostasie. Un jour que le hasard m'avait conduit dans cette rue vers midi, et que les parfums connus sortant des cuisines juives me montèrent au nez, je fus saisi de cette aspiration ardente qui s'emparait de nos aïeux quand ils se rappelaient les marmites et les

viandes égyptiennes. De savoureux souvenirs de jeunesse se réveillèrent en moi; je revis en esprit les carpes à la sauce brune et au raisin de Corinthe que ma tante apprêtait si bien le vendredi pour notre édification; je revis le haricot de mouton au raifort et à l'ail, assaisonnement à ressusciter un mort; je revis la soupe où nagent poétiquement les quenelles... et mon âme se fondit en délices comme le chant du rossignol amoureux, et depuis ce jour je prends mes repas dans l'hôtellerie de mon amie doña Schnapper-Ellé! »

Tout en conversant de la sorte on était arrivé à l'hôtellerie en question. Schnapper-Ellé se tenait debout à la porte, accueillant avec des salutations amicales les étrangers venus à Francfort pour la foire, et qui se pressaient chez elle tout affamés. Derrière elle, la tête penchée par dessus son épaule, apparaissait Stern au long nez, qui, d'un air de curiosité inquiète, passait les arrivants en revue. Avec un air de grandezza malicieusement comique, don Isaac s'approcha de notre hôtesse qui répondit par des génuflexions sans fin à ses profondes révérences; puis, ayant déganté sa main droite et l'ayant enveloppée des plis de son manteau, il saisit celle de

Schnapper-Ellé, la passa lentement sur le poil de sa moustache et parla ainsi :

« Señora ! vos yeux rivalisent avec les rayons du soleil ! toutefois, bien différent des œufs qui durcissent d'autant plus qu'on les fait cuire plus longtemps, mon cœur s'amollit toujours davantage à mesure qu'il est cuit par les rayons flamboyants de vos yeux. Du moyeu de mon cœur s'élance en voltigeant le Dieu ailé, le Dieu amour, cherchant un nid familier dans votre sein... Ce sein, señora, à quoi le comparerai-je ? Dans l'immense création tout entière, je ne vois ni fleur ni fruit qui lui ressemble. C'est une plante unique en son genre. L'orage effeuille les roses délicates ; votre sein pourtant, rose d'hiver, brave toutes les fureurs des vents ! Le citron acide jaunit et se ride à mesure qu'il vieillit ; votre sein le dispute pour la nuance et la délicatesse à l'ananas le plus doux ! O señora, quand même la ville d'Amsterdam serait aussi belle que vous me l'avez dit hier, avant-hier, tous les jours, le terrain sur lequel elle repose est mille fois plus beau !... »

Le chevalier prononça ces derniers mots avec une timidité hypocrite et en lorgnant d'un air langoureux l'énorme médaille suspendue au cou de Schnap-

per-Ellé. Stern au long nez laissait plonger d'en haut un regard scrutateur, et le sein auquel s'adressaient ces flatteries se soulevait avec un mouvement ondulatoire qui faisait aller et venir la ville d'Amsterdam.

« Hélas! — soupira Schnapper-Ellé, la vertu vaut mieux que la beauté. A quoi me sert la beauté? Ma jeunesse se passe, et depuis que Schnapper est mort, — il avait tout au moins de belles mains, — à quoi me sert ma beauté? »

Et elle se mit à soupirer de nouveau, et derrière elle, comme un écho presque imperceptible, soupirait Stern au long nez.

« A quoi vous sert votre beauté? s'écria don Isaac; — oh! doña Schnapper-Ellé, n'offensez point la bonté de la nature créatrice! n'outragez pas ses dons les plus précieux! elle se vengerait d'une façon terrible. Ces yeux enivrants s'éteindraient ternes et vitreux; ces lèvres charmantes s'aplatiraient jusqu'à l'insipidité; ce chaste corps qui aspire à l'amour se changerait en une lourde tonne de suif; la ville d'Amsterdam reposerait sur un marais exhalant de méphitiques odeurs... »

Et il poursuivit sur ce ton, décrivant pièce à pièce

l'extérieur de Schnapper-Ellé, si bien que la pauvre femme se mit à frissonner d'effroi et chercha un moyen de se soustraire aux inquiétants propos du chevalier. Elle fut doublement heureuse en ce moment d'apercevoir la belle Sara et de pouvoir lui demander avec la sollicitude la plus empressée si elle était bien remise de son évanouissement. Alors, elle se lança dans une conversation fort animée où se déployèrent à la fois et ses faux airs de grandeur et la bonté très-réelle de son âme. Avec plus de prolixité que de prudence, elle se mit à raconter la fatale histoire de son évanouissement à Amsterdam; elle venait d'y arriver ne connaissant âme qui vive, et un coquin de commissionnaire avait porté sa malle, non dans une hôtellerie honnête, mais dans une maison infâme, ce dont elle n'avait pas tardé à s'apercevoir d'après les larges libations d'eau-de-vie qui s'y faisaient et les honteuses propositions auxquelles elle fut en butte... Elle serait vraiment, disait-elle, tombée en faiblesse, si, pendant les six semaines qu'elle passa dans ce mauvais lieu, elle eût fermé les yeux un seul instant...

« Le soin de ma vertu, ajouta Schnapper-Ellé, me le défendait impérieusement. Et tout cela m'ar-

rivait à cause de ma beauté! Mais la beauté passe et la vertu demeure. »

Don Isaac allait soumettre à un examen critique les détails de cette histoire, lorsque par bonheur le louche Aaron Hirschkuh, de Hombourg sur la Lahn, la serviette blanche sur le bras, sortit de l'intérieur de l'hôtellerie, disant d'un ton de mauvaise humeur que la soupe était servie depuis longtemps, que les convives étaient attablés et qu'on n'attendait plus que la maîtresse de la maison...

(La fin et les chapitres suivants se sont égarés.)

LE ROMANTISME



LE ROMANTISME

> « Ce que l'impuissance ne comprend pas, elle l'appelle chimère. »
>
> A. W. DE SCHLEGEL.

Les numéros 12, 14 et 27 de la *Feuille artistique et amusante* renferment une vieille satire réchauffée et annotée contre le romantisme et la forme romantique (1). Quoiqu'une satire de cette espèce ne mérite au fond d'autre réponse qu'une contre-satire, c'est

(1) L'article en question, dû à M. de Blomberg, était un commentaire du drame en sonnets publié en 1810 dans *l'Almanach de Heidelberg*, et intitulé : *« La dernière comédie de l'ingénieux messager céleste, Phosphorus Carfunculus Solaris, comédie dont il est à la fois l'auteur, l'acteur et le spectateur. »*

encore une question de savoir si ce procédé serait fort utile à la cause qu'il s'agit de défendre. Le numéro 124 de la *Gazette littéraire universelle de Halle* contient la critique d'une pareille contre-satire, qui semble avoir produit sur le parti adverse exactement le même effet que les satires de Carfunculus et de Solaris ont produit sur les romantiques; on l'a accueillie avec des haussements d'épaules. Je ne voudrais pas, quant à moi, pour le seul plaisir de railler, et sans l'espoir d'avancer la question, parler d'une chose d'où dépend, d'une manière à peu près exclusive, le développement de la langue allemande. Car si l'on frappe sur l'habit, le coup atteint aussi l'homme qui le porte; et lorsqu'on se moque de la forme de la langue allemande, il peut se glisser dans ces moqueries beaucoup de choses qui blessent la langue allemande elle-même. Or cette langue, c'est précisément votre bien le plus sacré, la borne de démarcation qu'aucun voisin rusé ne pourra vous déplacer; la trompette de la liberté dont aucun dominateur étranger ne pourra arrêter les échos; l'oriflamme dans le combat pour la patrie; la patrie elle-même pour celui auquel la sottise et la perfidie y refusent un asile. C'est donc en peu de

mots, et sans nulle sortie polémique, sans préoccupations d'aucune sorte, que je veux communiquer ici mes idées particulières sur le romantisme et sur la forme romantique.

Dans l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains, prédominait la faculté de sentir. Les hommes vivaient principalement dans la contemplation des objets sensibles, et la poésie s'attachait de préférence aux choses extérieures, objectives, qui étaient en même temps le but et le moyen de ses glorifications fictives. Mais quand se leva en Orient une lumière plus belle et plus douce, quand les hommes commencèrent à soupçonner qu'il y a quelque chose de supérieur à l'ivresse des sens. quand enfin le christianisme, transfigurant les âmes, les fit frémir au contact de ses idées d'amour universel et de bonheur ineffable ; alors les hommes éprouvèrent le besoin d'exprimer, de chanter ces frémissements intimes, cette mélancolie infinie, qui est en même temps une volupté immense. Vains efforts ! les anciennes images, les anciennes paroles furent impuissantes à traduire les sentiments nouveaux. Il fallut inventer de nouvelles images, des expressions nouvelles, et celles-là préci-

sément qui, par une secrète affinité sympathique, pussent, à chaque instant donné, éveiller dans l'âme, comme par des effets magiques, ces émotions jusque-là inconnues. Ainsi naquit la *poésie romantique*, qui, après avoir brillé au moyen-âge dans toute sa splendeur, fut plus tard étouffée par le souffle froid et dévastateur des guerres politiques et religieuses, puis enfin, dans les temps modernes, s'épanouit de nouveau toute gracieuse sur le sol allemand et déploya ses fleurs éblouissantes. Les images du romantisme doivent, il est vrai, éveiller les idées plutôt que les fixer avec précision. Mais jamais et nulle part je n'honorerai du nom de *vrai romantisme* cette chose, que beaucoup prennent pour tel, savoir un certain mélange d'émail espagnol, de brouillards écossais et de clinquant italien, images vagues et confuses, projetées en quelque sorte comme d'une lanterne magique, et qui par le jeu de leurs couleurs bigarrées, frappées d'éclats de lumière fantastiques, produisent sur l'esprit je ne sais quel étourdissement bizarre. Au contraire, pour réveiller ces sentiments romantiques, il faut des images aussi claires, aussi nettement dessinées que celles de la poésie plastique. Cela n'empêche

pas que ces images romantiques puissent être amusantes en elles-mêmes; car elles sont les précieuses clefs d'or avec lesquelles, selon les vieux contes bleus, on ouvre les beaux jardins enchantés des fées. — Ainsi il arrive que nos deux plus grands romantiques, Gœthe et Aug.-Guill. de Schlegel sont en même temps nos deux plus grands poëtes plastiques. Dans le *Faust* et les *lieds* de Gœthe, on remarque les mêmes linéaments purs que dans son *Iphigénie*, dans *Hermann et Dorothée*, dans les *Élégies*, etc.; comme aussi, d'autre part, les poésies romantiques de Schlegel se distinguent par les mêmes contours sûrs et précis que son poëme vraiment plastique intitulé *Rome*. Avis à ceux qui s'appellent si volontiers *disciples de Schlegel.*

Il y en a d'autres, et en grand nombre, qui, remarquant l'immense influence exercée sur la poésie romantique par le christianisme, et, à sa suite, par la chevalerie, croient comme indispensable de mélanger ces deux éléments, pour imprimer à leur poésie le caractère du romantisme. Je pense, quant à moi, que christianisme et chevalerie n'ont été qu'un moyen de frayer la route au romantisme; le flambeau de celui-ci brille depuis long-

temps sur l'autel de notre poésie; aucun pontife n'a plus besoin d'y verser de l'huile sacrée, aucun chevalier n'a besoin de se tenir à côté d'elle, armé de pied en cap. L'Allemagne est libre désormais; plus de cafards qui osent emprisonner les *esprits* allemands; plus de hobereaux qui puissent, le fouet à la main, soumettre à la corvée les corps allemands. De même aussi la muse allemande doit redevenir une jeune fille allemande, libre, épanouie, pure, sans nulle afféterie: elle ne sera plus ni une nonne languissante, ni une jouvencelle des antiques châteaux, orgueilleuse de ses ancêtres.

Puissent beaucoup de personnes partager ces vues! alors il n'y aura bientôt plus de lutte entre romantiques et plasticiens. Mais maint laurier se fanera encore avant que la feuille d'olivier puisse reverdir sur notre Parnasse.

FIN



TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STER. DE A. BOURET.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

FORMAT GRAND IN-18

De l'Allemagne, nouvelle édition entièrement revue et augmentée de fragments inédits — Deux volumes.

Lutèce, lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France. Troisième édition. — Un volume,

Reisebilder, tableaux de voyage, nouvelle édition, revue, considerablement augmentée et ornée d'un portrait de Henri Heine, précédée d'une étude par Théophile Gautier. — Deux volumes.

Poëmes et Légendes, nouvelle édition. — Un volume.

De la France. — Un volume.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

POËMES

ET

LÉGENDES

PAR

HENRI HEINE

ATTA TROLL
L'INTERMEZZO — LA MER DU NORD — NOCTURNES
FEUILLES VOLANTES — GERMANIA
ROMANCERO — LE LIVRE DE LAZARE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



PRÉFACE

Le livre que je publie aujourd'hui contient la traduction française d'une partie de ces productions lyriques qui m'ont valu dans mon pays le nom de poëte. C'est un beau nom, et il vaut bien celui de grand tribun dont j'ai également goûté pendant quelque temps; j'en ai encore la bouche amère.

L'économie matérielle de ce volume ne me permettait pas de donner ici un recueil complet de mes poésies; mais faire un choix est chose trop pénible pour le cœur paternel d'un poëte, qui est engoué d'une égale tendresse pour toute sa progéniture rimée. Dans cet embarras je pris le parti de rassembler ici seulement les poésies que j'avais déjà traduites dans mes heureux loisirs d'autrefois, et d'y ajouter celles qu'à différentes époques j'avais déjà publiées dans des revues en collaboration avec des amis qui possédaient à la fois l'art du style et celui de la patience, art plus rare encore.

Je n'ai pu résister au douloureux plaisir de réimprimer dans ce livre les gracieuses pages dont mon défunt ami Gérard de Nerval a fait précéder l'*Intermezzo* et *la Mer du Nord*. Je ne peux pas, sans une profonde émotion, songer aux soirées du mois de mars 1848, où le bon et doux Gérard venait tous les jours me trouver dans ma retraite de la barrière de la Santé, pour travailler tranquillement avec moi à la traduction de mes paisibles rêvasseries allemandes, tandis qu'autour de nous vociféraient toutes les passions politiques et s'écroulait le vieux monde avec un fracas épouvantable! Plongés comme nous étions dans nos discussions esthétiques et même idylliques, nous n'entendîmes pas les cris de la fameuse femme aux grandes mamelles qui parcourait alors les rues de Paris en hurlant son chant: « Des lampions! des lampions! » la Marseillaise de la révolution de février, de malencontreuse mémoire. Malheureusement mon ami Gérard, même dans ses jours lucides, était sujet à de continuelles distractions, et je découvris, mais trop tard pour y remédier, qu'il avait égaré sept morceaux de la série qui forme *la Mer du Nord*. J'ai laissé cette lacune dans mon poëme pour ne pas nuire à l'ensemble dont l'harmonieuse unité de couleur et de rhythme aurait pu être gâté par l'intercalation de morceaux dus au labeur inculte de ma propre plume. La diction de Gérard coulait avec une pureté suave, qui était inimitable, et qui ne ressemblait qu'à l'incomparable douceur de son âme. C'était vraiment

plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange quelque banal que soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique, et sans comprendre beaucoup la langue allemande, Gérard devinait mieux le sens d'une poésie écrite en allemand, que ceux qui avaient fait de cet idiome l'étude de toute leur vie. Et c'était un grand artiste; les parfums de sa pensée étaient toujours enfermés dans des cassolettes d'or merveilleusement ciselées. Pourtant rien de l'égoïsme artiste ne se trouvait en lui; il était tout candeur enfantine; il était d'une délicatesse de sensitive; il était bon, il aimait tout le monde; il ne jalousait personne; il n'a jamais égratigné une mouche; il haussait les épaules, quand par hasard un roquet l'avait mordu. — Et malgré toutes ces qualités de talent, de gentillesse et de bonté, mon ami Gérard a fini dans cette ignoble ruelle de la Vieille-Lanterne, de la manière que vous savez.

La pauvreté n'a pas été la cause de ce sinistre événement, mais elle n'y a pas nui. Toujours est-il avéré que l'infortuné, à l'heure fatale, n'avait pas même à sa disposition une chambre un peu propre et bien chauffée où l'on pût prendre ses aises pour se ....

Pauvre enfant! tu méritais bien les larmes qui ont coulé à ton souvenir, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. Mais tes souffrances terrestres ont cessé, tandis que celles de ton collaborateur de la barrière de la Santé vont toujours leur train. — Ne t'attendris pas trop, cher lecteur, à ces paroles; le jour n'est

peut-être pas éloigné où tu auras besoin de toute ta commisération pour toi-même. Est-ce que tu sais comment tu finiras, toi ?

Mais revenons aux poëmes et légendes qui sont rassemblés dans ce livre. J'ai indiqué au-dessus de chaque partie la date de sa naissance. C'est un service dont me sauront gré les critiques investigateurs, qui aiment à poursuivre dans les œuvres d'un poëte les origines de sa pensée et à découvrir les tendances secrètes de son esprit pendant les différentes phases de sa vie. Mes premières productions lyriques se trouvent dans *les Nocturnes*, et datent de 1816. Ce sont les quatre premiers morceaux, et ils appartenaient à un cycle de folles visions. A la même époque j'ai écrit *les Deux grenadiers*, et cette production juvénile fut imprimée en 1822 à Berlin dans mon premier recueil de poésies. Je fais cette remarque chronologique pour n'avoir pas l'air de marcher sur les brisées d'un poëte autrichien.

J'ai dit que dans *les Nocturnes* se trouvent les premiers vagissements du poëte lyrique ; ses derniers soupirs, j'allais dire son râle de mort, se trouvent à la fin de ce volume, dans une série de lamentations que j'ai intitulée le *Livre de Lazare*. La traduction est l'œuvre d'un littérateur aussi sagace qu'élégant, et qui a réussi mieux que beaucoup de ses compatriotes, à s'approprier les trésors intellectuels de la grave et docte Allemagne sans sacrifier à cette acquisition les qualités raisonnables et généreuses qui appartiennent au génie français. Je n'ai

pu résister à la tentation de reproduire les quelques lignes qui accompagnent le *Livre de Lazare.*

En reproduisant également la préface qui précède le poëme *Germania,* conte d'hiver, j'avais oublié de remarquer que ces paroles étaient destinées au public allemand et non pas au lecteur français, qui trouvera probablement ce poëme de *Germania* parfois trop germanique et trop peu intelligible. J'avoue qu'il y a là une fourmilière d'allusions tudesques, qui auraient besoin de plusieurs volumes de commentaires. En outre, il s'y trouve une foule de passages où la pensée de l'auteur pivote sur des rimes bouffonnes et grotesques, dont l'absence doit rendre la version française quelquefois très-flasque sinon insipide.

C'est toujours une entreprise très-hasardée que de reproduire dans la prose d'un idiome roman une œuvre métrique qui appartient à une langue de souche germanique. La pensée intime de l'original s'évapore facilement dans la traduction, et il ne reste que du clair de lune empaillé, comme a dit une méchante personne qui se moquait de mes poésies traduites.

Je te salue, cher lecteur, et je prie Dieu qu'il t'aie dans sa sainte et digne garde.

HENRI HEINE

Paris, ce 25 juin 1855.

ATTA TROLL


Google

AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR

Ainsi que dans une éclipse la lune assombrie sort de son blanc portique de nuages, ainsi le roi nègre, armé pour le combat, sort de sa lente d'une éclatante blancheur.

(Poésies de Ferd. Freiligrath.— *Le Roi nègre.*)

Atta Troll a été composé en allemand et en vers allemands. L'original n'aura-t-il rien perdu, dans une traduction française en prose, de son parfum et de sa couleur, partie si essentielle dans un poëme qui n'a pas de sujet bien palpable? et les arabesques, les allusions dont cette fable n'est que le prétexte, seront-elles bien comprises de tous ceux qui ne connaissent pas le mouvement littéraire, politique et social du pays germanique? C'est ce qu'il serait, je le crains, téméraire d'affirmer. Et cependant je livre cette traduction au public français. La confiance que j'ai dans la sagacité des compatriotes de Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes, me fait croire que plus d'un trouvera quelque intérêt dans ces pages, car, pour peu que le lecteur soit capable de deviner sur de simples indices les affaires d'outre-Rhin qu'il ignore, il respirera dans ce poëme fantastique la vie intime de la mystérieuse Allemagne.

A l'époque où *Atta Troll* fut écrit, la prétendue poésie politique florissait encore de l'autre côté du Rhin. Les muses avaient reçu l'injonction formelle de ne plus rêver désormais,

insouciantes et paresseuses, et d'entrer au service de la patrie à titre de vivandières de la nationalité germanique. Alors aussi le talent était un triste lot, car l'impuissance lâche et envieuse avait enfin trouvé, après des recherches séculaires, sa meilleure arme contre l'insolence du génie : elle venait d'inventer l'antithèse du *talent* et du *caractère*. Le public en masse accueillait avec une complaisance presque intéressée des déclamations qui se résumaient ainsi : « Les honnêtes gens sont en général de mauvais musiciens, en revanche, les bons musiciens ne sont rien moins que d'honnêtes gens, et pourtant la chose essentielle en ce monde, c'est l'honnêteté, ce n'est pas la musique. » Jamais les temps n'avaient été meilleurs pour l'ineptie vertueuse, pour les grandes convictions qui bredouillent et les nobles sentiments qui ne disent rien du tout. Le règne des justes allait commencer dans la littérature. Je me souviens d'un écrivain d'alors dont le principal mérite à ses propres yeux était d'avoir écrit pour la bonne cause sans savoir écrire; en récompense de son style de plomb, ses compatriotes de Hambourg et de Francfort le gratifièrent d'une timbale d'honneur en argent.

Par les dieux immortels! à cette époque il s'agissait de défendre les droits imprescriptibles de l'esprit, l'autonomie de l'art, l'indépendance souveraine de la poésie. Comme cette défense a été la grande affaire de ma vie, je l'ai perdue de vue moins que jamais dans *Atta Troll*. Par le fond et par la forme, ce poëme était une protestation contre les plébiscites des tribuns du jour, et, dans le fait, à peine mes *hommes de caractère*, mes austères Romains, en connurent-ils quelques extraits, que leur bile s'en émut singulièrement. On m'accusa non-seulement de tenter une réaction littéraire, mais encore de railler les plus saintes conquêtes du progrès social. Quant à la valeur esthétique de mon poëme, je leur donnai, je leur donne encore aujourd'hui beau jeu. Je l'ai écrit pour mon

propre plaisir, dans le genre capricieux et fantasque de cette école romantique où j'ai passé les plus charmantes années de ma jeunesse, et dont j'ai fini par rosser le maître, le pédagogue, ce pauvre Schlegel ! La préférence que j'ai donnée à ce genre est peut-être condamnable au point de vue littéraire ; mais tu mens, Brutus, tu mens, Cassius, tu mens aussi, Asinius, quand vous prétendez que ma raillerie atteint ces idées qui sont le plus précieux héritage de l'humanité, et pour lesquelles j'ai moi-même tant combattu et souffert ! Non, si le rire saisit irrésistiblement le poëte, c'est quand il compare ces idées, qui planent devant lui dans toute leur grandeur et leur clarté splendide, avec les formes lourdes et grossières dont les affublent ses contemporains tudesques : il raille alors, pour ainsi dire, la peau d'ours temporelle de ces idées. Il y a des miroirs dont la glace est taillée à facettes si obliques, qu'Apollon même y serait une caricature. Nous rions alors de la caricature et non pas du dieu.

Un seul mot encore. Est-il besoin de faire remarquer qu'en tirant des poésies de Freiligrath une phrase qui revient plusieurs fois dans *Atta Troll*, et qui en fait pour ainsi dire la ritournelle comique, je n'ai nullement eu l'intention de déprécier cet écrivain? Je fais grand cas de Freiligrath, surtout maintenant, et je le compte parmi les poëtes les plus remarquables qui aient paru en Allemagne depuis la révolution de juillet. Son premier recueil me tomba sous la main à l'époque même où j'écrivais *Atta Troll*, et la disposition d'esprit dans laquelle j'étais alors doit expliquer l'impression bouffonne que me causa particulièrement la lecture du petit poëme intitulé : *Le Roi nègre*. Ce morceau est vanté cependant comme un des meilleurs du poëte. Pour les lecteurs qui ne le connaissent pas, je dirai simplement que le roi nègre, qui *sort de sa tente blanche*, *pareil à une éclipse de lune*, possède aussi une brune compagne, sur le noir visage de laquelle se balancent

de blanches plumes d'autruche; mais dans son ardeur belliqueuse il l'abandonne, et se rend au combat des nègres où résonne le tambour orné de crânes. Hélas! il trouve là son Waterloo noir, et il est vendu aux blancs par les vainqueurs. Les blancs emmènent le noble captif en Europe, et là nous le retrouvons au milieu d'une troupe de saltimbanques qui lui ont confié le soin de jouer du tambour turc pendant leurs exercices. Il est là, maintenant, sombre et solennel, tambourinant à l'entrée du cirque; mais, pendant qu'il bat la caisse, il pense que, tout humilié qu'il est par la fortune, il a été monarque absolu aux bords lointains du Niger; il se souvient qu'il a chassé le lion et le tigre :

Son œil devient humide; alors il bat si fort,
Que la peau du tambour se crève sous l'effort.

Décembre 1846.

ATTA TROLL

RÊVE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

— Écrit en 1841. —

I

Entouré de sombres montagnes qui semblent vouloir escalader le ciel, et bercé comme un rêve par le bruit des cascades sauvages,

Cauterets, la bourgade élégante, repose au fond de la vallée. Ses blanches maisons sont ornées de balcons ; de belles dames s'y accoudent le rire sur les lèvres.

Le rire sur les lèvres, elles regardent la place du marché inondée d'une foule bariolée ; au milieu, un ours et une ourse dansent au son de la musette.

C'est Atta Troll et sa femme, la noire Mumma, comme ils l'appellent, qui sont les danseurs, et les Basques ne se sentent pas de joie et d'admiration.

Raide et sérieux comme un grand d'Espagne, Atta

Troll fait son avant-deux ; mais sa moitié velue manque de dignité et de réserve.

Le dirai-je? il me semble presque qu'elle cancane par moments, et que, par un certain mouvement de reins un peu risqué, elle rappelle la grande Chaumière.

Son vaillant conducteur, qui la tient à la chaîne, paraît lui-même s'être aperçu de l'immoralité de sa danse.

Il lui allonge parfois quelques coups de fouet ; alors la noire Mumma hurle à faire trembler les montagnes.

Ce conducteur d'ours porte un bonnet pointu orné de six madones, qui doivent protéger sa tête des balles ennemies ou des poux.

Sur ses épaules pend, en guise de manteau, un dessus d'autel aux mille couleurs. Là-dessous sont cachés pistolets et couteau.

Il fut moine dans sa jeunesse, plus tard chef de brigands, et, pour réunir les deux professions, il finit par prendre du service sous don Carlos.

Lorsque don Carlos dut fuir avec toute sa chevalerie, et que les nobles paladins furent obligés de chercher quelque honnête métier,

(le prince Chenapanski se fit auteur) notre défenseur de la légitimité se fit conducteur d'ours, et s'en alla à travers le monde avec Atta Troll et Mumma ;

Et il les fit danser tous les deux devant le peuple, sur les places publiques. Et voilà comme Atta Troll, enchaîné, danse sur la place de Cauterets.

Lui qui autrefois, comme un roi des solitudes, habitait le libre sommet des monts, Atta Troll danse dans la plaine devant la populace!

Et c'est même pour gagner quelques sous qu'il danse, lui qui naguère dans la majesté de sa force se sentait le maître du monde!

Quand il pense aux jours de sa jeunesse, à la royauté perdue des forêts, alors des grognements étouffés s'échappent du gosier d'Atta Troll.

Il devient sombre comme le roi nègre de Freiligrath, et, de même que ce prince a mal tambouriné, lui se met à danser mal de désespoir.

Mais, au lieu de sympathie, il n'éveille que la gaieté. Juliette même, du haut du balcon, se prend à rire de ces sauts désespérés.

Juliette n'a pas l'âme allemande. C'est une Française. Elle vit au dehors; mais son baiser est enchanteur, est enivrant.

Ses regards sont comme un filet de lumière dans les mailles duquel notre cœur se prend, tressaille et palpite éperdu.

II

Que le roi nègre de M. Freiligrath, dans son courroux mélancolique, se mette à faire résonner la peau du grand tambour jusqu'à ce qu'elle éclate et crève avec fracas,

Voilà qui fait vraiment vibrer le cœur et le tympan. — Mais figurez-vous un ours qui vient de briser sa chaîne!

La musique et les rires cessent; le peuple se précipite hors de la place avec des cris d'effroi, les dames pâlissent.

Oui, Atta Troll vient de briser tout à coup sa chaîne d'esclave. D'un bond sauvage, franchissant les rues étroites,

(Chacun lui fait place très-poliment) il grimpe au haut des rochers, jette en bas comme un regard de mépris et disparaît dans les montagnes.

La noire Mumma et le montreur d'ours restent seuls sur la place déserte. L'homme furieux jette son chapeau à terre,

Trépigne dessus, foule aux pieds les madones, arrache sa couverture, met son corps à nu, jure, maudit et se lamente sur l'ingratitude,

La noire ingratitude des ours. Car n'a-t-il pas toujours traité Atta Troll comme un ami? Ne lui a-t-il pas enseigné la danse?

L'ingrat ne lui doit-il pas tout, même la vie? Ne lui a-t-on pas offert inutilement cent écus de la peau d'Atta Troll?

La pauvre noire Mumma, comme une statue de la douleur muette, est restée suppliante sur ses pattes de derrière, devant la colère du furieux.

Mais la colère du furieux tombe enfin, mais sur les épaules de la pauvrette; il la roue de coups, la nomme reine Christine, femme Muñoz, et cætera. —

Voilà ce qui arriva dans l'après-midi d'une chaude et belle journée d'été, et la nuit qui suivit ce beau jour fut superbe.

Je passai presque la moitié de cette nuit sur le balcon. — Juliette était près de moi, et contemplait les étoiles.

« Ah! se prit-elle à dire en soupirant, les étoiles sont bien plus belles à Paris, lorsqu'en hiver elles se mirent dans les ruisseaux du faubourg Montmartre. »

III

Rêve d'une nuit d'été, ma fantasque chanson est sans but, oui, sans but, comme l'amour, comme la vie, comme toute la création et peut-être le Créateur lui-même!

Mon Pégase n'obéit qu'à son caprice, soit qu'il galope, ou qu'il trotte, ou qu'il vole dans le royaume des fables.

Ce n'est pas une vertueuse et utile haridelle de l'écurie bourgeoise, encore moins un cheval de bataille qui sache battre la poussière et hennir pathétiquement dans le combat des partis.

Non! les pieds de mon coursier ailé sont ferrés d'or, ses rênes sont des colliers de perles, et je les laisse joyeusement flotter.

Porte-moi où bon te semblera, sur les sentiers aériens des montagnes, où les cascades, avec leurs voix de corbeaux, croassent des avertissements lugubres, où les abîmes bâillent comme des enfers ennuyés; —

Porte-moi dans les vallées tranquilles, où le chêne méditatif s'élève, et où, du milieu des racines mystérieuses. saillit l'antique source des légendes; —

Laisse-moi boire à ses eaux et y mouiller mes paupières. Ah! je soupire après l'eau miraculeuse qui fait voir et savoir.

Oui, la lumière se fait! Mon regard plonge dans les grottes les plus profondes, mes yeux voient Atta Troll dans sa tanière. Je l'entends parler et je comprends son langage!

C'est étrange comme cet idiome d'ours me semble connu! N'aurais-je pas dans ma chère patrie entendu déjà ce langage?

IV

Roncevaux, noble vallée, lorsque j'entends résonner ton nom, il me semble que s'ouvre dans mon cœur la fleur bleue des souvenirs légendaires.

La vieille chevalerie surgit, brillante de jeunesse, après un sommeil de mille ans! Les Esprits me regardent fixement avec leurs grands yeux, et j'ai peur.

J'entends le bruit du fer, le tumulte des batailles : — ce sont les preux chrétiens qui combattent les Sarrasins. — Comme le cor de Roland jette un appel douloureux, désespéré!

C'est dans la vallée de Roncevaux, non loin de la Brèche de Roland, ainsi nommée parce que le héros, pour se frayer un chemin de retraite, trancha le rocher avec sa bonne épée Durandal, de telle façon qu'il en porte encore les traces aujourd'hui;

C'est dans cette vallée, dis-je, au fond d'une sombre crevasse défendue par un épais fourré de pins sau-

vages, qu'est cachée à tous les yeux la caverne d'Atta Troll.

C'est là qu'au sein de sa famille il se repose des fatigues de sa fuite et des tribulations de sa vie errante.

Bonheur de se revoir! il a retrouvé, dans sa chère caverne, les petits que Mumma lui a donnés, quatre fils et deux filles;

Deux jeunes oursines bien léchées, blondes comme des filles de ministres protestants. Les garçons sont bruns; le plus jeune, qui n'a qu'une oreille, est presque noir.

Celui-là était le Benjamin de sa mère. Un jour, en jouant, elle lui a mangé une oreille, mais par pure affection.

C'est un enfant plein de moyens, surtout pour la gymnastique. Il fait la culbute aussi bien que le professeur Massman à Berlin.

Comme le professeur Massman à Berlin, il n'aime que sa langue maternelle. Jamais il ne voulut mordre au jargon des Grecs et des Romains.

Ourson fier de sa nationalité, il a une sainte horreur des parfumeries françaises. Il dédaigne le savon, ce luxe de toilette moderne, toujours comme le professeur Massmau à Berlin.

Mais là où il faut le voir déployer ses talents, c'est

lorsqu'il grimpe sur l'arbre qui s'élève du fond du précipice jusqu'à la plate-forme du rocher.

Au sommet de ce rocher, le soir, toute la famille se rassemble autour du père pour s'ébattre dans la fraîcheur du crépuscule.

C'est alors que le vieux Troll aime à raconter ce qu'il a vécu dans le monde, combien il a vu d'hommes et de villes et combien il a souffert,

Ainsi que le fils de Laërte, avec cette petite différence que lui, du moins, était accompagné dans ses pérégrinations douloureuses par sa femme, sa noire Pénélope.

Aujourd'hui Atta Troll raconte aussi les immenses succès qu'il a eus jadis auprès des hommes avec sa danse.

Il affirme que jeunes et vieux l'admiraient avec acclamation quand il dansait sur les places publiques aux doux sons de la musette.

A l'entendre, surtout les dames, ces délicats connaisseurs, l'auraient applaudi avec fureur et lui auraient lancé des œillades assassines.

O vanité de l'artiste ! le vieil ours danseur pense avec une joie mêlée de regrets au temps où le public admirait son talent !

Enthousiasmé par ces souvenirs, il veut donner la

preuve qu'il n'est pas un misérable vantard, qu'il a été réellement grand par la danse

Et soudain il se lève, se pose sur ses pattes de derrière, et, comme autrefois, le voilà qui se met à danser la gavotte, sa danse favorite.

Muets d'admiration, le museau attentif, les oursons contemplent leur père qui danse gravement au clair de lune.

V

Atta Troll est mélancoliquement étendu sur le dos, dans sa caverne, au milieu des siens; il lèche ses pattes en rêvant, il lèche et murmure :

— Mumma ! Mumma ! perle noire que j'avais pêchée dans l'océan de la vie, je t'ai donc reperdue à jamais dans ce même océan !

Ne dois-je jamais te revoir qu'au delà de la tombe, à l'heure où, dégagée de tes dépouilles mortelles, tu ne seras qu'une âme sans peau ?

Ah ! je voudrais auparavant baiser une dernière fois le gracieux museau de ma chère Mumma ; il était si doux et comme parfumé de miel !

Je voudrais aussi flairer une dernière fois la douce senteur qui émanait de ma chère Mumma, plus pénétrante que l'odeur des roses.

Mais, hélas ! Mumma languit dans les chaînes de cette engeance qui s'appelle l'homme et qui s'imagine être le propriétaire de toute la terre.

Mort et damnation ! ces hommes, ces archi-aristocrates, regardent toutes les autres créatures avec l'insolence du seigneur et maître !

Ils nous enlèvent femmes et enfants, nous enchaînent, nous battent, nous tuent même pour vendre notre peau et notre graisse ;

Et ils se croient permis ces forfaits, surtout contre la race des ours, et ils appellent cela les droits de l'homme.

Les droits de l'homme ! les droits de l'homme ! et qui vous les a octroyés? Ce n'est pas la nature, elle n'est pas dénaturée à ce point.

Les droits de l'homme ! qui vous a donné ces priviléges ? Ce n'est vraiment pas la raison, elle est toujours raisonnable.

Hommes, valez-vous donc mieux que nous parce que vous faites cuire et rôtir vos aliments? Nous, nous mangeons les nôtres tout crus ;

Mais le résultat final est le même pour tous. Non, ce n'est pas la nourriture qui anoblit. Celui-là seul est noble qui pense et agit noblement.

Hommes, valez-vous mieux que nous à cause de vos arts et de vos sciences? Nous autres, nous ne sommes pas des crétins.

N'y a-t-il pas des chiens savants? et des chevaux qui comptent comme des membres de la haute finance? Les lièvres ne jouent-ils pas du tambour à merveille?

Maint castor ne s'est-il pas distingué en hydrostatique, et n'est-ce pas aux cigognes que l'on doit l'invention des clystères?

Les ânes n'écrivent-ils pas des critiques? Les singes ne jouent-ils pas la comédie? Trouvez-moi une plus grande tragédienne que Batavia, l'illustre guenon?

Les rossignols ne chantent-ils pas? Freiligrath n'est-il pas poëte? Qui pourrait mieux chanter le roi nègre que son compatriote le dromadaire?

Dans la danse, moi qui parle, j'ai été aussi loin que Raumer dans l'art d'écrire. Écrit-il mieux que je ne danse, moi pauvre ours?

Hommes, pourquoi donc valez-vous mieux que nous? Vous portez haut la tête, il est vrai, mais il rampe dans ces têtes de bien basses pensées.

Hommes, valez-vous mieux que nous parce que votre peau est unie et lisse? Vous partagez cet avantage avec les serpents.

Hommes, race de serpents bipèdes, je comprends pourquoi vous portez des vêtements. Vous cachez sous la laine votre nudité de vipères.

Mes enfants, soyez en garde contre ces avortons sans poils! Mes filles, ne vous fiez à aucun de ces monstres qui portent pantalons!.....

Je ne divulguerai pas davantage combien le vieil ours, dans sa rage égalitaire, trouva d'arguments insolents contre le genre humain.

Car, à la fin, je suis homme aussi moi-même, et je ne veux plus répéter ces sottises qui finissent par blesser.

Oui, je suis homme, et je m'estime quelque chose de mieux que les autres bêtes. Jamais je ne trahirai les intérêts de ma naissance;

Et je défendrai toujours bravement contre toutes les prétentions bestiales le drapeau de l'humanité et les imprescriptibles droits de l'homme.

VI

Pourtant il est peut-être utile aux hommes, qui forment la classe élevée de la société animale, de savoir ce que l'on dit et pense au-dessous d'eux.

Oui, sous nos pieds, dans les couches souterraines, dans les antres ténébreux des classes inférieures et fauves, couvent la misère, l'orgueil et la haine.



Ce qui a été établi par l'histoire naturelle et consacré depuis des siècles par les coutumes et les traditions, est nié audacieusement et le museau levé.

Le vieillard grogne à l'oreille de l'adolescent la funeste doctrine qui menace d'anéantir sur terre la civilisation et l'humanité —

Enfants, — (murmure Atta Troll en se roulant sur sa couche sans tapis, —) enfants, l'avenir est à nous !

Si tous les ours, si tous les animaux pensaient comme moi, avec nos forces réunies nous déferions nos tyrans.

Que le brave sanglier s'unisse au noble cheval, que l'éléphant enlace fraternellement sa trompe formidable à la corne du vaillant taureau ;

Que les renards et les loups de toutes couleurs, que les singes et les béliers, que le lièvre lui-même, réunissent quelque temps leurs efforts, et la victoire est à nous !

Unité ! unité ! voilà le premier besoin de l'époque. Séparés, nous serons asservis ; unis, nous bousculons nos tyrans.

De l'unité ! de l'unité ! et nous sommes vainqueurs. Le régime honteux du monopole, avec les vils usurpateurs, tombe en ruine. Et nous fondons le règne des justes.

Que l'égalité parfaite soit la loi fondamentale. Toutes les créatures de Dieu seront égales sans distinction de croyances, de pelage et d'odeurs.

La stricte égalité ! Que tout âne puisse parvenir à la plus haute fonction de l'État ; que le lion en revanche porte le sac au moulin.

Pour ce qui concerne le chien, c'est un mâtin qui a des goûts serviles, parce que depuis une éternité l'homme le traite comme un chien.

Cependant, dans notre constitution radicale, nous lui rendons ses vieux droits inaliénables, et il se régénérera bientôt.

Les Juifs eux-mêmes jouiront du droit de citoyen, et ils deviendront, devant la loi, égaux aux autres mammifères.

Seulement la danse sur les places publiques ne leur sera point permise. Je fais cet amendement dans l'intérêt de mon art.

Car le sens du style sérieux en chorégraphie, de la plastique sévère du mouvement, manque à cette race ; ils gâteraient le goût du public. —

VII

Sombre dans sa sombre caverne, Atta Troll le misanthrope, accroupi au milieu de sa famille, grogne et grince des dents :

— O hommes ! dédaigneuses canailles ! souriez donc ! le grand jour de la liberté nous délivrera de votre joug et de votre sourire.

C'est toujours ce qui m'a le plus blessé que ce tressaillement aigre-doux des lèvres chez les hommes. Rien ne m'est plus odieux que le sourire de ces êtres.

Quand j'apercevais ce mouvement fatal sur leur blanc visage, il me semblait que mes entrailles se retournaient dans mon ventre.

La profonde scélératesse d'une âme humaine se manifeste d'une façon bien plus impertinente par le sourire, que par les paroles.

Ils sourient sans cesse ! même alors que la décence exige un profond sérieux, dans le moment le plus solennel de l'amour !

Ils sourient sans cesse ! Ils sourient même en dansant ! ils profanent ainsi cet art qui aurait dû rester un culte.

Oui, la danse, dans les anciens temps, était une pieuse

manifestation de la foi. Le chœur des prêtres sautait saintement autour de l'autel.

C'est ainsi que le roi David dansa jadis devant l'arche d'alliance. Danser était un acte sacré, danser c'était prier avec les jambes.

C'est ainsi que moi-même j'avais compris la danse, lorsque j'exerçais sur les places, devant le peuple qui m'applaudissait tant.

Ces applaudissements, je l'avoue, me faisaient du bien au cœur; car il est doux d'arracher des suffrages à un ennemi.

Mais, dans l'enthousiasme, ils souriaient encore. L'art de la danse est lui-même impuissant à moraliser les hommes, et ils restent toujours frivoles !

VIII

Plus d'un vertueux citoyen sent mauvais ici-bas, pendant que des valets de princes sont parfumés de lavande et d'ambre.

Il y a des âmes virginales qui sentent le savon noir, tandis que parfois le vice vient de se laver avec de l'eau de rose.

C'est pourquoi, cher lecteur, ne fronce pas le nez, si

la caverne d'Atta Troll ne te rappelle pas les parfums d'Arabie.

Demeure un instant avec moi dans le cercle vaporeux et nauséabond, où notre héros parle à son fils cadet comme du milieu d'une nuée de miasmes : —

Enfant, mon enfant, le dernier rejeton de ma force virile, incline ton unique oreille près du museau paternel, et bois mes paroles !

Défie-toi des doctrines de l'espèce humaine ; elles te perdraient l'âme et le corps. Parmi tous les hommes, il n'y a pas un seul brave homme.

Même les Allemands, qui jadis en étaient les meilleurs, même ces fils de Tuiskion, nos cousins de toute antiquité, sont aussi dégénérés.

Ils sont maintenant sans croyance et sans Dieu ; ils prêchent même l'athéisme. Mon enfant, mon enfant, défie-toi principalement de Feuerbach et de Bruno Bauer !

Ne deviens pas athée, un ours impie qui renie son créateur, un ours sans Dieu !

Oui, c'est bien un créateur qui a fait l'univers ! Robespierre, l'incorruptible Maximilien, avait bien raison : — il y a un Être suprême !

Sur nos têtes, le soleil et la lune, les étoiles aussi (celles avec queue et celles sans queue également), sont le reflet de sa toute-puissance.

A nos pieds, la terre et les mers sont l'écho de sa gloire, et chaque créature célèbre ses splendeurs.

Même le tout petit insecte qui réside dans la barbe argentée d'un vieux pèlerin chanteur de cantiques, lui aussi chante la louange de l'Éternel!

Là-haut, sous une tente parsemée d'étoiles, sur un trône d'or, siége majestueusement un ours colossal qui dirige l'univers.

Sa pelisse est immaculée et blanche comme la neige; sa tête est ceinte d'une couronne de diamants qui rayonne à travers les cieux.

Sur sa figure rayonnent l'harmonie et la pensée créatrice. Il fait un geste avec son sceptre, et les sphères résonnent et chantent.

A ses pieds sont assis les ours bienheureux qui ont souffert ici-bas avec humilité et résignation. Ils tiennent dans leurs pattes vénérables les palmes de leur martyre.

Parfois un d'entre eux se lève, un autre le suit; ils sautent comme si le Saint-Esprit les possédait, et les voilà tous qui dansent le plus solennel des menuets,

Un menuet où l'inspiration de la grâce peut tenir lieu de talent et où l'âme éperdue de joie cherche à sortir de sa peau.

Moi, indigne Atta Troll, jouirai-je un jour de cette

béatitude, et, après mes tribulations terrestres, passerai-je dans ce royaume de délices impérissables ?

Ivre de volupté céleste, là-haut sous la tente étoilée, une auréole au front, la palme à la patte, danserai-je aussi devant le trône du Seigneur ? —

IX

Comme la langue écarlate que le roi nègre de Freiligrath tire dans sa colère hors de ses lèvres noires et épaisses,

Ainsi la lune rougeâtre sort des sombres et lourds nuages. On entend au loin des cascades, qui ne sommeillent jamais, bruire tristement dans le silence des ténèbres.

Atta Troll est debout au sommet de son rocher favori ; il est seul, seul au bord de l'abîme, et il hurle ces paroles qu'emportent les vents de la nuit :

— Oui, je suis un ours ! je suis ce que vous nommez un ours velu, sauvage, grognon, mal léché, et Dieu sait quoi encore !

Oui, je suis un ours ! je suis l'animal qu'il faut pourchasser, la brute objet de votre mépris, de votre sourire.

Je suis la cible de vos railleries, je suis la bête noire

avec laquelle vous effrayez le soir les enfants quand ils ne sont pas sages.

Je suis la caricature grotesque des contes de vos nourrices; je le suis, et je le crie à haute voix à ces hommes là-bas.

Entendez-vous ? entendez-vous ? je suis un ours ! Jamais je ne rougirai de mon origine. Je m'en glorifie comme si j'étais issu du sang de Moïse Mendelsohn ! —

X

Il est minuit. Deux formes sauvages se glissent à quatre pattes avec de sourds grognements et se fraient un chemin à travers le sombre fourré de sapins.

C'est Atta Troll, le père, et son fils, le jeune Une-Oreille. Ils s'arrêtent dans la clairière, près du rocher qu'on appelle la Pierre-Sanglante.

— Cette pierre, grogne Atta Troll, est l'autel où les druides, à l'époque du paganisme, faisaient des sacrifices humains.

O comble de l'horreur et du crime ! quand j'y pense, mon poil se hérisse sur mon dos. — On répandait du sang à la gloire de Dieu !

Pour dire la vérité, maintenant les hommes sont plus

éclairés, aujourd'hui ils ne s'entre-tuent plus par zèle religieux, au nom des intérêts du ciel.

Non, ce n'est pas cette pieuse erreur, ce saint délire, cette généreuse folie, mais bien l'égoïsme personnel, qui les pousse au meurtre et à l'assassinat.

Ils s'acharnent à l'envi sur les biens de cette terre ; c'est un pillage universel, et chacun tue et vole pour lui-même.

Oui, les biens de la communauté terrestre deviennent la proie d'un seul maître, de l'homme, et il parle alors de droits de possession, de propriété.

Propriété, droits de possession ! O vol, ô mensonge ! L'homme seul a pu inventer un pareil mélange de ruse et d'absurdité.

La nature n'a pas créé de propriété, car tous, oui tous, nous venons sans poche au monde, sans poche sur l'épiderme.

Aucun de nous tous n'a de naissance de pareils petits sacs sur le corps inventés pour recéler les vols.

L'homme seul, cet être nu qui se fit avec art un vêtement de laine étrangère, sut aussi, avec le même art, se procurer des poches.

Une poche ! c'est aussi peu naturel que la propriété et les droits de possession. Les hommes ne sont que des filous qui empocheraient les étoiles du ciel.

Je les hais avec une légitime fureur ! Mon fils, je veux te transmettre cette haine ; ici, sur cet autel, jure haine éternelle au genre humain.

Sois l'ennemi implacable de ces vils oppresseurs, leur ennemi implacable jusqu'à la fin de tes jours. Jure, jure ici, mon fils !.... —

Et le jeune ours jura. C'était un ténébreux et meurtrier serment, semblable à celui que jadis jura Annibal, fils d'Amilcar, le rancunier Carthaginois. La lune éclaira de sa lueur blafarde et sinistre le vieux dolmen et les deux misanthropes.

Un jour, nous dirons comment le jeune ours tint fidèlement son serment. Notre lyre le chantera dans une prochaine épopée.

Quant à Atta Troll, nous l'abandonnons également, mais pour le retrouver plus tard et plus sûrement au bout de notre fusil.

Va, ton affaire est faite. Tu es accusé du délit d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement des hommes... Demain nous t'appréhenderons au corps.

XI

Comme des bayadères assoupies vers le matin, les montagnes frissonnent dans leurs blancs peignoirs de nuages que la brise matinale soulève.

Mais elles se réveillent bientôt sous les baisers du soleil ; il leur enlève peu à peu jusqu'au dernier voile et les contemple dans toute leur beauté.

J'étais sorti à la pointe du jour avec Lascaro pour aller à la chasse de l'ours ; à midi nous arrivâmes au pont d'Espagne.

C'est ainsi qu'on appelle le pont qui mène de France en Espagne, chez les barbares de l'ouest, qui sont en arrière de mille ans,

En arrière de mille ans de la civilisation moderne. Mes barbares de l'est, au delà du Rhin, ne le sont que de cent ans.

C'est en hésitant, en tremblant presque, que je quittai le sol sacré de la France, de cette patrie de la liberté et des femmes que j'aime.

Au milieu du pont d'Espagne était assis un pauvre Espagnol. La misère se lisait dans les trous de son manteau ; la misère se lisait dans ses yeux.

Il grattait de ses doigts maigres une vieille mandoline. L'aigre mélodie était renvoyée par l'écho du précipice comme une moquerie.

Parfois il se penchait sur l'abîme et se prenait à rire. Puis il repinçait les cordes avec plus de frénésie et chantait des rimes d'amour.

Je passai et je me dis à moi-même : C'est singulier, la folie est assise et chante sur ce pont qui conduit de France en Espagne.

Ce pauvre fou est-il l'emblème de l'échange des idées entre les deux nations? ou bien est-il le titre frontispice de la folle Espagne?

Vers le soir, nous atteignîmes une misérable posada où une olla-podrida fumait dans un plat crasseux.

J'y mangeai aussi des garbanzos gros et lourds comme des balles, indigestes même pour un estomac allemand nourri d'andouillettes dans sa jeunesse.

Le lit était le véritable pendant de la cuisine, et était comme poivré de vermine. Ah! les punaises sont les plus terribles ennemis de l'homme!

L'inimitié d'une seule petite punaise qui rampe sur votre couche est plus redoutable que la colère de cent éléphants.

Il faut se laisser mordre en silence. C'est bien triste! Ce qui est plus triste encore, c'est d'écraser l'ennemi : car alors toute la nuit une infection vous poursuit.

Oui, ce qu'il y a de plus terrible sur la terre, c'est un combat avec l'insecte qui se sert de sa puanteur comme d'une arme. Un duel avec une punaise!

XII

Comme ils mentent, ces poëtes, même les mieux dressés, quand ils disent, quand ils chantent que la nature est le temple de Dieu!

Un temple dont les splendeurs témoignent de la gloire du créateur! Le soleil, la lune et les étoiles n'en seraient que les lampes d'or suspendues à la coupole.

Allez, allez, bonnes gens, mais avouez que les degrés de ce temple ne sont pas très-commodes, des escaliers insupportables!

Ces hauts et ces bas, ces montées et ces descentes, ces ascensions de rochers, cela me fatigue l'âme et les jambes.

A mes côtés marche Lascaro, pâle et long comme un cierge. Jamais il ne parle, jamais il ne rit, le fils mort de la sorcière.

Oui, l'on dit que c'est un mort, défunt depuis longues années, et à qui la science magique de sa mère a conservé l'apparence de la vie.

Ces méchants escaliers du temple de Dieu! Je ne puis comprendre aujourd'hui que je n'aie pas vingt fois trébuché dans l'abîme et risqué de me casser le cou.

Comme les cascades mugissaient! comme le vent

fouettait les sapins qui hurlaient ! Les nuages crèvent tout à coup. Quel temps affreux !

Près du lac de Gaube, dans une petite cabane de pêcheur, nous trouvâmes un asile et des truites : celles-ci étaient délicieuses.

Le vieux pêcheur, malade et cassé, était assis dans une chaise longue. Ses deux nièces le soignaient, belles comme des anges.

C'étaient des anges un peu gras et quelque peu flamands, qu'on aurait cru descendus d'un cadre de Rubens : cheveux blonds, yeux bleus et limpides,

Fossettes au milieu des joues roses, où l'espiéglerie était tapie ; membres forts et arrondis, éveillant à la fois la crainte et la volupté.

Charmantes et bonnes créatures, qui se disputent d'une façon charmante pour savoir quelle boisson conviendrait le mieux au vieil oncle malade.

L'une lui présente une tasse de fleur de tilleul, et l'autre de la tisane de sureau ; elles crient à la fois : Buvez ! buvez !

« Je ne boirai ni l'une ni l'autre, dit le bon vieux impatienté. Allez me chercher une outre de vin, que j'accueille mes hôtes avec une meilleure boisson. »

Si c'était véritablement du vin que j'ai bu au lac de Gaube, c'est ce que j'ignore. Dans le Brunswick, j'aurais cru que c'était de la bière de Brunswick.

L'outre était faite de la plus belle peau de bouc noir. Elle puait admirablement; mais le vieux en but avec tant de plaisir, qu'il en devint gaillard et mieux portant.

Il se mit à nous raconter les hauts faits des bandits et les contrebandiers qui hantent, libres et joyeux, les forêts des Pyrénées.

Il savait aussi de vieilles histoires, entre autres les combats des géants contre les ours, dans les temps fabuleux.

Oui, les géants et les ours se sont disputé jadis l'empire de ces montagnes et de ces vallées avant l'invasion des hommes.

A leur arrivée, les géants s'enfuirent épouvantés par une terreur panique, car il n'y a pas beaucoup de cervelle dans ces grosses têtes.

On dit encore que ces grands niais, arrivés au bord de la mer, voyant le ciel réfléchi dans les flots bleus,

Crurent que la mer était le ciel lui-même, et se précipitèrent dans les flots, pleins de confiance en Dieu, et s'y noyèrent tous ensemble.

Quant à ce qui regarde les ours, l'homme les détruit maintenant peu à peu; chaque année, leur nombre diminue dans les montagnes.

« C'est ainsi, disait le bon vieux, que l'un fait place à

l'autre sur la terre; après les hommes, l'empire passera aux nains,

« A ces petites créatures microscopiques et rusées qui habitent sous les montagnes, fouillant et amassant sans relâche des richesses dans les filons d'or et d'argent.

« Je les ai souvent vus au clair de la lune lorsque, pour nous épier, ils sortent leurs petites têtes pleines de malice des crevasses de la terre, et j'ai eu peur en songeant à l'avenir,

« Et au règne crasseux de ces pygmées richards. Hélas! je le crains bien, nos neveux seront forcés de se jeter à l'eau, comme les géants stupides qui croyaient se réfugier dans le ciel. »

XIII

Le lac aux eaux profondes repose dans sa sombre coupe de rochers. De pâles étoiles regardent mélancoliquement du haut du ciel. C'est la nuit et le silence.

La nuit et le silence ! — Les rames s'élèvent et retombent. La barque nage mystérieusement en clapotant. Les nièces du batelier ont pris sa place.

Elles rament gracieusement, avec souplesse. Parfois dans l'ombre, à la lueur des étoiles, on voit briller leurs bras nus, vigoureux, et leurs grands yeux d'azur.

Lascaro est assis à mes côtés, pâle et muet comme de coutume. Cette pensée me vient comme un frisson : serait-il vraiment un revenant?

Et moi-même, ne suis-je pas mort aussi ? Et voilà que je navigue maintenant, avec des spectres pour compagnons, dans le triste empire des ombres.

Ce lac, n'est-ce pas le Styx à l'onde noire? Proserpine, à défaut de Caron, ne me fait-elle pas conduire par ses soubrettes ?

Non, je ne suis pas encore mort et éteint. — Au fond de mon âme je sens encore brûler et palpiter la flamme joyeuse de la vie.

Ces jeunes filles qui manient gaiement la rame et parfois m'éclaboussent avec l'eau qui en découle, rieuses et folâtres,

Ces belles filles fraîches et potelées, bien sûr, ne sont pas des fantômes infernaux, ni les suivantes de Proserpine.

Pour me convaincre parfaitement de leur humanité réelle, et m'assurer, pièces en main, de ma propre existence,

J'imprimai fortement mes lèvres sur les fossettes des joues roses de mes batelières, et j'arguai philosophiquement : Je baise, donc je suis.

Arrivé à l'autre bord, j'embrassai encore une fois ces bonnes filles. Ce n'est que dans cette monnaie-là qu'elles voulurent me laisser payer le passage.

XIV

Les cimes violettes de la montagne rient sur le fond d'or du soleil. A mi-côte, un village est perché fièrement comme un nid d'oiseau.

Quand j'y fus grimpé, je trouvai tous les vieux envolés. Il n'était resté que les enfants, la jeune couvée qui n'a point d'ailes encore ;

De jolis petits garçons, de gentilles fillettes presque masquées avec des capuchons de laine blanche ou écarlate, et jouant la comédie sur la grande place.

Mon arrivée ne troubla pas le jeu, et je pus voir l'amoureux prince des souris s'agenouiller pathétiquement devant la fille de l'empereur des chats.

Pauvre prince ! on le marie avec sa belle. Elle gronde, elle tempête, elle mord, elle mange son époux. La souris morte, le jeu est fini.

Je restai presque tout le jour avec les enfants. Nous causions avec une charmante confiance. Ils voulurent savoir qui j'étais et ce que je faisais.

« Chers petits, leur dis-je, mon pays natal s'appelle

l'Allemagne ; il y a là des ours en quantité, et je suis un chasseur d'ours

« J'en ai écorché vif plus d'un dans ce pays-là ; mais par-ci, par-là, j'ai reçu moi-même quelques coups de patte assez vigoureusement administrés.

« A la fin, je me lassai de me chamailler ainsi tous les jours avec des animaux aussi mal léchés, dans les forêts de ma patrie ;

« Et je suis venu ici chercher un meilleur gibier. Je veux mesurer mes forces avec le grand Atta Troll.

« Voilà un noble adversaire, digne de moi. Ah ! en Allemagne, j'ai livré plus d'un combat où je rougissais de la victoire ! »

Lorsque je me disposai au départ, les bonnes petites créatures dansèrent une ronde autour de moi, en chantant giroflé ! girofla !

Puis la plus petite de toutes s'avança vers moi d'un air mutin et plein de grâce, me fit deux, trois, quatre révérences, et se mit à chanter d'une jolie voix :

« Si le roi me rencontre, je lui fais deux révérences, et, si la reine me rencontre, je lui fais trois révérences.

« Mais, si le diable avec ses cornes passe dans mon chemin, je lui fais deux, trois, quatre révérences, giroflé ! girofla !

« Giroflé ! girofla ! » fut répété en chœur par la petite bande, qui se mit à tournoyer avec espièglerie dans mes jambes tout en chantant.

Pendant que je redescendais à la vallée, le refrain me suivait encore de ses accents éloignés comme un gazouillement d'oiseaux : « Giroflé ! girofla ! »

XV

Des blocs gigantesques, difformes et grimaçants m'entourent semblables à des monstres pétrifiés de toute antiquité.

C'est étrange ! des nuées grises flottent au-dessus avec les mêmes formes bizarres, et font comme une contrefaçon vaporeuse de ces sauvages figures de pierre.

Dans le lointain, la cascade mugit, et le vent hurle dans les pins : bruit fatal et impitoyable comme le désespoir !

Lugubres solitudes ! De noires troupes de choucas s'abattent sur des sapins calcinés et pourris, et agitent leurs ailes impuissantes.

Lascaro me suit, toujours pâle et silencieux ; nous ressemblons bien à la vieille gravure d'Albert Dürer, où la Mort en personne accompagne le chevalier de la Démence.



Pays affreux et désolé ! Une malédiction pèse-t-elle sur le sol? Je crois voir du sang aux racines de cet arbre rabougri et souffreteux.

Il couvre une cabane qui se cache à demi, comme honteuse, sous la terre. Le pauvre toit de chaume a l'air de vous supplier et de vous regarder avec crainte.

Les habitants de cette cabane sont des cagots, débris d'une race qui achève dans l'obscurité les restes d'une existence misérable.

Hélas ! encore aujourd'hui les Basques ont une profonde horreur des cagots; l'origine de cette aversion fatale est un mystère.

A la cathédrale de Bagnères, on voit une étroite porte basse avec grille. — Voilà, m'avait dit le sacristain, l'ancienne porte des cagots.

Jadis toute autre entrée à l'église leur était strictement interdite, et ils se glissaient furtivement dans la maison du Seigneur.

Là, le cagot s'asseyait sur un petit escabeau, priant seul, séparé, comme un lépreux, du reste de la communauté.

Mais les lumières modernes finiront par chasser les ténèbres injustes du moyen âge, même de leur dernière cachette. —

Lascaro resta dehors pendant que j'entrai dans l'humble cabane du cagot. Je tendis amicalement la main à ce pauvre frère.

Et j'embrassai aussi son enfant, qui tetait avidement, cramponné au sein flétri de sa mère. Il ressemblait à une araignée malade.

XVI

Regarde les sommets des montagnes! comme ils brillent dans le lointain au coucher du soleil, fiers comme des rois et étincelants de pourpre et d'or!

Mais approche : toute cette magnificence s'évanouira. Ici, comme près des autres splendeurs terrestres, tu as été dupe d'une illusion d'optique.

Ce qui te semblait pourpre et or, ah! ce n'est rien que de la neige, rien que la pauvre neige qui, glacée et triste, s'ennuie dans la solitude.

Là-haut j'entendis de près cette pauvre neige soupirer et gémir, et raconter au vent volage et insensible toute sa blanche misère.

Oh! disait-elle, comme les heures passent lentement dans cette solitude, des heures sans fin, des éternités gelées.

Ah! pauvre neige que je suis! si, au lieu d'être tombée

sur ces hautes montagnes, j'étais tombée dans la vallée, dans la vallée où les fleurs s'épanouissent!

J'aurais fondu là et formé un petit ruisseau, et le plus beau garçon du village serait venu se laver en souriant à mon onde.

Oui, j'aurais peut-être coulé jusqu'à la mer, où je pouvais devenir perle pour orner à la fin la couronne d'un roi! —

Lorsque j'eus entendu ces paroles de la pauvrette, je lui répondis: « Chère petite neige, je doute beaucoup qu'un sort aussi brillant t'ait attendue dans la vallée.

« Console-toi. — Peu de tes sœurs deviennent perles ici-bas. Tu serais peut-être tombée dans un bourbier, et tu n'aurais été qu'une ordure. »

Pendant que je conservais ainsi avec la neige, j'entendis un coup de fusil, et un vautour brun tomba des nues à mes pieds.

C'était une plaisanterie de Lascaro, une plaisanterie de chasseur; mais son visage était, comme toujours, sérieux et impassible. Seulement le canon du fusil fumait encore.

Il prit en silence une plume à l'aile de l'oiseau, la fixa sur son feutre pointu et continua son chemin.

C'était un coup d'œil sinistre que de voir son ombre

avec sa plume s'agiter longue et noire sur la neige blanche des glaciers.

XVII

C'est une vallée qui ressemble à une rue. Son nom est le Ravin des Esprits. De chaque côté, des rochers escarpés s'élèvent à des hauteurs vertigineuses.

Là, sur le versant le plus rapide, la bicoque qu'habite Uraka regarde sournoisement dans la vallée : c'est là que je suivis Lascaro.

Dans la langue mystérieuse des signes, il tint conseil avec sa mère sur la manière dont nous pourrions attirer et tuer Atta Troll.

Car nous avions bien suivi la piste du fugitif; il ne pouvait plus nous échapper. Tes jours sont comptés, Atta Troll.

Si la vieille, si Uraka est réellement une sorcière des plus distinguées, comme on le prétend dans toutes les bourgades des Pyrénées,

C'est ce que je ne déciderai jamais. Tout ce que je sais, c'est que son extérieur n'est guère rassurant. Ses yeux rouges pleurent d'une façon fort suspecte.

Son regard est louche et méchant, et l'on dit qu'aux pauvres vaches qu'elle regarde, le lait tarit soudain dans les mamelles.

On assure même qu'elle a tué maint gras cochon, et jusqu'aux bœufs les plus forts, rien qu'en les caressant de sa main sèche.

Elle a été aussi plus d'une fois accusée d'un pareil maléfice devant le juge de paix. Mais c'est un voltairien, un enfant du siècle,

Léger, frivole, sceptique, sans croyance, et les demandeurs ont été renvoyés avec des railleries.

Officiellement Uraka a un métier fort honnête. Elle vend des simples des montagnes et des oiseaux empaillés.

La cabane était pleine de pareils objets d'histoire naturelle. On sentait cruellement la jusquiame, le coucou, le pissenlit et la fougère.

Il y avait une collection de vautours qui faisaient le plus bel effet avec leurs ailes étendues et leurs becs gigantesques.

Était-ce la folle odeur de ces plantes qui me montait à la tête et m'étourdissait? Le fait est que j'éprouvais une étrange sensation à la vue de ces oiseaux.

Peut-être étaient-ce des êtres humains qui, par les ruses magiques de la sorcière, se trouvaient maintenan dans cette misérable condition d'oiseaux empaillés.

Ils me jetaient des regards fixes, douloureux et en

même temps pleins d'impatience. Il me semblait parfois qu'ils regardaient aussi la sorcière de travers et avec terreur.

Mais Uraka est accroupie à côté de son fils Lascaro, près de la cheminée. Ils fondent du plomb et coulent des balles.

Ils coulent ces balles fatidiques qui doivent tuer Atta Troll. Comme les flammes petillent vivement sur le visage de la sorcière !

Elle agite ses lèvres minces, mais sans bruit. Murmure-t-elle la parole infernale qui fait réussir la fonte des balles ?

Par moment elle chuchotte et fait signe à son fils; mais celui-ci continue sa tâche, sérieux et muet comme la tombe.

Oppressé par des frissons de terreur, je vins m'accouder à la fenêtre pour respirer l'air pur, et je regardai au fond de la vallée.

Ce que je vis alors entre minuit et une heure du matin, c'est ce que vous apprendra fidèlement le chapitre suivant.

XVIII

C'était l'époque de la pleine lune, pendant la nuit de la Saint-Jean, alors que la chasse maudite défile dans le Ravin des Esprits.

De la fenêtre du nid de sorcière d'Uraka je pus considérer à merveille la cavalcade des spectres pendant qu'elle descendait le ravin.

J'avais une bonne place pour voir le spectacle, et je pus jouir du coup d'œil complet de cette fête bruyante des morts échappés à la tombe.

Hallo et houssa ! cris de chasse, claquements des fouets, hennissements des chevaux, aboiements des chiens, sons du cor, rires éclatants, comme tout cela retentissait joyeusement !

A quelque distance devant la troupe, en guise d'avant-garde, d'étranges bêtes fauves, des cerfs et des sangliers, couraient de compagnie ; derrière eux s'élançait la meute.

Les chasseurs étaient de climats différents et de temps plus différents encore : par exemple, à côté de Nemrod d'Assyrie, chevauchait le roi Charles X de France.

Ils montaient de blanches haquenées. A pied suivaient les piqueurs, la laisse en main, et les pages avec des flambeaux.

J'en reconnus plus d'un dans la bande effroyable. Ce chevalier dont l'armure d'or étincelle, n'était-ce pas le roi Arthus ?

Et Ogier le Danois, ne portait-il pas une brillante cotte de mailles verte qui le faisait ressembler à une grande grenouille des bois ?

Je vis aussi dans les rangs plus d'un héros de la pensée. Je reconnus notre Wolfgang Goëthe à l'éclat de son regard tranquille.

Car, anathématisé par Hengstenberg, le grand païen ne peut reposer dans la tombe, et il continue en société impie à chasser gaiement comme pendant sa vie.

Je reconnus aussi le divin William, je le reconnus au doux sourire de ses lèvres. Les puritains d'Angleterre l'ont aussi damné pour ses péchés.

Il lui faut suivre la bande infernale toute la nuit, monté sur un noir coursier. A ses côtés, sur un âne, trotte un petit homme... Dieu du ciel !...

A sa plate mine de dévot, à son pieux bonnet de coton blanc, à sa frayeur mortelle, je reconnus le piétiste berlinois Franz Horn !

Parce qu'il a écrit cinq volumes de commentaires sur le profane Shakspeare, le malheureux est forcé, après sa mort, de chevaucher avec lui dans le brouhaha de la chasse maudite.



Hélas ! mon bénin et languissant Franz Horn est obligé de galoper, lui qui osait à peine marcher à pied, et qui ne savait que s'agenouiller à son prie-Dieu et boire du thé.

Les vieilles filles qui dorlotaient son indolence ne vont-elles pas être saisies d'horreur quand elles apprendront que leur Franz est devenu un compagnon des chasseurs maudits ?

Quand on se met au galop, le grand William jette un regard ironique sur son pauvre commentateur, qui le suit douloureusement au trot de son grison,

Presque sans connaissance et cramponné à l'arçon de la selle, mais, après sa mort comme pendant sa vie, suivant fidèlement pas à pas son auteur.

Il y avait aussi beaucoup de femmes dans cette folle cavalcade des esprits, surtout de belles nymphes au corps svelte et juvénile.

Elles étaient assises à califourchon sur leurs coursiers, dans une complète et mythologique nudité. Seulement leurs cheveux dénoués ondulaient derrière elles comme des manteaux dorés.

Elles portaient des couronnes de fleurs sur leur tête, et fièrement renversées dans des postures voluptueuses, elles brandissaient des thyrses bachiques.

A côté d'elles, j'aperçus quelques nobles demoiselles

chastement vêtues de longues redingotes de drap et obliquement assises sur leurs selles de femme vertueuse; elles portaient le faucon au poing.

Derrière, comme une parodie, chevauchait, sur de maigres squelettes de haridelles, une cohue de femmes parées d'une façon théâtrale.

Leur visage était joli à ravir, mais quelque peu effronté. Elles criaient comme des folles, à faire tomber le fard dont leurs joues étaient peintes.

Comme tout cela retentissait joyeusement, sons du cor, rires éclatants, hennissements des chevaux, aboiements des chiens, claquements des fouets! Hallo et houssa!

XIX

Mais au milieu de la troupe trois figures se détachaient. trois merveilles de beauté. — Jamais je n'oublierai ce trio d'amazones!

La première était facilement reconnaissable au croissant qui surmontait sa tête; fière comme une belle statue sans tache, la grande déesse s'avançait.

Sa tunique relevée lui couvrait à demi la poitrine et les hanches; l'éclat des flambeaux et la lumière de la lune jouaient voluptueusement sur ses membres d'une éclatante blancheur.

Son visage aussi était blanc comme du marbre, mais



froid comme lui. La fixité et la pâleur de ses traits nobles et sévères faisaient frissonner.

Pourtant au fond de son œil noir brille un feu terrible, un feu doux et perfide, qui aveugle et dévore.

Combien elle ressemble peu à présent à cette Diane qui, dans l'orgueil de sa chasteté, changea Actéon en cerf et le fit déchirer par ses chiens !

Est-ce ce péché-là qu'elle expie dans cette très-galante compagnie ? Chaque nuit, elle chevauche ainsi dans les airs comme un pauvre revenant mondain.

La volupté s'est éveillée tard dans ses veines, mais avec d'autant plus de véhémence, et dans ses yeux profonds brûle une véritable flamme d'enfer.

Elle regrette le temps perdu, le temps primitif où les hommes étaient plus beaux, et elle remplace maintenant la qualité antique par la quantité moderne.

A ses côtés, je vis une belle dont les traits n'étaient pas modelés sur le même type grec, mais la naïveté gracieuse de la race celtique y rayonnait.

C'était la fée Habonde, que je reconnus bien vite à la suavité de son sourire et à l'éclat de sa voix quand elle riait ;

Un frais visage, rose et potelé, comme en peint Greuze, le nez au vent, la bouche en cœur toujours entr'ouverte, et des dents blanches à ravir.

Elle portait un léger peignoir de soie bleue, que la brise soulevait parfois; même dans mes meilleurs rêves, je n'ai jamais vu de pareilles épaules!

Peu s'en fallut que je ne sautasse par la fenêtre pour aller les baiser! Je m'en serais mal trouvé, car je me fusse cassé le cou sur les rochers.

Ah! elle n'aurait fait que rire, quand je serais tombé tout sanglant à ses pieds. Hélas! je connais ce rire-là!

Et la troisième femme qui émut si profondément ton cœur, était-ce un démon comme les deux autres figures?

Si c'était un ange ou un démon, c'est ce que j'ignore. On ne sait jamais au juste chez les femmes où cesse l'ange et où le diable commence.

Son pâle et ardent visage respirait tout le charme de l'Orient, et ses vêtements aussi rappelaient par leur richesse les contes de la sultane Schéhérazade.

De douces lèvres comme des grenades, un nez de lis un peu courbé, et les membres souples et frais comme un palmier dans une oasis.

Elle était assise sur une haquenée que tenaient, avec des rênes d'or, deux nègres qui trottaient à pied et à côté de la princesse; —

Car elle était vraiment princesse: c'était la reine de



Judée, la femme d'Hérode, celle qui a demandé la tête de Jean-Baptiste.

C'est à cause de ce meurtre qu'elle est maudite et condamnée à suivre jusqu'au jugement dernier, comme un spectre errant, la chasse nocturne des esprits.

Elle porte toujours dans ses mains le plat où se trouve la tête de Jean-Baptiste, et elle la baise; — oui, elle baise avec ferveur cette tête morte.

Car elle aimait jadis le prophète. La Bible ne le dit pas, — mais le peuple a gardé la mémoire des sanglantes amours d'Hérodiade.

Autrement, le désir de cette dame serait inexplicable. Une femme demande-elle jamais la tête d'un homme qu'elle n'aime pas?

Elle était peut-être un peu fâchée contre son saint amant; et elle le fit décapiter; — mais, lorsqu'elle vit sur ce plat cette tête si chère,

Elle se mit à pleurer, à se désespérer, et elle mourut dans cet accès de folie amoureuse. (Folie amoureuse! quel pléonasme! l'amour n'est-il pas une folie?)

La nuit, elle sort de la tombe, et, en suivant la chasse infernale, elle porte, comme dit la tradition populaire, dans ses mains blanches le plat avec la tête sanglante;

Mais, de temps en temps, par un étrange caprice de

femme, elle lance la tête dans les airs en riant comme un enfant, et la rattrape adroitement comme si elle jouait à la balle.

Lorsqu'elle passa devant moi, elle me regarda, et me fit un signe de tête si coquet et si languissant, que j'en fus troublé jusqu'au fond du cœur.

Trois fois la cavalcade passa au galop devant moi, et trois fois, en passant, le spectre adorable me salua.

La chasse s'évanouissait déjà dans la nuit, le tumulte s'éteignait, que le gracieux salut me trottait encore dans la tête;

Et, toute la nuit, je ne fis que retourner mes membres fatigués sur la paille (car il n'y avait pas de lit de plume dans la cabane d'Uraka la sorcière),

Et je me disais : — Que signifie donc ce signe de tête mystérieux? Pourquoi m'as-tu regardé si tendrement, belle Hérodiade?

XX

Le soleil se lève et lance ses flèches d'or aux blanches nuées, qui se teignent de rouge comme si elles étaient blessées, et s'évanouissent après dans la lumière.

Enfin la lutte cesse, et le jour pose en triomphateur ses pieds rayonnants sur la nuque de la montagne.

La gent bruyante des oiseaux gazouille dans des nids cachés, et une odeur de plantes et de fleurs s'élève comme un concert de parfums.

Nous étions descendus dans la vallée aux premières heures du jour, et, pendant que Lascaro suivait la piste de son ours, je restais seul, las et triste.

Las et triste, je m'assis enfin sur un moelleux banc de mousse. C'était sous ce grand chêne, au bord d'une petite source, dont le murmure et le clapottement m'ensorcelèrent tellement, que j'en perdis presque la raison.

Je me pris d'un désir effréné pour le monde des rêves, pour la mort et le délire, et pour ces belles amazones que j'avais vues dans le défilé des esprits.

O douces visions des nuits qu'effarouche l'aurore, dites, où êtes-vous enfuies? Dites, où vous cachez-vous pendant le jour?

Sous les ruines d'un vieux temple, au fond de la Romagne, on dit que la déesse Diane se retire pendant le règne diurne du Christ.

Ce n'est que dans les ténèbres de minuit qu'elle se hasarde à sortir et à se livrer au plaisir de la chasse avec ses compagnes réprouvées.

La belle fée Habonde aussi a peur des dévots naza-

réens, et elle passe tout le jour dans son sûr asile d'Avalun, l'île fortunée.

Cette île est cachée au loin, dans l'Océan pacifique de la fantaisie ; on ne peut y aborder que sur le cheval ailé de la Fable.

Jamais le souci n'y a jeté l'ancre, jamais bateau à vapeur n'est venu y jeter sa cargaison de badauds curieux et culottant leurs pipes.

Jamais on n'y entend le triste son des cloches, cet ennuyeux et éternel *bimm-boumm* que les fées ont tant en horreur.

C'est là qu'au milieu d'une gaieté inaltérable, dans la fleur d'une éternelle jeunesse, réside la fée joyeuse, la blonde dame Habonde.

C'est là qu'elle se promène en riant, à l'ombre des fleurs merveilleux, avec un cortége jaseur de paladins qu'elle a ravis au monde.

Mais toi, Hérodiade, où es-tu, dis-moi? Où est ta résidence? Ah! je le sais, tu es morte, et ta tombe est à Jérusalem!

Le jour, tu dors, dans ton sépulcre de marbre, l'immobile sommeil des morts; mais, à minuit, tu te réveilles au bruit du fouet, au chant du cor, aux cris de chasse,

Et tu suis l'ardente cavalcade avec Diane et Habonde et les joyeux chasseurs qui détestent la croix et la pénitence cagote.

Quelle ravissante société! Ah! si je pouvais chasser ainsi avec vous à travers bois durant les nuits? C'est toujours à tes côtés que je chevaucherais, belle Hérodiade!

Car c'est toi que j'aime surtout! Plus encore que la superbe déesse de la Grèce, plus encore que la riante fée du Nord, je t'aime, toi, la Juive morte!

Oui, je t'aime! je le sens au tressaillement de mon âme. Aime-moi et sois à moi, belle Hérodiade!

Aime-moi et sois à moi! jette au loin ton plat sanglant et la tête sotte du saint qui ne sut pas t'apprécier.

Je suis si bien le chevalier qu'il te faut! Cela m'est bien égal que tu sois morte et même damnée! Je n'ai pas de préjugés à cet endroit, moi dont le salut est chose très-problématique, moi qui doute par moments de ma propre existence.

Prends-moi pour ton chevalier, pour ton *cavaliere servente* : je porterai ton manteau et je supporterai tous tes caprices.

Chaque nuit, je chevaucherai à tes côtés dans la bande des chasseurs, et nous rirons! Pour t'amuser, je te ferai goûter mes bons mots,

— Ou bien des oranges. — La nuit, je te ferai paraître le temps court. Le jour, j'irai m'asseoir sur ta tombe.

Oui, le jour, j'irai m'asseoir en pleurant sur les débris les sépulcres royaux, sur la tombe de ma bien-aimée, dans la ville de Jérusalem.

Et les vieux Juifs qui passeront croiront bien sûr que je pleure la chute du temple et la ruine de Jérusalem.

XXI

Argonautes sans vaisseau, qui s'aventurent à pied dans les montagnes, et qui, à la place de la toison-d'or, vont à la recherche d'une peau d'ours,

Ah! nous ne sommes que de pauvres diables, des héros taillés à la moderne, et nul poëte classique ne nous célébrera dans ses épopées.

Et cependant combien nous avons souffert! quelle averse nous surprit au haut de la montagne où il n'y avait ni arbre ni fiacre!

Une vraie cataracte! il pleuvait à flots. Certes, Jason, dans la Colchide, ne reçut jamais une pareille douche.

Je donnerais mes trente-six rois d'Allemagne, m'écriais-je, je les donnerais bien pour un parapluie! Et l'eau ruisselait de mon corps en abondance.

Mort de fatigue, tout maussades et trempés comme des caniches, nous revînmes enfin à la cabane de la sorcière assez tard dans la nuit.



Uraka, assise près d'un feu clair, était en train de peigner son gros et gras caniche. Elle lui donna vite congé,

Pour s'occuper de nous. Elle fit mon lit, dénoua mes espadrilles, cette chaussure pittoresque et absurde,

M'aida à me déshabiller, m'ôta même mon pantalon mouillé; il me tenait aux jambes, serré et fidèle comme l'amitié d'un niais.

Mes trente-six rois d'Allemagne, m'écriais-je, je les donnerais maintenant pour une robe de chambre bien chaude! Et ma chemise humide fumait sur ma poitrine.

Frissonnant, claquant des dents, je m'accroupis un instant devant le foyer; puis je m'étendis sur la paille, presque étourdi par le feu,

Mais sans pouvoir dormir. Les yeux à demi fermés, je regardai la sorcière assise près de la cheminée, qui tenait sur ses genoux la tête et la poitrine de son fils; il était presque entièrement déshabillé.

Le gras caniche se tenait debout à ses côtés, et lui présentait avec beaucoup d'aisance un petit pot dans ses pattes de devant.

Uraka prit dans ce pot une sorte de graisse rouge, en gnit la poitrine et les côtes de son fils, puis le frotta ement avec une hâ'e convulsive.

Et, pendant qu'elle le frottait et l'oignait ainsi, elle murmurait en nasillant un chant de nourrice, et les flammes du foyer petillaient étrangement.

Pâle et osseux comme un cadavre, le fils gisait sur le giron de sa mère, ses grands yeux éteints, fixes, grands ouverts et tristes comme ceux d'un trépassé.

Est-ce donc véritablement un mort à qui l'amour d'une mère communique chaque nuit une vie factice au moyen de baumes magiques?

Que le demi-sommeil de la fièvre est étrange! Les membres fatigués, lourds comme du plomb, sont comme enchaînés, et les sens surexcités sont d'une lucidité terrible.

Comme l'odeur des herbes me tourmentait dans cette chambre! je cherchais douloureusement où j'avais déjà senti la même odeur, et je le cherchais en vain.

Comme le vent dans la cheminée me faisait souffrir! on eût dit les gémissements de pauvres âmes en peine. Il me semblait que je reconnaissais ces voix.

Mais ma plus grande torture venait des oiseaux empaillés, rangés sur une planche au-dessus du chevet de ma couche.

Ils agitaient lentement, à faire frémir, leurs froides ailes, et se penchaient jusque sur moi, avec de longs becs en forme de nez humains.

Où ai-je donc vu déjà de pareils nez? Est-ce à Hambourg ou à Francfort dans le quartier des Juifs? Souvenirs vagues et pleins d'horreur!

Enfin le sommeil s'empara tout à fait de moi, et à la place de ces visions bâtardes et grimaçantes (la réalité assaisonnée de cauchemars!), .

J'eus un rêve bien net, sur un fond et une base solides, avec des contours franchement accusés, vivant et plastique comme le sont tous mes rêves.

Au lieu d'être dans l'étroite cabane de la sorcière, je me trouvais dans une salle de bal, soutenue par des colonnes, et éclairée de mille girandoles de lumière.

Des musiciens invisibles jouaient la voluptueuse danse des nonnes de *Robert le Diable.* J'étais seul à me promener dans la salle.

Enfin les portes s'ouvrent à deux battants, et voilà qu'arrivent lentement, d'un pas solennel, les hôtes les plus étranges qu'on puisse voir!

Rien que des ours et des spectres! Debout sur leurs pattes de derrière, chaque ours conduit un spectre masqué et enveloppé d'un blanc linceul.

Ainsi appariés, ils se mettent à valser autour de la salle. Curieux coup d'œil à faire rire ou trembler!

Car les ours, avec leur agilité proverbiale, avaient

grand' peine à suivre leurs blanches valseuses, qui tourbillonnaient légères comme le vent.

Ces pauvres bêtes étaient impitoyablement entraînées, et leur respiration bruyante étouffait presque la basse de l'orchestre.

Parfois les couples se heurtaient en valsant, et l'ours donnait quelque coup de pied furtif au spectre qui l'avait poussé.

Parfois aussi, dans l'ivresse de la danse, un ours arrachait le linceul de la figure de sa danseuse, et une tête de mort apparaissait.

Enfin, aux accords bondissants de la trompette et des cymbales, au tonnerre de la grosse caisse, on commença le galop.

Mais je n'en pus voir la fin, car un ours mal léché me marcha si bien sur les cors, que je me mis à crier et que je m'éveillai.

XXII

Phœbus, sur son tilbury céleste, fouettait ses chevaux de feu, et il avait déjà parcouru la moitié de sa course radieuse,

Tandis que je dormais encore et que je rêvais d'ours et de spectres étrangement enlacés, folles arabesques.

Il était midi quand je me réveillai. J'étais tout seul; mon hôtesse et Lascaro étaient partis de bon matin pour la chasse.

Il n'y avait plus dans la cabane que le caniche de la sorcière. Il était debout au foyer, près de la chandière, une cuillère à la patte.

Il paraissait très-bien dressé, quand la soupe cuisait trop vite, à la tourner rapidement et à l'écumer.

Mais suis-je moi-même ensorcelé, ou la fièvre me trouble-t-elle encore le cerveau? J'en crois à peine mes oreilles. — Le chien parle!

Oui, il parle allemand, et sa prononciation trahit même le grasseyant accent de la bonne Souabe. Rêveur et comme plongé dans ses pensées, il parle ainsi :

— « Oh! je suis le plus malheureux des poëtes souabes. Il me faut languir tristement à l'étranger et garder la marmite d'une sorcière.

« Quel exécrable maléfice que la magie! Que ma destinée est tragique! Sentir comme un homme sous la peau d'un chien!

« Ah! si j'étais resté chez nous, près des chers poëtes de notre école! Ils ne sont pas sorciers, eux, et ils n'enchantent personne;

« Si j'étais resté chez nous près de Carl Mayer, près

des doux *vergismein-nicht* et des soupes aux *noudel* de la patrie !

« Aujourd'hui surtout je meurs presque du mal du pays. Si je pouvais seulement voir la fumée qui s'élève des cheminées lorsqu'on cuit la choucroute à Stuttgard ! » —

Lorsque j'entendis ces paroles, je me sentis ému d'une profonde pitié. Je sautai de mon lit, vins m'asseoir près de la cheminée, et je dis avec compassion :

— Noble barde de Souabe, quel destin vous a conduit dans cette cabane de sorcière, et pourquoi vous a-t-on si cruellement métamorphosé en chien ?

— « Ainsi vous n'êtes pas Français ? s'écria le caniche avec joie ; vous êtes Allemand, et vous avez compris mon monologue ?

« Ah ! monsieur et cher compatriote, quel malheur que le conseiller de la légation Kœlle, quand nous discutions au cabaret, entre la pipe et la bière,

« N'ait jamais voulu démordre de sa proposition ! A l'entendre, on acquérait seulement par les voyages cette culture complète qu'il avait rapportée lui-même de l'étranger.

« Alors, pour me débarrasser de ma croûte natale et revêtir, ainsi que Kœlle, les élégantes habitudes de l'homme du monde,

« Je pris congé de mon pays, et, dans mon voyage de perfectionnement, j'arrivai aux Pyrénées et à la maisonnette d'Uraka.

« Je lui remis une lettre de recommandation de la part de Justin Kermer. J'oubliai que cet ami était en relations avec les sorcières de tous les pays.

« Je reçus un accueil affectueux ; mais, à mon grand effroi, cette amitié d'Uraka ne fit que s'accroître, et finit par dégénérer en une passion charnelle.

« Oui, monsieur, la concupiscence avait allumé son feu impudique dans le sein flétri de cette affreuse mégère, et elle voulut me séduire.

« Mais je la suppliai : Ah ! pardonnez-moi, madame, je ne suis pas un frivole disciple de Goëthe ; j'appartiens à l'école des poëtes de la Souabe.

« Notre muse est la morale en personne ; elle porte des caleçons de cuir de buffle. Ah ! ne vous attaquez pas à ma vertu !

« D'autres poëtes ont de l'esprit, d'autres la fantaisie, d'autres la passion ; mais nous, les poëtes souabes, nous avons la vertu.

« Voilà notre seul bien ! Par pitié, ne m'enlevez pas, madame, le manteau de gueux qui couvre ma nullité !

« C'est ainsi que je lui parlais ; mais mes paroles hon-

nêtes ne touchèrent pas la vieille qui sourit ironiquement, et qui, tout en souriant, prit une baguette de gui et m'en toucha la tête.

« Aussitôt j'éprouvai un froid malaise, comme si tout mon corps avait la chair de poule; mais ce n'était pas la chair de poule,

« C'était la peau d'un chien qui me venait, et depuis cette heure maudite je suis métamorphosé, comme vous le voyez, en caniche ! »—

Pauvre diable ! les sanglots lui coupèrent la parole, et il pleurait si copieusement, que je croyais littéralement le voir fondre en larmes.

— Écoutez, lui dis-je avec compassion, puis-je faire quelque chose pour vous délivrer de votre peau de chien et vous rendre à la poésie et à l'humanité ? —

Mais le poëte souabe leva ses pattes au ciel avec désespoir, et enfin j'entendis ces paroles au milieu de ses soupirs et de ses sanglots :

—« Je suis incarcéré dans cette peau de caniche jusqu'au jugement dernier, si la magnanimité d'une vierge ne me délivre pas de cet enchantement.

« Oui, une vierge que l'approche de l'homme n'a pas souillée, peut seule me sauver, et voici à quelle condition :

« Cette vierge chaste, durant la nuit de Saint-Sylvestre,

doit lire les poésies de M. Gustave Pfizer sans s'endormir.

« Si elle ne succombe pas au sommeil pendant cette lecture, si elle ne ferme pas ses chastes paupières, alors le sortilége est détruit, je redeviens homme, je suis décaniché ! »

— Ah ! dans ce cas-là, repris-je, je ne puis pas entreprendre l'œuvre de votre délivrance, car 1° je ne suis pas une chaste vierge,

Et 2° je serais encore bien moins en état de lire les poésies de M. Gustave Pfizer sans m'endormir au beau milieu. —

XXIII

Des hauteurs fantastiques qu'habite la sorcellerie, nous redescendons dans la vallée, nous reprenons pied dans le réel, nous marchons dans le monde positif.

Arrière, fantômes, visions nocturnes, apparitions aériennes, rêves fébriles ! nous revenons à la raison et à Atta Troll.

Le bon vieux repose dans sa caverne, près de ses petits, et il ronfle du sommeil des justes. Il s'éveille enfin en bâillant.

Derrière lui est son fils, le jeune Une-Oreille, qui se

gratte la tête comme un poëte qui cherche la rime; il a même l'air de scander le rhythme.

Près de leur père aussi sont couchées, couchées sur le dos en rêvant, les filles d'Atta Troll, belles d'innocence comme des lis à quatre pattes.

Quelles tendres pensées s'épanouissent dans l'âme de ces vierges au poil blanc? Leurs yeux sont humides de pleurs.

La plus jeune surtout paraît profondément émue. Elle sent dans son cœur un transport de bonheur; — éprouve-t-elle la puissance de Cupidon?

Oui, la flèche du petit dieu a traversé sa fourrure lorsqu'elle a vu... O ciel! celui qu'elle aime, c'est un homme!

C'est un homme, et il s'appelle prince Chenapanski. Dans la grande déroute carliste, un matin, dans la montagne, il passa près d'elle en courant à toutes jambes.

Le malheur d'un héros touche toujours les femmes, et, sur la figure de celui-là, on lisait comme d'habitude la pâle mélancolie, les sombres soucis, le déficit financier.

Tout son pécule de guerre (vingt-deux grosch, monnaie de Prusse), qu'il avait apporté en Espagne, était devenu la proie d'Espartero.

Il n'avait pas même sauvé sa montre, restée au mont-



de-piété de Pampelune ! C'était un héritage de ses ancêtres, bijou précieux et d'argent véritable.

Il courait donc à toutes jambes ; mais, sans le savoir, en courant, il avait gagné mieux que la plus belle bataille, — un cœur !

Oui, elle l'aime, lui, l'ennemi de sa race ! O trop malheureuse oursine ! si ton vieux père connaissait ton secret, quel horrible grognement il pousserait !

Semblable au vieil Odoardo qui poignarda, par orgueil plébéien, Emilia Galotti, Atta Troll tuerait plutôt sa fille,

Il la tuerait de ses propres pattes, plutôt que de lui permettre de tomber entre les bras d'un prince.

Mais pour l'instant il est d'humeur moins féroce ; il ne songe guère « à briser cette jeune rose avant que l'orage l'effeuille » — comme dit Galotti.

Il est d'humeur plus reposée. Couché au milieu des siens dans sa caverne, Atta Troll est préoccupé, comme par un pressentiment de mort, de mélancoliques pensées d'outre-tombe.

« Enfants ! » soupire-t-il, et des larmes coulent soudain de ses grands yeux. « Enfants ! mon pèlerinage terrestre est accompli, il faut nous séparer.

« Aujourd'hui, à midi, il m'est venu en dormant un

songe bien significatif. Mon âme a eu l'avant-goût de la béatitude céleste.

« Je suis loin d'être superstitieux, et je ne suis pas un vieux radoteur d'ours. Pourtant il y a entre le ciel et la terre bien des choses que la philosophie ne saurait expliquer.

« Je m'étais endormi en ruminant sur le monde et la destinée animale, lorsque je rêvai que j'étais couché sous un arbre immense.

« Des branches de cet arbre coulait goutte à goutte un miel blanc qui me tomba juste dans la gueule ouverte, et j'éprouvai une grande volupté.

« Dans mon extase, je levai les yeux au ciel, et j'aperçus au sommet de l'arbre une demi-douzaine de petits ours qui s'amusaient à monter et à descendre.

« Les tendres et gentilles créatures avaient une fourrure rose, et aux épaules un flocon de soie blanche comme deux petites ailes.

« Oui, ces petits ours roses avaient comme deux petites ailes, et ils chantaient avec des petites voix douces comme des flûtes.

« A leurs chants, un frisson glacial parcourut tout mon corps, mon âme s'échappa de ma peau comme une flamme, et, rayonnante, elle monta vers les cieux. »

C'est ainsi que parla Atta Troll, avec une voix de



basse faible et mystérieuse. Il se tut un instant, plein de tristesse; mais soudain ses oreilles

Se dressèrent et tressaillirent étrangement. Il se leva de sa couche, tremblant de joie et hurlant de joie : « Enfants! entendez-vous ces sons?

« N'est-ce pas la douce voix de votre mère? Oh! je reconnais les grognements de ma chère Mumma! Mumma! ma noire Mumma! »

Atta Troll, en disant ces mots, s'élança de la caverne comme un fou. L'insensé courait à sa perte!

XXIV

Dans la vallée de Roncevaux, à la même place où jadis le neveu de Charlemagne rendit l'âme, Atta Troll tomba,

Il tomba victime d'une embûche, tout comme Roland, qui avait été trahi par Ganelon de Mayence, ce Judas de la chevalerie chrétienne.

Hélas! ce fut ce qu'il y a de plus noble dans l'âme d'un ours, le sentiment de l'amour conjugal, qui fut le piége que Uraka lui tendit perfidement.

Elle sut imiter, à s'y méprendre, le grognement de la noire Mumma, si bien qu'Atta Troll dut quitter la retraite qui faisait son salut.

Porté comme sur les ailes de l'amour, il courut dans la vallée, s'arrêtant parfois pour flairer un rocher où il croyait que Mumma se cachait.

Ah! c'était Lascaro qui y était caché, le fusil à la main. Il l'ajuste sur sa victime, et lui tire sa balle au milieu du cœur. Un torrent de sang s'en échappe.

Atta Troll branle la tête, puis s'abat avec un sourd gémissement, et se crispe. — Mumma! fut son dernier soupir.

C'est ainsi que tomba mon noble héros. C'est ainsi qu'il périt; mais, après sa mort, il ressuscitera immortel dans les chants du poëte.

Il ressuscitera immortel dans mes vers, et sa gloire parcourra la terre sur des trochées pathétiques de quatre pieds.

Un jour, le roi de Bavière lui élèvera une statue dans le panthéon Walhalla, avec cette inscription dans le style lapidaire de sa manière wittelsbachienne :

« Atta Troll, ours sans-culotte, égalitaire sauvage. Époux estimable, esprit sérieux, âme religieuse, haïssant la frivolité.

« Dansant mal cependant! portant la vertu dans sa velue poitrine. Quelquefois aussi ayant pué. Pas de talent, mais un caractère. »



XXV

Trente-trois vieilles femmes, coiffées du capuce rouge des anciens Basques, attendaient à l'entrée du village.

Une d'entre elles, comme Débora, jouait du tambourin en dansant, et chantait une hymne à la louange de Lascaro, le tueur d'ours.

Quatre hommes vigoureux portaient en triomphe l'ours mort. On l'avait assis tout droit sur une chaise, ainsi qu'un baigneur malade.

Derrière, comme s'ils étaient les parents du défunt, suivaient Lascaro et Uraka. — La sorcière saluait à droite et à gauche, mais non sans un grand trouble.

L'adjoint du maire tint un discours devant l'hôtel de ville, lorsque la procession fut arrivée là. Il parla de mainte et mainte chose,

Par exemple, de l'état florissant de la marine française, de la presse, de la question des betteraves et de l'hydre renaissante de l'anarchie.

Après avoir énuméré abondamment les mérites de Louis-Philippe, il passa à l'ours et au grand exploit de Lascaro.

« O Lascaro, s'écria l'orateur, » et il essuya la sueur

de son front avec son écharpe tricolore, « Lascaro, ô toi, Lascaro !

« Toi qui as délivré la France et l'Espagne d'Atta Troll, tu es le héros de ces deux hémisphères, le Lafayette des Pyrénées ! »

Lorsque Lascaro s'entendit célébrer de la sorte officiellement, il se prit à rire dans sa barbe et à rougir de contentement.

Il murmura quelques mots sans suite et précipités, et balbutia un remerciement pour l'honneur, le grand honneur qu'on lui faisait.

Tout le monde contemplait avec stupéfaction ce spectacle inouï, et les vieilles femmes murmuraient mystérieusement et avec terreur :

« Lascaro a ri ! Lascaro a rougi ! Lascaro a parlé ! lui, le fils mort de la sorcière ! »

Le même jour, on dépouilla Atta Troll, et sa peau fut mise à l'enchère ; un fourreur l'obtint pour cent francs.

Il l'apprêta, la doubla de soie, lui fit une frange écarlate, et la revendit le double de ce qu'elle avait coûté.

Juliette l'eut ainsi de troisième main, et elle lui ser de descente de lit dans sa chambre à coucher à Pari

Oh ! combien de fois la nuit suis-je resté là, pieds nu sur la brune dépouille mortelle de mon héros, sur peau d'Atta Troll !

Alors, plein de mélancolie, je me rappelais les paroles de Schiller : « Ce qui doit vivre à jamais dans le sublime empire de la poésie doit mourir misérablement ici-bas sur cette terre fangeuse. »

XXI

Et Mumma! Hélas! Mumma est une faible femme. Fragilité ton nom est « femme! » Ah! les femmes sont fragiles comme des porcelaines.

Lorsque la main du sort l'eut séparée de son glorieux époux, Mumma ne mourut pas de chagrin; le désespoir ne la consuma pas.

Non, au contraire, elle continua joyeusement la vie, dansa comme devant, faisant des courbettes au public pour en être applaudie.

Elle a fini par trouver une bonne position, une retraite assurée pour le reste de ses jours, à Paris, au Jardin des Plantes.

Dimanche dernier, j'y étais allé avec Juliette; je lui expliquais l'histoire naturelle, les plantes et les bêtes,

La girafe et le cèdre du Liban, le grand dromadaire, le zèbre, les faisans dorés et le bouc à trois jambes.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes au parapet de la fosse aux ours. Dieu du ciel! que vîmes-nous là?

Un magnifique ours sauvage de la Sibérie, blanc comme la neige, folâtrant par trop tendrement avec une ourse brune.

Et c'était Mumma, la veuve d'Atta Troll! Je la reconnus à l'éclat humide de ses yeux.

Oui, c'était elle! Elle, la brune fille du midi, elle, la Mumma, vit maintenant avec un Russe, un barbare du Nord!

Un nègre qui s'était approché de nous me dit en souriant : « Y a-t-il un plus beau spectacle que la vue de deux amoureux? »

A qui ai-je l'honneur de parler? lui répliquai-je étonné. Mon interlocuteur s'exclama : — Ne me reconnaissez-vous donc pas?

Je suis le roi nègre de M. Freiligrath, qui jouait si bien du tambour chez les saltimbanques allemands. A cette époque-là, je ne faisais pas de bonnes affaires. — Je me trouvais bien isolé en Allemagne.

Mais ici, où je suis placé comme gardien, où je revois les plantes de mon pays, avec des tigres et des lions,

Ici je me trouve plus heureux que dans vos foires tudesques, où il me fallait journellement battre la grosse caisse, et où je faisais si maigre chère.

Je viens de me marier tout récemment avec une

blonde cuisinière d'Alsace, et dans ses bras il me semble que j'ai retrouvé le bonheur du pays natal.

Ses pieds me rappellent ceux de mes chers éléphants; et, quand elle parle français, je crois entendre l'idiome noir de ma langue maternelle.

Quelquefois elle bougonne, alors je pense au tintamarre de ce fameux tambour orné de crânes; les serpents et les lions s'enfuiaient en l'entendant.

Cependant, au clair de lune, elle devient sentimentale, et pleure comme un crocodile qui sort du fleuve embrasé pour respirer la fraîcheur.

Et quels bons morceaux elle me donne! Aussi je prospère. Je mange ici comme au bord du Niger. J'ai retrouvé mon vieil appétit d'Afrique.

Je me suis même fait un petit ventre assez rondelet. Il s'élance de ma veste de toile comme dans une éclipse la lune assombrie sort des blanches nuées. —

XXVII

A AUGUSTE VARNHAGEN VON ENSE.

Où diable, messer Ludovico, avez-vous pêché toutes ces folles histoires? s'écria le cardinal d'Este,

Lorsqu'il eut fini de lire le *Roland furieux* qu'Arioste avait humblement dédié à son éminence.

Varnhagen, mon vieil ami, je vois flotter sur tes lèvres la même exclamation avec le même fin sourire.

Parfois même tu ris aux éclats en lisant; d'autres fois ton front se ride d'un pli méditatif, et tu rappelles alors tes souvenirs et tu dis :

« N'est-ce pas comme un écho de ces rêves de jeunesse que je faisais avec Chamisso, Brentano et Fouqué, dans les nuits bleues, aux rayons de la lune?

« N'est-ce pas le tintement pieux de la chapelle perdue dans les bois? et la cape de la folie n'y mêle-t-elle pas ses grelots moqueurs?

« Au milieu du chœur des rossignols résonne lourdement la basse-taille des ours, sourde et grondeuse; puis elle est remplacée par le chuchottement mystérieux des esprits.

« Délire conduit par la raison, sagesse qui déraisonne, soupirs d'agonie, qui soudain se changent en éclats de rire! »

Oui, mon ami, ce sont des accords des temps passés; mais le trille moderne se joue à travers les vieilles et fabuleuses mélodies.

En dépit de ma gaieté, çà et là tu sentiras les traces du découragement. Que ce poëme s'abrite sous ton indulgence accoutumée!

Hélas! c'est peut-être la dernière libre chanson de la muse romantique! Elle se perdra dans le vacarme et les cris de guerre des Tyrtées du jour.

D'autres temps, d'autres oiseaux! d'autres oiseaux, d'autres chansons! Quel piaillement! On dirait des oies qui ont sauvé le Capitole.

Quel ramage! ce sont des moineaux avec des allumettes chimiques dans les serres qui se donnent des airs d'aigle portant la foudre de Jupiter.

Quel roucoulement! ce sont des tourterelles lasses d'amour, qui veulent haïr et traîner dorénavant le char de Bellone au lieu de celui de Vénus!

D'autres temps, d'autres oiseaux! d'autres oiseaux, d'autres chansons! Elles me plairaient peut-être mieux, si j'avais d'autres oreilles.

L'INTERMEZZO

L'INTERMEZZO

— Écrit en 1821-22 —

NOTICE DU TRADUCTEUR

Henri Heine a rempli une double mission : il n'a pas seulement renversé l'école historique, qui tentait de reconstruire le moyen âge, il a aussi prévu l'avenir politique de l'Allemagne, et même il l'a raillé d'avance. En littérature, il renversait d'un souffle en même temps l'école de fausse sensiblerie des poëtes souabes, école parasite, mauvaise queue de Goëthe, véritable poésie d'album. Ses poésies à lui, pleines d'amour brûlant et pour ainsi dire palpable, revendiquaiènt le droit du beau contre le faux idéal et les franchises de la vraie libertó contre l'hypocrisie religieuse. On a souvent dit que Heine ne respectait rien, que rien ne lui était sacré : — cela est vrai dans ce sens qu'il attaque ce que les petits poëtes et les petits rois respectent avant tout, c'est-à-dire leur fausse grandeur et leur fausse vertu; mais Heine respecte et fait respecter le vrai beau partout où il le rencontre. — Dans ce sens, on l'a appelë à juste titre un païen. Il est en effet Grec avant tout. Il admire la forme quand cette forme est belle et divine, il saisit l'idée quand c'est vraiment une idée pleine et entière, non un clair-obscur du sentimentalisme allemand. Sa forme, à

lui, est resplendissante de beauté, il la travaille et la cisèle, ou ne lui laisse que des négligences calculées. Personne plus que Heine n'a le souci du style. Ce style n'a ni la période courte française ni la période longue allemande; c'est la période grecque, simple, coulante, facile à saisir, et aussi harmonieuse à l'oreille qu'à la vue.

Heine n'a jamais fait, à proprement dire, un livre de vers; ses chants lui sont venus un à un, — suggérés toujours soit par un objet qui le frappe, soit par une idée qui le poursuit, soit par un ridicule qu'il poursuit lui-même. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir attaqué, souvent avec trop de cruauté, ses ennemis personnels. C'est là l'ombre de sa lumière. Plus tard il a reconnu ce tort, mais personne ne le lui reprochait plus, car, même quand il a tort, même quand celui qu'il frappe est une victime digne de pitié, on reconnait la main du maître en ces sortes d'exécutions : il ne la fait pas souffrir longtemps, il l'abat d'un coup de stylet ou la dépouille en un instant de ses deux mains, comme Apollon arrachant la peau de Marsyas. Dans les poëmes politiques, il s'attache souvent à des personnalités pour en faire jaillir quelques idées justes et frappantes; il châtie en faisant rire. C'est un Aristophane philosophe qui a le bonheur de s'attaquer à d'autres qu'à Socrate.

Heine n'a jamais créé de système, il est trop universel pour cela; il n'a songé qu'à retrouver les traces et les contours oubliés de la beauté antique et divine. C'est le Julien de la poésie, plutôt encore que Goëthe, parce que, chez Goëthe, l'élément spiritualiste et nerveux prédomine beaucoup moins. On le reconnaîtra facilement par la citation que nous allons faire de l'un de ses poëmes. Nous ne craignons pas de jeter cette analyse poétique au milieu des préoccupations du moment, parce qu'il y a des sentiments qui font éternellement vibrer le cœur. L'histoire du cœur d'un grand poëte n'est indifférente à personne. Chacun se reconnaît pour une part

dans une telle analyse, comme, en voyant une pièce anatomique, on retrouve avec surprise les nerfs, les muscles et les veines que l'on sent vibrer en soi-même. Seulement un système particulier prédomine dans chaque organisation. A ce point de vue, tel poëte, Goëthe par exemple, serait d'une nature musculeuse et sanguine. C'est le génie harmonieux de l'antiquité résultant de la force et du calme suprême. Une glaciale impartialité préside aux rapports qu'il établit entre lui et les autres, et l'on peut s'assurer que l'amour même aura chez lui des allures solennelles et classiques. Il lui faudra des obstacles calculés, des motifs tragiques de jalousie ou de désespoir; il aimera la femme de son ami et se tuera de douleur, comme Werther, ou bien il adorera la sœur d'un prince et deviendra fou comme le Tasse, ou encore, ce sera un chassé-croisé de sentiments contraires comme dans *les Affinités électives*, ou bien l'amour dans des classes différentes comme l'amour d'Hermann pour Dorothée, de Claire pour Egmont. Dans *Faust*, on trouvera même des amours imprégnées de supernaturalisme; mais l'analyse patiente et maladive d'un amour ordinaire, sans contrastes et sans obstacles, et tirant de sa substance propre ce qui le rend douloureux ou fatal, voilà ce qui appartient à une nature où la sensibilité nerveuse prédomine, comme celle de Henri Heine. L'antiquité n'a point laissé de traces d'une telle psychologie, qui prend évidemment sa source dans le sentiment biblique et chrétien.

Le poëme intitulé *Intermezzo* est, à notre sens, l'œuvre peut-être la plus originale de Henri Heine. Ce titre, volontairement bizarre et d'une négligence un peu affectée, cache plutôt qu'il ne désigne une suite de petites pièces isolées et marquées par des numéros, qui, sans avoir de liaison apparente entre elles, se rattachent à la même idée. L'auteur a retiré le fil du collier, mais aucune perle ne lui manque. Toutes ces strophes



décousues ont une unité, — l'amour. C'est là un amour entièrement inédit, — non qu'il ait rien de singulier, car chacun y reconnaîtra son histoire ; ce qui fait sa nouveauté, c'est qu'il est vieux comme le monde, et les choses qu'on dit les dernières sont les choses naturelles. — Ni les Grecs, ni les Romains, ni Mimnerme, que l'antiquité disait supérieur à Homère, ni le doux Tibulle, ni l'ardent Properce, ni l'ingénieux Ovide, ni Dante avec son platonisme, ni Pétrarque avec ses galants *concetti*, n'ont jamais rien écrit de semblable. Léon l'Hébreu n'a compris rien de pareil dans ses analyses scolastiques de la *Philosophie d'amour*. Pour trouver quelque chose d'analogue, il faudrait remonter jusqu'au *Cantique des Cantiques*, jusqu'à la magnificence des inspirations orientales. Voilà des accents et des touches dignes de Salomon, le premier écrivain qui ait confondu dans le même lyrisme le sentiment de l'amour et le sentiment de Dieu.

Quel est le sujet de l'*Intermezzo?* Une jeune fille d'abord aimée par le poëte, et qui le quitte pour un fiancé ou pour tout autre amant riche ou stupide. Rien de plus, rien de moins; la chose arrive tous les jours. La jeune fille est jolie, coquette, frivole, un peu méchante, moitié par caprice, moitié par ignorance. Les anciens représentaient l'âme sous la forme d'un papillon. Comme Psyché, cette femme tient dans ses mains l'âme délicate de son amant, et lui fait subir toutes les tortures que les enfants font souffrir aux papillons. Ce n'est pas toujours mauvaise intention sans doute; cependant la poussière bleue et rouge lui reste aux doigts, la frêle gaze se déchire, et le pauvre insecte s'échappe tout froissé. Du reste, chez cette jeune fille peut-être aucun don particulier, ni beauté surhumaine, ni charme souverain ; — des yeux bleus, de petites joues fraîches, un sourire vermeil, une peau douce, de l'esprit comme une rose et du goût comme un fruit, voilà tout. Qui n'a dans ses souvenirs de jeunesse un portrait

de ce genre à moitié effacé? Cette donnée toute vulgaire, qui ne fournirait pas deux pages de roman, est devenue entre les mains de Henri Heine un admirable poëme, dont les péripéties sont toutes morales; toute l'âme humaine vibre dans ces petites pièces, dont les plus longues ont trois ou quatre strophes. Passion, tristesse, ironie, vif sentiment de la nature et de la beauté plastique, tout cela s'y mélange dans la proportion la plus imprévue et la plus heureuse; il y a çà et là des pensées de moraliste condensées en deux vers, en deux mots; un trait comique vous fait pleurer, une apostrophe pathétique vous fait rire; — les larmes à chaque instant vous viennent aux paupières et le sourire aux lèvres, sans qu'on puisse dire pourquoi, tant la fibre secrète a été touchée d'une main légère! En lisant l'*Intermezzo*, l'on éprouve comme une espèce d'effroi : vous rougissez comme surpris dans votre secret; les battements de votre cœur sont rhythmés par ces strophes, par ces vers, de huit syllabes pour la plupart. Ces pleurs que vous aviez versés tout seul, au fond de votre chambre, les voilà figés et cristallisés sur une trame immortelle. — Il semble que le poëte ait entendu vos sanglots, et pourtant ce sont les siens qu'il a notés.

Un doux clair de lune éclaire toujours un côté des figures, et la rêverie allemande, bien que raillée avec une grâce extrême, se fait jour à travers l'ironie française et l'humour byronienne. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces images si fugitives, ces impressions si vaporeuses, sont taillées et ciselées dans le plus pur marbre antique, et cela sans fatigue, sans travail apparent, sans que jamais la forme gêne la pensée. La traduction laissera-t-elle subsister quelque chose de cette plastique intellectuelle? Le lecteur pourra s'appliquer à la recomposer du moins.

. . . .

Comme tous les grands poëtes, Heine a toujours la nature présente. Dans sa rêverie la plus abstraite, sa passion la plus abîmée en elle-même ou sa mélancolie la plus désespérée, une image, une épithète formant tableau, vous rappellent le ciel bleu, le feuillage vert, les fleurs épanouies. les parfums qui s'évaporent, l'oiseau qui s'envole, l'eau qui bruit, ce changeant et mobile paysage qui vous entoure sans cesse, éternelle décoration du drame humain. — Cet amour ainsi exhalé au milieu des formes, des couleurs et des sons, vivant de la vie générale, malgré l'égoïsme naturel à la passion, emprunte à l'imagination panthéiste du poëte une grandeur facile et simple qu'on ne rencontre pas ordinairement chez les rimeurs élégiaques. — Le sujet devient immense; c'est, comme dans l'*Intermezzo*, la souffrance de l'âme aimant le corps, d'un esprit vivant lié à un charmant cadavre : ingénieux supplice renouvelé de l'Énéide; — c'est Cupidon ayant pour Psyché une bourgeoise de Paris ou de Cologne. Et cependant, qu'elle est adorablement vraie! Comme on la hait et comme on l'aime, cette bonne fille si mauvaise, cet être si charmant et si perfide, si femme de la tête aux pieds! « Le monde dit que tu n'as pas un bon caractère, s'écrie tristement le poëte, mais tes baisers en sont-ils moins doux? » Qui ne voudrait souffrir ainsi? Ne rien sentir, voilà le supplice : c'est vivre encore que de regarder couler son sang.

Ce qu'il y a de beau dans Henri Heine, c'est qu'il ne se fait pas illusion; il accepte la femme telle qu'elle est, il l'aime malgré ses défauts et surtout à cause de ses défauts; heureux ou malheureux, accepté ou refusé, il sait qu'il va souffrir et il ne recule pas; — voyageant, à sa fantaisie, du monde biblique au monde païen, il lui donne parfois la croupe de lionne et les griffes d'airain des chimères. La femme est la chimère de l'homme, ou son démon, comme vous voudrez, — un monstre adorable, mais un monstre; aussi règne-t-il dans

toutes ces jolies strophes une terreur secrète. Les roses sentent trop bon, le gazon est trop frais, le rossignol trop harmonieux! — Tout cela est fatal; le parfum asphyxie, l'herbe fraîche recouvre une fosse, l'oiseau meurt avec sa dernière note... Hélas! et lui, le poëte inspiré, va-t-il aussi nous dire adieu?

GÉRARD DE NERVAL.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1848.)

PRÉLUDE

C'est l'antique forêt aux enchantements. On y respire la senteur des fleurs du tilleul; le merveilleux éclat de la lune remplit mon cœur de délices.

J'allais, et, comme j'avançais il se fit quelque bruit dans l'air: c'est le rossignol qui chante d'amour et de tourments d'amour.

Il chante l'amour et ses peines, et ses larmes et ses sourires; il s'agite si tristement, il se lamente si gaiement, que mes rêves oubliés se réveillent!

J'allai plus loin, et, comme j'avançais, je vis s'élever devant moi, dans une clairière, un grand château à la haute toiture.

Les fenêtres étaient closes, et tout alentour étaient empreint de deuil et de tristesse; on eût dit que la mort taciturne demeurait dans ces tristes murs



Devant la porte était un sphinx d'un aspect à la fois effrayant et attrayant, avec le corps et les griffes d'un lion, la tête et les reins d'une femme.

Une belle femme! son regard appelait de sauvages voluptés; le sourire de ses lèvres arquées était plein de douces promesses.

Le rossignol chantait si délicieusement! Je ne pus resister, et, dès que j'eus donné un baiser à cette bouche mystérieuse, je me sentis pris dans le charme.

La figure de marbre devint vivante. La pierre commençait à jeter des soupirs. Elle but toute la flamme de mon baiser avec une soif dévorante.

Elle aspira presque le dernier souffle de ma vie, et enfin, haletante de volupté, elle étreignit et déchira mon pauvre corps avec ses griffes de lion.

Délicieux martyre, jouissance douloureuse, souffrance et plaisirs infinis! Tandis que le baiser de cette bouche ravissante m'enivrait, les ongles des grifies me faisaient de cruelles plaies.

Le rossignol chanta: « O toi, beau sphinx, ô amour! pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes les félicités?

« O beau sphinx! ô amour! révèle-moi cette énigme fatale. — Moi, j'y ai réfiéchi déjà depuis près de mille ans. »

I

Au splendide mois de mai, alors que tous les bourgeons rompaient l'écorce, l'amour s'épanouit dans mon cœur.

Au splendide mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, j'ai confessé à ma toute belle mes vœux et mes tendres désirs.

II

De mes larmes naît une multitude de fleurs brillantes, et mes soupirs deviennent un chœur de rossignols.

Et si tu veux m'aimer, petite, toutes ces fleurs sont à toi, et devant ta fenêtre retentira le chant des rossignols.

III

Roses, lis, colombes, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices; maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amour, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

IV.

Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal et ma douleur, et, quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi; pourtant, si tu dis : Je t'aime! soudain je pleure amèrement.

V

Appuie ta joue sur ma joue, afin que nos pleurs se confondent; presse ton cœur contre mon cœur, pour qu'ils ne brûlent que d'une seule flamme.

Et quand dans cette grande flamme coulera le torrent de nos larmes, et que mon bras t'étreindra avec force, alors je mourrai de bonheur dans un transport d'amour.

VI

Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc; le lis blanc doit alors soupirer une chanson pour ma bien-aimée.

La chanson doit trembler et frissonner comme le baiser que m'ont donné autrefois ses lèvres dans une heure mystérieuse et tendre.

VII

Là-haut, depuis des milliers d'années, se tiennent immobiles les étoiles, et elles se regardent avec un douloureux amour.

Elles parlent une langue fort riche et fort belle;

pourtant aucun philologue ne saurait comprendre cette langue.

Moi, je l'ai apprise, et je ne l'oublierai jamais; le visage de ma bien-aimée m'a servi de grammaire.

VIII

Sur l'aile de mes chants je te transporterai; je te transporterai jusqu'aux rives du Gange; là, je sais un endroit délicieux.

Là fleurit un jardin embaumé sous les calmes rayons de la lune; les fleurs du lotus attendent leur chère petite sœur.

Les hyacinthes rient et jasent entre elles, et clignotent du regard avec les étoiles; les roses se content à l'oreille des propos parfumés.

Les timides et bondissantes gazelles s'approchent et écoutent, et, dans le lointain, bruissent les eaux solennelles du fleuve sacré.

Là nous nous étendrons sous les palmiers dont l'ombre nous versera des rêves d'une béatitude céleste

IX

Le lotus ne peut supporter la splendeur du soleil, et, la tête penchée, il attend en rêvant la nuit.

La lune, qui est son amante, l'éveille avec sa lumière, et il lui dévoile amoureusement son doux visage de fleur.

Il regarde, rougit et brille, et se dresse muet dans l'air; il soupire, pleure et tressaille d'amour et d'angoisse d'amour.

X

Dans les eaux du Rhin, le saint fleuve, se joue, avec son grand dôme, la grande, la sainte Cologne.

Dans le dôme est une figure peinte sur cuir doré; sur le désert de ma vie elle a doucement rayonné.

Des fleurs et des anges flottent au-dessus de Notre-Dame; les yeux, les lèvres, les joues ressemblent à ceux de ma bien-aimée.

XI

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas : ce n'est pas cela qui me chagrine; cependant, pourvu que je puisse regarder tes yeux, je suis content comme un roi.

Tu vas me haïr. tu me hais; ta bouche rose me le dit. Tends ta bouche rose à mon baiser, et je serai consolé.

XII

Oh! ne jure pas, et embrasse-moi seulement; je ne crois pas aux serments des femmes. Ta parole est douce,

mais plus doux encore est le baiser que je t'ai ravi. Je te possède, et je crois que la parole n'est qu'un souffle vain.

Oh! jure, ma bien-aimée, jure toujours : je te crois sur un seul mot. Je me laisse tomber sur ton sein, et je crois que je suis bien heureux; je crois, ma bien-aimée, que tu m'aimeras éternellement et plus longtemps encore.

XIII

Sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus beaux canzones; sur la petite bouche de ma bien-aimée j'ai fait les meilleurs terzines; sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je lui ferais sur son cœur quelque beau sonnet.

XIV

Le monde est stupide, le monde est aveugle; il devient tous les jours plus absurde : il dit de toi, ma belle petite, que tu n'as pas un bon caractère.

Le monde est stupide, le monde est aveugle, et il te méconnaîtra toujours : il ne sait pas combien tes étreintes font frémir de bonheur et combien tes baisers sont brûlants.

XV

Ma bien-aimée, il faut que tu me le dises aujourd'hui :

es-tu une de ces visions qui, aux jours étouffants de l'été, sortent du cerveau du poëte ?

Mais non : une si jolie petite bouche, des yeux si enchanteurs, une si belle, si aimable enfant, un poëte ne crée pas cela.

Des basiliques et des vampires, des dragons et des monstres, tous ces vilains animaux fabuleux, l'imagination du poëte les crée.

Mais toi, et ta malice, et ton gracieux visage, et tes perfides et doux regards, le poëte ne crée pas cela.

XVI

Comme Vénus sortant des ondes écumeuses, ma bien-aimée rayonne dans tout l'éclat de sa beauté, car c'est aujourd'hui son jour de noces.

Mon cœur, mon cœur, toi qui es si patient, ne lui garde pas rancune de cette trahison ; supporte la douleur, supporte et excuse, quelque chose que la chère folle ait faite.

XVII

Je ne t'en veux pas ; et si mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue pour toujours, je ne t'en veux pas ! Tu brilles de tout l'éclat de la parure nuptiale, mais aucun rayon de tes diamants, ne tombe dans la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps. Je t'ai vue naguère en rêve, et j'ai vu la nuit qui remplit ton âme et les vipères qui serpentent dans cette nuit. J'ai vu, ma bien-aimée, combien au fond tu es malheureuse.

XVIII

Oui, tu es malheureuse, et je ne t'en veux pas; ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux tous les deux. Jusqu'à ce que la mort brise notre cœur, ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux.

Je vois bien la moquerie qui voltige autour de tes lèvres, je vois l'éclat insolent de tes yeux, je vois l'orgueil qui gonfle ton sein, et pourtant je dis : Tu es aussi misérable que moi-même.

Une invisible souffrance fait palpiter tes lèvres, une larme cachée ternit l'éclat de tes yeux, une plaie secrète ronge ton sein orgueilleux; ma chère bien-aimée, nous devons être misérables tous les deux !

XIX

Tu as donc entièrement oublié que bien longtemps j'ai possédé ton cœur, ton petit cœur, si doux, si faux et si mignon, que rien au monde ne peut être plus mignon et plus faux ?

Tu as donc oublié l'amour et le chagrin qui me ser-



raient à la fois le cœur?... Je ne sais pas si l'amour était plus grand que le chagrin, je sais qu'ils étaient suffisamment grands tous les deux.

XX

Et si les fleurs, les bonnes petites, savaient combien mon cœur est profondément blessé, elles verseraient dans ma plaie le baume de leurs parfums.

Et si les rossignols savaient combien je suis triste et malade, ils feraient entendre un chant joyeux pour me distraire de mes souffrances.

Et si, là-haut, les étoiles d'or savaient ma douleur, elles quitteraient le firmament et viendraient m'apporter des consolations étincelantes.

Aucun d'entre tous, personne ne peut savoir ma peine; elle seule la connaît, elle qui m'a déchiré le cœur!

XXI

Pourquoi les roses sont-elles si pâles, dis-moi, ma bien-aimée, pourquoi?

Pourquoi dans le vert gazon les violettes sont-elles si flétries et si ennuyées?

Pourquoi l'alouette chante-t-elle d'une voix si mélancolique dans l'air? Pourquoi s'exhale-t-il des bosquets de jasmins une odeur funéraire?

Pourquoi le soleil éclaire-t-il les prairies d'une lueur si chagrine et si froide? Pourquoi toute la terre est-elle grise et morne comme une tombe?

Pourquoi suis-je moi-même si malade et si triste, ma chère bien-aimée, dis-le-moi? Oh! dis-moi, chère bien-aimée de mon cœur, pourquoi m'as-tu abandonné?

XXII

Ils ont beaucoup jasé sur mon compte et fait bien des plaintes; mais ce qui réellement accablait mon âme, ils ne te l'ont pas dit.

Ils ont pris de grands airs et secoué gravement la tête; ils m'ont appelé le diable, et tu as tout cru.

Cependant, le pire de tout, ils ne l'ont pas su; ce qu'il y avait de pire et de plus stupide, je le tenais bien caché dans mon cœur.

XXIII

Le tilleul fleurissait, le rossignol chantait, le soleil souriait d'un air gracieux; tu m'embrassais alors, et ton bras était enlacé autour de moi; alors tu me pressais sur ta poitrine agitée.

Les feuilles tombaient, le corbeau croassait, le soleil jetait sur nous des regards maussades; alors nous nous disions froidement: « Adieu! » et tu me faisais poliment la révérence la plus civile du monde.

XXIV

Nous nous sommes beaucoup aimés, et pourtant nous ne nous boudions jamais trop. Enfants, nous avons souvent joué *au mari et à la femme*, et pourtant alors nous ne nous sommes ni chamaillés ni battus. Plus tard, nous avons ri et plaisanté ensemble, et nous nous sommes donné, comme autrefois, de tendres baisers. Enfin, évoquant les plaisirs de notre enfance, nous avons joué à *cache-cache* dans les champs et les bois, et nous avons si bien su nous cacher, que nous ne nous retrouverons jamais!

XXV

Tu m'es restée fidèle longtemps, tu t'es intéressée pour moi, tu m'as consolé et assisté dans mes misères et dans mes angoisses.

Tu m'as donné le boire et le manger; tu m'as prêté de l'argent, fourni du linge et le passe-port pour le voyage.

Ma bien-aimée! que Dieu te préserve encore longtemps du chaud et du froid, et *qu'il ne te récompense jamais du bien que tu m'as fait!*

XXVI

Et tandis que je m'attardais si longtemps à rêvasser et

à extravaguer dans des pays étrangers, le temps parut long à ma bien-aimée, et elle se fit faire une robe de noces, et elles entoura de ses tendres bras le plus sot des fiancés.

Ma bien-aimée est si belle et si charmante, sa gracieuse image est encore devant mes yeux; les violettes de ses yeux, les roses de ses joues et les lis de ton front brillent et fleurissent toute l'année. Croire que je pusse m'éloigner d'une telle maîtresse était la plus sotte de mes sottises.

XXVII

Ma douce bien-aimée, quand tu seras couchée dans le sombre tombeau, je descendrai à tes côtés et je me serrerai près de toi.

Je t'embrasse, je t'enlace, je te presse avec ardeur, toi muette, toi froide, toi blanche! Je crie, je frissonne, je tressaille, je meurs.

Minuit sonne, les morts se lèvent, ils dansent en troupes nébuleuses. Quant à nous, nous resterons tous les deux dans la fosse, l'un dans les bras de l'autre.

Au jour du jugement les morts se lèvent, les trompettes les appellent aux joies et aux tortures; quant à nous, nous ne nous inquiéterons de rien et nous resterons couchés et enlacés.

XXVIII

Un sapin isolé se dresse sur une montagne aride du Nord. Il sommeille; la glace et la neige l'enveloppent d'un manteau blanc.

Il rêve d'un palmier, qui, là-bas, dans l'Orient lointain, se désole solitaire et taciturne sur la pente d'un rocher brûlant.

XXIX

La tête dit : Ah! si j'étais seulement le tabouret où reposent les pieds de la bien-aimée! Elle trépignerait sur moi que je ne ferais pas même entendre une plainte

Le cœur dit : Ah! si j'étais seulement la pelote sur laquelle elle plante ses aiguilles! Elle me piquerait jusqu'au sang que je me réjouirais de ma blessure.

La chanson dit : Ah! si j'étais seulement le chiffon de papier dont elle se sert pour faire des papillotes! je lui murmurerais à l'oreille tout ce qui vit et respire en moi.

XXX

Lorsque ma bien-aimée était loin de moi, je perdais entièrement le rire. Beaucoup de pauvres hères s'évertuaient à dire de mauvaises plaisanteries, mais moi je ne pouvais pas rire.

Depuis que je l'ai perdue, je n'ai plus la faculté de pleurer, mon cœur se brise de douleur, mais je ne puis pas pleurer.

XXXI

De mes grands chagrins je fais de petites chansons; elles agitent leur plumage sonore et prennent leur vol vers le cœur de ma bien-aimée.

Elles en trouvent le chemin, puis elles reviennent et se plaignent; elles se plaignent et ne veulent pas dire ce qu'elles ont vu dans son cœur.

XXXII

Je ne puis pas oublier, ô ma maîtresse, ma douce amie, que je t'ai autrefois possédée corps et âme.

Pour le corps je voudrais encore le posséder, ce corps si svelte et si jeune; quant à l'âme, vous pouvez bien la mettre en terre..... J'ai assez d'âme moi-même.

Je veux partager mon âme et t'en insuffler la moitié, puis je m'entrelacerai avec toi et nous formerons un tout de corps et d'âme.

XXXIII

Des bourgeois endimanchés s'ébaudissent parmi les bois et les prés; ils poussent des cris de joie, ils bondissent comme des chevreaux, saluant la belle nature.

Ils regardent avec des yeux éblouis la romantique efflorescence de la verdure nouvelle. Ils absorbent avec leurs longues oreilles les mélodies des moineaux.

Moi, je couvre la fenêtre de ma chambre d'un rideau sombre, cela me vaut en plein jour une visite de mes spectres chéris.

L'amour défunt m'apparaît, il revient du royaume des ombres, il s'assied près de moi, et par ses larmes me navre le cœur.

XXXIV

Maintes images des temps oubliés sortent de leur tombe et me montrent comment je vivais jadis près de toi, ma bien-aimée.

Le jour je vaguais en rêvant par les rues; les voisins me regardaient étonnés, tant j'étais triste et taciturne.

La nuit, c'était mieux; les rues étaient désertes; moi et mon ombre nous errions silencieusement de compagnie.

D'un pas retentissant j'arpentais le pont; la lune perçait les nuages et me saluait d'un air sérieux.

Je me tenais immobile devant ta maison, et je regardais en l'air; je regardais vers ta fenêtre, et le cœur me saignait.

Je sais que tu as fort souvent jeté un regard du haut

de ta fenêtre, et que tu as bien pu m'apercevoir au clair de lune planté là comme une colonne

XXXV

Un jeune homme aime une jeune fille, laquelle en a choisi un autre ; l'autre en aime une autre, et il s'est marié avec elle.

De chagrin, la jeune fille épouse le premier freluquet venu qu'elle rencontre sur son chemin ; le jeune homme s'en trouve fort mal.

C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé.

XXXVI

Quand j'entends résonner la petite chanson que ma bien-aimée chantait autrefois, il me semble que ma poitrine va se rompre sous l'étreinte de ma douleur.

Un obscur désir me pousse vers les hauteurs des bois ; là, se dissout en larmes mon immense chagrin.

XXXVII

J'ai rêvé d'une enfant de roi aux joues pâles et humides ; nous étions assis sous les tilleuls verts, et nous nous tenions amoureusement embrassés.

« Je ne veux pas le trône de ton père, je ne veux pas



son sceptre d'or, je ne veux pas sa couronne de diamants; je veux toi-même, toi, fleur de beauté! »

— Cela ne se peut pas, me répondit-elle; j'habite la tombe, et je ne peux venir à toi que la nuit, et je viens parce que je t'aime.

XXXVIII

Ma chère bien-aimée, nous nous étions tendrement assis ensemble dans une nacelle légère. La nuit était calme, et nous voguions sur une vaste nappe d'eau.

La mystérieuse île des esprits se dessinait vaguement aux lueurs du clair de lune; là résonnaient des sons délicieux, là flottaient des danses nébuleuses.

Les sons devenaient de plus en plus suaves, la ronde tourbillonnait plus entraînante. Cependant, nous deux, nous voguions sans espoir sur la vaste mer

XXXIX

Je t'ai aimée, et je t'aime encore! Et le monde s'écroulerait, que de ses ruines s'élanceraient encore les flammes de mon amour.

XL

Par une brillante matinée, je me promenais dans le jardin. Les fleurs chuchotaient et parlaient ensemble, mais moi je marchais silencieux.

Les fleurs chuchotaient et parlaient, et me regardaient avec compassion. » Ne te fâche pas contre notre sœur, ô toi, triste et pâle amoureux ! »

XLI

Mon amour luit dans sa sombre magnificence comme un conte fantastique raconté dans une nuit d'été.

Dans un jardin enchanté, deux amants erraient solitaires et muets. Les rossignols chantaient, la lune brillait.

La belle adorée s'arrêta calme comme une statue ; le chevalier s'agenouilla devant elle. — Vint le géant du désert, la timide jeune fille s'enfuit.

Le chevalier pourfendu tomba sanglant sur la terre ; le géant retourna lourdement dans sa caverne. Je suis parfaitement occis, on n'a plus qu'à m'enterrer, et le conte est fini.

XLII

Ils m'ont tourmenté, fait pâlir et blêmir de chagrin les uns avec leur amour, les autres avec leur haine.

Ils ont empoisonné mon pain, versé du poison dans mon verre, les uns avec leur haine, les autres avec leur amour.

Pourtant la personne qui m'a le plus tourmenté, cha-

griné et navré, est celle qui ne m'a jamais haï et ne m'a jamais aimé.

XLIII

L'été brûlant réside sur tes joues; l'hiver, le froid hiver habite dans ton cœur.

Cela changera un jour, ô ma bien-aimée! L'hiver sera sur tes joues, l'été sera dans ton cœur.

XLIV

Lorsque deux amants se quittent, ils se donnent la main et se mettent à pleurer et à soupirer sans fin.

Nous n'avons pas pleuré, nous n'avons pas soupiré : les larmes et les soupirs ne sont venus qu'après.

XLV

Assis autour d'une table de thé, ils parlaient beaucoup de l'amour. Les hommes faisaient de l'esthétique, les dames faisaient du sentiment.

L'amour doit être platonique, dit le maigre conseiller. La conseillère sourit ironiquement, et cependant elle soupira tout bas : Hélas!

Le chanoine ouvrit une large bouche : L'amour ne doit pas être trop sensuel; autrement, il nuit à la santé. La jeune demoiselle murmura : Pourquoi donc ?

La comtesse dit d'un air dolent : L'amour est une

passion ! et elle présenta poliment une tasse à M. le baron.

Il y avait encore à la table une petite place ; ma chère, tu y manquais. Toi, tu aurais si bien dit ton opinion sur l'amour.

XLVI

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en être autrement ? Tu as versé du poison sur la fleur de ma vie.

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en être autrement ? Je porte dans le cœur une multitude de serpents, et toi, ma bien-aimée !

LXVII.

Mon ancien rêve m'est revenu : c'était par une nuit du mois de mai ; nous étions assis sous les tilleuls, et nous nous jurions une fidélité éternelle,

Et les serments succédaient aux serments, entremêlés de rires, de confidences et de baisers ; pour que je me souvienne du serment, tu m'as mordu la main !

O bien-aimée aux yeux bleus ! ô bien-aimée aux blanches dents ! le serment aurait bien suffi ; la morsure était de trop.

XLVIII

Je montai au sommet de la montagne et je devins

sentimental. « Si j'étais un oiseau ! » soupirai-je tendrement.

Si j'étais une hirondelle, je volerais vers toi, ma mignonne, et je bâtirais mon petit nid sous les corniches de ta fenêtre.

Si j'étais un rossignol, je volerais vers toi, ma mignonne, et, du milieu des verts tilleuls, je t'enverrais la nuit, mes chansons.

Si j'étais un serin, je volerais aussitôt vers ton cœur, car, comme on me l'a dit, ma mignonne, tu aimes les serins, et tu te réjouis de leur bavardage.

XLIX

J'ai pleuré en rêve; je rêvais que tu étais morte; je m'éveillai, et les larmes coulèrent de mes joues.

J'ai pleuré en rêve; je rêvais que tu me quittais; je m'éveillai, et je pleurai amèrement longtemps après.

J'ai pleuré en rêve; je rêvais que tu m'aimais encore; je m'éveillai, et le torrent de mes larmes coule toujours.

L

Toutes les nuits je te vois en rêve, et je te vois souriant gracieusement, et je me précipite en sanglotant à tes pieds chéris.

Tu me regardes d'un air triste, et tu secoues ta blonde

petite tête ; de tes yeux coulent les perles humides de tes larmes.

Tu me dis tout bas un mot, et tu me donnes un bouquet de roses blanches. Je m'éveille, et le bouquet est disparu, et je veux oublier le mot.

LI

La pluie et le vent d'automne hurlent et mugissent dans la nuit ; où peut se trouver à cette heure ma pauvre, ma timide enfant ?

Je la vois appuyée à sa fenêtre, dans sa chambrette solitaire ; les yeux remplis de larmes, elle plonge ses regards dans les ténèbres profondes.

LII

Le vent d'automne secoue les arbres, la nuit est humide et froide ; enveloppé d'un manteau gris, je traverse à cheval le bois.

Et tandis que je chevauche, mes pensées galopent devant moi ; elles me portent léger et joyeux à la maison de ma bien-aimée.

Les chiens aboient, les valets paraissent avec des flambeaux ; je gravis l'escalier de marbre en faisant retentir mes éperons sonores.

Dans une chambre garnie de tapis et brillamment

éclairée, au milieu d'une atmosphère tiède et parfumée, ma bien-aimée m'attend. — Je me précipite dans ses bras.

Le vent murmure dans les feuilles, le chêne chuchote dans ses rameaux : « Que veux-tu, fou cavalier, avec ton rêve insensé ? »

LIII

Une étoile tombe de son étincelante demeure, c'est l'étoile de l'amour que je vois tomber !

Il tombe des pommiers beaucoup de fleurs et de feuilles blanches ; les vents taquins les emportent et se jouent avec elles.

Le cygne chante dans l'étang, il s'approche et s'éloigne du rivage, et, toujours chantant plus bas, il plonge dans sa tombe liquide.

Tout alentour est calme et sombre ; feuilles et fleurs sont emportées ; l'étoile a tristement disparu dans sa chute, et le chant du cygne a cessé.

LIV

Un rêve m'a transporté dans un château gigantesque, rempli de lumières et de vapeurs magiques, et où une foule bariolée se répandait à travers le dédale des appartements. La troupe, blême, cherchait la porte de sortie en se tordant convulsivement les mains et en poussant des cris d'angoisse. Des dames et des chevaliers se voyaient dans la foule ; je me vis moi-même entraîné par la cohue.

Cependant, tout à coup je me trouvai seul, et je me demandai comment cette multitude avait pu s'évanouir aussi promptement. Et je me mis à marcher, me précipitant à travers les salles, qui s'embrouillaient étrangement. Mes pieds étaient de plomb, une angoisse mortelle m'étreignait le cœur; je désespérai bientôt de trouver une issue. — J'arrivai enfin à la dernière porte; j'allais la franchir... O Dieu! qui m'en défend le passage?

C'était ma bien-aimée qui se tenait devant la porte, le chagrin sur les lèvres, le souci sur le front. Je dus reculer, elle me fit signe de la main; je ne savais si c'était un avertissement ou un reproche. Pourtant, dans ses yeux brillait un doux feu qui me fit tressaillir le cœur. Tandis qu'elle me regardait d'un air sévère et singulier, mais pourtant si plein d'amour,... je m'éveillai.

LV

La nuit était froide et muette; je parcourais lamentablement la forêt. J'ai secoué les arbres de leur sommeil, ils ont hoché la tête d'un air de compassion.

LVI

Au carrefour sont enterrés ceux qui ont péri par le suicide; une fleur bleue s'épanouit là; on la nomme la fleur de l'âme damnée.

Je m'arrêtai au carrefour et je soupirai; la nuit était froide et muette. Au clair de la lune, se balançait lentement la fleur de l'âme damnée.

LVII

D'épaisses ténèbres m'enveloppent depuis que la lumière de tes yeux ne m'éblouit plus, ma bien-aimée.

Pour moi s'est éteinte la douce clarté de l'étoile d'amour; un abîme s'ouvre à mes pieds: engloutis-moi, nuit éternelle!

LVIII

La nuit s'étendait sur mes yeux, j'avais du plomb sur ma bouche; le cœur et la tête engourdis, je gisais au fond de la tombe.

Après avoir dormi je ne puis dire pendant combien de temps je m'éveillai, et il me sembla qu'on frappait à mon tombeau.

— « Ne vas-tu pas te lever, Henri? Le jour éternel luit, les morts sont ressuscités: l'éternelle félicité commence. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, car je suis toujours aveugle; à force de pleurer, mes yeux se sont éteints. »

— « Je veux par mes baisers, Henri, enlever la nuit qui te couvre les yeux; il faut que tu voies les anges et la splendeur des cieux. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, la blessure qu'un mot de toi m'a faite au cœur saigne toujours. »

— « Je pose légèrement ma main sur ton cœur, Henri; cela ne saignera plus; ta blessure est guérie. »

— « Mon amour, je ne puis me lever, j'ai aussi une blessure qui saigne à la tête; je m'y suis logé une balle de plomb lorsque tu m'as été ravie. »

— « Avec les boucles de mes cheveux, Henri, je bouche la blessure de ta tête, et j'arrête le flot de ton sang, et je te rends la tête saine. »

La voix priait d'une façon si charmante et si douce, que je ne pus résister; je voulus me lever et aller vers la bien-aimée;

Soudain mes blessures se rouvrirent, un flot de sang s'élança avec violence de ma tête et de ma poitrine, et voilà que je suis éveillé.

ÉPILOGUE

Il s'agit d'enterrer les vieilles et méchantes chansons, les lourds et tristes rêves; allez me chercher un grand cercueil.

J'y mettrai bien des choses, vous le verrez bien; il faut que le cercueil soit encore plus grand que la grosse tonne de Heidelberg.

Allez me chercher aussi une bière de planches solides



et épaisses; il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence.

Et amenez-moi aussi douze géants encore plus forts que le vigoureux saint Christophe du dôme de Cologne sur le Rhin.

Il faut qu'ils transportent le cercueil et le jettent à la mer; un aussi grand cercueil demande une grande fosse.

Savez-vous pourquoi il faut que ce cercueil soit si grand et si lourd? J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances.

LA MER DU NORD.

LA MER DU NORD

— Écrit en 1826-27. —

NOTICE DU TRADUCTEUR

Dans un moment où l'Europe est en feu, il y a peut-être quelque courage à s'occuper de simple poésie, à traduire un écrivain qui a été le chef de la jeune Allemagne et a exercé une grande influence sur le mouvement des esprits, non pas par ses chants révolutionnaires, mais par ses ballades les plus détachées, ses stances les plus sereines. Nous aurions pu, dans l'œuvre d'Henri Heine, vous former un faisceau de baguettes républicaines auquel n'aurait pas même manqué la hache du licteur. Nous préférons vous offrir un simple bouquet de fleurs de fantaisie, aux parfums pénétrants, aux couleurs éclatantes. Il faut bien que quelque fidèle, en ce temps de tumulte où les cris enroués de la place publique ne se taisent jamais, vienne réciter tout bas sa prière à l'autel de la poésie. — —

Henri Heine est, si ces mots peuvent s'accoupler, un Voltaire pittoresque et sentimental, un sceptique du XVIIIe siècle, argenté par les doux rayons bleus du clair de lune allemand. Rien n'est plus singulier et plus inattendu que ce mélange involontaire d'où résulte l'originalité du poëte. A l'opposé de beaucoup de ses compatriotes, farouches Teutons et *gallophages*, qui ne jurent que par Hermann, Henri Heine a tou-

jours beaucoup aimé les Français ; si la Prusse est la patrie de son corps, la France est la patrie de son esprit. Le Rhin ne sépare pas si profondément qu'on veut bien le dire les deux pays, et souvent la brise de France, franchissant les eaux vertes où gémit la Lurley sur son rocher, balaie, de l'autre côté, l'épaisse brume du Nord et apporte quelque gai refrain de liberté et d'incrédulité joyeuse, que l'on ne peut s'empêcher de retenir. Heine en a retenu plus que tout autre, de ces chansons aimablement impies et férocement légères, et il est devenu un terrible railleur, ayant toujours son carquois plein de flèches sarcastiques, qui vont loin, ne manquent jamais leur but et pénètrent avant. Ah ! plus d'un qui n'en dit rien, et tâche de faire bonne contenance, quoiqu'il soit mort depuis longtemps de sa blessure, a dans le flanc le fer de l'un de ces dards empennés de métaphores brillantes. Tous ont été criblés, les dieux anciens et les dieux nouveaux, les potentats et les conseillers auliques, les poëtes barbares ou *sentimentaux*, les tartufes et les cuistres de toute robe et de tout plumage. Nul tireur, fût-il aussi adroit qu'un chasseur tyrolien, n'a abattu un pareil nombre des noirs corbeaux qui tournent et croassent au-dessus du Kyffhauser, la montagne sous laquelle dort l'empereur Frédéric Barberousse, et si l'Épiménide couronné ne se réveille point, certes, ce n'est pas la faute du brave Henri ; dans son ardeur de viser et d'atteindre, il a même lancé à travers sa sarbacane, sur la patrie allemande, sur la *vieille femme de là-bas*, comme il l'appelle, quelques pois et quelques houppes de laine rouge, cachant une fine pointe, qui ont dû réveiller parfois, dans son fauteuil d'ancêtre, la pauvre grand'mère rêvassant et radotant.

Il n'a pas manqué jusqu'à présent de ces esprits secs, haineux, d'une lucidité impitoyable, qui ont manié l'ironie, cette hache luisante et glacée, avec l'adresse froide et l'impassibilité joviale du bourreau ; mais Henri Heine, quoiqu'il soit aussi

cruellement habile que pas un d'eux, en diffère essentiellement au fond. Avec la haine, il possède l'amour, un amour aussi brûlant que la haine est féroce; il adore ceux qu'il tue; il met le dictame sur les blessures qu'il a faites et des baisers sur ses morsures. Avec quel profond étonnement il voit jaillir le sang de ses victimes, et comme il éponge bien vite les filets pourpres et les lave de ses larmes!

Ce n'est pas un vain cliquetis d'antithèses de dire littérairement d'Henri Heine qu'il est cruel et tendre, naïf et perfide, sceptique et crédule, lyrique et prosaïque, sentimental et railleur, passionné et glacial, spirituel et pittoresque, antique et moderne, *moyen âge* et révolutionnaire. Il a toutes les qualités, et même, si vous voulez, tous les défauts qui s'excluent; c'est l'homme des contraires, et cela sans effort, sans parti pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et perçoit toutes les images. Jamais Protée n'a pris plus de formes, jamais dieu de l'Inde n'a promené son âme divine dans une si longue série d'avatars. Ce qui suit le poëte à travers ces mutations perpétuelles et ce qui le fait reconnaître, c'est son incomparable perfection plastique. Il taille comme un bloc de marbre grec les troncs noueux et difformes de cette vieille forêt inextricable et touffue du langage allemand à travers laquelle on n'avançait jadis qu'avec la hache et le feu; grâce à lui, l'on peut marcher maintenant dans cet idiome sans être arrêté à chaque pas par les lianes, les racines tortueuses et les chicots mal déracinés des arbres centenaires; — dans le vieux chêne teutonique, où l'on n'avait pu si longtemps qu'ébaucher à coups de serpe l'idole informe d'Irmensul, il a sculpté la statue harmonieuse d'Apollon; il a transformé en langue universelle ce dialecte que les Allemands seuls pouvaient écrire et parler sans cependant toujours se comprendre eux-mêmes.

Apparu dans le ciel littéraire un peu plus tard, mais avec

non moins d'éclat que la brillante pléiade où brillaient Wieland, Klopstok, Schiller et Goethe, il a pu éviter plusieurs défauts de ses prédécesseurs. On peut reprocher à Klopstock une fatigante profondeur, à Wieland une légèreté outrée, à Schiller un idéalisme parfois absurde; enfin, Goethe, affectant de réunir la sensation, le sentiment et l'esprit, pèche souvent par une froideur glaciale. Comme nous l'avons dit, Henri Heine est naturellement sensible, idéal, plastique, et avant tout spirituel. Il n'est rien entré de Klopstock dans la formation de son talent, parce que sa nature répugne à tout ce qui est ennuyeux; il a de Wieland la sensualité, de Schiller le sentiment, de Goethe la spiritualité panthéistique; il ne tient que de lui-même son incroyable puissance de réalisation. Chez lui, l'idée et la forme s'identifient complétement; personne n'a poussé aussi loin le relief et la couleur. Chacune de ses phrases est un microcosme animé et brillant; ses images semblent vues dans la chambre noire; ses figures se détachent du fond et vous causent par l'intensité de l'illusion la même surprise craintive que des portraits qui descendraient de leur cadre pour vous dire bonjour. Les mots chez lui ne désignent pas les objets, ils les évoquent. Ce n'est plus une lecture qu'on fait, c'est une scène magique à laquelle on assiste; vous vous sentez enfermer dans le cercle avec le poëte, et alors autour de vous se pressent avec un tumulte silencieux des êtres fantastiques d'une vérité saisissante; il passe devant vos yeux des tableaux si impossiblement réels, que vous éprouvez une sorte de vertige.

Rien n'est plus singulier pour nous que cet esprit à la fois si français et si allemand. Telle page étincelante d'ironie et qu'on croirait arrachée à Candide a pour verso une légende digne de figurer dans la collection des frères Grimm, et souvent, dans la même strophe, le docteur Pangloss philosophe avec une *elfe* ou une *nixe*. Au rire strident de Voltaire, l'en-

fant au cor merveilleux mêle une note mélancolique où revivent les poésies secrètes de la forêt et les fraîches inspirations du printemps; le railleur s'installe familièrement dans un donjon gothique ou se promène sous les arceaux d'une cathédrale; il commence par se moquer des hauts barons et des prêtres, mais bientôt le sentiment du passé le pénètre, les armures bruissent le long des murailles; les couleurs des blasons se ravivent, les roses des vitraux étincellent, l'orgue murmure; le paladin sort de son château féodal sur son coursier caparaçonné; le prêtre, la chasuble au dos, monte les marches de l'autel, et jamais poëte épris de chevalerie et d'art catholique, ni Uhland, ni Tieck, ni Schlegel, dont il a tant de fois tourné le romantisme en ridicule, n'ont si fidèlement dépeint et si bien compris le moyen âge. La force des images et le sentiment de la beauté ont rendu pour quelques strophes notre ricaneur sérieux; mais voilà qu'il se moque de sa propre émotion et passe sur ses yeux remplis de larmes sa manche bariolée de bouffon, et fait sonner bien fort ses grelots et vous éclate de rire au nez. Vous avez été sa dupe; il vous a tendu un piége sentimental où vous êtes tombé comme un simple Philistin. — Il le dit, mais il ment; il a été attendri en effet, car tout est sincère dans cette nature multiple. Ne l'écoutez pas, quand il vous dit de ne croire ni à son rire ni à ses pleurs; — pleurs et rires ne s'imitent pas ainsi! — — —

— — — Henri Heine a, entre autres qualités, le sentiment le plus profond de la poésie du Nord, quoique méridional par tempérament, comme lord Byron, qui, né dans la brumeuse Angleterre, n'en est pas moins un fils du soleil; — il comprend à merveille ces légendes de la Baltique, ces tours où sont enfermées des filles de rois, ces femmes au plumage de cygne, ces héros aux cuirasses d'azur, ces dieux à qui les corbeaux parlent à l'oreille, ces luttes géantes sur un frêle esquif ou sur une banquise à la dérive.

Un reflet de l'Edda colore ses ballades comme une aurore boréale; ces scènes de carnage et d'amour, de voluptés fatales et d'influences mystérieuses, conviennent à sa manière contrastée. Mais, ce à quoi il excelle, c'est la peinture de tous les êtres charmants et perfides, ondines, elfes, nixes, wilis, dont la séduction cache un piége, et dont les bras blancs et glacés vous entraînent au fond des eaux dans la noire vase, sous les larges feuilles des nénufars. Il faut dire que, malgré les galanteries italiennes de ses terzines, les hyperboles et les concetti de ses sonnets, toute femme est pour Heine quelque peu nixe ou wili; et lorsque dans un de ses livres il s'écrie, à propos de Lusignan, amant de Mélusine : « Heureux homme dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié ! » il livre en une phrase le secret intime de sa théorie de l'amour. — — —

Dans la *Nord-Sée* (Mer du Nord), le poëte a peint des marines bien supérieures à celles de Backhuysen, de Van de Velde et de Joseph Vernet; ses strophes ont la grandeur de l'Océan, et son rhythme se balance comme les vagues. Il rend à merveille les splendides écroulements des nuages, les volutes de la houle brodant le rivage d'une frange argentée, tous les aspects du ciel et de l'eau dans le calme et dans l'orage. Shelley et Byron seuls ont possédé à ce degré l'amour et le sentiment de la mer; mais, par un caprice singulier, au bord de cette Baltique, devant ces flots glacés qui viennent du pôle, notre Allemand se fait Grec. C'est Poseidon qui lève sa tête au-dessus de cette eau bleue et froide, gonflée par la fonte des glaciers polaires. Au lieu des *évêques de mer* et des ondines, il fait jouer dans l'écume des tritons classiques, par un anachronisme et une transposition volontaires, comme s'en sont permis de tout temps les grands coloristes, Rubens et Paul Véronèse entre autres; il introduit dans la cabane de la fille du pêcheur un dieu d'Homère déguisé, — et lui-même ne représente pas mal Phébus-Apollon, avec une chemise rouge



de matelot, des braies goudronnées, et condamné, non plus à garder les troupeaux chez Admète, mais à pêcher le hareng dans la mer du Nord. — —

GÉRARD DE GERVAL.

(*Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet 1848.)

COURONNEMENT.

Chansons! mes bonnes chansons! debout, debout, et prenez vos armes! Faites sonner les trompettes et élevez-moi sur le pavois cette jeune belle qui désormais doit régner sur mon cœur en souveraine.

Salut à toi, jeune reine!

Du soleil qui luit là-haut j'arracherai l'or rutilant et radieux, et j'en formerai un diadème pour ton front sacré. — Du satin azuré qui flotte à la voûte du ciel, et où scintillent les diamants de la nuit, je veux arracher un magnifique lambeau, et j'en ferai un manteau de parade pour tes royales épaules. Je te donnerai une cour de pimpants sonnets, de fières terzines et de stances élégantes; mon esprit te servira de coureur, ma fantaisie de bouffon, et mon *humour* sera ton héraut blasonné. Mais, moi-même, je me jetterai à tes pieds, reine, et, agenouillé sur un coussin de velours rouge, je te ferai hommage du reste de raison qu'a daigné me laisser l'auguste maîtresse qui t'a précédée dans mon cœur.



LE CRÉPUSCULE.

Sur le pâle rivage de la mer je m'assis rêveur et solitaire. Le soleil déclinait et jetait des rayons ardents sur l'eau, et les blanches, larges vagues, poussées par le reflux, s'avançaient écumeuses et mugissantes. C'était un fracas étrange, un chuchotement et un sifflement, des rires et des murmures, des soupirs et des râles, entremêlés de sons caressants comme des chants de berceuses. — Il me semblait ouïr les récits du vieux temps, les charmants contes des féeries qu'autrefois, tout petit encore, j'entendais raconter aux enfants du voisinage alors que, par une soirée d'été, accroupis sur les degrés de pierre de la porte, nous écoutions en silence le narrateur, avec nos jeunes cœurs attentifs et nos yeux tout ouverts par la curiosité, pendant que les grandes filles, assises à la fenêtre au-dessus de nous, près des pots de fleurs odorantes, et semblables à des roses, souriaient aux lueurs du clair de lune.

LA NUIT SUR LA PLAGE.

La nuit est froide et sans étoiles; la mer fermente, et sur la mer, à plat ventre étendu, l'informe vent du nord, comme un vieillard grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse, et raconte de folles histoires, des contes de géants, de vieilles légendes islandaises rem-

plies de combats et de bouffonneries héroïques, et, par intervalles, il rit et hurle les incantations de l'Edda, les évocations runiques, et tout cela avec tant de gaieté féroce, avec tant de rage burlesque, que les blancs enfants de la mer bondissent en l'air et poussent des cris d'allégresse.

Cependant sur la plage, sur le sable où la marée a laissé son humidité, s'avance un étranger dont le cœur est encore plus agité que le vent et les vagues. Partout où il marche, ses pieds font jaillir des étincelles et craquer des coquillages; il s'enveloppe dans un manteau gris, et va, d'un pas rapide, à travers la nuit et le vent, guidé par une petite lumière qui luit douce et séduisante dans la cabane solitaire du pêcheur.

Le père et le frère sont sur la mer, et, toute seulette dans la cabane, est restée la fille du pêcheur, la fille du pêcheur, belle à ravir. Elle est assise près du foyer et écoute le bruissement sourd et fantasque de la chaudière. Elle jette des ramilles petillantes au feu et souffle dessus, de sorte que les lueurs rouges et flamboyantes se reflètent magiquement sur son frais visage, sur ses épaules qui ressortent si blanches et si délicates de sa grossière et grise chemise, et sur la petite main soigneuse qui noue solidement le jupon court sur la fine cambrure de ses reins.

Mais tout à coup la porte s'ouvre, et le nocturne étranger s'avance dans la cabane; il repose un œil doux et



assuré sur la blanche et frêle jeune fille qui se tient frissonnante devant lui, semblable à un lis effrayé, et il jette son manteau à terre, sourit et dit :

« Vois-tu, mon enfant, je tiens parole et je suis revenu, et, avec moi, revient l'ancien temps où les dieux du ciel s'abaissaient aux filles des hommes et, avec elles, engendraient ces lignées de rois porte-sceptres, et ces héros, merveilles du monde. — Pourtant, mon enfant, cesse de t'effrayer de ma divinité, et fais-moi, je t'en prie, chauffer du thé avec du rhum, car la bise était forte sur la plage, et, par de telles nuits, nous avons froid aussi, nous autres dieux, et nous avons bientôt fait d'attraper un divin rhumatisme et une toux immortelle. »

POSEIDON.

Les feux du soleil se jouaient sur la mer houleuse ; au loin sur la rade se dessinait le vaisseau qui devait me porter dans ma patrie, mais j'attendais un vent favorable, et je m'assis tranquillement sur la dune blanche, au bord du rivage, et je lus le chant d'Odysseus, ce vieux chant éternellement jeune, éternellement retentissant du bruit des vagues, et dans les feuilles duquel je respirais l'haleine ambrosienne des dieux, le splendide printemps de l'humanité et le ciel merveilleux d'Hellas.

Mon généreux cœur accompagnait fidèlement le fils de Laërte dans ses pérégrinations aventureuses ; je m'as-

seyais avec lui, la tristesse dans l'âme, aux foyers hospitaliers où les reines filent de la pourpre, et je l'aidais à mentir et à s'échapper heureusement de l'antre du géant ou des bras d'une nymphe enchanteresse; je le suivais dans la nuit cimmérienne et dans la tempête et le naufrage, et je supportais avec lui d'ineffables angoisses.

Je disais en soupirant: O cruel Poseidon, ton courroux est redoutable; et moi aussi, j'ai peur de ne pas revoir ma patrie.

A peine eus-je prononcé ces mots que la mer se couvrit d'écume, et que des blanches vagues sortit la tête couronnée d'ajoncs du dieu de la mer, qui me dit d'un ton railleur:

« Ne crains rien, mon cher poétereau! Je n'ai nulle envie de briser ton pauvre petit esquif ni d'inquiéter ton innocente vie par des secousses trop périlleuses; car toi, rimeur innocent, tu ne m'as jamais irrité, tu n'as pas ébréché la moindre tourelle de la citadelle sacrée de Priam, tu n'as pas arraché le plus léger cil à l'œil de mon fils Polyphème, et tu n'as jamais reçu de conseils de la déesse de la sagesse, Pallas Athéné. »

Ainsi parla Poséidon, et il se replongea dans la mer; et cette saillie grossière du dieu marin fit rire sous l'eau Amphitrite, la divine poissarde, et les sottes filles de Nérée.

DANS LA CABINE, PENDANT LA NUIT.

La mer a ses perles, le ciel a ses étoiles, mais mon cœur, mon cœur, mon cœur a son amour.

Grande est la mer et grand le ciel, mais plus grand est mon cœur, et plus beau que les perles et les étoiles brille mon amour.

A toi, jeune fille, à toi est ce cœur tout entier; mon cœur et la mer et le ciel se confondent dans un seul amour.

A la voûte azurée du ciel, où luisent les belles étoiles, je voudrais coller mes lèvres dans un ardent baiser et verser des torrents de larmes.

Ces étoiles sont les yeux de ma bien-aimée; ils scintillent et m'envoient mille gracieux saluts de la voûte azurée du ciel.

Vers la voûte azurée du ciel, vers les yeux de la bien-aimée, je lève dévotement les bras, et je prie et j'implore:

Doux yeux, gracieuses lumières, donnez le bonheur à mon âme; faites-moi mourir, et que je vous possède, vous et tout votre ciel.

Bercé par les vagues et par mes rêveries, je suis étendu tranquillement dans ma couchette de la cabine.

A travers la lucarne ouverte, je regarde là-haut les claires étoiles, les chers et doux yeux de ma chère bien-aimée.

Les chers et doux yeux veillent sur ma tête, et ils brillent et clignotent du haut de la voûte azurée du ciel.

A la voûte azurée du ciel je regardais heureux, durant de longues heures, jusqu'à ce qu'un voile de brume blanche me dérobât les yeux chers et doux.

Contre la cloison où s'appuie ma tête rêveuse viennent battre les vagues, les vagues furieuses; elles bruissent et murmurent à mon oreille: « Pauvre fou! ton bras est court et le ciel est loin, et les étoiles sont solidement fixées là-haut avec des clous d'or. — Vains désirs, vaines prières! tu ferais mieux de t'endormir. »

Je rêvai d'une lande déserte, toute couverte d'une muette et blanche neige, et sous la neige blanche j'étais enterré et je dormais du froid sommeil de la mort.

Pourtant là-haut, de la sombre voûte du ciel, les étoiles, ces doux yeux de ma bien-aimée, contemplaient



mon tombeau, et ces doux yeux brillaient d'une sérénité victorieuse et placide, mais pleine d'amour.

LE CALME.

La mer est calme. Le soleil reflète ses rayons dans l'eau, et sur la surface onduleuse et argentée le navire trace des sillons d'émeraude.

Le pilote est couché sur le ventre, près du gouvernail, et ronfle légèrement. Près du grand mât, raccommodant des voiles, est accroupi le mousse goudronné.

Sa rougeur perce à travers la crasse de ses joues, sa large bouche est agitée de tressaillements nerveux, et il regarde çà et là tristement avec ses grands beaux yeux.

Car le capitaine se tient devant lui, tempête et jure et le traite de voleur: « Coquin! tu m'as volé un hareng dans le tonneau! »

La mer est calme. Un petit poisson monte à la surface de l'onde, chauffe sa petite tête au soleil et remue joyeusement l'eau avec sa petite queue.

Cependant, du haut des airs, la mouette fond sur le petit poisson, et, sa proie frétillante dans son bec, s'élève et plane dans l'azur du ciel.

AU FOND DE LA MER.

J'étais couché sur le bordage du vaisseau et je regardais, les yeux rêveurs, dans le clair miroir de l'eau, et je plongeais mes regards de plus en plus avant, lorsqu'au fond de la mer j'aperçus, d'abord comme une brume crépusculaire, puis peu à peu, avec des couleurs plus distinctes, des coupoles et des tours, et enfin, éclairée par le soleil, toute une antique ville néerlandaise pleine de vie et de mouvement. Des hommes âgés, enveloppés de manteaux noirs, avec des fraises blanches et des chaînes d'honneur, de longues épées et de longues figures, se promènent sur la place, près de l'hôtel de ville orné de dentelures et d'empereurs de pierre naïvement sculptés, avec leurs sceptres et leurs longues épées. Non loin de là, devant une file de maisons aux vitres brillantes, sous des tilleuls taillés en pyramides, se promènent, avec des frôlements soyeux, de jeunes femmes, de sveltes beautés dont les visages de rose sortent décemment de leurs coiffes noires et dont les cheveux blonds ruissellent en boucles d'or. Une foule de beaux cavaliers costumés à l'espagnole se pavanent près d'elles et leur lancent des œillades. Des matrones vêtues de mantelets bruns, un livre d'heures et un rosaire dans les mains, se dirigent à pas menus vers le grand dôme, attirées par le son des cloches et le ronflement de l'orgue.

A ces sons lointains, un secret frisson s'empare de moi. De vagues désirs, une profonde tristesse, envahissent mon cœur, mon cœur à peine guéri. Il me semble que mes blessures, pressées par des lèvres chéries, saignent de nouveau; leurs chaudes et rouges gouttes tombent lentement, une à une, dans la mer, elles tombent sur une vieille maison qui est là dans la ville sous-marine, sur une vieille maison au pignon élevé, qui semble veuve de tous ses habitants, et dans laquelle est assise, à une fenêtre basse, une jeune fille qui appuie sa tête sur son bras. — Et je te connais, pauvre enfant! Si loin, au fond de la mer même, tu t'es cachée de moi dans un accès d'humeur enfantine, et tu n'as pas pu remonter, et tu t'es assise étrangère parmi des étrangers, durant un siècle, pendant que moi, l'âme pleine de chagrin, je te cherchais par toute la terre, et toujours je te cherchais, toi toujours aimée, depuis si longtemps aimée, toi que j'ai retrouvée enfin! Je t'ai retrouvée et je revois ton doux visage, tes yeux intelligents et calmes, ton fin sourire. — Et jamais je ne te quitterai plus, et je viens à toi, et les bras étendus, je me précipite sur ton cœur.

Mais le capitaine me saisit à temps par le pied, et, me tirant sur le bord du vaisseau, me dit d'un ton bourru: « Docteur! docteur! êtes-vous possédé du diable? »

PURIFICATION.

« Reste au fond de la mer, rêve insensé, qui autrefois, la nuit, as si souvent affligé mon cœur d'un faux bonheur, et qui, encore à présent, spectre marin, viens me tourmenter en plein jour. — Reste là sous les ondes durant l'éternité, et je te jette encore tous mes maux et tous mes péchés, et le bonnet de la folie dont les grelots ont si longtemps résonné autour de ma tête, et la froide dissimulation, cette peau lisse de serpent qui m'a si longtemps enveloppé l'âme..., mon âme malade reniant Dieu et reniant les anges, mon âme maudite et damnée... »

— Hoiho! hoiho! voici le vent! dépliez les voiles! elles flottent et s'enflent! Sur le miroir placide et périlleux des eaux, le vaisseau glisse, et l'âme délivrée pousse des cris de joie.

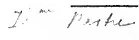
LA PAIX.

Le soleil était au plus haut du ciel, environné de nuages blancs, la mer était calme, et j'étais couché près du gouvernail, et je songeais et je rêvais; — et, moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis Christus, le sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante, et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur la mer; sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et, comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent

soleil, — et ce cœur radieux et enflammé, foyer d'amour et de clarté, épandait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur la mer.

Des sons de cloche, résonnant çà et là, attiraient comme des cygnes, et en se jouant, notre navire, qui glissa vers un rivage verdoyant où des hommes habitent une cité magnifique.

O merveille de la paix ! comme la ville est tranquille ! Le sourd bourdonnement des vaines et babillardes affaires, le bruissement des métiers, tout se tait, et à travers les rues claires et resplendissantes se promènent des hommes vêtus de blanc et portant des palmes, et, lorsque deux personnes se rencontrent, elles se regardent d'un air d'intelligence, et, dans un tressaillement d'amour et de douce renonciation, elles s'embrassent au front et lèvent les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, vers ce cœur qui est le soleil et qui verse allégrement la pourpre de son sang réconciliateur sur le monde, et elles disent trois fois dans un transport de béatitude : Béni soit Christus !



SALUT DU MATIN.

Thalatta ! Thalatta ! Je te salue, mer éternelle ! Je te salue dix mille fois d'un cœur joyeux, comme autrefois te saluèrent dix mille cœurs grecs, cœurs malheureux

dans les combats, soupirant après leur patrie, cœurs illustres dans l'histoire du monde.

Les flots s'agitaient et mugissaient; le soleil versait sur la mer ses clartés roses; des volées de mouettes s'enfuyaient effarouchées en poussant des cris aigus; les chevaux piaffaient; les boucliers résonnaient d'un cliquetis joyeux. Comme un chant de victoire retentissait alors le cri des fils de Hellas, la reine des flots: Thalatta! Thalatta!

Je te salue, mer éternelle! Je retrouve dans le bruissement de tes ondes comme un écho de la patrie, et je crois voir les rêves de mon enfance scintiller sous tes vagues, et il me revient de vieux souvenirs de tous les chers et nobles jouets, de tous les brillants cadeaux de Noël, de tous les coraux rouges, des perles et des coquillages dorés que tu conserves mystérieusement dans des coffrets de cristal!

Oh! combien j'ai souffert des ennuis de la terre étrangère! Comme une fleur fanée dans l'étui de fer-blanc du botaniste, mon cœur se desséchait dans ma poitrine. Il me semble que, durant l'hiver, je m'asseyais comme un malade dans une chambre sombre et malsaine, et maintenant voilà que je l'ai quittée tout à coup, et le vert printemps, éveillé par le soleil, resplendit à mes yeux éblouis, et j'entends le tendre soupir des arbres chargés d'une neige parfumée, et les jeunes fleurs me regardent avec leurs yeux odorants et bariolés, et l'atmosphère

pleure et bruit, et respire et sourit, et dans l'azur du ciel les oiseaux chantent : Thalatta ! Thalatta !

O cœur vaillant, qui t'es illustré par tes fuites, comme jadis les guerriers de la grande retraite ! combien de fois les beautés barbares du Nord t'ont amoureusement harrassé ! — De leurs grands yeux victorieux, elles me lançaient des traits enflammés ; avec leur paroles à double tranchant, elles s'exerçaient à me fendre le cœur ; avec de longues épîtres assommantes, elles étourdissaient ma pauvre cervelle. Vainement je leur opposais le bouclier, les flèches sifflaient, les coups retentissaient ; elles ont fini par me pousser, ces beautés barbares du Nord, jusqu'au rivage de la mer, et, respirant enfin librement, je salue la mer, la mer bienfaisante et libératrice — Thalatta ! Thalatta !

L'ORAGE.

L'orage couve sourdement sur la mer, et à travers la noire muraille des nuages palpite la foudre dentelée qui luit et s'éteint comme un trait d'esprit sorti de la tête de Zeus-Kronion. Sur l'onde déserte et sombre roule longuement le tonnerre et bondissent les blancs coursiers de Poseidon, que Borée lui-même a jadis engendrés avec les cavales échevelées d'Érichthon, et les oiseaux de mer s'agitent, inquiets comme les ombres des morts que Caron, au bord du Styx, repousse de sa barque surchargée.

Il y a un pauvre petit navire qui danse là-bas une danse bien périlleuse! Éole lui envoie les plus fougueux musiciens de sa bande, qui le harcèlent cruellement de leur branle folâtre; l'un siffle, l'autre souffle, le troisième joue de la basse, — et le pilote chancelant se tient au gouvernail et observe sans cesse la boussole, cette âme tremblante du navire, et, tendant des mains suppliantes vers le ciel, il s'écrie: Oh! sauve-moi, Castor, vaillant cavalier, et toi, glorieux athlète, Pollux!

LE NAUFRAGE.

Espoir et amour! Tout est brisé, et moi-même, comme un cadavre que la mer a rejeté avec mépris, je gis là, étendu sur le rivage, sur le rivage sablonneux et nu. — Devant moi s'étale le grand désert des eaux; derrière moi, il n'y a qu'exil et douleur, et au-dessus de ma tête voguent les nuées, ces grises et informes filles de l'air, qui de la mer, avec des seaux de brouillard, puisent l'eau, la traînent à grand'peine et la laissent retomber dans la mer, besogne triste, et fastidieuse, et inutile, comme ma propre vie.

Les vagues murmurent, les mouettes croassent, de vieux souvenirs me saisissent, des rêves oubliés, des images éteintes me reviennent, tristes et doux.

Il est dans le Nord une femme belle, royalement belle; une voluptueuse robe blanche entoure sa frêle taille de

cyprès; les boucles noires de ses cheveux, s'échappant comme une nuit bienheureuse de sa tête couronnée de tresses, s'enroulent capricieusement autour de son doux et pâle visage, et dans son doux et pâle visage, grand et puissant, rayonne son œil, semblable à un soleil noir.

Noir soleil, combien de fois tu m'as versé les flammes dévorantes de l'enthousiasme, et combien de fois ne suis-je pas resté chancelant sous l'ivresse de cette boisson! Mais alors un sourire d'une douceur enfantine voltigeait autour des lèvres fièrement arquées, et ces lèvres fièrement arquées exhalaient des mots gracieux comme le clair de lune et suaves comme l'haleine de la rose. Et mon âme alors s'élevait et planait avec allégresse jusqu'au ciel.

Faites silence, vagues et mouettes! Bonheur et espoir! espoir et amour! tout est fini. Je suis gisant à terre, misérable naufragé, et je presse mon visage brûlant sur le sable humide de la plage.

LES DIEUX GRECS.

Sous la lumière de la lune, la mer brille comme de l'or en fusion; une clarté, qui a l'éclat du jour et la mollesse enchantée des nuits, illumine la vaste plage, et dans l'azur du ciel sans étoiles planent les nuages blancs comme de colossales figures de dieux taillées en marbre étincelant.

Non, ce ne sont point des nuages! Ce sont les dieux d'Hellas eux-mêmes, qui jadis gouvernaient si joyeusement le monde, et qui maintenant, après leur chute et leur trépas, à l'heure de minuit, errent au ciel, spectres gigantesques.

Étonné et fasciné, je regardai ce Panthéon aérien, ces colossales figures qui se mouvaient avec un silence solennel. — Voici Kronion, le roi du ciel; les hivers ont neigé sur les boucles de ses cheveux, de ces cheveux célèbres qui, en s'agitant, faisaient trembler l'Olympe. Il tient à la main sa foudre éteinte; son visage, où résident le malheur et le chagrin, n'a pas encore perdu son antique fierté. C'étaient de meilleurs temps, ô Zeus! ceux où tu rassasiais ta céleste convoitise de jeunes nymphes, de mignons et d'hécatombes; mais les dieux eux-mêmes ne règnent pas éternellement, les jeunes chassent les vieux, comme tu as, toi aussi, chassé jadis tes oncles les Titans et ton vieux père, — Jupiter parricide. Je te reconnais aussi, altière Junon! En dépit de toutes tes cabales jalouses, une autre a pris le sceptre, et tu n'es plus la reine des cieux, et ton grand œil de génisse est immobile, et tes bras de lis sont impuissants, et ta vengeance n'atteint plus la jeune fille qui renferme dans ses flancs le fruit divin, ni le miraculeux fils du dieu. — Je te reconnais aussi, Pallas Athéné. Avec ton égide et ta sagesse, as-tu pu empêcher la ruine des dieux? Je te reconnais aussi, toi, Aphrodite, autrefois

aux cheveux d'or, maintenant à la chevelure d'argent! Tu es encore parée de ta fameuse ceinture de séduction; cependant ta beauté me cause une secrète terreur, et si, à l'instar d'autres héros, je devais posséder ton beau corps, je mourrais d'angoisse. — Tu n'es plus qu'une déesse de la mort, Vénus Libitina!

Le terrible Arès que voilà, ne regarde pas non plus d'un œil trop amoureux sa livide maîtresse. Le jeune Phébus Apollo penche tristement la tête. Sa lyre, qui résonnait d'allégresse au banquet des dieux, est détendue. Héphaistos semble encore plus sombre, et véritablement le boiteux n'empiète plus sur les fonctions d'Hébé et ne verse plus, empressé, le doux nectar à l'assemblée céleste... Et depuis longtemps s'est éteint l'inextinguible rire des dieux. —

Je ne vous ai jamais aimées, vieilles divinités classiques! Pourtant une sainte pitié et une ardente compassion s'emparent de mon cœur, lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, ombres mortes et errantes, images nébuleuses que le vent disperse effrayées, et, quand je songe combien lâches et hypocrites sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards avides sous la peau de l'humble agneau... oh! alors une sombre colère me saisit, et je voudrais briser les nouveaux temples et combattre pour vous, antiques divinités, pour vous et votre bon droit parfumé d'ambroisie;

et devant vos autels relevés et chargés d'offrandes, je voudrais adorer, et prier, et lever des bras suppliants...

Il est vrai qu'autrefois, vieux dieux, vous avez toujours, dans les batailles des hommes, pris le parti des vainqueurs; mais l'homme a l'âme plus généreuse que vous, et, dans les combats des dieux, moi, je prends le parti des dieux vaincus.

Et ainsi je parlais, et dans le ciel ces pâles simulacres de vapeurs rougirent sensiblement et me regardèrent d'un air agonisant, comme transfigurés par la douleur, et s'évanouirent soudain. La lune venait de se cacher derrière les nuées, qui s'épaississaient de plus en plus; la mer éleva sa voix sonore, et de la tente céleste sortirent victorieusement les étoiles éternelles.

QUESTIONS.

Au bord de la mer, au bord de la mer déserte et nocturne, se tient un jeune homme, la poitrine pleine de doute, et d'un air morne il dit aux flots:

« Oh! expliquez-moi l'énigme de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes: têtes coiffées de mitres hiéroglyphiques, têtes en turbans et en bonnets carrés, têtes à perruques, et mille autres pauvres et bouillantes têtes humaines. Dites-moi ce que signifie l'homme? d'où il vient? où il va? qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées? »

Les flots murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent, froides et indifférentes, — et un fou attend une réponse.

LE PORT.

Heureux l'homme qui, ayant touché le port et laissé derrière lui la mer et les tempêtes, s'assied chaudement et tranquillement dans la bonne taverne le *Rathskeller* de Brême!

Comme le monde se réfléchit fidèlement et délicieusement dans un *rœmer* de vert cristal, et comme ce microcosme mouvant descend splendidement dans le cœur altéré! Je vois tout ensemble dans ce verre, l'histoire des peuples anciens et modernes, les Turcs et les Grecs, Hegel et Gans; des bois de citronniers et des parades militaires; Berlin, Tunis et Abdéra, et Hambourg; mais, avant tout, l'image de la bien-aimée, la petite tête d'ange, sur un fond doré de vin du Rhin.

Oh! que tu es belle, bien-aimée! Tu es comme une rose! non comme la rose de Schiraz, la maîtresse du rossignol chanté par Hafiz, non comme la rose de Sâron, la sainte et rougissante fleur célébrée par les prophètes: tu ressembles à la rose du *Rathskeller* de Brême. C'est la rose des roses; plus elle vieillit, plus elle fleurit délicieusement, et son divin parfum m'a rendu heureux, il m'a enthousiasmé, enivré, et, si le sommelier du

Rathskeller de Brême ne m'eût retenu ferme par la nuque, j'aurais été culbuté du coup!

Le brave homme! Nous étions assis ensemble et nous buvions fraternellement, nous agitions de hautes et mystérieuses questions, nous soupirions et nous tombions dans les bras l'un de l'autre, et il m'a ramené à la vraie foi de l'amour. — J'ai bu à la santé de mes plus cruels ennemis, et j'ai pardonné à tous les mauvais poëtes, comme à moi-même il doit être pardonné. — J'ai pleuré de componction, et, à la fin, j'ai vu s'ouvrir à moi les portes du salut, le sanctuaire du caveau où douze grands tonneaux, qu'on nomme les saints apôtres, prêchent en silence,... et pourtant dans un langage universel.

Ce sont là des personnages remarquables! simples à l'extérieur, dans leurs robes de bois, ils sont, au dedans, plus beaux et plus brillants que tous les orgueilleux lévites du temple et que les trabans et les courtisans d'Hérode, parés d'or et de pourpre. J'ai toujours dit que le roi des cieux, notre Seigneur, passait sa vie, non parmi les gens du commun, mais bien au milieu de la meilleure compagnie!

Alleluiah! comme les palmiers de Bethel m'envoient des senteurs délicieuses! Quel parfum la myrrhe d'Hébron exhale! comme le Jourdain murmure et se balance d'allégresse! et mon âme bienheureuse se balance et chancelle aussi, et je chancelle avec elle; et, chancelant lui aussi, le brave sommelier du *Rathskeller* de

Brême m'emporte au haut de l'escalier, à la lumière du jour.

Brave sommelier du *Rathskeller* de Brême! regarde — sur le toit des maisons, les anges sont assis; ils sont ivres et chantent; l'ardent soleil là-haut n'est réellement qu'une rouge trogne, le nez de l'esprit du monde, et autour de ce nez flamboyant se meut l'univers en goguettes.

ÉPILOGUE.

Comme les épis de blé dans un champ, les pensées poussent et ondulent dans l'esprit de l'homme; mais les douces pensées du poëte sont comme des fleurs bleues et rouges qui s'épanouissent gaiement entre les épis.

Fleurs bleues et rouges! le moissonneur bourru vous rejette comme inutiles; les rustres, armés de fléaux, vous écrasent avec dédain; le simple promeneur même, que votre vue récrée et réjouit, secoue la tête et vous traite de mauvaises herbes. Mais la jeune villageoise, qui tresse des couronnes, vous honore et vous recueille, et vous place dans ses cheveux, et, ainsi parée, elle court au bal où résonnent fifres et violons, à moins qu'elle ne s'échappe pour chercher l'ombrage discret des tilleuls où la voix du bien-aimé résonne encore plus délicieusement que les fifres et les violons!

NOCTURNES.



NOCTURNES

— Écrits en 1816-1839 —

SONGE FATAL.

Un rêve, certes bien étrange, m'a tout ensemble charmé et rempli d'effroi. Mainte image lugubre flotte encore devant mes yeux et fait tressaillir mon cœur.

C'était un jardin merveilleux de beauté; je voulais m'y promener gaiement. Tant de belles fleurs m'y regardaient — à mon tour, je les regardais avec joie.

Il y avait des oiseaux qui gazouillaient de tendres mélodies. Un soleil rouge rayonnait sur un fond d'or, et colorait la pelouse bigarrée.

Des senteurs parfumées s'élevaient des herbes. L'air était doux et caressant; et tout éclatait, tout souriait, tout m'invitait à jouir de cette magnificence.

Au milieu du parterre, il y avait une claire fontaine de marbre. — Là je vis une belle jeune fille qui lavait un vêtement blanc.

Des joues vermeilles, des yeux bleus, une image de blonde sainte aux cheveux bouclés; et comme je la regardais, je trouvai qu'elle m'était étrangère, et pourtant si bien connue!

La belle jeune fille se hâtait à l'ouvrage, en chantant un refrain très-bizarre: « Coule, coule, eau de la fontaine, lave-moi, lave-moi ce tissu de lin! »

Je m'approchai d'elle et je lui dis tout bas: « Apprends-moi donc, ô belle et douce jeune fille, pour qui est ce vêtement blanc. »

Elle me répondit aussitôt: « Prépare-toi, je lave ton linceul de mort! » Et comme elle achevait ces mots, toute cette image, tout autour de moi s'évanouit.

Et je me trouvai transporté, comme par magie, au sein d'une obscure forêt. Les arbres s'élevaient jusqu'au ciel, et tout surpris, je méditais, je méditais.

Mais écoutez! quel sourd résonnement? c'est comme l'écho d'une hache dans le lointain; et courant à travers buissons et halliers, j'arrivai à une vaste clairière.

Au milieu de la vaste clairière il y avait un chêne énorme, et voyez, c'était encore la jeune fille merveilleuse qui m'apparut, frappant à coups de hache le tronc du chêne.

Et coup sur coup, brandissant sa hache et frappa...,

elle chantait un refrain bizarre : « Acier clair, acier brillant ! taille-moi du bois pour des planches solides. »

Je m'approchai d'elle et je lui dis tout bas : « Apprends-moi, douce et belle jeune fille, pourquoi tu tailles ce bois de chêne ? »

Elle dit aussitôt : « Le temps presse ; c'est ton cercueil que je construis ! » Et à peine elle eut parlé, que toute cette image, tout autour de moi s'évanouit.

Et au loin et au large s'étendit une lande pâle et chenue ; je ne savais plus ce qui m'était arrivé, je me tins là, immobile et frissonnant.

Et comme j'errais au hasard, j'aperçus une forme blanche ; je courus de ce côté, et voilà que je reconnus encore la belle jeune fille.

Elle était penchée sur la pâle lande et s'occupait à creuser la terre avec une pioche. Je m'avançai lentement pour la regarder encore ; elle était à la fois une beauté et une épouvante.

La belle jeune fille, en se hâtant de bêcher, chantait un refrain bizarre : « Pioche, pioche, au fer tranchant, creuse une fosse large et profonde. »

Je m'approchai d'elle et je lui dis tout bas : « Apprends-moi donc, ô douce et belle jeune fille, ce que signifie cette fosse ? »

Elle me répondit bien vite : « Sois tranquille, la fosse



que je creuse, c'est ta tombe ! » Et comme la belle jeune fille parlait ainsi, je vis s'ouvrir la fosse toute béante.

Et comme j'y jetais un regard, un frisson de terreur me prit, et je me sentis poussé dans l'épaisse nuit du tombeau.

LES COMPLIMENTS.

Je me vis, l'autre nuit, dans un rêve, en habit noir et en gilet de satin, avec des manchettes, comme un homme qui va à un bal de noces ; et tout à coup se tint devant moi ma douce et chère maîtresse. Je m'inclinai et je dis : « Êtes-vous la mariée ? S'il en est ainsi, recevez les sincères compliments de votre très-humble serviteur. »

Mais ce ton de froide politesse m'étranglait. Un torrent de larmes s'échappa des yeux de ma bien-aimée, et la gracieuse image se fondit en des flots de pleurs. O doux yeux, saintes étoiles d'amour, qui m'avez trompé jour et nuit, soit éveillé, soit en rêve, je vous croirai toujours quand je vous vois pleurer.

LA NOCE.

Qu'est-ce qui agite et fouette mon sang ? Qu'est-ce qui allume en mon cœur une ardeur furieuse ? Mon sang bouillonne, écume et fermente, une ardeur furieuse consume mon cœur.

Mon sang s'agite, fermente et écume, parce que j'ai fait un horrible rêve : le sinistre fils de la nuit est venu et m'a transporté haletant.

Il m'a transporté dans une belle maison toute retentissante de bruits de violons et de trompettes, toute resplendissante de feux de torches et de bougies. J'entrai au salon, —

Il y avait un somptueux repas de noces; les convives étaient joyeusement assis autour de la table. Et lorsque je regardai la fiancée, ô malheur! la fiancée était ma bien-aimée.

C'était bien elle, avec sa couronne nuptiale; l'époux était un homme étranger. Je me plaçai derrière le siége d'honneur de la mariée, et je me tenais tout tranquille.

Des fanfares retentirent — je me tenais tout tranquille. Ce bruit de joie m'attristait et m'accablait. La mariée avait le bonheur dans les yeux; le fiancé lui serrait la main.

Le fiancé remplit son verre, y trempa ses lèvres, et le passa galamment à la mariée; elle le remercia d'un sourire, et but — ô malheur! ce vin rouge, c'était mon sang qu'elle but.

La mariée prit une jolie petite pomme, et la tendit au fiancé. Il prit son couteau, l'y enfonça — ô malheur! c'était mon cœur que le couteau perçait.

Ils se regardaient avec des yeux doux et langoureux, le fiancé enlaça hardiment la fiancée, et baisa sa joue vermeille — ô malheur! la froide mort me donna un baiser.

Ma langue s'allourdit, elle était comme un morceau de plomb dans ma bouche, et je ne pouvais proférer un mot. Violons et trompettes éclatèrent de nouveau, la danse commença; le brillant couple s'élança parmi les valseurs.

Et tandis que j'étais là, immobile et muet, les danseurs tourbillonnaient autour de moi; — le fiancé murmura un mot à l'oreille de la mariée; elle rougit, mais ne se fâcha pas.

Ils se séparent furtivement de la foule, et gagnent la sortie de la salle; je voulus les suivre, mais mes pieds étaient de marbre — la douleur me pétrifiait.

La douleur me pétrifiait. Je me traînais pourtant jusqu'à la chambre nuptiale; deux vieilles femmes y étaient accroupies devant la porte.

L'une était la mort, l'autre la folie. Elles posaient sur leur bouche sans lèvres un doigt décharné — je râlais, je suffoquais, à la fin je riais, et ce rire m'éveilla.

LE CIMETIÈRE.

Je venais de chez ma maîtresse, et je cheminais le cœur plein de ces rêveries et de cet effroi qui vous assaillent à minuit. Et comme je passais dans le cimetière, les tombes me regardaient, graves et silencieuses.

Je m'approchai du tombeau du ménétrier. Il faisait un brillant clair de lune. Une forme nébuleuse se dressait sur la fosse et murmurait : « Cher frère, je vous attends. »

C'était le ménétrier sortant de sa tombe qui dominait les autres sépulcres. Il s'assit sur la pierre tumulaire, et pinça vivement les cordes d'une guitare, en chantant d'une voix tremblante :

« Connaissez-vous encore la vieille chanson, cordes sourdes et sinistres, cette chanson qui autrefois embrasait si vivement vos cœurs? Les anges la nomment joie céleste, les démons la nomment mal infernal, les hommes la nomment amour ! »

A peine ce dernier mot eut-il retenti, que toutes les tombes s'ouvrirent; une multitude de spectres en sortirent, entourèrent le ménétrier et crièrent en chœur :

« Amour ! amour ! ta puissance nous a couchés ici et nous a clos les yeux. Pourquoi nous éveilles-tu dans la nuit ? »

Et cela hurlait confusément, soupirait et gémissait, et bruissait et bourdonnait, et croassait et roucoulait, et la folle troupe tourbillonnait autour du ménétrier, et le ménétrier de pincer avec fureur les cordes de la guitare.

« Bravo ! bravo ! toujours fous ! Soyez les bienvenus ! Vous avez compris le mot de mon évocation ! Nous reposons toute l'année silencieux comme des marmottes dans nos sépulcres. Égayons-nous aujourd'hui ! Regardez, sommes-nous seuls ? Sauf votre respect, mes frères ! nous étions tous de notre vivant des fous, des archifous, qui nous abandonnions avec une folle ardeur à cette folle passion d'amour. Puisque nous sommes entre nous et qu'aucun étranger ne nous écoute, amusons-nous par le récit de nos mésaventures; que chacun de nous raconte ce qui l'a amené ici, et comment l'a pourchassé, harcelé et déchiré cette meute acharnée des désirs amoureux. »

Alors s'avança au milieu du cercle, légère comme le vent, une forme maigre qui glapit ces mots :

« J'étais un apprenti tailleur, avec l'aiguille et les ciseaux; j'étais fort habile et fort preste, avec l'aiguille et les ciseaux ; voilà que vint la blonde fille du patron, avec l'aiguille et les ciseaux, qui m'a piqué au cœur, avec l'aiguille et les ciseaux. »

Les esprits éclatèrent d'un rire bruyant. Un second spectre s'avança avec calme et gravité :

« Rinaldo Rinaldini, Schinderhannes, Carlo Moor et autres illustres chefs de bande étaient les modèles que je m'étais proposés.

« J'étais, sauf votre respect, aussi amoureux que chacun de ces nobles chevaliers de grande route, et je m'affolai d'une femme, idéal de beauté !

« Et je soupirais et je gémissais; et comme l'amour m'avait brouillé la cervelle et rendu distrait, ma main s'égara un jour dans la poche de monsieur mon voisin.

« La police me chercha noise, parce que je voulais essuyer mes larmes d'amour avec le mouchoir de poche d'autrui,

« Et selon l'antique coutume des sbires, on me prit doucement au collet, et la maison de correction me reçut dans sa vénérable enceinte.

« La vie sédentaire ne calma guère les transports de ma passion. Je demeurai là à filer de la laine, jusqu'à ce que la mort vint me délivrer d'une position indigne d'un émule des grands hommes. »

Les esprits éclatèrent d'un rire bruyant. Un troisième personnage s'avança, fardé et paré :

« J'étais un héros sur les planches, et je jouais les amoureux. Je beuglais de toutes mes forces : ô dieux ! je soupirais très-tendrement : hélas !

« Le rôle que je jouais le mieux, c'était celui de Mor-

timer; Marie Stuart était si belle !... Cependant, malgré les gestes les plus significatifs, elle ne voulait jamais me comprendre.

« Un soir, comme je m'écriais désespérément à la fin de la pièce: Marie, ô sainte femme, prends ma vie! Je dégaînai vivement mon poignard, etj e me fis une piqûre un peu trop profonde. »

Les spectres éclatèrent d'un rire bruyant. Un quatrième personnage s'avança, affublé d'un paletot d'étudiant en peluche blanche :

« Dans sa chaire le professeur pérorait et bavardait, et je dormais de bon cœur, étendu sur mon banc; j'aurais mille fois préféré me trouver dans l'alcôve voisine où dormait la gracieuse fille du pédant. Elle m'avait souvent fait de tendres signes de sa fenêtre, la fleur des fleurs, la vie de mon âme!

« Pourtant la vie de mon âme, la fleur des fleurs fut à la fin cueillie par la main sèche d'un Philistin richard. Je donnai au diable les belles coquines et les riches coquins, je mêlai de l'opium dans mon vin, et je trinquai avec la mort. A ta santé! me dit la mort, et nous nous embrassâmes en bons camarades. »

Les esprits éclatèrent d'un rire bruyant. Un cinquième personnage s'avança, la corde au cou :

« Quand je buvais avec le comte, il vantait toujours avec orgueil ses perles fines et sa fille. Que m'importent

tes perles fines, cher comte ! ta fille me conviendrait bien davantage.

« Ils étaient bien gardés tous deux derrière des verroux et des serrures, et le comte avait de nombreux valets. Mais que m'importaient valets, verroux et serrures !

« Je grimpai hardiment à l'échelle, j'escaladai la fenêtre de ma bien-aimée. J'entendis crier : — Tout beau, mon garçon ! il faut que je sois de la partie ; moi aussi j'aime les perles fines.

« Ainsi parla le comte en m'empoignant, et la troupe des valets m'entoura. Par le diable, canaille ! m'écriai-je, je ne suis point un voleur, je voulais seulement voler ma bien-aimée.

« Mes raisonnements et mes démonstrations restèrent infructueux ; la corde fut promptement lacée autour de mon cou, et lorsque le soleil se leva, il fut étonné de me voir pendu. »

Les esprits éclatèrent d'un rire bruyant. Un sixième personnage s'avança, avec une forte entaille à la gorge :

« Pour me désennuyer d'un chagrin d'amour, j'allai à la chasse ; je tenais mon fusil sous le bras. Du haut d'un arbre le corbeau croassa : Tête à bas ! tête à bas !

« J'épiais une colombe ; je la rapporterai à mon amie,

pensais-je, et je dirigeai mon œil de chasseur parmi les halliers et les buissons.

« Quel est ce bruit? On dirait deux tourterelles qui se becquètent. Je m'avance doucement, mon fusil armé; ô ciel! que vois-je? ma bien-aimée, ma colombe.

« C'était ma colombe, ma bien-aimée; un homme étranger l'enlaçait dans ses bras. Maintenant, adroit chasseur, vise bien! — L'étranger est couché dans le sang.

« Bientôt après, fortement garrotté et cheminant au milieu des varlets du bourreau, je traversai la forêt. Du haut de l'arbre le corbeau croassa: Tête à bas! tête à bas! »

Les esprits éclatèrent d'un rire bruyant. Le ménétrier lui-même s'avança alors:

« J'ai autrefois chanté une belle chanson, maintenant elle est finie; quand le cœur est brisé dans la poitrine, les chansons s'en vont. »

Le rire bruyant des esprits redoubla, et la troupe nébuleuse flotta en cercle. Tout à coup l'horloge du clocher sonna une heure, et les esprits se précipitèrent en hurlant dans leurs tombes.

BALTHAZAR.

La nuit était au milieu de sa course; Babylone reposait dans un muet sommeil.

Cependant là-haut, dans le palais du roi, flamboyaient les torches et tapageait la valetaille du roi.

Là-haut, dans la salle du roi, Balthazar présidait son royal banquet.

Les courtisans étaient assis en cercle bariolé, et vidaient des gobelets remplis d'un vin étincelant.

Le cliquetis des gobelets se mêlait aux cris d'allégresse des convives, et ce bruit caressait agréablement l'oreille de l'orgueilleux roi.

Les joues du roi se colorèrent de pourpre; en buvant, l'audace lui montait, et son outrecuidance l'entraîna jusqu'aux blasphèmes.

Et il se carrait dans son impiété, et il vomit des injures contre Dieu; la troupe des courtisans rugissait d'admiration.

Le roi appela du regard; un serviteur sortit et revint aussitôt.

Il portait sur la tête des vases d'or et d'argent, qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem.

Et d'une main sacrilége le roi saisit une coupe sacrée,



il la remplit jusqu'aux bords, puis il la vida d'un trait et cria :

« Jéhova, dieu des Hébreux, pauvre sire, je défie ta puissance, moi, le roi de Babylone. »

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que le roi ressentit au cœur une angoisse secrète.

Les rires bruyants se turent tout à coup : il se fit dans la salle un silence de tombeau.

Voyez ! voyez ! sur le mur blanc quelque chose s'avança comme une main d'homme.

Elle écrivit sur le mur blanc des caractères de feu, elle écrivit et disparut.

Le roi resta les yeux hagards, les genoux tremblants, et blême comme la mort.

Les courtisans furent glacés de terreur et restèrent muets ; leurs dents claquèrent.

Les mages chaldéens arrivèrent et secouèrent la tête ; nul d'entre eux ne put interpréter les lettres de feu tracées sur le mur.

Mais cette nuit-là même, Balthazar fut tué par ses courtisans et ses valets.

L'EVOCATION

Le jeune franciscain est assis solitaire dans sa cellule, il lit dans le vieux grimoire intitulé : *la Clef de l'Enfer*

Et comme minuit sonne, il n'y tient plus, et les lèvres blémies par la peur, il appelle les esprits infernaux :

« Esprits ! tirez-moi de la tombe le corps de la plus belle femme, prêtez-lui la vie pour cette nuit, je veux m'édifier sur ses charmes. »

Il prononce la terrible formule d'évocation, et aussitôt sa fatale volonté s'accomplit, la pauvre beauté morte arrive, enveloppée de blancs tissus.

Son regard est triste. De sa froide poitrine s'élèvent de douloureux soupirs. La morte s'assied près du moine, ils se regardent et se taisent.

UNE FEMME.

Ils s'aimaient tous deux tendrement ; elle était voleuse et lui filou. Lorsqu'il commettait quelque coup de main, elle se jetait sur le lit et riait.

Le jour se passait en joies et en bombances, la nuit elle reposait sur sa poitrine. Lorsqu'on le mena en prison, elle se mit à la fenêtre, et riait.



Il lui écrivit : « Oh ! reviens à moi, je soupire après ta présence, je t'appelle du fond du cœur, et je languis. » — Lorsqu'elle reçut la lettre, elle secoua la tête, et riait.

Vers six heures du matin il fut pendu, à sept heures on le jeta dans la fosse; mais elle, une heure après, buvait du vin rouge et riait.

LE PAUVRE PIERRE.

1

Jean et Marguerite dansent ensemble, et causent joyeusement. Pierre se tient immobile et muet; il est pâle comme de la craie.

Jean et Marguerite sont mari et femme, et resplendissent dans leurs habits de noces. Le pauvre Pierre se mord les doigts et porte des habits de tous les jours.

Pierre se parle bas à lui-même, et regarde tristement l'heureux couple : « Ah ! si je n'étais pas si raisonnable, dit-il, je me ferais quelque mal. »

2

« Je porte en moi une douleur qui me déchire la poitrine, et en quelque lieu que je m'arrête ou que j'aille, elle me pousse en avant.

« Elle m'entraîne vers ma bien-aimée, comme si la présence de Marguerite pouvait me guérir. Pourtant, dès que je suis sous ses regards, je ne peux rester en place.

« Je monte au haut de la montagne. Là, on est pourtant bien seul; et si là haut je m'arrête paisiblement, alors je m'arrête paisiblement et je pleure. »

3

Le pauvre Pierre arrive à pas lents, chancelant, craintif, pâle comme un mort; les voisins se tiennent sur le chemin pour le regarder passer.

Les jeunes filles se murmurent à l'oreille. « En voici un qui sort du tombeau. » Hélas ! non, aimables jeunes filles, il n'en sort pas, il y va, au tombeau.

Il a perdu sa bien-aimée, et la tombe est la meilleure place où il puisse reposer et dormir jusqu'au jugement dernier.

TRAGÉDIE.

1

« Fuis avec moi et sois ma femme, et repose-toi sur mon cœur; au loin, à l'étranger, mon cœur sera pour toi, la patrie et la maison paternelle.

« Si tu ne viens pas avec moi, je meurs ici, et tu restes seule et abandonnée; et dans la patrie, dans la maison paternelle, tu seras comme à l'étranger. »

2

(Ceci est une véritable chanson populaire que j'ai entendue sur les bords du Rhin.)

Une gelée blanche tomba dans une nuit de printemps; elle tomba sur les tendres petites fleurs bleues; elles se sont flétries, elles sont mortes.

Un jeune homme aimait une jeune fille; ils s'enfuirent secrètement du pays, à l'insu du père et de la mère.

Ils errèrent çà et là, ils n'ont eu ni bonheur ni bonne étoile; ils se sont flétris, ils sont morts.

3

Sur leur tombe s'élève un tilleul, où sifflent les oiseaux et les vents du soir, et au pied duquel, sur le gazon vert, le garçon meunier vient s'asseoir avec sa maîtresse.

Les vents soufflent avec des frissonnements sinistres, les oiseaux chantent d'une voix plus douce et plaintive, et les amoureux babillards, frappés d'un soudain mutisme, pleurent sans savoir pourquoi.

LE PÈLERINAGE A KEVLAAR.

1

A la fenêtre se tient la mère ; le fils est couché dans le lit. — « Ne veux-tu pas te lever, Wilhelm, pour voir la procession ? »

— « Je suis si malade, ô ma mère ! que je n'entends ni ne vois; je pense à ma chère morte, et cela me déchire le cœur. »

— « Lève-toi, nous irons à Kevlaar, prends tes Heures et ton rosaire ; la mère de Dieu guérira ton cœur endolori. »

Les bannières de la croix flottent au vent, les saints cantiques retentissent, c'est à Cologne sur le Rhin, que passe la procession.

La mère et le fils suivent la foule, tous deux chantent en chœur : « Gloire à toi, Marie ! »

2

Notre-Dame de Kevlaar porte aujourd'hui ses plus beaux habits; aujourd'hui elle a beaucoup à faire, il lui vient des malades en foule.

Les malades lui présentent comme offrande des membres de cire, beaucoup de pieds et de mains de cire.

Et celui qui offre une main de cire, sa main malade devient saine, et celui qui offre un pied de cire, son pied se guérit.

Bien des gens allèrent à Kevlaar avec des béquilles qui maintenant sautent à la corde, beaucoup jouent maintenant du violon qui y vinrent ne pouvant remuer un seul doigt.

La mère prit un cierge et en forma un cœur. — « Porte cela à la mère de Dieu, elle guérira ton mal. »

Le fils prit en soupirant le cœur de cire, le porta en soupirant devant la sainte image; les larmes lui jaillirent des yeux, ces mots lui jaillirent du cœur :

« Très-glorieuse Marie, servante immaculée et mère de Dieu, reine du ciel, entends ma plainte.

« Je demeurais avec ma mère dans la ville de Cologne, la ville qui compte par centaines les chapelles et les églises.

« Et près de nous demeurait la petite Margaretha qui dernièrement est morte; Marie, je t'apporte un cœur de cire, guéris-moi la blessure de mon cœur.

« Guéris-moi mon cœur endolori, et je dirai et chanterai matin et soir avec ferveur : Gloire à toi, Marie! »

3

Le fils malade et la mère dormaient dans leur chambrette; survint la mère de Dieu qui entra sur la pointe du pied.

Elle se pencha sur le malade, appuya légèrement sa main sur son cœur, sourit doucement et disparut.

La mère vit tout comme dans un rêve et a même vu quelque chose de plus; elle sortit de son assoupissement; les chiens dans la cour aboyaient si fort!

Son fils était là, étendu sur son grabat, et il était mort; les lueurs rouges du matin se jouaient sur ses joues blanches.

La mère joignit pieusement les mains, et pieusement à voix basse elle chanta : « Gloire à toi, Marie ! »

LES DEUX GRENADIERS.

— Écrit en 1816. —

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers de la garde; ils avaient été longtemps retenus captifs en Russie. Et lorsqu'ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête.

Ici, ils venaient d'apprendre que la France avait suc-



combé, que la vaillante et grande armée était taillée en pièces, et que lui, l'empereur, l'empereur était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle, les deux grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : — « Combien je souffre ! mes vieilles blessures se rouvrent et ma fin s'approche ! »

Et l'autre dit : « Tout est fini ! — Et moi aussi je voudrais bien mourir. Mais j'ai là-bas femme et enfant qui périront sans moi. »

« Que m'importent femme et enfant ! J'ai bien d'autres soucis ! Qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ! — Lui, l'empereur, l'empereur est prisonnier !

« Camarade, écoute ma demande : Si je meurs ici, emporte mon corps avec toi, et ensevelis-moi dans la terre de France.

« La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main, et tu me ceindras l'épée au côté.

« C'est ainsi que je veux rester dans ma tombe comme une sentinelle, et attendre jusqu'au jour où retentira le grondement du canon et le galop des chevaux.

« Alors l'empereur passera à cheval sur mon tombeau, au bruit des tambours et au cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui, l'empereur, l'empereur ! »

LE CHEVALIER OLAF.

1

Devant le dôme se tiennent deux hommes portant tous deux des manteaux rouges, l'un est le roi, l'autre est le bourreau.

Et le roi dit au bourreau · — « Au chant des prêtres, je vois que la cérémonie va finir; tiens prête ta bonne hache. »

Les cloches sonnent, les orgues ronflent, et le peuple s'écoule de l'église. Au milieu du cortége bigarré sont les nouveaux époux en brillante parure nuptiale.

L'une est la fille du roi, elle est triste, inquiète, pâle comme une morte; l'autre est sire Olaf qui marche avec assurance et sérénité, et sa bouche vermeille sourit.

Et avec le sourire sur ses lèvres vermeilles, il dit au roi sombre et soucieux : « Je te salue, beau-père, c'est aujourd'hui que je dois te livrer ma tête.

« Je dois mourir aujourd'hui. — Oh! laisse-moi vivre seulement jusqu'à minuit, afin que je fête mes noces par un festin et par des danses.

« Laisse-moi vivre, laisse-moi vivre jusqu'à ce que le dernier verre soit vidé, jusqu'à ce que la dernière danse soit dansée. — Laisse-moi vivre jusqu'à minuit. »

Et le roi dit au bourreau : « Nous octroyons à notre gendre la prolongation de sa vie jusqu'à minuit. — Tiens prête ta bonne hache. »

2

Sire Olaf est assis au banquet de ses noces, il vide son dernier verre, l'épousée s'appuie sur son épaule et gémit. — Le bourreau se tient devant la porte.

Le bal commence, et sire Olaf étreint sa jeune femme, et, dans une valse emportée, ils dansent à la lueur des flambeaux la dernière danse. — Le bourreau se tient devant la porte.

Les violons jettent des sons joyeux, les flûtes soupirent, tristes et inquiètes ; les spectateurs ont le cœur serré en voyant danser les deux époux. — Le bourreau se tient devant la porte.

Et tandis qu'ils dansent dans la salle resplendissante, sire Olaf murmure à l'oreille de sa femme : « Tu ne sais pas combien je t'aime !... Mais il fera terriblement froid dans le tombeau. » — Le bourreau se tient devant la porte.

3

Sire Olaf, il est minuit, ta vie est écoulée ! Tu la perds en expiation d'avoir suborné une fille de roi.

Les moines murmurent les prières des agonisants; l'homme au manteau rouge attend, armé de sa hache étincelante, auprès du noir billot.

Sire Olaf descend le perron de la cour, où luisent des torches et des épées.

Un sourire voltige sur les lèvres vermeilles du chevalier, et de sa bouche vermeille et souriante il dit :

« Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel; je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.

« Je bénis la mer, je bénis la terre et les fleurs qui émaillent les prés; je bénis les violettes, elles sont aussi douces que les yeux de mon épousée.

« O les doux yeux de mon épousée, les yeux couleur de violette, c'est par eux que je meurs! Je bénis aussi le feuillage embaumé du sureau sous lequel tu t'es donnée à moi. »

DONA CLARA.

Dans le jardin de son père, aux lueurs du soir, la fille de l'alcade se promène; des bruits de trompettes et de cymbales arrivent du château.

« Qu'elles sont fastidieuses, ces danses et ces douces flatteries! et qu'ils sont ennuyeux aussi, ces chevaliers qui me comparent galamment au soleil!



« Tout me fatigue depuis que j'ai vu, aux rayons des étoiles, ce chevalier inconnu dont la guitare m'attire chaque nuit à la fenêtre.

« Avec sa taille svelte et altière, et ses yeux noirs, qui luisent dans son noble et pâle visage, il ressemble véritablement à saint Georges. »

Ainsi pensait dona Clara, et elle marchait les yeux baissés. Lorsqu'elle releva les yeux, le beau chevalier inconnu se dressa devant elle.

La main dans la main, devisant de propos d'amour, ils se promenèrent au clair de lune; le zéphyr les caressait amoureusement et les roses leur envoyaient de gracieux saluts.

Les roses leur envoyaient de gracieux saluts et se coloraient d'une pourpre voluptueuse. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, pourquoi as-tu si soudainement rougi? »

— « Les cousins me piquaient, ô mon bien-aimé, et les cousins me sont, en été, aussi odieux que si c'étaient des essaims de Juifs aux longs nez. »

— « Laisse là les cousins et les Juifs », répondit le chevalier d'une voix caressante. — Les amandiers en fleurs sèment à terre leurs blancs flocons.

Les blancs flocons des amandiers répandent leurs

parfums. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ton cœur m'appartient-il tout entier ? »

— « Oui, je t'aime, ô mon bien-aimé! je te le jure par le Sauveur que les juifs mécréants ont traîtreusement crucifié. »

— « Laisse là le Sauveur et les Juifs », reprit le chevalier d'une voix caressante. — Au loin se balancent les lis rêveurs, baignés de lumière.

Les lis rêveurs, baignés de lumière, tournent leurs regards vers les étoiles. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ne m'as-tu pas fait un faux serment ? »

— « La fausseté n'est point en moi, ô mon bien-aimé, non plus que dans mon cœur ne coule une seule goutte du sang des Mores ou des Juifs maudits. »

— « Laisse là les Mores et les Juifs, » repartit le chevalier d'une voix caressante; et il entraîna la fille de l'alcade sous un bosquet de myrtes.

Dans les doux filets de l'amour il l'avait tendrement enlacée! De courtes paroles, de longs baisers, et les cœurs débordèrent.

Le rossignol fit entendre un mélodieux épithalame, comme pour exécuter une danse aux flambeaux, les vers luisants sautillèrent dans l'herbe.

Le feuillage était silencieux, et l'on n'entendait,

comme à la dérobée, que le chuchotement discret des myrtes et les heureux soupirs des amoureux.

Mais des sons de trompettes et de cymbales retentirent tout à coup du château, et dona Clara, au bruit de ces fanfares, se dégagea soudain des bras du chevalier.

— « Écoute ! Ces fanfares m'appellent, ô mon bien-aimé ! mais avant que nous nous séparions, il faut que tu me dises ton nom chéri, que tu m'as caché jusqu'ici. »

Et le chevalier, souriant avec sérénité, baisa les doigts de sa dame, baisa ses lèvres, baisa son front, et prononça ces paroles :

— « Moi, votre amant, Senora, je suis le fils du docte et glorieux don Isaac-Ben-Israël, grand rabbin de la synagogue de Saragosse. »

ALMANZOR.

1

Dans le dôme de Cordoue s'élèvent treize cents colonnes, treize cents colonnes gigantesques soutiennent la vaste coupole.

Et colonnes, coupoles et murailles sont couvertes

depuis le haut jusqu'en bas de sentences du Coran, arabesques charmantes, artistement enlacées.

Les rois mores jadis bâtirent cet édifice à la gloire d'Allah; mais les temps ont changé, et avec le temps l'aspect des choses.

Sur la tour, où le muezzin appelait à la prière, bourdonne maintenant le glas mélancolique des cloches chrétiennes.

Sur les degrés où les croyants chantaient la parole du prophète, les moines tonsurés célèbrent maintenant leurs lugubres facéties.

Et ce sont des génuflexions et des contorsions devant des poupées de bois peint, et tout cela beugle et mugit, et de sottes bougies jettent leurs lueurs sur des nuages d'encens.

Dans le dôme de Cordoue se tient debout Almanzor-Ben-Abdullah, qui regarde tranquillement les colonnes, et murmure ces mots :

« O vous, colonnes fortes et puissantes, autrefois vous embellissiez la maison d'Allah, maintenant vous rendez servilement hommage à l'odieux culte du Christ.

« Vous vous accommodez aux temps, et vous portez patiemment votre fardeau. — Hélas! et moi qui suis d'une matière plus faible, ne dois-je pas encore plus patiemment accepter ma charge? »



Et, le visage serein, Almanzor-Ben-Abdullah courba sa tête sur le splendide baptistère du dôme de Cordoue.

2

Il sort vivement du dôme, et s'élance sur son coursier arabe qui part au galop; les boucles de ses cheveux, encore trempées d'eau bénite, et les plumes de son chapeau flottent au vent.

Sur la route d'Alcoléa où coule le Guadalquivir, où fleurissent les amandiers blancs, où les oranges d'or répandent leurs senteurs;

Sur cette route, le joyeux chevalier chevauche, siffle et chante de plaisir, et aux sons de sa voix se mêlent les gazouillements des oiseaux et le bruissement du fleuve.

Au château d'Alcoléa demeure Clara d'Alvarès, et pendant que son père se bat en Navarre, elle se réjouit sans contrainte.

Et Almanzor entend au loin retentir les cymbales et les tambours de la fête, et il voit les lumières du château scintiller à travers l'épais feuillage des arbres.

Au château d'Alcoléa dansent douze dames parées; douze chevaliers parés dansent avec elles. — Cependant Almanzor est le plus brillant de ces paladins.

Comme il papillonne dans la salle, en belle humeur,

sachant dire à toutes les dames les flatteries les plus exquises!

Il baise vivement la belle main d'Isabelle et s'échappe aussitôt, puis il s'assied devant Elvire, et la regarde hardiment dans les yeux.

Il demande en riant à Léonore s'il lui plaît aujourd'hui? Et il lui montre la croix d'or brodée sur son pourpoint.

Il jure à chaque dame qu'elle règne seule dans son cœur; et « aussi vrai que je suis chrétien », jure-t-il douze fois en cette même soirée.

3

Au château d'Alcoléa le plaisir et le bruit ont cessé; dames et chevaliers ont disparu, et les lumières sont éteintes.

Dona Clara et Almanzor sont restés seuls dans la salle; la dernière lampe verse sur eux sa lueur solitaire.

La dame est assise sur un fauteuil, le chevalier est placé sur un escabeau, et sa tête, allourdie par le sommeil, repose sur les genoux de sa bien-aimée.

La dame, affectueuse et attentive, verse d'un flacon d'or de l'essence de rose sur les boucles brunes d'Almanzor, — et il soupire du plus profond de son cœur.

De ses lèvres suaves, la dame, affectueuse et atten-

tive, dépose un doux baiser sur les boucles brunes d'Almanzor, et un nuage assombrit le front du chevalier endormi.

La dame, affectueuse et attentive, pleure, et un flot de larmes tombe de ses yeux brillants sur les boucles brunes d'Almanzor, — et les lèvres du chevalier frémissent.

Et il rêve : il rêve qu'il se trouve encore dans le dôme de Cordoue. — Il tient encore sa tête courbée sur les fonts baptismaux. — L'eau lustrale ruissèle de sa chevelure, — et il entend beaucoup de voix confuses.

Il entend murmurer toutes les colonnes gigantesques; elles ne veulent plus porter leur fardeau, et tremblent de colère et chancellent.

Et elles se brisent violemment, le peuple et les prêtres blêmissent, la coupole s'écroule avec fracas, et les dieux chrétiens se lamentent sous les décombres.

LES ONDINES.

Les flots clapotent amoureusement contre la plage solitaire, la lune s'est levée, et un jeune chevalier repose étendu sur la blanche dune; il se laisse aller aux mille rêveries de sa pensée.

Les belles ondines, vêtues de voiles blancs, quittent

les profondeurs des eaux. Elles s'approchent à pas légers du jeune chevalier, qu'elles croient réellement endormi.

L'une touche avec curiosité les plumes de sa barrette, utre examine son baudrier et son haume.

La troisième sourit, et son œil étincelle; elle tire l'épée du fourreau, et, appuyée sur l'acier brillant, elle contemple avec ravissement le beau jouvenceau.

La quatrième sautille çà et là autour de lui, et chantonne tout bas : « Oh! que ne suis-je ta maîtresse, chère fleur de chevalerie! »

La cinquième baise la main du chevalier avec une ardeur voluptueuse; la sixième hésite et s'enhardit enfin à lui baiser les lèvres et les joues.

Le chevalier n'est pas un sot, il se garde bien d'ouvrir les yeux, et il se laisse tranquillement embrasser par les belles ondines, au clair de la lune.

LE ROI HARALD HARFAGAR.

Le roi Harald Harfagar habite les profondeurs de l'Océan avec une belle fée de la mer; les années viennent et s'écoulent.

Retenu par le charme et les incantations de l'ondine,

il ne peut ni vivre ni mourir; voici déjà deux cents ans que dure son bienheureux martyre.

La tête du roi repose sur le sein de la douce enchanteresse, dont il regarde les yeux avec une amoureuse langueur; il ne peut jamais les regarder assez.

Sa chevelure d'or est devenue gris d'argent, les pommettes de ses joues saillissent sous sa peau jaunie, son corps est flétri et cassé.

Parfois il s'arrache tout à coup à son rêve d'amour, quand les flots bruissent violemment au-dessus de sa tête et que son palais de cristal tremble.

Parfois, il croit entendre au-dessus des vagues, dans le vent qui passe, un cri de guerre normand; il se lève en sursaut, il tressaille de joie, il étend les bras, mais ses bras retombent lourdement.

Parfois, il croit entendre au-dessus de lui dès marins qui chantent et célèbrent dans leurs chansons héroïques les exploits du roi Harald Harfagar.

Alors le roi gémit, sanglote et pleure du fond de son cœur. La fée de la mer se penche vivement sur lui et lui donne un baiser de sa bouche rieuse.

LA RENCONTRE.

La musique retentit sous les tilleuls, c'est là que dansent les garçons et les filles du village; il y a aussi là deux personnages que nul ne connaît; ils sont sveltes et élégants.

Leur danse a des balancements étranges, ils se regardent en riant, ils secouent la tête; la belle femme murmure à l'oreille de son cavalier :

— « Mon beau sire, à votre chapeau vert pendille certain lis qui ne croît qu'au fond de l'Océan. — Vous ne descendez pas, à coup sûr, de la côte d'Adam.

« Vous êtes un ondin, un fils de la mer, vous venez pour séduire les petites villageoises. Je vous ai reconnu du premier coup d'œil à vos dents d'arêtes de poisson. »

Ils se livrent tous deux de nouveau aux balancements étranges de leur danse; ils se regardent en riant, ils secouent la tête; le cavalier murmure à l'oreille de sa danseuse :

— « Ma belle demoiselle, dites-moi un peu pourquoi votre main est aussi froide que de la glace? Dites-moi un peu pourquoi l'ourlet de votre blanche robe est trempé d'eau?

« Je vous ai reconnu du premier coup d'œil à vos révérences moqueuses. — A coup sûr, tu n'es point une

fille d'Ève, tu es un enfant des eaux, ma petite cousine l'ondine. »

Les violons se taisent, la danse est finie, le beau couple se sépare fort civilement. — Tous les deux se connaissent malheureusement trop.

LE PÉNITENT DE CANOSSA.

Sur les dalles de la cour intérieure du château de Canossa, se tient, pieds nus et vêtu de la haire du pénitent, l'empereur Henri; la nuit est froide et humide.

En haut, à une petite fenêtre, apparaissent deux formes humaines, et la lune éclaire la tête chauve de Grégoire, le pape, et la gorge nue de la marquise Mathilde.

Henri, les lèvres pâles, murmure de pieux *Pater noster*. Pourtant, au fond de son cœur, la colère bouillonne sourdement, et il se dit en lui-même :

Bien loin d'ici, dans ma patrie allemande, s'élèvent de puissantes montagnes, et dans leurs mystérieuses profondeurs croît le fer dont on forge la hache.

Bien loin d'ici, dans ma patrie allemande, s'élèvent des forêts de chênes; et dans le tronc noueux du plus beau chêne on taillera le manche pour la hache.

Chère et fidèle patrie allemande, tu enfanteras aussi l'homme qui me vengera de cette implacable hydre de Rome, et qui l'abattra avec la hache.

L'ENNUYÉ.

Si je dois mourir, que ce soit dans un champ vaste et noble ! Ne me laissez pas étouffer dans cet étroit monde de boutiquiers.

Ils mangent bien, ils boivent bien, ils jouissent de leur bonheur de taupes, et leur générosité est aussi grande que le trou du tronc des pauvres.

Ils se promènent le cigare à la bouche et les mains dans les poches; leurs facultés digestives sont bonnes, mais qui pourrait eux-mêmes les digérer?

Ils trafiquent avec les épices du monde entier, et cependant dans l'air de leur cité, en dépit de toutes les épices, on sent toujours l'odeur putride de harengs et d'âmes corrompus.

Oh ! que je puisse avoir le spectacle de grands vices, de crimes sanglants et immenses! Épargnez-moi la vue de cette vertu qui a bien dîné, et de cette morale qui paie à l'échéance.

Nuages qui passez sur ma tête, emportez-moi avec

vous en quelque lieu lointain ! en Laponie, en Afrique, même en Poméranie — Plus loin, plus loin encore !

Oh ! emportez-moi avec vous ! — Ils ne veulent pas m'entendre. Les nuages qui voyagent là-haut, sont malins : lorsqu'ils passent au-dessus de cette ville, ils accélèrent leur course aérienne.

FEUILLES VOLANTES.

FEUILLES VOLANTES.

FEUILLES VOLANTES

— Écrites en 1842. —

LA BARQUE.

Rires et chansons ! Les rayons du soleil étincellent et se jouent sur l'eau. Une barque joyeuse se berce sur les vagues. J'y étais assis gaiement avec de bons amis.

La barque échoua, éclatant en mille débris. Mes amis étaient de mauvais nageurs ; ils furent brisés contre les écueils de la patrie. Pour moi, la tempête me jeta sur les bords de la Seine.

Je me suis embarqué dans un nouveau navire, au milieu de nouveaux compagnons. Les vagues étrangères me bercent et m'emportent. Comme la patrie est loin ! Comme mon cœur est serré !

Rires et chansons résonnent de nouveau. Le vent siffle, les planches craquent, au ciel s'éteint la dernière étoile. Comme mon cœur est serré ! Comme la patrie est loin !

LE RÉVEIL.

Bats le tambour et ne crains rien, et embrasse la vivandière — Voilà toute la science, voilà le sens le plus profond des livres.

Que ton tambour arrache de son sommeil le monde endormi ! Bats le réveil avec toute la fougue de ta jeunesse ! Marche en avant, toujours tambour battant — Voilà toute la science.

Voilà la philosophie de Hégel, voilà le sens le plus profond des livres ! — Je les ai compris, parce que je suis un garçon de moyens et un bon tambour.

LES TISSERANDS SILÉSIENS.

(Écrit après la grande émeute des ouvriers en Silésie, où les troupes prussiennes ont été victorieuses.)

Ces hommes sombres à l'œil sec ne versent pas de larmes; assis devant leur métier, ils chantent en grinçant les dents: « Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul, nous mêlons à notre tissu mainte malédiction — nous tissons, nous tissons.

« Maudit soit le dieu, le dieu des heureux à qui nous avons adressé nos prières dans les froides nuits d'hiver

et dans les longs jours de la famine. Nous avons en vain attendu et espéré; il nous a trahis, trompés et bernés— nous tissons, nous tissons.

« Maudit soit le roi, le roi des riches, dont nous avons en vain imploré la miséricorde. Il a pressuré de notre poche le dernier liard, et à présent il nous fait mitrailler comme des chiens— nous tissons, nous tissons.

« Maudite soit notre patrie allemande, ce pays où ne prospère que l'infamie et l'opprobre, où chaque fleur se flétrit avant de s'épanouir, où tout pue le mensonge et la putréfaction — nous tissons, nous tissons.

« La navette vole, le métier craque. Nous tissons le jour, nous tissons la nuit — Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul, nous mêlons à notre tissu mainte malédiction — nous tissons, nous tissons. »

A L'OCCASION DE L'ARRIVÉE D'UN AMI.

Ami aux longues jambes, vraies jambes de progrès, pourquoi arrives-tu si effaré ici à Paris? Quelles nouvelles m'apportes-tu d'au delà du Rhin? La patrie est-elle donc déjà délivrée?

— Tout va à merveille. La bénédiction du ciel, une quiétude féconde est répandue sur la patrie; et l'Alle-

magne, doucement, sûrement, par des voies pacifiques, se développe au dedans et au dehors.

Ce n'est pas cette prospérité superficielle de la France, où la liberté agite bruyamment la vie extérieure. L'Allemand ne porte sa liberté que dans les silencieuses profondeurs de son âme.

On achève la cathédrale de Cologne. Nous devons ce bienfait à la maison de Hohenzollern. Habsbourg y a quelque peu contribué; un roi Wittelsbach s'est chargé de faire colorier les vitraux.

On nous a promis une constitution, des lois de liberté. Nous avons la parole du roi; et les paroles d'un roi, ce sont des trésors, comme le célèbre trésor des Nibelungen, sûrement enfoui dans les flots du Rhin.

Le Rhin, le Rhin libre, ce Brutus des fleuves, on ne nous le volera plus jamais : les Hollandais lui ont garrotté les pieds, et les Suisses lui tiennent la tête.

Dieu veut aussi nous gratifier d'une flotte. On parlera dorénavant d'une marine allemande. L'exubérance de la séve patriotique ramera vaillamment sur des galères allemandes; les anciennes prisons dans les maisons de force seront abolies.

Le printemps s'épanouit — les bourgeons éclatent, et tout fleurit — Nous respirons librement au milieu de

la libre nature. Et comme on défend nos ouvrages avant d'être imprimés, la censure à coup sûr finira par cesser tout à fait[1].

SOYEZ TRANQUILLES!

Nous dormons du sommeil de Brutus. Mais celui-ci eut son réveil, et il plongea l'acier de son poignard dans le sein de César. Les Romains étaient des tyrannophages.

Nous, nous ne sommes pas des Romains. Nous fumons du tabac. Chaque peuple a son goût, chaque peuple a sa grandeur. C'est en Souabe qu'on fait les meilleures andouilles.

Nous sommes de braves et honnêtes Germains. Nous dormons d'un sommeil sain et profond, et à notre réveil nous avons soif — mais non pas du sang de nos rois.

Nous sommes fidèles comme nos chênes et nos tilleuls, et nous en sommes fiers. Dans le pays des chênes et des tilleuls il ne se trouvera jamais un Brutus.

Et si, par hasard, un Brutus naissait parmi nous, il chercherait vainement un César. Nous n'en avons pas,

1. Le gouvernement prussien venait de publier une ordonnance par laquelle tous les écrits futurs des auteurs de la soi-disant jeune Allemagne étaient défendus d'avance.

mais en revanche nous avons d'excellents bonshommes en pain d'épice.

Nous possédons trente-six rois et roitelets (ce n'en est pas trop). Chacun porte une étoile protectrice sur son cœur, et il n'a pas à s'inquiéter des Ides de Mars.

Nous les appelons nos pères, et nous nommons patrie ce pays qui, par droit héréditaire, appartient à nos pères royaux ou sérénissimes. Nous aimons aussi la choucroute aux saucisses.

Quand un de ces pères va se promener, nous ôtons respectueusement nos chapeaux. L'Allemagne n'est pas une caverne de bandits; nous ne sommes pas des Romains tyrannophages.

Nous engraissons nos princes, mais nous ne les mangeons pas; nous ne sommes pas des païens, nous sommes chrétiens. Nous tuons nos oies à la Saint-Martin, et nous les mangeons délicieusement farcies de châtaignes.

LE TAMBOUR-MAJOR.

C'est le vieux tambour-major. Comme il est déchu! Du temps de l'empire il florissait, il était pimpant et heureux —

Il balançait sa grande canne avec un visage souriant:

les galons d'argent de son habit resplendissaient aux rayons du soleil.

Lorsqu'aux roulements du tambour il entrait dans les villes et les villages, le cœur des femmes et des filles battait comme un écho du tambour.

Il venait, voyait et vainquait partout, comme le nouveau César, son maître; sa noire moustache était mouillée des pleurs des blondes beautés de l'Allemagne.

Il nous a fallu le souffrir! Dans chaque pays où les conquérants étrangers arrivaient, l'empereur subjuguait les hommes, le tambour-major les femmes.

Nous avons longtemps supporté ce mal, patients comme des chênes allemands, jusqu'au jour où nos seigneurs légitimes nous donnèrent la permission de la délivrance.

Comme le fougueux taureau dans l'arène du combat, nous nous sommes redressés, nous avons relevé nos cornes et secoué le joug français en entonnant les chansons de Théodore Koerner.

Les terribles vers! Ils résonnèrent d'une manière affreuse à l'oreille des tyrans étrangers! L'empereur et le tambour-major s'enfuirent d'effroi.

Ils reçurent tous les deux le salaire de leurs méfaits, et firent une fin misérable. L'empereur Napoléon tomba aux mains des Anglais —

Sur le rocher de Sainte-Hélène, ils le martyrisèrent odieusement. Il mourut à la fin d'un cancer à l'estomac, après de longues souffrances.

Le tambour-major fut également destitué. Pour ne pas mourir de faim, il a pris service comme homme de peine dans notre hôtel.

Il allume le poêle et balaie la maison, il porte le bois et l'eau — Avec sa tête grise et branlante il monte, haletant, les escaliers.

Quand mon ami Fritz vient me faire visite, il ne se refuse jamais le plaisir de narguer et de tourmenter ce grand drôle d'homme au chef vacillant.

Laisse là les railleries, ô Fritz ! Il ne sied pas aux fils de la Germanie d'accabler de sottes plaisanteries les grandeurs déchues.

Tu dois, il me semble, traiter avec respect de telles gens ; ce vieux tambour-major est peut-être ton père, du côté maternel.

L'EMPEREUR DE LA CHINE.

Mon père était une vieille ganache, un sobre sournois — mais moi, je bois du champagne, et je suis un grand empereur.

Voilà une boisson magique ! J'ai fait une découverte :

aussitôt que j'ai bu mon champagne, la Chine est ivre de bonheur.

Mon empire, la fleur du milieu, s'épanouit comme une tulipe jaune avec des raies purpurines. Moi-même, je deviens presque un homme, et ma femme devient enceinte.

Partout règne alors l'abondance, et les malades guérissent. Mon philosophe de cour, Confucius, devient moins confus et raisonne avec clarté.

Le pain bis du peuple se change en gâteau d'amandes: quelle félicité générale! Tous les mendiants de mes États se pavanent en habits de soie et de velours.

Le corps des mandarins, les chevaliers lettrés, ces magots invalides, retrouvent la vigueur de la jeunesse et secouent leurs longues queues.

Le dôme de Péking, chef-d'œuvre de vieille chinoiserie en pierre, s'achève comme par enchantement — Les derniers juifs viennent se faire baptiser dans cette pagode romantique, et pour récompenser leur zèle religieux, je les gratifie tous de la décoration du dragon noir, de quatrième classe.

L'esprit révolutionnaire disparaît, et les plus nobles mantschous s'écrient : « Nous ne voulons pas de constitution — c'est la schlague, le *kantschou*, qu'il nous faut. »

Les disciples d'Esculape ont beau me défendre de

boire — Moi, je veux humer mon champagne pour le bonheur de mes États.

Et encore un verre, et encore un verre ! Je n'ose pas ménager ma santé quand il s'agit du salut de la Chine.

Je bois — et mes Chinois sont heureux. Ils rient et dansent de bonheur et chantent : ***Heil dir im Siegerkranz, Retter des Vaterlands !***

INSOMNIE.

La nuit, quand je pense à l'Allemagne, j'ai bientôt perdu le sommeil ; je ne puis plus clore les yeux, et mes larmes brûlantes coulent.

Les années viennent et passent ! Depuis que je n'ai vu ma mère, douze années se sont écoulées ; mes désirs et mes regrets s'accroissent.

Mes désirs et mes regrets s'accroissent. La vieille femme m'a comme ensorcelé ; je pense toujours à la vieille, la bonne vieille femme que Dieu conserve !

La bonne vieille femme m'aime tant, et dans les lettres qu'elle m'écrit, je vois comme sa main tremble, combien son cœur de mère est profondément agité.

La mère ne me sort pas de l'esprit. Douze années ont passé, douze années se sont évanouies depuis que je ne l'ai pressée sur mon cœur.

L'Allemagne durera éternellement, c'est un pays au corps sain et robuste; avec ses chênes, ses tilleuls, je la retrouverai toujours.

Je ne brûlerais pas tant de revoir l'Allemagne, si ma mère n'y était pas. La patrie ne périra jamais, mais la vieille femme peut mourir.

Depuis que j'ai quitté le pays, beaucoup de ceux que j'aimais sont descendus dans la tombe — quand je les compte, mon cœur saigne douloureusement.

Et il faut que je les compte. Avec le nombre, ma douleur augmente, et il me semble que les morts se roulent sur ma poitrine. Dieu soit loué ! ils s'éloignent.

Dieu soit loué ! Par ma fenêtre entre un clair rayon du soleil de France. Ma femme vient, belle comme l'aurore, et dissipe avec son sourire les soucis allemands.

GERMANIA.

GERMANIA

CONTE D'HIVER.

— Écrit en 1844. —

Le poème suivant a été écrit au mois de janvier de cette année, à Paris, et l'air de liberté qu'on respire ici, a pénétré certaines strophes plus profondément que je ne l'eusse désiré. Je ne manquai pas d'adoucir et de retrancher sur-le-champ même tout ce qui me parut incompatible avec le climat de l'Allemagne. Néanmoins lorsque au mois de mars j'en adressai le manuscrit à mon éditeur à Hambourg, j'eus encore à compter avec des scrupules de diverses sortes. Je dus donc me résoudre de nouveau à cette terrible besogne de remaniement, et de là vient peut-être que les passages sérieux ont été étouffés plus que de raison ou bien trop joyeusement couverts par les mille clochettes de l'humour. Dans mon impatience j'ai redéchiré ces feuilles de vignes qui cachaient la nudité de quelques pensées un peu trop décolletées, et sans doute j'ai blessé les oreilles prudes et précieuses. J'en suis fâché; mais je m'en console en pensant que de plus grands auteurs ont commis le même péché. Pour le pallier je ne citerai pas Aristophane; car c'était un

aveugle païen, et son public d'Athènes avait bien reçu une éducation classique, mais se connaissait peu en morale chrétienne. J'aurais déjà meilleure grâce à invoquer l'exemple de Cervantes et de Molière. Le premier écrivit pour la haute noblesse des deux Castilles, le second pour le grand roi et la grande cour de Versailles. Mais j'oublie que nous vivons dans une époque très-bourgeoise, et je prévois, hélas! que maintes demoiselles des bords de la Sprée et même de l'Alster, à la lecture de mon poëme, fronceront leurs sourcils. Ce que je prévois encore avec plus de peine, ce sont les clameurs de nos Pharisiens de la nationalité allemande, qui vont maintenant bras dessus bras dessous avec les gouvernements, et qui jouissent de l'amour et de la haute estime de la censure; dans la presse ils ont la prédominance, aussitôt qu'il s'agit de combattre leurs adversaires qui sont en même temps les adversaires de leurs très-hauts et très-puissants princes et principicules. Nous avons le cœur cuirassé contre la mauvaise humeur de ces héroïques laquais à la livrée noire, rouge et or. Je les entends déjà crier de leur grosse voix : Tu blasphèmes les couleurs de notre drapeau national, contempteur de la patrie, ami des Français à qui tu veux livrer le Rhin libre. Calmez-vous; j'estimerai, j'honorerai votre drapeau, lorsqu'il le méritera, et qu'il ne sera plus le jouet des fous ou des fourbes. Plantez vos couleurs au sommet de la pensée allemande, faites-en l'étendard de la libre humanité, et je verserai pour elles la dernière goutte de mon sang. Soyez tranquilles, j'aime la patrie, tout autant que vous. C'est à cause de cet amour que j'ai vécu tant de longues années dans l'exil; c'est à cause de cet amour que j'y passerai peut-être le reste de mes jours, sans pleurnicher, sans faire les grimaces d'un martyr. J'aime les Français, comme j'aime tous les hommes, quand ils sont bons et raisonnables, et parce que je ne suis pas assez sot et assez méchant moi-même pour désirer que les Allemands

et les Français, ces deux peuples élus de la civilisation, se cassent la tête pour le plus grand bien de l'Angleterre et de la Russie, et pour la plus grande joie de tous les gentillâtres et les mauvais prêtres de ce globe. Soyez tranquilles, jamais je ne livrerai le Rhin aux Français, par cette simple raison que le Rhin est à moi. Oui, il est à moi par un imprescriptible droit de naissance, je suis de ce soi-disant Rhin libre le fils encore plus libre et indépendant. C'est sur ses bords qu'est mon berceau, et je ne vois pas pourquoi le Rhin appartiendrait à d'autres qu'aux enfants du pays. Il faut avant tout le tirer des griffes des Prussiens; après avoir fait cette besogne nous choisirons par le suffrage universel quelque honnête garçon qui a les loisirs nécessaires pour gouverner un peuple honnête et laborieux. Quant à l'Alsace et à la Lorraine, je ne puis pas les incorporer aussi facilement que vous le faites à l'empire allemand. Les gens de ce pays tiennent fortement à la France, à cause des droits civiques qu'ils ont gagnés à la Révolution française, à cause de ces lois d'égalité et de ces institutions libres qui flattent l'esprit de la bourgeoisie, bien qu'ils laissent encore beaucoup à désirer pour l'estomac des grandes masses. Les Lorrains et les Alsaciens se rattacheront à l'Allemagne quand nous finirons ce que les Français ont commencé, le grand œuvre de la Révolution : la Démocratie universelle! Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge — le ciel! — quand nous aurons chassé la misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée, comme nos grands maîtres, les penseurs et les poëtes, l'ou dit et l'ont chanté, et comme nous, leurs disciples, le voulons · — alors ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous! Oui, le monde entier sera allemand! J'ai sou-

vent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves sous les sapins éternellement verts de ma patrie — Voilà mon patriotisme.

Henri Heine.

Ce 17 décembre 1844.

I

Ce fut dans le triste mois de novembre — quand les jours s'assombrissent, quand le vent effeuille les arbres, que je partis pour l'Allemagne.

Et lorsque j'arrivai à la frontière, je sentis dans ma poitrine s'accélérer le battement de mon cœur; je crois même que mes yeux commençaient à s'humecter.

Et lorsque j'entendis parler la langue allemande, je ressentis une étrange émotion. C'était tout simplement comme si mon cœur s'était mis à saigner de charmante façon.

Une petite fille chantait sur une harpe; elle chantait avec une voix fausse et un sentiment vrai; mais cependant la musique m'émut.

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, l'abnégation et le bonheur de se revoir là-haut dans un monde meilleur, où toute douleur s'évanouit.

Elle chantait cette terrestre vallée de larmes, nos joies qui s'écoulent dans le néant comme un torrent, et cette

patrie posthume où l'âme nage transfigurée au milieu de délices éternelles.

Elle chantait la vieille chanson des renoncements, ce dodo des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand mioche.

Je connais l'air, je connais la chanson, et j'en connais aussi messieurs les auteurs. Je sais qu'ils boivent en secret le vin, et qu'en public ils prêchent l'eau.

O mes amis! je veux vous composer une chanson nouvelle, une chanson meilleure; nous voulons sur la terre établir le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux ici-bas, et ne plus être des gueux; le ventre paresseux ne doit plus dévorer ce qu'ont gagné les mains laborieuses.

Il croît ici-bas assez de pain pour tous les enfants des hommes; les roses, les myrtes, la beauté et le plaisir, et les petits pois ne manquent pas non plus.

Oui, des petits pois pour tout le monde, aussitôt que les cosses se fendent! Le ciel, nous le laissons aux anges et aux moineaux.

Et s'il nous pousse des ailes après la mort, nous irons visiter là-haut les bienheureux et nous mangerons avec eux les gâteaux célestes.

Une chanson nouvelle, une chanson meilleure! Elle

résonne comme flûtes et violons! Le *miserere* est passé, le glas funèbre se tait.

La vierge Europe est fiancée au beau génie de la liberté; ils enlacent leurs bras amoureux, ils savourent leur premier baiser.

Le prêtre manque à la cérémonie; mais le mariage n'en sera pas moins valable. Vivent le fiancé et la fiancée, et leurs futurs enfants!

C'est un épithalame que ma chanson, ma chanson nouvelle, ma chanson meilleure. Je sens se lever dans mon cœur des astres inconnus, des étoiles étranges. —

Elles brillent d'un feu sauvage, et leurs rayons deviennent des torrents de flammes! Je sens grandir ma puissance d'une façon merveilleuse; il me semble que je pourrais briser les chênes séculaires de la vieille Allemagne.

Depuis que j'ai mis le pied sur le sol natal, je ne sais quoi de magique circule dans tout mon être : le géant a touché sa mère, et de nouvelles forces lui reviennent.

II

Pendant que la petite pinçait sa harpe et chevrotait son bonheur des cieux, mes effets étaient ici-bas visités par les douaniers prussiens.

Ils flairaient tout, fouillaient les chemises, les habits, les mouchoirs; ils cherchaient à découvrir les dentelles, les bijouteries et les livres défendus.

Ah! maîtres fous! qui cherchez dans ma malle! Ce n'est pas là que vous trouverez quelque chose. La contrebande que je porte avec moi, c'est dans ma tête que je la cache.

Là j'ai des dentelles qui sont plus magnifiques que tous les points de Bruxelles et de Malines : si jamais je les déballe, gare à vous, elles piquent.

Dans ma tête, je porte aussi des bijouteries, les insignes royaux de l'avenir, les vases sacrés du temple du nouveau dieu, du grand inconnu!

Et j'ai plus d'un livre aussi dans ma tête! Je puis vous assurer qu'elle est un nid où gazouille toute une couvée de livres à confisquer.

Croyez-moi, il n'y en a pas de pire dans la bibliothèque de Satan. — Ils sont plus dangereux que ceux de ce pauvre lapin Hoffmann de Fallersleben.

Un voyageur, qui se trouvait près de moi, me fit remarquer que j'avais devant les yeux maintenant le Zollverein prussien, la grande chaîne des douanes.

Le Zollverein, disait-il, fondera notre nationalité; c'est lui qui fera un tout compact de notre patrie morcelée.

Il nous donne l'unité extérieure, l'unité matérielle; la censure nous donne l'unité spirituelle, l'unité vraiment idéale.

Elle nous donne l'unité intime, l'unité de pensée et de conscience. Il nous faut une Allemagne une et unie, unie à l'extérieur et à l'intérieur.

III

A Aix-la-Chapelle, sous le vieux dôme est enseveli Charlemagne. (Il ne faut pas le confondre avec le poétereau Charles Mayer qui vit en Souabe).

J'aimerais peu être mort et enseveli, même avec le titre d'empereur, à Aix, sous la sainte chapelle. Combien je préférerais vivre tout petit poëte à Stuttgard, sur le bord du Necker.

A Aix-la-Chapelle, les chiens s'ennuient dans les rues, et ont l'air de vous faire cette humble prière : — Donne-moi donc un coup de pied, ô étranger! peut-être cela nous distraira-t-il un peu.

J'ai flâné une petite heure dans ce trou ennuyeux. C'est là que je revis l'uniforme prussien ; il n'est pas beaucoup changé.

Ce sont toujours les manteaux gris avec le col haut et rouge. (Le rouge signifie le sang français, chantait autrefois Kœrner dans ses dithyrambes guerriers.)

C'est toujours le même peuple de pantins pédants, — c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois, et droits comme un I ; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens ; ils le portent maintenant à l'intérieur.

Leur longue moustache n'est tout bonnement qu'une nouvelle phase de l'empire des perruques : au lieu de pendre sur le dos, la queue vous pend maintenant sous le nez.

Je fus assez content du nouveau costume de cavalerie ; je dois en faire l'éloge : j'admire surtout l'armêt à pique, le casque avec sa pointe d'acier sur le sommet.

Voilà qui est chevaleresque, voilà qui sent le romantisme du bon vieux temps, la châtelaine Jeanne de Montfaucon, les barons de Fouqué, Uhland et Tieck.

Cela rappelle si bien le moyen âge avec ses écuyers et ses pages, qui portaient la fidélité dans le cœur et un écu sur le bas du dos.

Cela rappelle les croisades, les tournois, les cours

d'amour et le féal servage, et cette époque des croyants sans presse, où les journaux ne paraissaient pas encore.

Oui, oui, le casque me plaît! il témoigne de l'esprit élevé de S. M. le spirituel roi de Prusse. C'est véritablement une saillie royale; elle ne manque pas de pointe, grâce à la pique.

Seulement je crains, messires, quand l'orage s'élèvera, que cette pointe n'attire sur votre tête romantique les foudres plébéiennes les plus modernes.

A Aix-la-Chapelle, je revis à l'hôtel de la poste l'aigle de Prusse que je déteste tant; il jetait sur moi des regards furieux.

Ah! maudit oiseau! si jamais tu me tombes entre les mains, je t'arracherai les plumes et je te rognerai les serres.

Puis je t'attacherai, dans les airs, au haut d'une perche, en point de mire d'un tir joyeux, et autour de toi j'appellerai les arquebusiers du Rhin.

Et le brave compagnon qui me l'abattra, je l'investirai du sceptre et de la couronne rhénane; nous sonnerons des fanfares, et nous crierons : Vive le roi!

IV

J'arrivai à Cologne le soir, assez tard; j'entendis bruire la grande voix du Rhin; je sentis l'air d'Alle-

magne glisser sur mon visage, et je ressentis son influence —

Sur mon appétit. Je mangeai une omelette au jambon, et comme elle était très-salée, je dus l'arroser de vin du Rhin.

Le vin du Rhin brille toujours comme de l'or dans le vert *Rœmer,* et si tu bois quelques gorgées de trop, il te monte au cerveau.

Il te monte au cerveau un si doux chatouillement, que tu n'en peux plus de volupté. Ce fut lui qui me fit errer, dans la nuit, par les rues désertes et silencieuses.

Les maisons me regardaient comme si elles eussent voulu m'apprendre des légendes des temps d'autrefois, des légendes de la sainte ville de Cologne.

C'est ici que la prêtraille a mené sa pieuse vie. Ici ont régné les hommes noirs qu'Ulrich de Hutten a décrits.

Ici le cancan du moyen âge fut dansé par les moines et les nonnes; ici Hochstrasen distilla ses dénonciations.

Ici la flamme du bûcher a dévoré des livres et des hommes; et les cloches tintaient, et on chantait : *Kyrie eleison !*

Ici la stupidité s'accouplait à la méchanceté comme des chiens sur la place publique. On reconnaît encore aujourd'hui les petits-fils à leur fanatisme stupide.



Mais regarde! là, au clair de lune, ce colossal compagnon! sombre et chagrin, il se dresse vers les nues, — c'est le dôme de Cologne.

Il devait être la bastille de l'esprit, et les rusés ultramontains pensaient : — C'est dans cette gigantesque prison que languira la raison allemande.

Alors vint Luther et il a crié de sa voix puissante : « Halte! » Depuis ce jour, la construction du dôme fut interrompue.

Il resta inachevé! — et c'est bien; car c'est justement cet inachèvement qui en fait un monument de la puissance de l'Allemagne et de sa mission émancipatrice!

Ah! pauvres diables *de la société d'achèvement du dôme*, vous voulez, avec vos pauvres mains débiles, continuer l'œuvre interrompue et finir la pieuse forteresse.

O folle illusion! En vain fera-t-on sonner la bourse du quêteur, même aux oreilles des hérétiques et des juifs!

En vain le grand Franz Listz donnera des concerts au bénéfice du dôme; en vain un roi plein de talent viendra-t-il déclamer les tirades les plus dramatiques —

Il ne sera point achevé! Ce dôme ne sera pas achevé quoique les maîtres sots de la Souabe aient envoyé pour les travaux tout un bateau symbolique chargé de pierres.

Il ne sera pas achevé, malgré tous les cris des corbeaux et des hiboux qui dans leur amour pour les antiquités aiment tant à nicher au haut des cathédrales.

Oui, il viendra même un temps, où, bien loin de l'achever, on fera de sa grande nef une écurie de chevaux.

« Et si la cathédrale de Cologne devient une écurie, que ferons-nous des trois rois Mages qui reposent là sous leur tabernacle ? »

Voilà ce qu'on me demandera. Mais à notre époque avons-nous besoin de nous gêner ? Les trois rois Mages de l'Orient pourront se loger autre part.

Croyez-moi, fourrez-les dans les trois cages de fer qui sont suspendues au haut de la tour de Munster qui a nom Saint-Lambert.

Jadis le roi Jean de Leyde y fut suspendu avec ses deux conseillers. Maintenant nous nous servirons de ces mêmes cages de fer pour y loger d'autres majestés.

A droite planera sir Balthazar, à gauche sir Melchior, au milieu sir Gaspard le More. Dieu sait quel ménage ils ont fait tous les trois quand ils étaient en vie !

Cette sainte alliance de l'Orient qui est maintenant canonisée, peut-être n'a-t-elle pas toujours fait preuve d'une conduite très-canonique.

Le Balthazar et le Melchior étaient peut-être deux

gaillards qui à l'heure de la détresse avaient promis une constitution libérale à leur peuple,

Et plus tard ils s'étaient bien gardés de tenir parole. — Peut-être que messire Gaspard, le roi nègre, avait payé d'une noire ingratitude le dévouement de ceux qui lui ont reconquis son empire.

V

Et lorsque j'arrivai au pont du Rhin, tout près de la ligne du port, je vis couler à la lueur de la lune le grand fleuve.

Salut, vénérable Rhin ! Comment as-tu vécu depuis ? J'ai pensé plus d'une fois à toi avec désir et avec regret.

C'est ainsi que je parlai, et j'entendis dans les profondeurs du fleuve des sons étranges et gémissants : c'était comme la toux sèche d'un vieillard, comme une voix à la fois grognarde et plaintive.

« Sois le bien-venu, mon enfant ! Cela me fait plaisir que tu ne m'aies pas oublié ! Voilà treize ans que je ne t'ai pas vu. Pour moi, depuis ce temps j'ai eu bien des désagréments.

« A Biberich, j'ai avalé des pierres ; vraiment ce n'est pas trop friand. Mais pourtant les vers de Nicolas Becker me pèsent encore plus sur l'estomac.

« Il m'a chanté comme si j'étais encore une vierge

pure, qui ne s'est pas laissé dérober la couronne virginale.

« Quand j'entends cette sotte chanson je m'arracherais bien ma barbe blanche et vraiment je serais tenté de me noyer dans mes propres flots.

« Les Français le savent bien que je ne suis pas une pucelle. Ils ont si souvent mêlé à mes flots leurs eaux victorieuses.

« Quelle sotte chanson ! Et quel sot rimeur que ce Nicolas Becker avec son Rhin libre ! Il m'a affiché de honteuse façon. Il m'a même d'une certaine manière compromis politiquement.

« Car quand un jour les Français reviendront, il me faudra rougir de honte devant eux, moi qui tant de fois, pour leur retour, ai prié le ciel avec des larmes.

« Je les ai toujours tant aimés, ces gentils petits Français. Chantent-ils, dansent-ils encore comme autrefois? Portent-ils encore des pantalons blancs ?

« Je serais heureux de les revoir ! Mais j'ai peur de leur persiflage à cause de cette maudite chanson, j'ai peur de la raillerie et du blâme qu'ils m'infligeront.

« Alfred de Musset, ce méchant garnement, viendra peut-être à leur tête en tambour et me tambourinera aux oreilles toutes ses mauvaises plaisanteries. »

— Telle fut la plainte du vieux fleuve, du père



Rhenus. Il ne pouvait en prendre son parti. Je lui dis mainte parole consolante pour lui rendre le calme.

Va, ne crains pas, mon bon vieux, le sarcasme moqueur des Français; ce ne sont plus les Français rieurs d'autrefois: ils portent aussi d'autres pantalons.

Les pantalons ne sont plus blancs, ils sont rouges. Les Français d'aujourd'hui sont aussi boutonnés avec d'autres boutons; ils ne chantent plus; ils ne dansent plus: ils penchent mélancoliquement la tête.

Ils philosophent maintenant et parlent de Kant, de Fichte et de Hégel. Ils fument et boivent de la bière, et plus d'un joue aux quilles.

Ils se font épiciers, épiciers tout comme nous, je crois même qu'ils nous ont dépassés dans la bonneterie. Ils ne sont plus Voltairiens, ils deviennent Hengstenbergiens.

Alfred de Musset, il est vrai, est encore un méchant garnement. Mais n'aie pas peur; nous clouerons sa langue moqueuse.

Et s'il te tambourine une mauvaise charge, nous lui en sifflerons une plus méchante encore.

Calme-toi, vieux père Rhin; ne te préoccupe pas de méchantes rimes. Tu en entendras bientôt de meilleures. Adieu, nous nous reverrons sous peu.

VI

Paganini était toujours accompagné d'un esprit familier, sous la forme quelquefois d'un chien, quelquefois sous la figure de feu George Harris.

Napoléon voyait un petit homme rouge la veille de chaque événement important; Socrate avait son démon.

Moi, qui vous parle, moi quand je suis assis la nuit à ma table de travail, dans mon cabinet d'étude, j'ai vu passer un hôte mystérieux qui alors restait debout silencieusement derrière moi.

Sous son manteau il tenait quelque chose de caché qui étincelait d'une lueur sinistre à la lumière de ma lampe, et il me sembla que c'était une hache, une hache de bourreau.

Il me parut d'une taille carrée, ses yeux brillaient comme deux étoiles. Il ne me troublait jamais dans mon travail, tranquille il se tenait à distance.

Depuis longues années je n'avais pas vu l'étrange compagnon, lorsque soudain, sous les rayons paisibles de la lune, je le retrouvai à Cologne.

Je marchais pensif le long des rues; je le vis qui me suivait comme si c'était mon ombre. Quand je m'arrêtais, il s'arrêtait aussi.

Il s'arrêtait comme s'il attendait quelque chose, et si je pressais le pas, il reprenait sa marche. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au milieu de la place de la cathédrale.

Cela me devenait insupportable; je me retournai et je lui dis: Parle maintenant, pourquoi me suis-tu ainsi jusqu'au milieu de ce désert nocturne?

Je te rencontre toujours à l'heure où les grandes idées grondent dans ma poitrine, et que les éclairs de la pensée jaillissent de mon esprit.

Tu me regardes si fixement! — Parle, explique-toi! Que caches-tu sous ton manteau? Ça brille si terriblement! Qui es-tu, et que veux-tu?

Il répondit d'un ton sec et même un peu maussade: Je t'en prie, ne m'exorcise pas, et pour l'amour de Dieu! ne deviens pas pathétique.

Je ne suis point un fantôme du passé, un spectre échappé de la tombe. Je n'aime pas la rhétorique, je ne suis pas non plus très dialecticien.

Je suis d'une nature pratique, toujours calme et taciturne. Sache-le donc: ce que ton esprit médite, c'est moi qui l'exécute.

Et les années ont beau s'écouler, je n'ai point de cesse, jusqu'à ce que j'aie changé en réalité les billevesées de ta pensée. Toi, tu penses, et moi, j'agis.

Tu es le juge, je suis le bourreau, et avec l'obéissance

d'un valet j'exécute le jugement que tu rends, — fût-il même injuste.

A Rome, dans les anciens jours, on portait une hache devant le consul. Toi aussi, tu as ton licteur, mais c'est derrière toi qu'il marche.

Je suis ton licteur et je te suis sans cesse avec la hache impitoyable; je frappe, et ce que ton cerveau a enfanté, s'accomplit. Tu es la pensée; moi, je suis le fait.

VII

Je rentrai chez moi et dormis comme si les anges m'avaient bercé. On repose si moëlleusement dans les lits d'Allemagne : car ce sont des lits de plume.

Combien de fois n'ai-je pas regretté la douceur du duvet natal, quand je me couchais sur de durs matelas dans les nuits sans sommeil de l'exil!

On dort très-bien et on rêve encore mieux dans nos lits de plume. C'est là que l'âme allemande se sent libre de toute chaîne terrestre.

Elle se sent libre et plane dans les espaces les plus reculés du ciel. Ame allemande, esprit émancipé, que ton essor est audacieux dans tes rêves nocturnes!

Les dieux pâlissent à ton approche, et sur ton chemin que d'étoiles n'as-tu pas époussetées du souffle de tes ailes!



La terre est aux Français et aux Russes; la mer obéit aux Anglais; mais nous autres Allemands, nous régnons sans rivaux dans l'empire éthérique des rêves.

Là nous avons l'hégémonie; là, nous ne sommes pas morcelés. Les autres peuples ont grandi sur le vil sol de la terre; mais le peuple allemand s'est développé dans l'espace infini de l'idée !...

Et quand je fus endormi, je rêvai que j'errais encore au clair de lune le long des rues sombres de l'antique Cologne.

Et derrière moi marchait toujours mon acolyte, l'homme à la hache, sombre et silencieux. J'étais si fatigué que mes genoux pliaient; cependant nous avancions toujours.

Nous avancions toujours; mon cœur se déchirait dans ma poitrine, et de la blessure ouverte jaillissaient des gouttes sanglantes.

Parfois j'y plongeais le doigt, et parfois il arriva qu'en passant je marquai de mon sang les portes des maisons.

Et chaque fois que je marquais ainsi avec ma main sanglante la porte d'une maison, un glas funèbre résonnait dans le lointain, mélancolique et gémissant.

La lune pâlit au ciel, elle devint de plus en plus blême. Semblables à de noirs coursiers, d'obscures nuées la poursuivaient dans l'espace.

Et toujours s'avançait derrière moi cette sombre figure avec sa hache cachée. Nous marchâmes ainsi longtemps.

Nous allons, nous allons jusqu'à ce qu'enfin nous parvenions à la place de la cathédrale. Les portes en étaient toutes ouvertes. Nous entrons.

Dans l'immense nef régnaient seuls la mort, le silence et la nuit. Çà et là brillaient quelques lampes, pour mieux montrer les ténèbres.

Longtemps je suivis le long des piliers ; j'entendais seulement le bruit des pas de mon compagnon ; là aussi il ne me quittait point d'un instant.

Nous arrivâmes enfin dans un endroit, étincelant de la lumière des cierges et tout rayonnant d'or et de pierreries : c'était la chapelle des rois Mages.

Les trois rois qui reposent d'ordinaire dans le silence et l'immobilité, ô miracle, ils étaient alors assis sur leurs sarcophages.

Comme des mannequins ils remuaient leurs os morts depuis longtemps, qui sentaient à la fois la putréfaction et l'encens.

L'un d'eux ouvrit même la bouche et me tint un très-long discours. Il cherchait à me démontrer comment il méritait mon respect :

D'abord 1° en qualité de mort, puis 2° en qualité de roi, et enfin 3° en qualité de saint. Tout cela ne m'émut pas beaucoup.

Je lui répondis en riant : Mort, Roi, Saint — Je vois qu'à tout titre tu appartiens au passé.

Allons, pauvres sires, sortez d'ici; rentrez dans la tombe ! c'est la place qui vous convient. La vie réclame maintenant les trésors de votre chapelle.

La joyeuse Cavalerie de l'Avenir doit s'établir ici. Et si vous ne partez pas de bon gré, j'emploierai la force, et je vous rosserai d'importance.

Voilà ce que je dis aux trois rois mages, et je leur tournai le dos. Alors je vis étinceler terriblement le fer terrible de mon sombre compagnon, et il comprit le signe que je lui fis.

Il s'approcha, et de sa hache il frappa les misérables squelettes de la superstition et les fracassa sans pitié.

L'écho de toutes les voûtes gémit lamentablement; des torrents de sang jaillirent de ma poitrine, et je me reveillai soudain.

VIII

De Cologne à Hagen la poste coûte 5 thalers et 6 gros prussiens. La diligence était malheureusement retenue, et je fus obligé de prendre le coupé de supplément.

Il faisait une de ces matinées humides et nébuleuses de la fin de l'automne; la voiture pataugeait dans la boue. Cependant en dépit du mauvais temps et du che-

min, je me sentais inondé d'un sentiment de bien-être délicieux.

N'était-ce pas l'air de ma patrie qui frappait ma joue brûlante ! et cette boue de grand chemin, n'était-ce pas la crotte de ma patrie ?

Les chevaux remuaient la queue si affectueusement comme de vieilles connaissances, et ce qu'ils laissaient tomber derrière eux me paraissait beau et odoriférant comme les pommes d'Attalante. La patrie sent toujours bon.

Nous traversâmes Muhlheim; la ville est jolie, les hommes calmes et laborieux. La dernière fois que j'y vins, c'était au mois de mai 1831.

Alors tout était en fleurs, le soleil souriait; les oiseaux chantaient avec amour, et les hommes espéraient et pensaient.

Ils pensaient : « Notre maigre noblesse prussienne va « bientôt partir, et nous leur verserons le coup de l'étrier « avec de longues bouteilles de fer.

« Et la liberté va venir avec les jeux et les danses et « le drapeau tricolore. Peut-être réveillera-t-elle dans la « tombe Napoléon. »

Ah ! Seigneur Dieu ! Les chevaliers prussiens sont toujours au bord du Rhin, et plus d'un de ces pauvres hères, arrivé dans le pays maigre comme une cigogne, a maintenant le ventre rondelet.



Ces pâles canailles qui avaient l'air jadis des trois vertus théologicales, ont tant bu depuis de notre vin du Rhin qu'ils ont fini par avoir des trognes rouges.

Et la liberté s'est foulé le pied, elle ne peut plus sauter et danser. Le drapeau tricolore à Paris regarde tristement du haut de ses tours.

L'empereur est ressuscité depuis; mais les vers anglais en ont fait un homme tout pacifique, et il s'est laissé renseve!ir sans mot dire.

J'ai vu moi-même ses funérailles; j'ai vu le char doré et les Victoires dorées qui supportaient le cercueil doré.

Le long des Champs-Élysées, par l'arc de triomphe, par le brouillard et sur la neige le convoi défila lentement.

La musique raclait d'une effroyable façon; les nez des musiciens étaient bleus et leurs doigts raides de froid; les aigles des étendards me saluaient d'un air piteux.

Les hommes regardaient avec des yeux hagards, à la fois réjouis et terrifiés, comme s'ils voyaient apparaître un fantôme chéri. Dans leur âme se rallumaient les vieux souvenirs du rêve impérial. Le conte de fée de l'empire, avec ses splendeurs héroïques, était évoqué devant eux.

J'ai pleuré ce jour-là. Les larmes me sont venues aux yeux, quand j'ai entendu retentir ce cri d'amour, oublié depuis longtemps : Vive l'Empereur !

IX

J'étais parti de Cologne à huit heures moins un quart du matin. Nous arrivâmes à Hagen vers les trois heures. C'est là que l'on dîne.

La table était mise. Là je retrouvai tout à fait la vieille cuisine germanique. Je te salue, choucroute! Tes parfums sont enivrants!

Des châtaignes grillées dans des choux verts, comme celles que je mangeais jadis chez ma mère! Salut *stockfische* de la patrie! comme vous nagez joyeusement dans le beurre! que vous avez de l'esprit!

A tous les cœurs bien nés la patrie est chère! J'aime aussi d'un beau brun doré les harengs saurs aux œufs!

Comme les saucissons babillent gentiment dans la graisse qui petille! Les grives, en bons petits anges rôtis avec de la compote de pommes, me gazouillent la bienvenue.

Sois le bienvenu, compatriote, me gazouillent-elles tout bas; tu t'es absenté longtemps. Tu t'es longtemps diverti à l'étranger avec d'autres oiseaux.

Il y avait aussi sur la table une oie, tranquille et bonne créature. Peut-être qu'elle m'a aimé autrefois, quand nous étions jeunes tous les deux.

Elle me regardait d'une façon si sentimentale, si intime, si dévouée, si mélancolique! A coup sûr, elle possédait une belle âme; mais la chair était bien coriace.

On servit aussi sur un plat d'étain une tête de porc. Chez nous, en Allemagne, on garnit toujours de feuilles de laurier le front des cochons.

X

Au sortir de Hagen, il faisait nuit, et je sentais le froid me pénétrer jusqu'à la moelle des os. Je ne pus me réchauffer qu'à Unna, dans une auberge.

Je trouvai là une jolie fille qui me versa le punch d'un air amical. Ses cheveux bouclés étaient comme de la soie dorée, ses yeux doux comme les rayons de la lune.

Je retrouvai avec bonheur l'accent westphalien qui grasseye. Le punch rallumait mille doux souvenirs. Je pensai à ces bons frères de Wesphalie,

Ces chers Westphaliens, avec qui j'ai si souvent bu à Gœttingue, jusqu'à ce qu'une douce émotion gagnât notre cœur, et que nous nous embrassions tendrement, et que nous tombions tendrement sous la table.

Je les ai toujours aimés, ces chers, ces bons Westphaliens, ce peuple si fort, si sûr, si loyal, sans vanterie, sans jactance.

Comme ils étaient beaux sur le terrain d'un duel, avec leur cœur de lion ! Les quartes et les tierces de leur rapière, comme elles tombaient droites et franches.

Ils se battent bien, ils boivent bien, et quand ils vous tendent la main, en témoignage d'amitié, ils se mettent à pleurer; — ce sont des chênes *sentimentaux*.

Que le ciel te conserve, brave peuple; qu'il bénisse tes moissons, qu'il te préserve de la guerre et de la gloire, des héros et de leurs exploits héroïques;

Qu'il accorde toujours à tes fils de faciles examens, et qu'il marie bien tes filles — Amen !

XI



Voici la forêt de Teutobourg, dont Tacite a fait la description. — C'est là le marais classique où Varus est resté.

C'est là que se battit le prince des Chérusques, Hermann, la noble épée; la nationalité allemande a vaincu sur ce terrain boueux, dans cette crotte où s'enfoncèrent les légions de Rome.

Si Hermann n'eût pas gagné la bataille avec ses hordes blondes, il n'y aurait plus de liberté allemande; nous serions devenus Romains.

Dans notre patrie régneraient maintenant la langue et



les coutumes de Rome. Il y aurait des Vestales même à Munich; les Souabes s'appelleraient *Quirites*

Hengstenberg serait un aruspice et fouillerait dans les entrailles de taureaux; Neander serait un augure et considérerait, son nez au vent, le vol des oiseaux de Berlin.

Mᵉ Pirch-Pfeifer boirait de la térébenthine, comme jadis les dames romaines (vous savez que c'était pour parfumer — vous savez quoi).

Raumer ne serait pas un barbouilleur allemand; ce serait un scribe romain. Freiligrath ferait des vers sans rime, comme jadis Flaccus Horatius.

Le grossier mendiant, père Jahn, porterait fièrement la toge puante. — *Me hercule!* Massmann parlerait latin et s'appellerait Marcus Tullius Massmannus!

Les martyrs de la vérité se prendraient aux cheveux dans les arènes avec les lions, les hyènes et les chacals, au lieu d'avoir affaire avec des chiens dans les petits journaux.

Nous aurions un seul Néron à cette heure, au lieu de trois douzaines de pères de la patrie. Nous nous couperions les veines pour faire la nique aux valets du despotisme.

Schelling prendrait un bain comme un Sénèque et finirait au moins comme un philosophe. Nous dirions à notre illustre peintre Cornélius: *Cacatum non est pictum.*

Dieu soit loué ! Hermann a gagné la bataille ; les Romains furent défaits. Varus périt avec ses légions, et nous sommes restés Allemands.

Nous sommes restés Allemands ; et nous parlons Allemand. L'âne s'appelle âne et non *asinus ;* les Souabes sont restés Souabes.

Raumer est resté un barbouilleur allemand. Freiligrath rime et n'est pas devenu un Horace.

Dieu soit loué ! Massmann ne parle pas latin. Me Birch-Pfeifer ne fait qu'écrire des drames et ne boit point de la térébenthine, comme les dames galantes de Rome.

O Hermann ! voilà ce que nous te devons ; c'est pourquoi, comme bien tu le mérites, on t'élève un monument à Dettmoldt ; j'ai souscrit moi-même pour cinq centimes.

XII

La nuit rend plus sombre et inhospitalière la forêt où roule, clopin-clopant, ma chaise de poste. Soudain un craquement retentit ; une roue se brise. Nous arrêtons. Voilà qui n'est pas très-agréable.

Le postillon descend et court au village, je reste seul à minuit au milieu des bois. Tout autour on entend des hurlements sauvages.

Ce sont les loups qui hurlent avec leur voix d'affamés ;



leurs yeux brûlent dans les ténèbres comme des flambeaux.

Ces animaux, à coup sûr, ont eu vent de mon arrivée, et c'est en mon honneur qu'ils ont ainsi illuminé la forêt et qu'ils chantent leurs chœurs.

C'est une sérénade, j'y vois clair maintenant, ils veulent me fêter ! Aussitôt je me mets dans la posture obligée, et d'une voix émue je leur tiens ce discours :

« Frères loups ! je suis heureux d'être aujourd'hui au milieu de vous, où tant de nobles cœurs me hurlent avec amour la bienvenue.

« Ce que j'éprouve en ce doux et beau moment est inexprimable. Ah ! cette belle heure restera gravée éternellement dans mon souvenir.

« Frères loups ! jamais vous n'avez douté de moi, jamais vous n'avez laissé surprendre votre bonne foi par des renards qui vous ont dit que j'étais passé aux chiens,

« Que j'étais renégat et que bientôt je serais conseiller aulique dans le parc des moutons. Relever de pareilles calomnies était trop au-dessous de ma dignité.

« La peau de brebis que j'ai endossée quelquefois pour me réchauffer, croyez-moi, elle ne m'a jamais porté à m'extasier sur le bonheur des brebis.

« Je ne suis ni brebis, ni chien, ni conseiller aulique.

Je suis resté loup. Mon cœur et mes dents sont ceux d'un loup.

« Je suis un loup et je hurlerai toujours avec les loups. Oui, comptez sur moi, et aidez-vous vous-mêmes, et le ciel vous aidera. »

Tel fut le discours que je fis sans la moindre préparation. Mon ami Kolb l'a un peu tronqué en l'imprimant dans la *Gazette d'Augsbourg*.

XIII

Le soleil se leva près de Paderborn avec une mine très-rébarbative. Il fait là en effet un bien ennuyeux métier, d'éclairer cette sotte terre !

A peine a-t-il éclairé un de ses côtés, et se dépêche-t-il de porter sa lumière à l'autre, que le premier s'obscurcit aussitôt.

Sisyphe voit retomber son rocher, le tonneau des Danaïdes ne se remplit jamais, et le soleil éclaire en vain le globe.

Quand les vapeurs du matin se dissipèrent, je vis s'élever sur le bord du chemin l'image du crucifié, éclairée par l'aurore rouge comme du sang.

Ta vue me remplit chaque fois de mélancolie, je ne peux te regarder sans une profonde commisération, toi

qui as voulu racheter le monde, sauver les hommes! Folie divine!

Ils t'ont rudement traité, messieurs du grand conseil de Jérusalem. Qui t'avait conseillé aussi de parler si librement de l'État et de l'Église?

Pour ton malheur, l'imprimerie n'était pas encore inventée. Tu aurais écrit un livre sur le royaume des cieux;

Le censeur aurait biffé ce qui a rapport à la terre, et dans sa bienveillance la censure te sauvait de la croix.

Ah! si seulement tu eusses choisi un autre texte pour ta prédication de la montagne! Tu avais certes assez de talent et d'esprit pour pouvoir voiler ta pensée, et tu as pu ménager les dévots!

Mais tu as été trop passionné, tu as chassé du temple avec un fouet les changeurs et les banquiers: malheureux Dieu! te voilà cloué à la croix pour servir d'avertissement et d'exemple.

XIV

Le vent est humide, le pays nu, la patache chancelle dans la boue. Pourtant je chante dans mon cœur: Soleil, flamme accusatrice!

C'est le refrain d'une vieille chanson que me chanta

bien souvent ma nourrice : « Soleil, flamme accusatrice ! ». C'est comme si j'avais entendu les sons du cor dans les bois.

Dans la chanson il y a un meurtrier qui vit dans la joie et les plaisirs. A la fin on le trouva dans la forêt pendu aux branches d'un saule au pâle feuillage.

La condamnation à mort du meurtrier était clouée au tronc de l'arbre. C'était l'œuvre des vengeurs de la sainte Vehme — Soleil, flamme accusatrice !

Le soleil l'avait dénoncé ; il avait tant fait que le meurtrier avait été découvert et condamné. Otilie mourante s'était écriée : « Soleil, flamme accusatrice ! »

Et quand je me rappelle la chanson, je me rappelle aussi ma nourrice, la bonne vieille ; je revois son visage bruni, avec tous ses plis et toutes ses rides.

Elle était née dans le pays de Munster et savait une quantité d'effroyables histoires de revenants, et des contes et des ballades populaires.

Que mon cœur battait quand la vieille femme me disait la fille du roi qui s'asseyait toute seulette sur la bruyère et peignait ses cheveux dorés !

Il lui fallait garder les oies comme une villageoise, et le soir, quand elle les ramenait des champs, elle restait toute triste, immobile, à la porte de la ville.

Car elle voyait une tête de cheval clouée au-dessus de



la porte. C'était la tête du pauvre cheval sur lequel elle était venue dans la terre étrangère.

La fille de roi disait en soupirant : « O Falada ! dire que te voilà pendue ! » La tête de cheval répondait : « O malheur ! dire que tu mènes paître les oies ! »

La fille du roi disait en soupirant : « Ah ! si ma mère le savait ! » La tête de cheval répondait : « Son cœur se briserait de douleur. »

Pour mieux écouter, je suspendais mon haleine quand la vieille baissait la voix, et d'un ton plus grave commençait à parler de Barberousse, de notre mystérieux empereur.

Elle m'assurait qu'il n'était pas mort comme les savants le prétendent, qu'il restait caché dans une montagne avec ses compagnons d'armes.

La montagne s'appelle Kiffhauser, et dans ses flancs se trouve une caverne. Des lampes illuminent d'une clarté fantastique les salles aux voûtes profondes.

La première salle est une écurie, et là on peut apercevoir mille chevaux aux caparaçons étincelants devant leur crèche.

Ils sont sellés et bridés ; pourtant pas un seul ne hennit, pas un seul ne piétine. — Ils sont immobiles comme s'ils étaient coulés en fer.

Dans la seconde salle on voit des soldats couchés sur



la paille, mille soldats, gaillards à longue barbe, aux traits fiers et belliqueux.

Ils sont armés de pied en cap ; pourtant pas un de ces braves ne remue, pas un ne bouge, ils gisent immobiles et dorment.

Dans la troisième salle sont des piles d'épées, de haches, de piques, de casques d'argent et d'acier, de vieilles armes à feu.

Peu de canons, assez pourtant pour former un trophée. Au sommet flotte un drapeau aux couleurs noire, rouge et or.

L'empereur habite la quatrième salle. Depuis bien des siècles il est assis sur la chaise de pierre, devant sa table de pierre, la tête entre ses mains.

Sa barbe, qui descend jusqu'à terre, est rouge comme le feu. Par moment il remue la paupière, d'autres fois il fronce le sourcil.

Dort-il ou médite-t-il? c'est ce que l'on ne peut savoir. Mais quand l'heure sonnera, il secouera fortement sa léthargie séculaire.

Il saisira le fidèle drapeau et criera : « A cheval, à cheval ! » Son peuple de cavaliers s'éveillera et se lèvera avec un bruit d'armures.

Chacun s'élance sur son cheval qui hennit et bat du



pied. Ils chevauchent à travers le monde, et les trompettes résonnent.

Ils chevauchent bien et se battent bien. Ils ont fini leur sommeil. L'empereur rend une justice sévère; il tient à punir les assassins.

Les assassins qui ont mis à mort la belle Germanie, la princesse à la blonde chevelure. — Soleil, flamme accusatrice !

Plus d'un qui se croit à l'abri, et qui rit caché dans son château, n'échappera pas à la potence, à la colère de Barberousse.

Comme ils résonnent doucement à mon oreille, les contes de la vieille nourrice ! Mon cœur superstitieux chante à tue-tête : « Soleil, flamme accusatrice ! »

XV

Il tombe une petite pluie fine et froide, comme des pointes d'aiguille. Les chevaux remuent tristement la queue, et pataugent dans la boue et suent.

Le postillon donne du cor. Je connais ce vieil air : « Trois cavaliers sortent de la ville. » Tout devient si vaporeux, si confus dans mon âme.

J'eus sommeil et je m'endormis; et voyez ! je rêvai à la fin que je me trouvais dans la montagne merveilleuse auprès de l'empereur Barberousse.

Il n'était plus assis sur sa chaise de pierre, auprès de la table de pierre, comme une statue de pierre. Il n'avait pas non plus la mine aussi respectable qu'on se le figure ordinairement.

Il parcourait les salles en causant familièrement avec moi. Il me montrait, avec le contentement d'un antiquaire, les curiosités et les trésors de son château.

Dans la salle des armes il m'expliqua comment on se servait des massues; il frottait avec l'hermine de son manteau quelques épées pour en ôter la rouille

Il prit un plumeau de paon et épousseta mainte armure, maint casque, maint armet à pointe, mainte hallebarde.

Il épousseta aussi le drapeau et me dit: « Ce qui me rend le plus fier, c'est que la *teigne* n'a pas encore mangé la soie, et que les vers n'ont pas encore piqué le bois. »

Et quand nous fûmes arrivés à la salle où plusieurs milliers de guerriers dormaient à plate terre, tout armés pour le combat, le bonhomme me dit en clignotant de l'œil, avec une certaine satisfaction puérile :

« Ici, il nous faut parler et marcher sans bruit, pour ne pas éveiller ces braves gens; voilà cent années d'écoulées encore, et nous sommes aujourd'hui au jour de paie. »

Et voilà que l'empereur s'approche doucement des



soldats endormis et leur met à chacun un ducat dans la poche.

Je le contemplai plein de surprise, alors il se mit à me dire en souriant : « Je leur donne à chacun un ducat pour solde tous les cent ans. »

Dans la salle où les chevaux se tenaient debout en longues et muettes rangées, l'empereur se frotta les mains ; il paraissait se réjouir singulièrement.

Il comptait les chevaux un à un et leur caressait les côtes. Il comptait et recomptait ; ses lèvres s'agitaient avec inquiétude et avec hâte.

« Ce n'est pas encore le nombre au juste, disait-il enfin tout chagrin ; j'ai assez d'armes et de soldats, mais ce sont les chevaux qui manquent.

« J'ai envoyé de tous côtés des maquignons qui achètent pour moi les meilleurs chevaux ; j'en ai déjà un bon nombre.

« J'attends que le nombre soit complet, et alors je frapperai, et je délivrerai ma patrie, mon peuple allemand qui m'attend avec fidélité. »

Ainsi parla l'empereur, mais je m'écriai : « Frappe, vieux compagnon ! frappe tout de suite, et si tu n'as pas assez de chevaux, prends des ânes à leur place. »

Barberousse reprit en souriant : « Rien ne presse, il n'y a pas nécessité de se tant dépêcher. Rome n'a pas

été bâtie dans un jour. Une bonne œuvre demande du temps.

« Ce qui ne vient pas aujourd'hui viendra sûrement demain. Ce n'est que lentement que croît le chêne, et *chi va piano va sano*, dit un proverbe de l'empire romain. »

XVI

Un cahot de voiture m'éveilla; bientôt pourtant je refermai les paupières, je me rendormis et je rêvai encore de Barberousse.

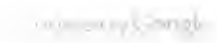
Je me promenais encore avec lui par les salles sonores; il me faisait maintes et maintes questions, et avait mille choses à me faire raconter.

Depuis bien, bien des années, depuis la guerre de sept ans, il n'avait pas appris la moindre nouvelle de notre monde d'en haut.

Il s'enquit de Moïse Mendelssohn, de la Karschin, il s'informa avec intérêt de la comtesse Dubarry, la maîtresse de Louis XV.

« O empereur! m'écriai-je? comme tu es en retard! Moïse Mendelssohn est mort depuis longtemps avec sa Rebecca; Abraham, son fils aussi est mort et enterré.

« Abraham a mis au monde avec Léa un marmot; il



s'appelle Félix, qui a fait son chemin dans la chrétienté, il est déjà maître de chapelle.

« La vieille Karsehin est morte; la Klenke, sa fille, est morte aussi ; Helmine Chezy, sa petite-fille est encore en vie, à ce que je erois.

« La Dubarry a mené joyeuse vie tant que Louis régna, Louis XV bien entendu; elle était déjà vieille quand on l'a guillotinée.

« Louis XV est mort bien tranquillement dans son lit. Pour Louis XVI, il a été guillotiné avec la reine Marie-Antoinette.

« La reine Marie-Antoinette, lorsqu'on l a guillotina, montra un grand eourage, comme eela devait être. Mais la Dubarry se mit à pleurer et à jeter les hauts cris quand on la guillotina. »

L'empereur arrêta tout à coup ses pas, me regarda fixement, et dit, tout effrayé : « Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce donc que ça guillotiner? »

— « Guillotiner, lui expliquai-je, c'est une nouvelle méthode par laquelle on fait passer de vie à trépas les gens de toute condition.

« Dans cette nouvelle méthode on se sert aussi d'une nouvelle machine qu'inventa M. Guillotin, d'où lui vient le nom de guillotine.

« On t'attaehe sur une planche qui s'abaisse; vite, on

te glisse entre deux poteaux; tout en haut est suspendu un couperet triangulaire.

« On tire une ficelle, le couperet glisse et tombe tout gentiment, tout gaiement. Dans cette occurrence, ta tête tombe dans un sac. »

L'empereur m'interrompit : « Tais-toi, je ne veux rien savoir de ta machine. Dieu me préserve des inventions de ton M. Guillotin !

« Le roi et la reine ! liés ! liés sur une planche ! mais c'est contre tout respect, contre toute étiquette !

« Et toi, qui es-tu, toi qui oses me parler si familièrement ? Attends, mon garçon, je vais te rabattre un peu le caquet !

« Ma bile s'échauffe à t'entendre parler de la sorte. Ton souffle est déjà une haute trahison, ton sourire est un crime de lèse-majesté. »

Quand je vis le vieillard s'échauffer ainsi et m'invectiver sans ménagement et sans retenue, alors j'éclatai à mon tour et je laissai parler mes plus intimes pensées :

« Seigneur Barberousse, lui dis-je à haute voix, tu n'es qu'un être fabuleux, un spectre du passé; va-t'en, retourne dormir; nous nous délivrerons bien sans toi.

« Les républicains nous riraient au nez en voyant à notre tête un pareil fantôme avec le sceptre et la couronne; ils nous larderaient d'épigrammes.

« Ton drapeau ne me plaît pas non plus. Les fous teutomanes, quand j'étais encore dans la *Burschenschaft*, m'ont gâté à tout jamais le goût de ces couleurs rouge, noire et or.

« Ce que tu as de mieux à faire, vieille ganache impériale, c'est de rester chez toi dans ton vieux Kiffhauser. — Plus je réfléchis, plus je crois que le peuple allemand peut se passer d'empereur. »

XVII

Je me suis querellé avec l'empereur, en rêve, bien entendu. A l'état de veille nous ne parlons pas aux princes avec autant d'indépendance.

Ce n'est qu'en rêvant, ce n'est qu'en songe idéal que l'Allemand ose leur exprimer sa franche opinion allemande, qu'il porte si profondément dans son cœur allemand.

Quand je me réveillai, nous passions près d'une forêt; la vue des arbres effeuillés, de cette réalité nue et triste, chassa tout à fait mes rêves.

Les chênes secouaient sévèrement la tête; leurs branches, comme autant de verges, me faisaient des signes d'avertissement, et je m'écriai : « Pardonne-moi, mon empereur bien-aimé!

« Pardonne-moi, ô Barberousse, ces paroles trop

promptes! je sais que tu es plus sage que moi; j'ai si peu de patience! Sors bientôt, mon empereur, de ta montagne — reviens! reviens!

« Si la guillotine ne te plaît pas, tiens-t'en aux anciennes méthodes: l'épée pour les nobles, la corde pour les bourgeois et les vilains.

« Seulement change de temps en temps, fais pendre les nobles et décapiter un peu les bourgeois et les paysans; car nous sommes tous des créatures du bon Dieu.

« Rétablis le Code pénal, la procédure impitoyable de Charles-Quint, et divise le peuple en états, en communautés et en corporations.

« Rétablis-nous le vieux saint empire romain, rends-nous toutes ces guenilles resplendissantes avec toutes leurs gentillesses vermoulues.

« Le moyen âge, le vrai moyen âge tel qu'il a été, je veux bien l'accepter; mais délivre-nous de ce régime bâtard,

« De cette chevalerie en uniforme prussien, hideux mélange de superstition gothique et de moderne mensonge, qui n'est ni chair ni poisson.

« Chasse-moi cet attirail de comédiens, chasse-les de ces tréteaux où l'on parodie le passé. Viens, viens, empereur Barberousse! »

XVIII

Minden est une forteresse qui a de beaux remparts. Pourtant j'aime peu avoir affaire avec les forteresses prussiennes.

Nous y arrivâmes vers le soir. Les planches du pont-levis gémissaient d'une façon si lamentable quand nous le traversâmes. Au bas, les sombres fossés étaient béants.

Les hauts bastions nous regardaient d'un air chagrin et menaçant. La grande porte s'ouvrit en grinçant et se ferma en grinçant aussi.

Ah! mon âme fut contristée comme dut l'être celle d'Ulysse quand il entendit rouler le rocher dont Polyphême ferma sa caverne.

Il se présenta un caporal à la porte de la voiture et il nous demanda nos noms. « Je m'appelle Personne, je suis oculiste, et j'opère la cataracte sur les yeux des géants. »

A l'auberge je fus encore plus mal à mon aise; à table je ne trouvai rien à mon goût. Je me mis au lit de suite, mais je ne pus dormir, les couvertures m'étouffaient.

C'était un large lit de plume, avec des rideaux d'un damas rouge; le ciel en était d'or passé, avec une campane flétrie.

Maudite campane! toute la nuit elle n'a fait que me priver de sommeil; elle était suspendue sur ma tête, menaçante comme l'épée de Damoclès.

Parfois elle me faisait l'effet d'une tête de serpent, et je l'entendais me siffler mystérieusement à l'oreille: « Te voilà dans la forteresse, et tu y resteras; tu ne peux plus m'échapper! »

Oh! que ne suis-je, soupirai-je, que ne suis-je chez moi, près de mon excellente femme, à Paris, dans le faubourg Poissonnière.

Parfois aussi je sentais quelque chose passer sur mon front, on eût dit une froide main de censeur, et dans mon cerveau mes pensées furent paralysées.

Des gendarmes drapés dans des linceuls entouraient mon lit comme des spectres, et j'entendais aussi un bruit de chaînes peu récréatif.

Hélas! les fantômes armés m'entraînaient, et à la fin je me trouvai attaché à un rocher à pic.

Cette atroce et sale campane qui surmontait mon ciel de lit, je la retrouvai là. Mais maintenant c'était un vautour au noir plumage, aux serres aiguës.

Ce vautour ressemblait, à s'y méprendre, à l'aigle de Prusse; cramponné sur mon corps, il me dévorait le foie dans la poitrine. J'ai pleuré et gémi.

J'ai pleuré longtemps, jusqu'à ce que le coq vînt à

chanter, qui chassa la fièvre avec ses rêves. Je me réveillai à Minden dans mon lit inondé de sueur. L'aigle de Prusse était redevenu une sotte campane.

Je pris la poste, et je ne pus respirer librement que lorsque je fus en dehors de la forteresse, au milieu de la libre nature, sur le sol de Bukkeburg.

XIX

O Danton! tu t'es bien trompé, et tu as payé cher ton erreur! On peut emporter la patrie sous la semelle de ses souliers.

La demi-principauté de Bukkeburg, ne l'ai-je point emportée au talon de mes bottes? Jamais je n'ai vu de ma vie des routes aussi fangeuses.

A Bukkeburg je descendis de voiture pour aller voir le château où est né mon grand-père; ma grand'mère était de Hambourg.

J'arrivai à Hanovre vers midi, et je me fis décrotter. Je sortis aussitôt pour parcourir la ville. J'aime à voyager avec fruit.

Seigneur Dieu! voilà ce qui s'appelle de la propreté! Ici la boue n'est pas dans les rues. On y voit maint édifice superbe, masses tout à fait imposantes.

Une grande place surtout, entourée de magnifiques

maisons, frappa mon attention. C'est là que le roi réside, c'est là que s'élève son palais.

Il est d'assez belle apparence (le palais bien entendu). Devant le portail, de chaque côté est une guérite. La garde en collet rouge, l'arme au bras, y fait sentinelle d'un air sauvage et menaçant.

Mon cicerone me dit : « C'est là que demeure Ernest-Auguste, un vieux lord ultra-tory, un *gentleman* assez bien conservé.

« C'est là qu'il demeure au sein d'une sécurité champêtre ; car, mieux que par tous les trabans du monde, il est protégé par le manque de cœur de tous nos chers camarades.

« Je vais le voir de temps en temps, et il se plaint alors des ennuis de son métier, de ce métier de roi, qu'il est condamné à faire dans le royaume de Hanovre.

« Habitué à la vie de la Grande-Bretagne, il se dit trop à l'étroit ici, le *spleen* le tourmente, il craint presque de ne pouvoir à la longue résister à une idée patibulaire.

« Avant-hier je l'ai trouvé tout triste, accroupi devant la cheminée — c'était le matin — Sa Majesté faisait infuser elle-même un lavement pour ses chiens malades. »

XX

De Harbourg je fus dans une heure à Hambourg. C'était le soir; les étoiles me saluaient; l'air était doux et frais.

Et lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut presque de l'effroi: « Mon cher enfant! » s'écria-t-elle, en frappant ses deux mains.

« Mon cher enfant, voilà bien treize ans que je ne t'ai vu. Tu dois avoir faim; dis-moi, que vas-tu manger?

« J'ai du poisson, de l'oie et des oranges de Portugal. » — « Alors donne-moi du poisson, de l'oie et des oranges de Portugal. »

Et pendant que je mangeais avec grand appétit, ma mère, toute gaie et heureuse, me demandait ceci, me demandait cela, et parfois me faisait des questions captieuses.

« Mon cher enfant, et te soigne-t-on bien, là-bas, dans le pays étranger? Ta femme est-elle bonne ménagère, et te raccommode-t-elle tes bas et tes chemises? »

« Le poisson est excellent, ma petite mère; mais il faut le manger en silence; on attrape si vite une arête dans le gosier. Ne me trouble pas maintenant. »

Et quand j'eus dévoré ce brave poisson, on me servit



l'oie. Ma mère me demandait ceci, me demandait cela, et parfois me faisait des questions captieuses.

« Mon cher enfant, dans quel pays vit-on le mieux ? Est-ce ici ou en France ? A quel peuple donnes-tu la préférence ? »

— « L'oie allemande, chère petite mère, est bonne, cependant les Français garnissent mieux les oies que nous. Ils ont aussi de meilleures sauces. »

Et quand l'oie dut se retirer, les oranges firent leur entrée; elles étaient parfaites, au delà de toute espérance.

Mais ma mère se remit toute joyeuse, à me faire maintes et maintes questions, même parfois sur des matières scabreuses.

« Mon cher enfant, que penses-tu maintenant ? Fais-tu toujours de la politique avec la même passion ? A quel parti se rattachent tes convictions ? »

« Les oranges, cher petite mère, sont excellentes, et c'est avec un vrai plaisir que j'en bois le doux jus, mais je laisse là l'écorce. »

XXI

La ville qui a été brûlée à moitié, se rebâtit petit à petit. Comme un caniche à moitié tondu, Hambourg fait une triste figure.

Combien de rues me manquent, et dont la perte m'est bien pénible! Où est la maison où j'ai reçu et donné les premiers baisers de l'amour?

Où est l'imprimerie où j'ai fait imprimer les *Reisebilder?* Où est la taverne où j'ai avalé les premières huîtres?

Et le Dreckwall, où est donc le Dreckwall? Je le cherche inutilement! Où est le café nommé Pavillon, où j'ai tant mangé de gâteaux?

Où est l'Hôtel de Ville où trônaient le sénat et la bourgeoisie? Tout est devenu la proie des flammes! La flamme n'a épargné aucun sanctuaire.

Les habitants y songent encore avec effroi, et d'un air mélancolique et en soupirant ils me racontaient l'épouvantable catastrophe.

« L'incendie prit à la fois de tous côtés; on ne voyait que feu et fumée. Les tours des églises flambaient et s'écroulaient avec un fracas terrible.

« La vieille Bourse est brûlée, là où se promenaient nos pères, et où pendant des siècles ils ont fait de bonnes affaires en trafiquant aussi honnêtement que possible.

« La Banque, cette âme d'argent de la ville, et son grand livre où chacun est estimé à sa juste valeur, sont restés intacts, Dieu soit loué!

« Dieu soit loué ! on a fait des collectes pour nous, jusque chez les nations les plus lointaines. C'est une bonne affaire ; la collecte a bien rapporté huit millions !

« De tous les pays l'argent affluait dans nos mains ouvertes. Nous acceptâmes aussi des vivres ; nous ne dédaignions aucune aumône.

« On nous a expédié des vêtements et des lits en quantité, et du pain, de la viande, de la soupe ! Le roi de Prusse voulait même nous envoyer des troupes.

« Le dommage matériel a été réparé. On peut l'estimer à tant. Mais la peur, la peur, personne ne peut nous la payer. »

Pour les consoler, je leur dis : « Mes bonnes gens, il ne faut pas pleurer et vous désoler ainsi. Troie était une bien autre ville, et pourtant il lui fallut brûler !

« Rebâtissez vos maisons, desséchez vos cloaques, procurez-vous de meilleures lois et de meilleures pompes à feu.

« Ne mettez pas trop de piment de Cayenne dans vos potages à la tortue. Vos carpes aussi ne valent rien, vous les faites cuire avec les écailles.

« Des dindes truffées ne vous font pas grand mal ; mais défiez-vous de la malice de l'oiseau qui a pondu son œuf dans la perruque du bourgmestre.



« Qui est ce maudit oiseau ? je n'ai pas besoin de vous le dire. Quand je pense à ce crapaud ailé de Brandebourg, tout mon dîner tourne dans mon estomac. »

XXII

Les hommes me parurent encore plus changés que la ville; ils errent çà et là, si tristes, si affaissés, qu'ils ont l'air de ruines ambulantes.

Ceux qui étaient maigres, sont encore plus minces; ceux qui étaient gras, sont encore plus replets. Les enfants sont vieux, et les vieux pour la plupart sont tombés en enfance.

Plusieurs que j'ai quittés veaux, sont à l'état de bœuf à présent. Maintes petites dindes d'alors sont devenues de grandes dindes au fier plumage.

Je trouvai la vieille Gudule fardée et parée comme une sirène; elle a fait l'acquisition de cheveux noirs et d'éblouissantes dents blanches.

L'homme qui s'est le mieux conservé, c'est mon ami le papetier. Ses cheveux sont devenus jaunes, et flottent autour de sa tête; il ressemble à saint Jean-Baptiste.

Je revis aussi mon vieux censeur. Je le rencontrai au milieu du brouillard, tout cassé, sur le marché aux oies. Il paraissait fort abattu.

Nous nous serrâmes les mains; une larme nagea dans l'œil du bonhomme. Comme il se réjouit de me revoir! Ce fut une scène touchante.

Je n'ai pas revu tout mon monde des anciens jours. Plus d'un avait quitté cette vallée de misère. Hélas! mon cher Gumpelino même, je ne l'ai plus rencontré.

La noble créature venait de rendre sa grande âme. C'est maintenant un des séraphins qui planent au pied du trône de l'Éternel.

En vain je cherchai partout l'Adonis bancal qui vendait, par les rues de Hambourg, des tasses et des vases de nuit en porcelaine.

Sarras, le fidèle caniche de mon libraire, est mort. Quelle perte! Je parie que Campe eût perdu plus volontiers tout un tas d'écrivains!...

La population de l'État de Hambourg consiste, de mémoire d'hommes, en juifs et en chrétiens; ces derniers n'ont pas non plus l'habitude de donner rien pour rien.

Les chrétiens sont tous des négociants assez solides; ils aiment également à manger des plats solides, et ils paient exactement leurs lettres de change, même avant le dernier jour de grâce.

Les juifs se divisent pour leur part, en deux partis

dissidents : les anciens vont à la synagogue; les néo-juifs donnent à l'église où ils vont le nom de temple.

Les néo-juifs sont très-éclairés et mangent du porc; les anciens sont superstitieux, ils ne croient pas au saint Esprit, et détestent le cochon.

J'aime les uns et les autres, — mais je jure par les dieux éternels de l'Olympe, que j'aime encore mieux certains délicieux petits poissons qu'on nomme crevettes fumées.

XXIII

En tant que république, Hambourg n'a jamais été aussi puissante que Venise et Florence; mais Hambourg a de meilleures huîtres. Les meilleures sont celles de la taverne de Lorence.

Ce fut un beau soir que celui où je m'y rendis avec Campe. Nous voulions nous mettre en goguette avec des huîtres et du vin du Rhin.

Nous y trouvâmes bonne société; j'y revis avec joie maints vieux camarades, par exemple Chaussepié, et maints nouveaux frères.

Là était Wille, dont le visage balafré est un album où ses ennemis d'université se sont à tout jamais inscrits en caractères ineffaçables.

Là était Fucks, un païen, un ennemi intime du bon

Dieu. Il ne croit qu'en Hegel, et peut-être encore à la Vénus de Canova.

Campe était l'amphitryon ; il souriait de joie, son œil rayonnait d'extase comme une madone transfigurée.

Je mangeai et je bus avec grand appétit, et je disais en mon âme : Campe est vraiment un grand homme, c'est la fleur des éditeurs.

Un autre éditeur m'eût peut-être laissé mourir de faim, mais lui, il me donne même à boire; je ne le quitterai jamais.

Je remercie Dieu dans le ciel qui a créé le jus de la treille, et qui pour éditeur m'a donné Julius Campe ici-bas.

Je remercie Dieu dans le ciel qui, par son *fiat* tout-puissant, a créé les huîtres dans la mer et le vin du Rhin sur la terre.

Lui qui fait croître les citrons pour arroser les huîtres. Laisse-moi seulement, ô Père! bien digérer cette nuit.

Le vin du Rhin me rend tendre, et chasse de ma poitrine tous soucis, il y infuse l'amour de toute l'humanité.

Il me faut alors quitter la salle et flâner dans la rue. L'âme cherche une âme et épie les robes blanches et légères.

Dans de pareils moments, je déborde de tendresse et de désir. Les chats me semblent tous gris, les femmes me semblent toutes des Hélènes.

Et lorsque je fus à la rue Drehbahn, je vis à la lueur de la lune une femme de haute stature, une femme aux appas merveilleusement développés.

Son visage était rond et frais, ses yeux comme des turquoises, les joues comme des roses, sa bouche comme des cerises, et le nez aussi un peu rouge.

Sa tête était coiffée d'un bonnet de lin blanc et empesé, plissé en forme de couronne murale avec des tourelles et des créneaux dentelés.

Elle portait une tunique blanche qui lui descendait jusqu'aux mollets. Et quels mollets! Ses jambes ressemblaient à deux colonnes doriques.

Ses traits avaient une expression banale et même des plus vulgaires, mais son derrière, d'une étendue démesurée, annonçait un être surhumain.

Elle s'avança vers moi, et me dit : « Sois le bienvenu aux bords de l'Elbe, après treize ans d'absence. Je le vois, tu es toujours le même.

« Tu cherches peut-être ces âmes aimantes que tu as rencontrées si souvent dans ces aimables parages?

« La vie les a dévorées, la vie, ce tourbillon vorace,

cette hydre aux cent têtes. Tu ne retrouves plus le beau temps d'autrefois et tes belles contemporaines!

« Tu ne retrouves plus ces douces fleurs que ton jeune cœur divinisait. Elles ont fleuri ici; maintenant elles sont flétries, et la tempête les a effeuillées.

« Se faner, s'effeuiller, être foulé aux pieds de l'impitoyable destinée, mon ami, tel est le sort de tout ce qui est beau et aimé sur la terre. »

— « Qui es-tu? — m'écriai-je — tu me considères comme un rêve des anciens jours. Où demeures-tu, femme majestueuse, ne puis-je pas t'accompagner? »

La femme se prit à sourire et dit : — « Tu te trompes, je suis une personne morale, décente et bien élevée; tu te trompes, je ne suis pas ce que tu penses.

« Je ne suis pas une de ces petites demoiselles, une de ces lorettes parisiennes; car, apprends-le, je suis Hammonia, la déesse protectrice de Hambourg.

« Tu t'étonnes et tu t'effrayes à la fois, poëte si courageux d'ordinaire; — veux-tu m'accompagner maintenant? Eh bien, ne tarde pas davantage! »

Je partis d'un éclat de rire, et m'écriai : — « Je te suis sur-le-champ; marche en avant, je te suis, dusses-tu me mener en enfer! »

XXIV

Comment je fis pour arriver au haut de l'étroit escalier, c'est ce que je ne saurais dire. Peut-être des esprits invisibles m'y ont-ils transporté.

Là, dans la chambrette d'Hammonia, les heures s'écoulèrent rapidement. La déesse m'avoua les sentiments sympathiques qu'elle avait toujours eus pour moi.

« Vois-tu, me dit-elle, autrefois celui que j'aimai le plus, fut le poëte qui chanta le Rédempteur sur sa pieuse lyre.

« Là, sur ma commode, est encore le buste de mon cher Klopstock; mais, depuis longtemps, il ne me sert que pour accrocher mes bonnets.

« Tu es maintenant mon auteur favori, ton image est suspendue à la tête de mon lit. Regarde! une fraîche couronne de lauriers entoure le cadre du portrait adoré.

« Seulement, tu as étrillé trop souvent mes enfants bien-aimés, les Hambourgeois, et je dois t'avouer que ces sarcasmes m'ont profondément blessée. Que cela n'arrive plus!

« Le temps, je l'espère, t'a guéri de cette mauvaise habitude, et t'a donné, même envers les sots, une plus grande tolérance.

« Mais parle! D'où te vint la pensée de venir dans

ces régions du nord en cette saison? le temps est déjà à l'hiver. »

— « Oh! ma déesse! lui répliquai-je, il repose tout au fond du cœur humain bien des pensées qui s'éveillent souvent mal à propos.

« Extérieurement j'étais assez heureux, mais intérieurement je me sentis le cœur serré, et ce serrement de cœur croissait de jour en jour; j'avais le mal du pays.

« Cet air de France, ordinairement si léger, commençait à me peser; il me fallait respirer l'atmosphère de l'Allemagne pour ne pas étouffer.

« Je regrettais la senteur de la tourbe de nos poêles allemands, je désirais humer l'odeur du tabac de nos pipes allemandes; mon pied tremblait d'impatience de fouler le sol natal.

« La nuit, je soupirais et j'éprouvais un ardent désir de revoir la pauvre vieille qui demeure non loin du Dammthor; ma sœur Charlotte demeure tout près.

« Et j'ai soupiré plus d'une fois en pensant à ce noble vieillard qui m'a toujours si vertement tancé.

« Je voulais entendre encore de sa bouche ces mots de: grand imbécile! qui m'ont toujours résonné dans le cœur comme une douce musique.

« J'avais besoin de revoir la blanche fumée qui s'élève des cheminées allemandes, de marcher sur les bruyères de la basse Saxe et dans ses bois de sapins;



« J'avais besoin de revoir même ces stations de douleur où j'ai traîné, couronné d'épines, la croix de ma jeunesse.

« Je voulais pleurer encore où j'ai pleuré jadis, où jadis ont coulé mes larmes les plus amères. Je crois que l'on nomme amour de la patrie ce fou désir.

« Je n'aime pas à en parler; ce n'est au fond qu'une maladie. Mon cœur pudique cache toujours sa blessure à la foule.

« Je hais ce tas de gueux qui, pour émouvoir les masses en leur faveur, étalent sur les places publiques toutes les plaies, tous les ulcères puants de leur patriotisme.

« Ce ne sont que d'éhontés mendiants! La charité, messieurs et mesdames! Ils veulent avoir l'aumône — Un sou de popularité à Menzel et à ses Souabes!

« O ma déesse! tu m'as trouvé aujourd'hui dans une disposition sentimentale; j'ai le vin tendre. Je suis un peu malade, mais cette maladie ne durera guère longtemps, et je serai bientôt guéri.

« Oui, je suis malade, et tu pourrais me ranimer grandement le cœur avec une bonne tasse de thé; tu y mettras du rhum. »

XXV

La déesse m'a fait du thé, en y mêlant du rhum. Pour elle, elle a bu le rhum sans le moindre thé.

Elle appuya sa tête sur mon épaule (sa couronne murale, son bonnet, en fut même un peu chiffonné), et elle me dit doucement :

— « J'ai pensé souvent avec terreur que tu vis seul, livré à toi-même, dans Paris, cette ville immorale et perverse, au milieu de tous ces frivoles Français.

« Tu flânes là, et tu n'as pas seulement à tes côtés un brave éditeur allemand pour te conduire et t'avertir en Mentor.

« Et la tentation est si grande dans ce pays, il y a là tant de sylphides aussi malsaines que légères ; on y perd vite la paix de l'âme.

« N'y retourne pas, reste avec nous ; ici il y a encore de la vertu et des mœurs ; cependant nous nous donnons en cachette de bien doux plaisirs.

« Reste au milieu de nous en Allemagne, tu t'y plairas mieux qu'autrefois. Nous progressons, et certainement le progrès évident t'a frappé toi-même.

« La censure aussi n'est plus si sévère ; Hoffmann se fait vieux et facile, il ne biffera plus les plus beaux passages de tes *Reisebilder* avec un emportement juvénil.

« Toi-même tu deviens vieux et facile maintenant, tu te feras à bien des choses; même le passé, tu le verras sous un meilleur jour.

« On exagérait quand on parlait du malheureux sort de l'Allemagne; on pouvait échapper à l'esclavage, comme jadis à Rome, par le suicide.

« Le peuple jouissait de la liberté de penser; cette liberté existait pour les masses, et la répression par la censure ne frappait que le petit nombre de ceux qui faisaient imprimer leurs idées.

« Jamais l'arbitraire ne régna tout à fait, jamais on n'enleva sans jugement la cocarde nationale, même au plus dangereux démagogue.

« Jamais l'Allemagne n'en vint aux extrémités de la misère, malgré toute la rigueur des temps. Crois-moi, jamais personne n'est mort de faim dans une prison allemande.

« Le temps passé avait bien ses mérites et son charme; on y voyait s'épanouir les douces fleurs de la foi et du dévouement; maintenant c'est le règne du doute, de la négation.

« La liberté pratique finira par anéantir l'idéal que nous avons dans le cœur. C'est un rêve pur comme celui des lis, et qui se flétrit dans les clameurs démocratiques.

« Notre belle poésie aussi va s'éteindre, elle est même déjà un peu éteinte.

« Nos enfants auront de quoi boire et manger, mais ce ne sera pas dans le calme de la vie contemplative. J'entends gronder le drame terrible qui se prépare. L'idylle est finie.

« Oh! si tu pouvais garder le silence, je t'ouvrirais le livre de la destinée, je te ferais voir l'avenir dans mon miroir magique.

« Ce que je n'ai jamais montré à aucun mortel, je te le montrerais, l'avenir de ta patrie. Mais hélas! tu es bavard et ne peux garder le silence. »

— « Seigneur Dieu, ma déesse! m'écriai-je plein d'enthousiasme, ce serait mon plus grand bonheur. Laisse-moi voir l'Allemagne de l'avenir, je suis un homme à garder le secret.

« Je veux bien te faire tous les serments que tu voudras pour t'assurer de ma discrétion. Parle! comment et en quel nom dois-je jurer? »

La déesse reprit : — « Jure-moi à la façon du père Abraham, comme il le fit faire à Éliézer, quand celui-ci se mit en voyage pour trouver une femme à Isaac, le fils de son maître.

« Lève ma tunique, pose ta main sur mes hanches, et jure-moi d'être discret et de ne jamais, ni par tes paroles ni par tes écrits, divulguer ce que tu auras vu. »

Quel moment solennel! Je me sentis transporté dans



les temps primitifs, lorsque je fis ce serment d'après l'antique usage des patriarches.

Je levai la tunique de la déesse, et je mis la main sur ses hanches, en lui jurant d'être discret et de ne jamais, ni par mes paroles ni par mes écrits, divulguer ce que j'aurais vu.

XXVI

Les joues de la déesse étaient enflammées. Je crois que le rhum lui montait à la tête et gagnait la couronne, et elle me dit d'un ton mélancolique :

— « Je commence à vieillir ; je suis née le jour de la fondation de Hambourg. Ma mère était la reine des harengs, ici, à l'embouchure de l'Elbe.

« Mon père fut un grand monarque ; on le nommait Charlemagne. Il était encore plus puissant et même plus habile que Frédéric le Grand, roi de Prusse.

« Le trône où il s'assit le jour de son couronnement est à Aix-la-Chapelle. Celui dont il se servait la nuit, ma mère, ma bonne mère en hérita.

« Ma mère me le donna en mourant. C'est un meuble de peu d'apparence, mais pourtant Rothschild m'offrirait tout son or, que je ne m'en déssaisirais point.

« Le vois-tu? C'est dans ce coin qu'est le vieux siége.

Le cuir du dos en est déchiré, et les coussins ont été rongés par les teignes.

« Mais va! lève le coussin qui couvre le siége vénérable, tu verras une ouverture en forme de cercle, et au fond une sorte de chaudière.

« C'est une chaudière enchantée où s'amalgament les sucs magiques, et si tu fourres la tête dans l'ouverture, tu verras l'avenir.

« Tu verras l'avenir de l'Allemagne sous de flottantes figures; mais ne t'effraie pas si parfois de ce chaos des miasmes fatals s'élèvent jusqu'à toi. »

C'est ainsi que parla Hammonia, et elle sourit d'un étrange sourire. Mais je ne me laissai pas intimider. Plein de curiosité, je me dépêchai de fourrer la tête dans cette terrible ouverture.

Ce que j'ai vu, je ne le révèlerai pas. J'ai juré de me taire. A peine m'est-il permis de dire, ô Dieu! ce que j'ai senti.

Je pense encore avec dégoût aux nausées que me donnaient les maudites odeurs de ce maudit avenir; c'était comme un mélange de vieille choucroûte et de cuir de Russie.

Quelle horreur, ô mon Dieu, que les parfums qui s'élevèrent! C'était comme si l'on eût vidé à la fois, les trente-six fosses qui forment la confédération germanique.

Je sais bien ce que dit jadis Saint-Just, au comité de salut public. Ce n'est pas avec du musc et de l'eau de rose que l'on peut guérir la grande maladie sociale.

Mais cependant, ce parfum d'avenir allemand était plus fort que tout ce que mon nez avait jamais pressenti; je ne pus le supporter plus longtemps.

Je perdis connaissance, et lorsque je rouvris les yeux, j'étais encore auprès de la déesse qui appuyait ma tête sur sa large poitrine.

Son œil étincelait, sa bouche était en feu, ses narines se gonflaient. Comme une bacchante, elle prit le poëte dans ses bras, et se mit à chanter avec une extase sauvage:

« Reste avec moi à Hambourg, je t'aime, nous boirons le vin, nous mangerons les huîtres du présent, et nous oublierons le sombre avenir.

« Remets le couvercle! Que nulle odeur fétide ne vienne troubler notre joie! Je t'aime comme jamais femme n'aima un poëte allemand.

« Je t'embrasse, et je sens ton génie me verser la coupe de l'enthousiasme. Un étrange enivrement s'est emparé de mon âme.

« Qu'est-ce que j'entends chanter? Ce sont les veilleurs de la cité; ils nous chantent notre épithalame, c'est la musique de la nuit nuptiale, ô doux compagnon de mon ivresse! »

« Les gens de la noce arrivent déjà. Maintenant vont défiler les prévôts de la ville, armés de cierges allumés. Ils dansent gravement la danse des flambeaux. Ils sautent, ils bondissent, ils chancellent.

« Voici le haut et puissant sénat, voici le conseil des anciens; le bourgmestre tousse, crache, et veut prononcer un discours.

« Voici, en brillant uniforme, le corps diplomatique. Il vient nous féliciter avec réserve au nom des États limitrophes.

« Voici la députation ecclésiastique, les rabbins et les pasteurs. Mais hélas ! voici Hoffmann aussi avec ses ciseaux de censeur !

« Les ciseaux bruissent dans sa main; furieux, il se jette sur toi. Il taille dans le vif — Hélas ! c'était le meilleur morceau ! »

XXVII

Ce qui se passa encore dans cette nuit d'enchantements, je vous le raconterai une autre fois à une meilleure époque, aux beaux jours de l'été.

Heureusement la vieille race de l'hypocrisie s'en va de plus en plus. Dieu soit loué ! elle descend lentement au tombeau, elle meurt empoisonnée du venin de ses propres mensonges.



L'été sera beau. Une nouvelle génération s'élève, toute sans fard et sans péché, aux pensées libres, aux plaisirs libres. C'est à elle que je dirai tout.

Déjà bourgeonne la jeunesse qui comprend la fierté et les bienfaits du poëte, et qui s'échauffe au soleil de son âme.

Mon cœur est aimant comme la lumière; il est pur et chaste comme le feu. Les grâces les plus nobles ont accordé ma lyre.

C'est la même lyre que fit autrefois résonner mon père, Aristophane, le favori des Muses.

C'est la même lyre sur laquelle il chanta jadis Paisteteros qui aima Basileia, et s'éleva avec elle dans les airs.

J'ai cherché dans le dernier chapitre de mon poëme à imiter un peu la fin des *Oiseaux*, qui sont certainement la meilleure de toutes les pièces de feu mon père.

Les *Grenouilles* sont aussi parfaites; on les joue maintenant en allemand sur le théâtre de Berlin, au grand amusement du roi.

Le roi aime la pièce; cela prouve son bon goût antique. Le vieux roi défunt s'amusait bien plus aux coassements des grenouilles modernes.

Le roi aime la pièce. Cependant si l'auteur était encore en vie, je ne lui conseillerais pas de se rendre en

personne à Berlin, pour assister à la représentation de sa comédie.

L'Aristophane en chair et en os passerait un mauvais quart d'heure, le pauvre ami! Nous le verrions bientôt accompagné de chœurs de gendarmes.

La populace aurait bientôt la permission de l'insulter au lieu de l'applaudir. Sa Majesté le roi ferait empoigner par ses argousins le pauvre Aristophane.

O roi, je ne te veux pas de mal, je veux te donner seulement un bon conseil. Vénère les poëtes morts; mais aie quelques égards pour ceux qui vivent.

N'offense pas les poëtes vivants. Ils ont des flammes et des traits qui sont plus redoutables que la foudre de ce Jupiter qui a été créé lui-même par les poëtes.

Offense les dieux anciens et nouveaux, toute la clique de l'Olympe, et le tout-puissant Dieu de la Bible par-dessus le marché; mais n'offense pas les poëtes.

Les Dieux punissent certes bien durement les méfaits des humains; le feu de l'enfer est pas mal brûlant, on y doit frire et rôtir.

Pourtant il y a des saints dont les prières délivrent le pécheur. Par des dons aux églises, par des messes, on peut acquérir une puissante intercession.

Et à la fin des jours, le Christ descendra et brisera les

portes de l'enfer, et bien qu'il rende un jugement sévère, plus d'un gaillard en échappera.

Mais il y a des enfers d'où la délivrance est impossible; là nulle prière ne vient en aide, là est impuissante la miséricorde du Sauveur du monde.

Ne connais-tu pas l'enfer du Dante, ces terribles tercines? Celui que le poëte y a emprisonné, celui-là, nul Dieu ne peut le sauver.

Nul Dieu, nul rédempteur ne le délivrera de ces flammes rimées! Prends garde, roi de Prusse, que nous ne te condamnions à un pareil enfer.

STROPHES SUPPLÉMENTAIRES

L'ALLEMAGNE EN OCTOBRE 1849.

La grande tempête s'est calmée, et tout rentre dans la quiétude primitive du pays; Germania, la grande enfant, se réjouit de nouveau de ses arbres de Noël.

Nous nous remettons à faire de la vie de famille, — ce qui dépasse cette félicité domestique, est un mal. — L'hirondelle de la paix revient et se niche, comme auparavant, sous le toit de la maison.

La forêt et le fleuve reposent dans une tranquillité sentimentale, éclairés par la douce lumière de la lune; de temps à autre seulement un coup part. — Est-ce un coup de feu? C'est peut-être un de nos amis qu'on vient de fusiller.

Peut-être a-t-on rencontré cette tête exaltée les armes à la main — (tout le monde n'a pas autant d'esprit que notre confrère Horace, qui a pris si vaillamment la fuite).

Encore des coups. C'est peut-être une fête, un feu d'artifice pour l'anniversaire de Gœthe. Ou sont-ce des

fusées qui saluent la résurrection de mademoiselle Sontag? Elle sort de sa tombe de vingt ans, et avec elle revient toute la vieille musique.

Le piano résonne. — Voilà aussi Listz qui revient, le chevalier Franz Liszt; il vit, il n'est pas étendu sanglant sur un champ de bataille de la Hongrie; ni un Russe, ni un Croate ne l'a tué.

Le dernier boulevard de la liberté vient de crouler, et la Hongrie verse sa dernière goutte de sang. — Mais le chevalier Franz est resté sain et sauf; il se porte bien, lui et son sabre d'honneur; le sabre est serré dans sa commode.

Franz vit, il vivra longtemps, et vénérable vieillard, il racontera à ses petits-fils les grands faits et gestes de la guerre de Hongrie. — C'est ainsi, dira-t-il avec sir John Falstaff, c'est ainsi que je fis la passe et que je maniai mon sabre.

Quand ce nom de Hongrie frappe mon oreille, mon gilet de flanelle allemand me devient trop étroit; c'est comme si une mer s'agitait au-dessous, et je crois entendre le son des clairons.

Dans mon cœur résonnent de nouveau les exploits légendaires oubliés depuis si longtemps, le chant bardé de fer des vieux temps, le chant de la ruine de Nibelungen.

C'est le même labeur héroïque, ce sont les mêmes

histoires de héros; les hommes sont les mêmes, seulement les noms sont changés.

Leur sort est le même aussi. Quelque fièrement que flottent les joyeux étendards, le héros, selon la vieille coutume, doit succomber sous les forces brutales des brutes.

Et cette fois, le taureau a même fait une alliance avec l'ours. — Vous tombez, Maggyars, mais consolez-vous, nous autres Allemands, nous avons bu une honte plus amère.

Du moins ce sont des animaux tant soit peu respectables qui vous ont surmontés honnêtement; mais nous passons sous le joug de loups, de pourceaux et de chiens vulgaires.

Cela hurle, grogne et aboie; le rouge me monte au front quand je pense quels animaux sont nos vainqueurs! — Mais silence, ô poëte, ces pensées t'excitent; tu es malade, et te taire vaudrait mieux pour ta santé.

ROMANCERO



ROMANCERO

— Écrit en 1850-51. —

ÉLÉGIE ROMANTIQUE.

Dans les jours de ma jeunesse, je portais une couronne de fleurs sur ma tête; ces fleurs brillaient d'un éclat merveilleux, il y avait un charme dans la couronne.

Cette belle couronne plaisait à tout le monde, mais celui qui la portait déplut à bien des gens; pour échapper à la jaune envie des hommes, je m'enfuis dans la verte solitude des bois.

Dans les bois, dans les bois! C'est là que je pus vivre en liberté avec les esprits et les animaux; les fées et les bêtes fauves à superbe ramure m'approchaient sans crainte.

Ils m'approchaient sans aucune appréhension, ils savaient que mon abord n'était pas chose périlleuse et

terrible; le chevreuil savait que je n'étais pas chasseur, et la fée savait que je n'étais pas un ennuyeux logicien.

Quant aux faveurs des fées, il n'y a que les fats qui en parlent; — mais quel accueil aimable j'ai trouvé près des autres notabilités de la forêt, je puis le révéler sans être taxé d'outrecuidance.

Comme les elfes ont gracieusement voltigé autour de moi! Ce sont de charmantes personnes, qui babillent sans cesse, et qui papillonnent de tous côtés, légères comme l'air. Leur regard, à la fois langoureux et perçant, promet un bonheur doux et mystérieux, mais fatal.

Ils me divertissaient par leurs jeux et leurs danses, et me racontaient des histoires de la cour, entre autres la chronique scandaleuse de la reine Titania.

Quand j'étais assis au bord du ruisseau, l'essaim des nixes, ces bacchantes aquatiques, sortait des flots en sautillant, avec leurs longs voiles argentés et leur verte et flottante chevelure.

Elles pinçaient la mandoline, elles jouaient du violon; c'était l'air de la fameuse ronde des nixes. Quelles postures fantasques et incroyables! Quelles mélodies voluptueuses! C'était une bondissante frénésie.

Mais quelquefois elles étaient d'humeur moins tapageuse, ces belles créatures; alors elles s'asseyaient à

mes pieds, et appuyaient comme pensives, leur gentille petite tête sur mes genoux.

Elles fredonnaient alors et roucoulaient des ballades danoises, ou des sirventes provençales, le plus souvent la romance des trois oranges; ou bien elles entonnaient avec une gravité bouffonne une ode à la louange de moi-même et de ma noble figure d'homme.

Par moments, elles interrompaient leurs dithyrambes avec de bruyants éclats de rire, et me faisaient des questions sur des choses très-scabreuses; elles me demandaient par exemple : « Dis-nous, à quel but le bon Dieu a-t-il créé les hommes?

« Est-ce que chacun de vous a une âme immortelle? Cette âme, est-elle de cuir ou de toile gommée? Pourquoi ceux de votre race sont-ils généralement si lourds et si bêtes? »

Ce que j'ai répondu, je le tais ici; mais croyez-en ma parole, mon âme immortelle n'a jamais été blessée du bavardage railleur d'une pareille petite nixe.

Les nixes et les elfes sont grâcieux et folâtres; plus sérieux sont les esprits de la terre, qui servent et aident les hommes avec zèle et bonté. J'aimais surtout ceux qu'on appelle les gnomes.

Ils portent de petits manteaux rouges, longs et bouffants; leur mine est honnête, mais craintive et circon-

specte. Je ne leur fis pas voir que j'avais découvert pourquoi ils cachent si soigneusement leurs pieds

La cause en est que leurs pieds sont de petites pattes de canard; et ils s'imaginent que personne n'en a connaissance. C'est une blessure secrète et profonde, dont je n'ai jamais été capable de me railler.

Mon Dieu! nous tous, de même que ces pauvres nains, n'avons-nous pas tous à cacher quelque chose? Chaque être mortel a sa petite patte de canard, dont il croit que le public ignore l'existence. C'est le secret de Polichinelle!

Je n'ai jamais fréquenté les salamandres, et je n'appris pas grand'chose sur leur vie privée par les autres génies des bois. La nuit, ils passaient rapidement à mes côtés, d'un air effarouché, et pareils à des ombres luisantes.

Ils sont grêles comme des fuseaux et de stature enfantine; ils ont de petites vestes et de petits pantalons collants, de couleur écarlate et brodés d'or; leur figure est maladive, flétrie et chagrine.

Chacun d'eux porte sur sa petite tête une petite couronne d'or incrustée de rubis; chacun d'eux s'imagine être un roi absolu.

Qu'ils ne brûlent pas dans le feu, c'est, j'en conviens, une fameuse preuve d'habileté et d'adresse; mais ces

pygmées incombustibles ne sont cependant pas de véritables esprits de feu.

Les plus sagaces des génies des bois, ce sont les kobolds, petits hommes à longue barbe et à jambes très-courtes, espèce de vieillards de la longueur d'un doigt; d'où ils descendent, c'est ce qu'on ne sait pas au juste.

Quand, au clair de lune, ils faisaient la culbute, ils me rappelaient les mandragores, ces *homunculi* fabriqués d'une racine qui croît sous les gibets; mais comme ils ne m'ont fait que du bien, je n'ai pas à m'occuper de leur origine.

Ils m'apprirent de petites sorcelleries, comme à conjurer le feu, à jeter un sort aux oiseaux, et à cueillir dans la nuit de la Saint-Jean l'herbe dont la semence rend invisible.

Ils m'apprirent à consulter la constellation des astres, à interpréter les signes, à chevaucher sans selle sur le vent, et ils me révélèrent les incantations par lesquelles on évoque les morts de la tombe.

Ils m'ont aussi enseigné la ruse, comment on trompe le pic et comment on obtient de lui la baguette divinatoire qui fait reconnaître où sont enfouis les trésors.

Les paroles qu'on murmure en fouillant la terre à la recherche des trésors, ils me les ont enseignées, ils

m'ont tout expliqué — mais ce fut en vain ! je n'ai jamais compris l'art de déterrer les trésors.

Il est vrai qu'à cette époque je n'en avais pas besoin ; il ne me fallait que peu de chose, et je pouvais le payer; je possédais aussi en Espagne maint superbe château, dont je tirais les revenus.

O époque merveilleuse et pleine d'enchantements ! où je voyais tout en rose, où les danses des elfes, les rondes des nixes et les jeux des kobolds folâtraient autour de mon cœur, de mon cœur ivre d'amour et de poésie !

O époque merveilleuse et pleine d'enchantements ! où les arbres de la forêt me semblaient entrelacer leur feuillage, pour former en mon honneur des arcs de triomphe — Je me prélassais sous ces arceaux verdoyants, le front couronné, comme si j'étais un vainqueur !

O époque merveilleuse et pleine d'enchantements! Elle est passée; elle s'est évanouie pour toujours, et depuis, tout s'est changé. Hélas ! la couronne m'est ravie, la joyeuse couronne de fleurs que je portais sur ma tête.

La couronne m'est enlevée de la tête, je ne sais comment cela s'est fait; mais depuis que j'ai perdu la belle couronne, mon âme est comme anéantie.

Le monde me semble peuplé de fantômes, qui fixent sur moi des yeux hagards et stupides ! Dans le ciel, tous

les dieux sont morts, et ce ciel désert et muet, ce n'est plus qu'un cimetière bleu dans l'espace.

J'erre dans la forêt, le front courbé. Les elfes sont disparus. J'entends le cor de chasse des gentillâtres et les aboiements de leurs chiens. Bien avant dans le fourré s'est caché le chevreuil, qui lèche ses blessures en versant des pleurs.

Où sont les gnomes? Je crois qu'ils se tiennent anxieusement blottis dans les crevasses des rochers. O mes petits amis, je reviens dans la forêt, mais sans couronne et sans bonheur!

Où est la fée à la longue chevelure d'or, la première beauté qui m'ait comblé de ses faveurs gracieuses? Le chêne qui lui servait de demeure, se dresse là, tristement défeuillé, et outragé par les vents.

Le ruisseau clapote d'un ton désolé, comme le Styx; à son bord solitaire, une nixe attardée est assise, pâle et silencieuse comme une statue de marbre; elle paraît plongée dans un profond chagrin.

Saisi de compassion, je m'avance vers elle — Tout à coup elle se lève, et me regarde fixement; puis elle s'enfuit avec une mine terrifiée, comme si elle avait vu apparaître un spectre.

LE POETE PERSAN FIRDUSI.

I

Il y a des hommes d'or, il y a des hommes d argent ! Lorsqu'un gueux parle de *thomans*, il n'est question que d'argent, c'est des *thomans* d'argent qu'il veut dire.

Mais dans la bouche d'un prince, d'un shah, un *thoman* doit être d'or toujours; un shah ne reçoit et ne donne que des *thomans* d'or.

Ainsi pensent bien des braves gens, ainsi pensait également Firdusi, l'auteur du célèbre et divin livre du *Shah Nameh.*

Il écrivit ce grand chant héroïque pour obtempérer aux ordres du shah, qui lui avait promis un *thoman* pour chacun de ses vers.

La rose fleurit seize fois et se fana seize fois, et le rossignol la chanta et redevint muet seize fois —

Et pendant ce temps, le poëte restait assis nuit et jour devant son métier de tisserand de la pensée, et il tissait le tapis gigantesque de son poëme —

Tapis gigantesque, dans lequel il entrelaça merveilleusement la chronique fabuleuse de sa patrie, l'antique histoire des rois de Farsistan

Ces héros aimés du peuple, avec leurs actions chevaleresques, leurs bizarres aventures et leurs combats contre les magiciens et les démons; tout cela capricieusement encadré d'arabesques et de fleurs fantastiques.

L'ensemble formait un tableau vivant et grandiose, splendide de couleurs, fleuri, éclatant, et comme inondé des rayons célestes de la lumière sacrée d'Iran,

Lumière primitive, pure et divine, dont le dernier temple de feu, malgré les anathèmes du koran et du mufti, flamboyait inaltérable dans le cœur du poëte.

Lorsque l'œuvre fut achevée, le poëte envoya à son auguste protecteur le manuscrit du poëme, qui contenait deux cent mille vers. —

Ce fut dans une salle des bains, des bains chauds de Gasna, que les noirs envoyés du shah rencontrèrent Firdusi —

Chacun d'eux traînait un lourd sac rempli d'espèces sonnantes, qu'il déposa en s'agenouillant aux pieds du poëte; c'étaient les honoraires du grand poëme.

Le poëte ouvrit précipitamment les sacs, pour rafraîchir son âme par la vue de l'or, par l'aspect de ce noble métal dont il avait si longtemps enduré la privation ; — mais il resta stupéfait —

Il s'aperçut que le contenu des sacs n'était que de l'ar-

gent vulgaire, de vils *thomans* d'argent; deux cent mille environ, — et le poëte éclata d'un rire amer.

Avec un rire amer, il divisa la somme en trois parts égales; à chacun des deux messagers noirs du shah

Il donna une de ces parts à titre de pourboire, et il donna le dernier tiers avec une égale libéralité au garçon des bains qui avait fait son service.

Puis il saisit son bâton de voyage, et quitta la capitale; devant la porte de la ville, il secoua avec dédain la poussière de ses souliers.

II

« Si, d'après l'usage ordinaire des êtres humains, il n'eût pas tenu ce qu'il avait promis, s'il avait tout bonnement manqué à sa promesse, je ne me plaindrais point.

« Mais ce qui est impardonnable, c'est qu'il m'ait si indignement trompé par le double sens de ses paroles et par la ruse encore plus ignoble des sous-entendus.

« Il était imposant, grave et digne de stature et de manières; peu d'hommes sur terre lui ressemblaient : c'était un roi de pied en cap.

« Tel que le soleil à la voûte du ciel, il vous regardait d'un œil fier et magnanime, lui, l'homme de la vérité et de l'honneur, — et il m'a pourtant trompé. »

III

Le shah Mahomet a bien dîné, et son esprit est de bonne humeur.

Dans son jardin, au crépuscule du soir, il est assis sur un coussin de pourpre, près de la fontaine qui jaillit et murmure en répandant une délicieuse fraîcheur.

Ses serviteurs, le front incliné, l'entourent avec respect; parmi eux se trouve son favori Ansari.

Dans des amphores de marbre, s'épanouissent de luxuriantes touffes de fleurs au coloris ardent et varié.

Semblables à des odalisques, les palmiers élancés s'éventent gracieusement avec leurs éventails verdoyants.

Immobiles et silencieux s'élèvent les cyprès, qui paraissent perdus dans d'extatiques rêveries.

Tout à coup résonnent des sons de harpe, accompagnés d'un chant doux et mystérieux.

Le shah tressaille et se lève en sursaut; il est comme ensorcelé. — « De qui, s'écrie-t-il, sont les paroles de ce chant? »

Ansari, à qui la question s'adressait, répondit : « Seigneur, c'est Firdusi qui les a composés. »

« Firdusi? — s'écria le prince tout interdit et comme



sortant d'un rêve — Où est-il? Comment se porte l'illustre poëte? »

Ansari reprit : « Depuis bien longtemps Firdusi vit dans le besoin et la misère,

« A Thus, la ville natale du poëte, où il possède un petit jardin. »

Le shah Mahomet resta muet pendant quelques instants, puis il dit : « Ansari, mon ordre est pressé —

« Va dans mes écuries, et choisis à l'instant cent mulets et cinquante chameaux.

« Tu les chargeras de tous les trésors qui peuvent réjouir le cœur de l'homme, tu les chargeras

« De joyaux magnifiques et de curiosités, de vêtements somptueux et d'ustensiles de ménage en bois d'ébène ou de santal, en ivoire, ou en porcelaine.

« N'oublie pas les narguilés aux tuyaux de cuir du Maroc, ornés d'anneaux d'ambre et émaillés de turquoises bleues comme le ciel.

« Prends aussi des vases d'argent artistement ciselés, des coupes d'or cerclées de camées antiques, et toutes sortes de fanfreluches de corail ou de nacre.

« Prends aussi des turbans de mousseline blanche, avec des aigrettes de plumes de l'oiseau du paradis, et

n'oublie pas non plus de choisir les plus rares peaux de léopard, de zibeline et de loutre.

« Ne manque pas d'y joindre des châles de laine de Cachemire, de riches brocarts de soie et les plus admirables tapis qu'on fabrique dans mes villes de Perse.

« Ajoutes-y encore des armes brillantes, en acier damasquiné, et de magnifiques caparaçons brodés de pierreries.

« Prends aussi des cassolettes de Chine aux riantes peintures, et remplis-les de fruits confits, d'épices et de parfums, des plus exquis de l'Indostan.

« Ajoute à toutes ces magnificences une douzaine de chevaux de race arabe, rapides comme des flèches,

« Et des esclaves éthiopiens, également une douzaine, à membres d'airain et capables de résister aux fatigues.

« Muni de tous ces trésors, Ansari, mon serviteur, mets-toi aussitôt en route,

« Et porte-les comme cadeau d'honneur, avec mes salutations cordiales, au grand poëte Firdusi à Thus. »

Ansari accomplit les ordres de son souverain; il chargea les mulets et les chameaux

De tant de présents précieux, qu'ils équivalaient bien au tribut annuel de toute une province.

Après trois jours de préparatifs, il quitta déjà la capitale, et se mit en marche avec sa nombreuse troupe.

Lui-même, il chevauchait en tête de la caravane, tenant en main le drapeau rouge du commandement.

Le huitième jour, ils atteignirent Thus. La ville est située au pied d'une montagne.

Par la porte du sud de la ville, la caravane entra à Thus, avec des fanfares bruyantes et en poussant des cris d'allégresse.

Le tambour résonnait, le cornet à bouquin retentissait, et des chants de triomphe s'élevaient dans les airs.

La Illah Il Allah! chantaient et jubilaient à gorge déployée les conducteurs des chameaux.

Mais par la porte du nord, à l'autre bout de la ville, sortit dans le même moment de Thus

Le convoi funèbre qui portait au tombeau le poëte mort Firdusi.

LA COMTESSE PALATINE

La comtesse palatine Jutta et sa servante traversaient le Rhin dans une barque légère, au clair de la lune. La servante ramait, la comtesse dit : « Ne vois-tu pas ces

sept cadavres, qui nous suivent en nageant? Comme les morts nagent tristement dans la nuit!

« C'étaient autrefois des chevaliers brillants de joie et d'amour — Ils tombèrent éperdus dans mes bras, et me jurèrent une fidélité éternelle — Pour m'assurer que jamais ils ne pourraient rompre leur serment, je les fis saisir et noyer aussitôt — Comme les morts nagent tristement dans la nuit! »

La servante rame, la comtesse pousse un éclat de rire que l'écho des montagnes répète d'un ton ricaneur et lugubre. Les cadavres flottants sortent de l'eau jusqu'aux hanches; ils clignent de leurs yeux vitreux; ils lèvent la main, comme pour prêter serment. — Comme les morts nagent tristement dans la nuit!

UN ASRA.

Tous les jours, la belle et jeune fille du sultan se promenait dans le jardin de son père; tous les jours, elle allait et venait, vers l'heure du soir, près de la fontaine jaillissante, où jouent et clapotent les eaux blanches.

Tous les jours, le beau et jeune esclave se tenait, vers l'heure du soir, près de la fontaine jaillissante, où jouent et clapotent les eaux blanches; de jour en jour, sa fi-



gure blêmissait davantage; il devint pâle comme la mort.

Un soir, la princesse alla vers lui à pas rapides, et lui dit : « Esclave, je veux savoir ton nom, ta patrie et ta tribu ! »

Et l'esclave répondit : « Je m'appelle Mohamet, je suis né dans le pays d'Yemmen en Arabie, et j'appartiens à la tribu des Asra ; ce sont ces Asra qui meurent quand ils aiment. »

SALOMON.

Les cymbales, les trombones et les clairons sont muets. Près de la couche de Salomon veillent les anges, cette garde céleste, portant des armures d'or et le glaive au côté, — six mille à gauche et six mille à droite.

Ils protégent le roi contre les terreurs des songes nocturnes ; et quand d'un air sombre il fronce ses sourcils, aussitôt les flammes d'acier des glaives sortent étincelantes de leur fourreau — six mille à gauche et six mille à droite.

Mais soudain retombent dans le fourreau les glaives des anges : car les effrois du rêve se sont évanouis, la sérénité se répand de nouveau sur les traits du roi endormi, et ses lèvres murmurent :

« O belle Sulamith ! l'empire est à moi, les pays me sont soumis, je suis roi de Juda et d'Israël, — mais si tu ne m'aimes pas, je dépéris et je meurs. »

LES FIANCÉES DE DIEU.

Lorsqu'on passe près du vieux cloître à minuit, on en voit les fenêtres vivement éclairées. C'est l'heure ou les spectres qui le hantent font leur promenade nocturne.

Lugubre procession d'Ursulines mortes ! de jeunes et jolis visages, qui regardent avec des yeux petillants à travers les capuchons de leurs longs manteaux de bure.

Elles portent en main des cierges, qui brillent d'un éclat sinistre et rouge comme du sang; des chuchotements et des gémissements étranges résonnent sous les voûtes gothiques des corridors.

Le cortége se dirige vers l'église, et là les nonnes se placent dans les stalles de buis du chœur, et entonnent leurs cantiques —

Pieuses litanies aux graves accents, mais aux paroles badines et dévotement dévergondées; ce sont de pauvres âmes en peine, qui frappent à la porte du ciel.

« Nous étions les fiancées du Christ, notre Seigneur; mais séduites par les plaisirs mondains. nous devînmes

infidèles et nous donnâmes à César ce qui appartenait à Dieu.

« Ravissant est l'uniforme, ainsi que les moustaches lissées et frisées, mais surtout enchanteresses sont les épaulettes d'or de César.

« Hélas ! le front qui jadis porta une couronne d'épines pour notre salut, nous l'avons orné d'un bois de cerf outrageant, — nous avons trompé notre Sauveur.

« Jésus, la bonté même, pleura doucement sur nos fautes, et dit : Que votre âme soit réprouvée et maudite à jamais !

« A cause de cette damnation, il nous faut maintenant, en fantômes échappés à la tombe, errer nuitamment dans ces murs cloîtrés — *Miserere ! Miserere !*

« Hélas ! il fait si bon reposer dans le tombeau ; pourtant nous serions bien mieux encore dans le chaud royaume du ciel — *Miserere ! Miserere !*

« O doux Jésus, Dieu de miséricorde ! pardonne-nous enfin notre péché sacrilége, et ouvre-nous le chaud royaume du ciel — *Miserere ! Miserere !* »

Ainsi chante la troupe des nonnes, et un sacristain mort, également sorti de la tombe, joue de l'orgue, pour accompagner leurs cantiques impies. Les pâles osselets des mains de l'organiste parcourent les claviers avec une agilité effrayante.

PETITES GENS.

Embarqué dans un pot de chambre, et paré comme pour une noce, il descendit le Rhin; et lorsqu'il arriva à Berg-op-Zoom, il dit : « Charmante demoiselle, veux-tu m'épouser?

« Je te conduirai, ô ma bien-aimée, dans mon château. Les murs de la chambre nuptiale sont lambrissés de copeaux, et le toit de ma résidence est couvert de paille hachée.

« Là, tout est gentil, mignon et propret; tu y vivras comme une reine! Une coquille de noix forme le lit, et les draps sont tissés des plus fines toiles d'araignées.

« Nous mangerons tous les jours des œufs de fourmi frits dans du beurre, ou bien une mouche bouillie; c'est une excellente volaille.

« Chaque dimanche, nous mettrons un puceron à la broche; c'est un gibier qui ne manque pas dans mes domaines.

« Madame ma mère fait la cuisine; elle a un cordon bleu. A sa mort, elle me lèguera trente-trois de ces pets de nonne, qui ont un goût si délicat.

« J'ai du lard et du fromage; j'ai dans ma cave six dés pleins de vin du meilleur crû; puis, dans mon jardin, pousse un oignon gros comme un navet : tu seras vraiment heureuse! »

Ainsi il s'épuisait en promesses séduisantes et en vives instances. La fiancée se lamentait : « Ah! mon Dieu! mon Dieu! » Elle pleurait, elle était triste à mort, — mais à la fin elle descendit dans le pot.

Sont-ce des chrétiens ou des souris, les héros de cette chanson ? Je ne m'en souviens plus. C'était à une *Kirmesse* dans le pays de Bevern, que j'entendis beugler ces rimes burlesques par un vieux racleur de violon. Depuis, il s'est écoulé bien plus de trente ans.

RHAMPSÉNIT.

Lorsque le roi Rhampsénit entra dans les salons dorés de sa fille, sa fille riait, toutes ses femmes riaient avec elle.

Les noirs aussi, les eunuques, joignaient leurs rires au sien. Tout riait, même les momies, même les sphinx, au point qu'ils pensaient en crever.

La princesse dit : « J'ai cru un instant saisir le voleur du trésor, mais il m'a laissé un bras mort dans la main.

« Je comprends maintenant comment le voleur pénètre dans tes demeures secrètes et te dérobe tes trésors malgré serrures, verrous et crochets.

« Il possède un passe-partout enchanté; les portes les plus solides n'y résistent pas.

« Je ne suis pas une solide porte, je n'ai pas résisté. Pendant que je gardais tes trésors cette nuit, un trésor m'a été enlevé. »

Ainsi parle en riant la princesse, et elle danse par la chambre, et femmes et eunuques se remettent à éclater de plus belle.

Le même jour, tout Memphis riait; les crocodiles eux-même dressaient en riant leurs têtes hors des eaux jaunes et limoneuses du Nil,

Lorsque le tambour tout à coup retentit à leurs oreilles, et qu'ils entendirent le rescrit suivant, lu sur le quai du fleuve par le crieur de la chancellerie :

« Rhampsénit, par la grâce de Dieu roi d'Égypte et des Égyptiens, à ses très-féaux et très-chers sujets, salut et amitié.

« Dans la nuit du trois au quatre juin de l'année treize cent vingt-quatre avant la naissance du Christ,

« Un voleur détourna de notre trésor une masse de bijoux; plus tard encore il réussit à nous voler.

« Afin de connaître l'auteur du vol, nous fîmes coucher notre fille auprès du trésor, et le rusé la vola aussi.

« Pour arrêter un tel brigandage, et en même temps pour témoigner au voleur notre sympathie, notre admiration et notre amour,

« Nous lui donnons notre fille unique pour épouse,

nous l'élevons à la dignité de prince et le désignons comme successeur de la couronne.

« L'adresse de notre futur gendre ne nous étant pas connue jusqu'à ce jour, ce rescrit lui apprendra la grâce que nous lui accordons.

« Fait le trois janvier treize cent vingt-six avant la naissance du Christ. Signé par nous, Rhampsénit, *rex.* »

Rhampsénit a tenu parole; il a pris le voleur pour gendre, et le voleur, après la mort du roi, a hérité de la couronne d'Égypte.

Le voleur régna comme les autres, il protégea le commerce et les talents; tant qu'il fut roi, on vola très-peu, dit l'histoire.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

Le roi de Siam Mahavasant gouverne la moitié du pays des Indes; douze rois, le Grand Mogol lui-même, sont tributaires de son sceptre.

Tous les ans, au milieu des tambours, des fanfares et des bannières, arrivent à Siam les caravanes des redevances; des milliers de chameaux à la bosse orgueilleuse transportent péniblement les plus précieux produits de l'empire.

A la vue des chameaux lourdement chargés, l'âme du roi tressaille d'une joie secrète, tandis qu'il se lamente à haute voix de ce que l'espace manque dans son garde-trésors.

Et cependant si vaste, si spacieux, si magnifique est le garde-trésors, que la splendeur de la réalité éclipse ici toutes les féeries des *Mille et une Nuits.*

La cité d'Indra, tel est dans le palais du garde-trésors le nom d'une salle où tous les dieux de l'Inde sont rangés, statues d'or ciselées finement et incrustées de pierres précieuses.

Il y en a bien trente mille, trente mille figures bizarrement effroyables, mélange de l'homme et de la brute, chacune avec plusieurs mains et plusieurs têtes.

Dans la salle appelée la salle de pourpre, on voit avec admiration treize cents arbres de corail, aussi grands que des palmiers, immense forêt rouge aux branches tortillées, aux entrelacements étranges.

Le pavé, fait du cristal le plus pur, reflète tous ces arbres, et des faisans au plumage brillant et bariolé s'y prélassent majestueusement.

Le singe favori de Mahavasant porte au cou un ruban de soie; à ce ruban est attachée la clef qui ouvre la salle nommée salle du sommeil.

Là, les pierreries les plus précieuses sont amoncelées



à terre comme des pois secs; on y trouve des diamants gros comme des œufs de poule.

C'est là, sur d'énormes sacs remplis de perles, que le roi aime à s'étendre. Le singe se couche à côté du monarque, et tous deux s'endorment et ronflent de compagnie.

Mais le plus précieux de tous les trésors du roi, son bonheur, le ravissement de son âme, la joie et l'orgueil de Mahavasant, c'est son éléphant blanc.

Pour servir de demeure à cet hôte auguste, le roi a fait construire le plus beau des palais. Le toit tout couvert de plaques d'or est supporté par des colonnes à chapiteaux de lotus.

Trois cents trabans sont debout à la porte, garde d'honneur de l'éléphant; et à genoux, le dos courbé, cent eunuques le servent.

On place sur un plat d'or les plus friands morceaux pour sa trompe; il boit, dans des seaux d'argent, du vin assaisonné des plus douces épices.

On le frotte avec de l'ambre et de l'essence de rose, on orne sa tête de couronnes de fleurs. Pour tapis de pied, il a les plus précieux châles de Cachemire.

La vie la plus douce lui est faite; mais personne n'est content ici-bas. Le noble animal blanc, on ne sait comment, est tombé dans une mélancolie noire.

Il est là, triste, au milieu de l'abondance, le grand hypocondriaque. On veut le consoler, on veut le distraire; les efforts les plus ingénieux sont impuissants.

En vain les bayadères viennent danser et chanter devant lui; en vain retentissent les trompettes et les timbales des musiciens. Rien ne peut égayer l'éléphant.

Comme son état empire chaque jour, le cœur de Mahavasant devient soucieux. Il fait appeler au pied des marches du trône le plus savant des astrologues.

« Compère des étoiles, lui dit-il d'une voix impérieuse, je te fais couper la tête si tu ne peux me dire ce qui manque à mon éléphant, et pourquoi son âme est si triste. »

L'astrologue se jette trois fois à terre et dit enfin d'un air pénétré : « O roi! je te révélerai la vérité. Tu agiras ensuite selon ton bon plaisir.

« Il y a dans le nord une belle femme à la haute taille et au corps blanc. Ton éléphant est superbe, cela est incontestable; mais on ne saurait le comparer à elle.

« Comparé à elle, il semble n'être qu'une petite souris blanche. Les formes de cette femme rappelient Bimha, la géante du Ramayana, et la grande Diane d'Éphèse.

« Comme ses membres s'arrondissent en un édifice splendide! L'édifice est supporté gracieusement et fière-

ment par deux pilastres d'albâtre d'une blancheur éblouissante.

« C'est la basilique colossale du dieu Amour, la cathédrale du fils de Vénus. La lampe qui brûle joyeusement dans le tabernacle, c'est un cœur sans fausseté et sans tache.

« Les poëtes vont vainement à la chasse des métaphores pour décrire sa blanche peau. Théophile Gautier lui-même n'en est pas capable. Cette blancheur, dit-il, est implacable.

« La neige des sommets de l'Hymalaya foulée par les pieds nus de cette femme prendrait l'aspect d'une cendre grisâtre. Les lis que saisit sa main jaunissent d'envie ou par contraste.

« Cette grande dame blanche est une comtesse septentrionale. Elle demeure à Paris, dans le pays des Francs, et c'est d'elle que l'éléphant est amoureux.

« Par une merveilleuse affinité élective, il a fait sa connaissance en rêve; oui, c'est à la faveur d'un rêve que s'est glissé dans son cœur ce grandiose idéal.

« Depuis cette heure, le désir le consume. Lui, naguère si joyeux et si bien portant, il est devenu un Werther quadrupède, et il rêve à une Charlotte russe, la crême des Charlottes.

« Mystérieuse sympathie! il ne l'a jamais vue, et il

songe à elle. Souvent il trépigne au clair de lune, et pense en soupirant : « Ah ! si j'étais un petit oiseau ! »

« A Siam il n'y a que le corps de ton éléphant; sa pensée est auprès de sa belle, dans le pays des Francs. Or, cette séparation de l'âme et du corps affaiblit beaucoup l'estomac et dessèche le gosier.

« Les rôtis les plus friands lui répugnent; il n'aime plus que les nouilles renflées et Ossian. Il tousse déjà, il maigrit; le désir creuse sa tombe avant l'âge.

« Veux-tu le sauver, veux-tu conserver sa vie et le rendre au monde des mammifères? ô roi ! envoie l'auguste malade directement à Paris, dans le pays des Francs.

« Là, s'il voit en réalité la belle femme qui est l'idéal de ses rêves, il sera guéri de la tristesse des vagues désirs.

« Devant l'éclat des yeux de sa bien-aimée disparaîtront les tourments de son âme. Le sourire de sa Charlotte dissipera les dernières ombres qui se sont nichées dans ce naïf cœur d'éléphant.

« En entendant la voix suave et charmante de sa Charlotte, la discorde morale cessera tout à fait dans les intestins du malade. Joyeux alors, il redressera les plaques de ses oreilles, il se sentira comme rajeuni et régénéré.

« La vie est si aimable, si douce est la vie aux bords

de la Seine, dans la ville de Paris! Comme ton éléphant dans ce pays-là va se civiliser et se divertir!

« Mais avant tout, ô roi! fais richement remplir sa cassette de voyage, et donne-lui une lettre de crédit sur les frères Rothschild, rue Laffitte.

« Oui, une lettre de crédit d'environ un million de ducats. Alors M. le baron de Rothschild dira de lui: C'est un brave homme d'éléphant. »

Ainsi parla l'astrologue, et de nouveau il se jeta trois fois à terre. Le roi le congédia avec de riches présents, puis il s'étendit pour penser.

Il pensa ceci, il pensa cela — Ah! que la pensee est chose dure pour les rois! — Le singe s'étend à côté de lui, et tous deux finissent par s'endormir.

Ce que le monarque a résolu, je ne pourrai le raconter que plus tard. La malle de l'Inde n'est pas arrivée. La dernière avait pris la route de Suez.

LE CHAMP DE BATAILLE D'HASTINGS.

L'abbé de Waltham poussa de profonds soupirs, lorsqu'il apprit que le roi Harold avait péri misérablement à Hastings.

Il envoya en message deux moines nommés Asgod et

Ailrik, pour chercher le cadavre d'Harold à Hastings au milieu des morts.

Les moines s'en allèrent tristement, et tristement ils revinrent : « Vénérable père, le monde est mauvais pour nous, le bonheur nous a abandonnés.

« Le meilleur des hommes a péri; c'est le bâtard qui est vainqueur, le méchant bâtard; des voleurs armés se partagent le pays et font de l'homme libre leur serf.

« Le gueux le plus pouilleux de Normandie devient lord dans l'île des Bretons; j'ai vu un tailleur de Bayeux à cheval avec des éperons d'or.

« Malheur aujourd'hui à qui est Saxon ! Et vous aussi, nos saints saxons, là-haut, dans le royaume du ciel, méfiez-vous, vous n'êtes pas à l'abri de la honte.

« Nous savons maintenant ce que signifiait la grande comète qui chevauchait cette année dans le ciel sombre, rouge comme le sang et montée sur un balai de feu.

« C'est à Hastings que s'est accomplie la sinistre prédiction de la mauvaise étoile. Nous sommes allés sur le champ de bataille, et nous avons cherché parmi les cadavres.

« Nous avons cherché à droite, nous avons cherché à gauche, jusqu'à ce que toute espérance fût perdue, le cadavre du roi Harold, nous ne l'avons pas retrouvé. »

Ainsi parlèrent Asgod et Ailrik. L'abbé joignit les



mains d'un air désespéré, il resta plongé dans une méditation profonde, puis à la fin il dit en soupirant :

« A Grendelfield, près de Bardenstein, juste au milieu de la forêt, habite Édith au cou de cygne dans une misérable chaumière.

« On l'appelait Édith au col de cygne, parce que son cou était comme le cou d'un cygne. Le roi Harold a aimé cette jeune belle.

« Il l'a aimée, l'a embrassée, l'a tenue sur son cœur, puis il l'a quittée et oubliée. Le temps passe vite ; il y a bien de cela seize ans.

« Allez, frères, trouver cette femme et retournez avec elle à Hastings. L'œil de la femme y découvrira le roi.

« Puis, vous apporterez le cadave à l'abbaye de Waltham, afin que nous puissions ensevelir chrétiennement le corps et chanter les prières pour l'âme. »

Vers le milieu de la nuit, les messagers arrivèrent à la chaumière dans la forêt : « Éveille-toi, Édith au cou de cygne, et suis-nous promptement.

« Le duc des Normands a remporté la victoire, et sur le champ d'Hastings est couché mort le roi Harold.

« Viens avec nous à Hastings, nous y chercherons le cadavre parmi les morts, et nous le porterons à l'abbaye de Waltham, comme nous l'a ordonné l'abbé. »

Édith au cou de cygne ne dit pas un seul mot ; elle se

troussa à la hâte et suivit les moines. Le vent faisait flotter sa chevelure grisonnante.

Elle suivait, pieds nus, la pauvre femme, à travers les marais et les ronces. Au lever du jour, ils aperçurent les plages crayeuses d'Hastings.

Le brouillard, qui couvrait le champ de bataille comme un blanc suaire, se dissipa peu à peu; les corbeaux voltigeaient au-dessus de la plaine avec des croassements sinistres.

Plusieurs milliers de cadavres gisaient là misérablement sur la terre sanglante, dépouillés, mutilés, déchirés, pêle-mêle au milieu des charognes de chevaux.

Édith au cou de cygne marchait bravement les pieds nus dans le sang. De ses yeux fixes s'élançaient, comme des flèches, ses regards scrutateurs.

Elle cherchait à gauche, elle cherchait à droite : plus d'une fois, il lui fallut chasser avec peine les bandes de corbeaux affamés. Les moines haletaient derrière elle.

Elle avait déjà cherché tout le jour, et le soir était venu — Tout à coup, de la poitrine de la pauvre femme, sort un cri aigu, épouvantable.

Édith au cou de cygne a trouvé le cadavre du roi Harold. Elle ne dit pas un mot, elle ne verse pas une larme, elle baise le visage, le pâle visage.

Elle baise le front, elle baise la bouche, elle tient le

corps étroitement embrassé; elle baise la poitrine toute couverte de sang noir, elle y baise chaque blessure.

Sur les épaules du roi elle remarque aussi, et elle les couvre de baisers, trois petites cicatrices de morsures amoureuses qu'elle-même y avait faites dans de meilleurs jours.

Les moines, pendant ce temps-là, purent rassembler des branches d'arbre et préparer la litière où ils portèrent le roi.

Ils le portèrent à l'abbaye de Waltham pour qu'on l'y ensevelît. Édith au cou de cygne suivait le convoi du cadavre de son amour.

Elle chantait les litanies des morts d'une voix pieuse et enfantine. Cela résonnait lugubrement dans la nuit. Les moines marmottaient des prières.

GEOFFROY RUDEL ET MÉLISANDE DE TRIPOLI.

Dans le château de Blay, on voit sur les murailles les tapis que la comtesse de Tripoli a brodés jadis de ses mains industrieuses.

Elle y a brodé toute son âme, et des larmes d'amour ont trempé ces tableaux de soie qui représentent la scène suivante :

Comment la comtesse aperçut Rudel expirant sur le rivage, et reconnut aussitôt dans ses traits l'idéal de ses rêves amoureux.

Rudel aussi vit là pour la première et pour la dernière fois la dame, dont l'image l'avait si souvent enchanté en songe.

La comtesse se penche sur le chevalier, le tient embrassé avec tendresse, et baise sa bouche blêmie par l'approche de la mort, sa bouche qui l'a si bien chantée.

Ah! le baiser de bienvenue a été en même temps le baiser d'adieu; en même temps ils ont vidé la coupe de la félicité suprême et de la plus profonde douleur.

Dans le château de Blay, toutes les nuits, on entend un murmure, un bruit, un frémissement vagues; les figures des tapisseries commencent tout à coup à vivre.

Le troubadour et la dame secouent leurs membres de fantômes qu'a engourdis le sommeil; ils sortent de la muraille et vont et viennent par les salles.

Chuchoteries secrètes, gracieux badinages, douces et mélancoliques intimités, galanterie posthume du temps des chantres d'amour.

« Geoffroy! mon cœur mort se réveille à ta voix. Dans les cendres depuis longtemps éteintes se ranime une étincelle. »

— « Mélisande! bonheur et fleur! quand je regarde

tes yeux, je revis. Il n'y a de mort en moi que ma tourmente humaine, ma souffrance terrestre. »

— « Geoffroy ! jadis nous nous aimions en rêve ; aujourd'hui nous nous aimons jusque dans la mort. Le dieu Amour a fait ce miracle ! »

— « Mélisande ! qu'est-ce que le rêve ? qu'est-ce que la mort ? Rien que de vains mots. Dans l'amour seul est la vérité, et je t'aime, ô ma mie éternellement belle ! »

— « Geoffroy ! qu'il fait bon ici dans cette salle, au clair de lune ! Jamais plus je ne voudrais voir le jour et les rayons du soleil. »

— « Mélisande ! chère folle, tu es toi-même la lumière et le soleil ; partout, sous tes pas, fleurit le printemps ; partout, à ton approche, s'épanouissent délices d'amour et délices de mai. »

Ainsi ils devisent, ainsi en causant ils vont de çà de là, ces gracieux fantômes, tandis qu'un rayon de la lune les regarde par la fenêtre cintrée.

A la fin cependant le premier éclat du matin met en te l'apparition charmante ; ils se glissent, tout effaroués, dans les tapisseries de la muraille.

CHARLES I[er][1].

Au fond de la forêt, dans la hutte du charbonnier, seul et sombre est assis le roi; il est assis près du berceau de l'enfant du charbonnier: il le berce et chante d'une voix monotone:

Eyapopeya — Qu'est-ce qui s'agite dans la paille? — Tu portes le signe sur ton front, et tu souris, en dormant, d'une manière effrayante.

Eyapopeya, le chat est mort. — Tu portes au front le signe, — tu deviendras un homme et tu brandiras la hache; déjà les chênes tremblent dans la forêt.

La vieille foi du charbonnier n'est plus. L'enfant du charbonnier, — eyapopeya, — ne croit plus à Dieu, et au roi encore moins.

Le chat est mort, — les petites souris sont bien à leur aise. Nous deviendrons un objet de dérision, — eyapopeya, — Dieu dans le ciel, et sur la terre moi, le roi.

Mon courage s'éteint, mon cœur est malade, et chaque jour il devient plus malade encore. Eyopopeya, — toi, enfant du charbonnier, tu seras, je le sais, tu seras mon bourreau!

1. Les berceuses de mon pays chantonnent, pour endormir leurs marmots, la chanson suivante: « Eyapopeya — Qu'est-ce qui s'agite dans la paille? — Le chat est mort — Les petites souris sont bien à leur aise! »

Mon chant de mort est ton chant de berceau. Eyapopeya, — tu me couperas d'abord mes cheveux gris. Déjà je sens le fer des ciseaux qui frémit sur mon cou!

Eyapopeya, qu'est-ce qui s'agite dans la paille? — Tu as conquis l'empire, tu me sépares la tête du tronc. — Le chat est mort.

Eyapopeya, qu'est-ce qui s'agite dans la paille? Le chat est mort, les souris sont bien à leur aise. — Dors, mon petit bourreau, dors!

VITZLIPUTZLI.

PRÉLUDE.

Voici l'Amérique! voici le nouveau monde! Non pas l'Amérique d'aujourd'hui, qui déjà se façonne à l'européenne et se fane.

Voici le nouveau monde, tel que Christophe Colomb l'a fait jaillir de l'Océan. Il brille encore de la fraîcheur marine;

Il ruisselle de ces perles d'eau qui s'évanouissent en éclatant de mille couleurs sous les baisers du soleil. Que ce monde est robuste et sain!

Ce n'est pas là un cimetière romantique; ce n'est pas un vieux bric à brac de symboles moisis et de perruques pétrifiées.

D'un vigoureux sol des arbres vigoureux s'élancent. Aucun d'eux n'est blasé, aucun n'a la phthisie dans la moelle épinière.

Sur les branches se balancent de grands oiseaux. Leurs visages chatoient — Avec de longs becs sérieux, avec des yeux

Cerclés de noir comme des lunettes, ils te regardent en silence, — jusqu'à ce que tout à coup ils poussent un cri rauque et se mettent à bavarder comme des commères.

Je ne sais pas ce qu'ils disent, quoique je connaisse leur langues aussi bien que le roi Salomon, lequel avait mille femmes

Et connaissait toutes les langues des oiseaux, non pas les idiomes vivants seulement, mais les morts, les vieux dialectes empaillés.

Nouveau sol, nouvelles fleurs! Nouvelles fleurs, nouveaux parfums! Parfums inouïs, sauvages, qui me montent au nez,

Et m'agacent et me picotent avec passion, si bien que mon odorat se tourmente à chercher : Où donc en ai-je senti de pareils?

Était-ce par hasard à *Regent-street*, dans les bras jaunes comme l'ambre de cette svelte Javanaise qui mâchait toujours des fleurs?

Ou bien était-ce à Rotterdam, près de la statue d'Érasme, dans cette blanche boutique de gaufres au mystérieux rideau?

Tandis que, tout effaré, je contemple ainsi le nouveau monde, je semble moi-même l'effaroucher bien plus encore. — Un singe

Qui se glisse effrayé dans les buissons fait le signe de la croix à mon aspect, et s'écrie avec terreur : Un revenant! un revenant de l'ancien monde!

« Singe, ne crains rien; je ne suis pas un fantôme. La vie bout dans mes veines; je suis le fils le plus fidèle de la vie.

« Cependant, par suite d'un commerce de longues années avec les morts, j'ai pris leurs manières, leurs allures, leurs bizarreries secrètes.

« Mes années les plus belles, je les ai passées dans le Kiffhæuser, dans le Vénusberg, et autres catacombes du romantisme.

« N'aie pas peur de moi, mon singe! je serai gracieux pour toi, car sur le cuir sans poil de ton derrière usé tu portes les couleurs que j'aime! »

Nobles couleurs, noir, rouge et jaune d'or! Ces couleurs que je vis sur le derrière du singe m'ont rappelé mélancoliquement la bannière de Barberousse, chère à tout patriote allemand!

1

Sur sa tête il portait le laurier, et des éperons d'or brillaient à ses bottes. Pourtant ce n'était pas un héros, ce n'était pas non plus un chevalier.

Ce n'était qu'un capitaine de brigands, qui de son insolente main inscrivit dans le livre de la renommée son nom insolent : Cortez!

Il l'inscrivit au-dessous du nom de Colomb, au-dessous, mais tout auprès, et le marmot sur le banc de l'école, apprend par cœur ces deux noms à la fois.

Après Christophe Colomb, il nomme aujourd'hui Fernand Cortez comme le deuxième grand homme dans le panthéon du nouveau monde.

Dernière trahison du destin envers les héros! Leur nom, dans le souvenir des hommes, est lié au nom d'un bandit.

Ne valait-il pas mieux demeurer inconnu que de traîner avec soi pendant les longues éternités une pareille camaraderie?

Maître Christophe Colomb était un héros; sans tache comme le soleil, comme le soleil aussi son âme était prodigue.

Bien des hommes ont beaucoup donné; celui-là, c'est

un monde tout entier qu'il a donné au monde, et ce monde est l'Amérique.

Il ne pouvait nous délivrer de l'humide prison de la terre; il sut du moins élargir le cachot et allonger la chaîne.

Il est glorifié par la reconnaissance du genre humain, de cette pauvre humanité blasée qui n'est pas seulement fatiguée de l'Europe, mais aussi de l'Afrique et de l'Asie.

Un seul homme, un seul héros nous a donné plus et mieux que Christophe Colomb; c'est celui qui nous a donné un Dieu.

Monsieur son père s'appelait Amram, sa mère s'appelait Jochebeth; quant à lui, son nom est Moïse, et c'est le héros que je préfère à tous les autres.

Mais mon Pégase, tu t'arrêtes trop longtemps auprès de Christophe Colomb. Sache-le, notre course d'aujourd'hui appartient à l'autre, au petit, — à Cortez.

Déploie ton aile étincelante, ô coursier rapide! et porte-moi vers ce beau pays du Nouveau-Monde qui a nom Mexico.

Porte-moi vers ce fort que le roi Montézuma, dans la bonté hospitalière, indiqua comme demeure à ses hôtes d'Espagne.

Ce n'était pas seulement le toit et la nourriture que le

prince leur donna avec une prodigue abondance; des présents riches et splendides,

Des curiosités, des œuvres d'art, toutes en or massif, des joyaux éclatants témoignèrent de la bienveillance et de la magnanimité du monarque.

Ce barbare, ce païen superstitieux et aveugle, croyait encore à la fidélité et à l'honneur, il croyait aux devoirs saints de l'hospitalité.

Il accepta une invitation à une fête que les Espagnols, pour lui faire hommage, voulaient lui donner dans leur demeure.

Et entouré de sa cour, dans la droiture et la bienveillance de son cœur, il arriva au quartier espagnol, où les fanfares le saluèrent.

Quel était le titre du divertissement? Je l'ignore; peut-être était-ce : *Loyauté espagnole*. Comme auteur, on nomma Fernand Cortez.

Il donna le signal; aussitôt le roi fut saisi, garrotté et emprisonné dans le fort comme un otage.

Mais Montézuma mourut, et par là fut brisée la barrière qui protégeait l'audacieux aventurier contre la colère des Mexicains.

Terrible alors commença la marée populaire; comme une mer sauvage et furieuse, bruissaient, bruissaient avec une rage croissante, des flots d'hommes irrités.

Les Espagnols, il est vrai, repoussèrent bravement chaque assaut; mais chaque jour le fort était cerné de nouveau, et la lutte devenait fatigante.

Après la mort du roi, on cessa aussi de faire passer des vivres dans le fort; les rations devinrent plus courtes et les visages plus longs.

Et les fils de l'Espagne se regardaient les uns les autres avec de longues mines piteuses; et ils soupiraient, et ils pensaient à leur chère patrie chrétienne;

Ils pensaient à leur bien-aimé pays, où résonnent les cloches pieuses et où cuit gaiement au feu de l'âtre une *olla podrida*,

Vigoureusement farcie de garbanzos, au milieu desquels se cachent, exhalant leur odeur friponne et riant sous cape, les chers petits saucissons à l'ail.

Le chef tint un conseil de guerre, et la retraite fut décidée; le lendemain, dès la première aube, l'armée quittera la ville.

Il n'avait pas eu de peine jadis à entrer par ruse, le rusé Cortez; mais le retour sur la terre ferme offrait des difficultés terribles.

Mexico, la ville insulaire, est située au milieu d'un lac immense, entourée partout de flots mugissants; c'est une fière forteresse avec des remparts d'eau,

Et ne correspondant avec le bord du lac que par des

navires, par des radeaux, par des ponts assis sur des pilotis gigantesques; des îlots forment des gués.

Avant le lever du soleil, les Espagnols se mirent en marche; point de roulement de tambour, point de trompette pour sonner le réveil.

Ils ne voulaient pas priver leurs hôtes des douceurs du sommeil (cent mille Indiens campaient dans Mexico).

Mais cette fois les Espagnols comptaient sans leurs hôtes; les Mexicains s'étaient levés encore plus matin qu'eux.

Sur les ponts, sur les radeaux, sur les îlots, ils attendaient le moment de leur faire boire le coup de l'étrier.

Sur les ponts, sur les radeaux, sur les îlots, ah! quelle folle bacchanale! rouge et par flots coulait le sang, et les hardis buveurs luttaient,

Luttaient serrés corps à corps, et sur maintes poitrines nues des Indiens on voyait empreintes les arabesques des cuirasses espagnoles.

C'était un étranglement, un égorgement, une boucherie qui s'étendait avec lenteur, avec une effroyable lenteur, sur les ponts, sur les radeaux, sur les îlots.

Les Indiens chantaient, hurlaient, rugissaient; les Espagnols tuaient en silence; ils avaient à conquérir pas à pas le chemin de leur fuite.

Dans cette lutte sur d'étroits espaces, inutiles étaient la science et l'art militaire de la vieille Europe, inutiles les bouches à feu, les armures et les chevaux.

Et puis, nombre d'Espagnols étaient lourdement chargés de cet or qu'ils avaient récemment extorqué et pillé. — Ah ! le jaune fardeau de leur crime

Les entravait, les accablait dans le combat, et le diabolique métal ne perdait pas seulement leur pauvre âme, mais leur corps.

Cependant le lac était tout couvert de barques et de canots; des archers y étaient assis, tirant sur les ponts, sur les radeaux, sur les îlots.

Dans la bagarre, sans doute, ils durent frapper plus d'un frère indien; mais ils frappaient aussi maint digne et excellent hidalgo castillan.

Sur le troisième pont tomba le jeune gentilhomme Gaston, qui portait la bannière où était figurée la sainte Vierge.

Cette image elle-même, les coups des Indiens la déchirèrent. Sept flèches lui restèrent juste au cœur, sept flèches étincelantes,

Pareilles à ces glaives d'or qui traversent la poitrine désolée de la *Mater dolorosa* dans les processions du vendredi-saint.

En mourant, don Gaston remit la bannière à don Gonzalve, chevalier de San-Yago, qui, frappé de mort au même instant, roula soudain à terre. Alors, de sa main,

Cortez lui-même saisit la chère bannière, lui, le chef, et il la porta haut sur son cheval jusqu'à l'heure du soir où s'arrêta la bataille.

Cent soixante Espagnols trouvèrent la mort dans ce combat; plus de quatre-vingts tombèrent vivants aux mains des Indiens.

Beaucoup furent grièvement blessés, qui ne moururent que plus tard. Il y eut une douzaine de chevaux perdus, les uns tués, les autres pris.

Vers le soir seulement, Cortez et sa troupe atteignirent le bord du lac en sûreté; c'était une plage mesquinement plantée de saules pleureurs.

2

A l'effroyable jour de la bataille succède la nuit tumultueuse du triomphe. Cent mille lampes de joie illuminent Mexico.

Oui, cent mille, lampes de joie, torches de résine, cercles de poix enflammée jettent leur lumière vive et crue sur les magnificences des palais et des hôtels, sur les splendeurs des édifices sacrés,

Et principalement sur le temple de Vitzliputzli, château divin du grand Idole, bâti en briques rouges et rappelant d'une façon étrange

Les colossales, les monstrueuses architectures d'Égypte, de Babylone et d'Assyrie, telles que nous les montrent les tableaux du peintre anglais Henri Martin.

Ce sont les mêmes escaliers, si larges qu'on y voit monter et descendre plusieurs milliers de Mexicains,

Tandis que sur les degrés sont couchés par troupes les guerriers sauvages, qui festoient joyeusement, enivrés par la victoire et par le vin de palmier.

Ces escaliers conduisent en zigzag vers la plate-forme, immense toiture du temple entourée de balustrades.

Là, sur son trône-autel, siége le grand Vitzliputzli, le dieu de la guerre, le sanguinaire dieu du Mexique. C'est un effroyable monstre;

Mais son extérieur est si paré, si pomponné et si puéril, que, malgré la férocité de son cœur, il nous fait pouffer de rire.

En le voyant, nous pensons en même temps aux fantômes de la danse macabre de Bâle et au Mannken-piss de Bruxelles.

A droite du dieu se tiennent les laïques, à gauche les prêtres; voyez le clergé qui se pavane, orné de plumes de toutes couleurs.

Sur les degrés de marbre de l'autel est blotti un petit homme âgé de cent ans, sans barbe au menton et sans cheveux sur le crâne; il porte une petite camisole écarlate.

C'est le sacrificateur; il aiguise son couteau, il aiguise son couteau en souriant, et de temps à autre il cligne de l'œil du côté du dieu.

Vitzliputzli semble comprendre le regard de son serviteur; il agite ses cils et même il remue les lèvres.

Sur les marches de l'autel sont accroupis aussi les musiciens du temple, joueurs de timbales et sonneurs de cornes de vache; c'est un tapage, c'est un vacarme!

Ah! quel tapage et quel vacarme! et le chœur se joint à eux, chantant le *Te Deum* mexicain; — c'est comme un miaulement de chats.

Ah! quel miaulement de chats! mais de chats de la grande espèce, de ces chats que l'on nomme chats-tigres, et qui mangent des hommes au lieu de souris!

Quand le vent de la nuit chasse toutes ces clameurs vers le rivage, les Espagnols campés en cet endroit sont dans la situation pitoyable de gens qui ont mal au cœur.

Tristes sous leurs saules pleureurs, ils restent là, regardant la ville, qui, dans les flots sombres du lac,

Reflète (avec moquerie, on le dirait) toutes les flam-

mes de sa joie. Les Espagnols sont comme au parterre d'un grand théâtre,

Et la plate-forme illuminée du temple de Vitzliputzli est la scène où, pour la fête de la victoire, un tragique mystère va être représenté.

« Sacrifice humain, » tel est le titre de la pièce. Bien vieille est la matière, bien vieille est la fable; exécuté par les chrétiens, le drame n'est pas si horrible,

Car le sang a été transsubstantié en vin rouge, et le corps est devenu une mince et innocente feuille de pain.

Mais cette fois, chez ces sauvages, la plaisanterie était grossière et sérieuse. On mangeait de la chair, on buvait du sang qui était du sang humain.

Cette fois, c'était du pur sang de vieux chrétiens, sang qui ne s'était jamais mêlé au sang des Mores et des Juifs.

Réjouis-toi, Vitzliputzli, réjouis-toi, il y aura aujourd'hui du sang espagnol, et de ses chaudes vapeurs tu vas réconforter ton nez gourmet.

Aujourd'hui on t'abattra quatre-vingts Espagnols, fiers rôtis pour la table de tes prêtres qui se régalent de chair;

Car le prêtre est homme, et l'homme, ce pauvre animal condamné à paître, ne peut vivre seulement d'odeur et de vapeur comme les dieux.

Écoute ! la timbale de la mort retentit déjà, et la corne de vache crie d'une manière lugubre ! Elles annoncent le cortége qui monte, le cortége de ceux qui vont mourir.

Quatre-vingts Espagnols, ignominieusement nus, les mains fortement attachées derrière le dos, sont tirés, sont traînés au haut des escaliers du temple.

On les contraint de plier le genou devant l'image de Vitzliputzli, et de danser des danses grotesques; on les contrait par des tortures, —

Tortures si horribles et si abominables, que les hurlements de douleur des suppliciés couvrent tout le charivari des cannibales.

Pauvre public des bords du lac ! Cortez et ses compagnons d'armes entendaient et reconnaissaient les voix désespérées de leurs amis.

Sur la scène vivement éclairée, ils voyaient aussi d'une manière exacte les corps et les visages; — ils voyaient le couteau, ils voyaient le sang, —

Et ils ôtaient leurs casques de leurs têtes; ils s'agenouillaient, ils entonnaient le psaume des morts et chantaient : *De Profundis!*

Parmi ceux qui moururent, il y avait Raimond de Mendoza, fils de la belle abbesse, le premier amour de Cortez.

Lorsqu'il vit sur la poitrine du jeune homme ce médaillon qui renfermait le portrait de la mère, Cortez pleura à chaudes larmes, —

Mais il s'essuya les yeux avec son dur gantelet de buffle ; il soupira profondément, puis chanta en chœur avec les autres : *Miserere !*

3

Les étoiles brillent déjà plus pâles, et les brouillards du matin montent des flots de la mer, comme des fantômes avec de longs draps blancs qui traînent.

Fête et lumières sont éteintes sur le toit du temple, et çà et là sur le plancher trempé de sang ronflent prêtres et laïques.

Seule, la casaque rouge veille encore. A la lueur de la dernière lampe, ricanant d'un air doucereux et avec un badinage de fou, le prêtre parle ainsi au dieu :

Vitzliputzli, Putzlivitzli, cher petit dieu Vitzliputzli ! t'es-tu bien amusé aujourd'hui ? as-tu bien respiré de suaves parfums ?

Aujourd'hui il y avait du sang espagnol. Oh ! que l'odeur était appétissante, et que ton petit nez fin et friand l'aspirait avec volupté !

Demain nous sacrifierons les chevaux, ces nobles ani-

maux hennissants qu'engendrèrent les esprits des vents avec les vaches marines.

Veux-tu être gentil? je t'immolerai aussi mes deux petits-fils, jolis bambins au sang bien doux et l'unique joie de ma vieillesse.

Mais il faut que tu sois gentil, il faut que tu nous donnes une nouvelle victoire. Fais-nous vaincre, cher petit dieu, Putzlivitzli, Vitzliputzli!

Oh! détruis nos ennemis, ces étrangers qui, du fond de pays lointains et non découverts jusqu'ici, sont venus chez nous à travers le grand lac.

Pourquoi ont-ils quitté leurs pays? est-ce la faim qui les a poussés? est-ce le meurtre? Reste dans ton pays et nourris-toi honnêtement, est un vieux proverbe sensé.

Que désirent-ils? Ils nous volent notre or ici-bas, et veulent qu'un jour, là-haut, nous soyons heureux dans le ciel!

Au commencement, nous pensions que c'étaient des êtres d'une nature supérieure, des fils du Soleil, immortels, armés d'éclairs et de tonnerre.

Mais ce sont des hommes qu'on peut tuer comme les autres, et mon couteau, cette nuit, a fait l'expérience de leur mortalité humaine.

Ce sont des hommes, et non pas plus beaux que nous autres; plusieurs même dans le nombre sont aussi laids que des singes; comme les singes, ils ont des cheveux sur le visage.

Moralement aussi ils sont laids, ils n'ont point de religion; on assure même qu'ils dévorent leurs propres dieux!

Oh! anéantis cette race impie et abominable, ces mangeurs de dieux! Vitzliputzli, Putzlivitzli, fais-nous vaincre, Vitzliputzli!

Ainsi parle au dieu le prêtre, et la réponse du dieu résonne comme un soupir, comme un râle, à la façon du vent de la nuit quand il cause avec les algues de la mer:

Casaque rouge, casaque rouge, sacrificateur sanglant, tu as tué bien des milliers d'hommes; plonge maintenant ton couteau dans ton propre corps tout décrépit de vieillesse.

Par la fente de ton corps déchiré, ton âme alors se glissera; à travers les cailloux et les ronces, elle s'en ira à petits pas vers l'étang des Rainettes.

C'est là qu'est blottie ma tante, la reine des rats. Elle te dira : « Bonjour, âme nue; que devient mon neveu Vitzliputzli?

« Est-ce qu'il vit *vitzliputzlant* et joyeux, au sein d'une

lumière d'or aussi douce que le miel? Est-ce que le bonhuer ni chasse du front les mouches et les soucis?

« Ou bien est-ce que Katzlagara, l'exécrable déesse de misère, le gratte avec ses noires pattes de fer trempées dans le venin des serpents? »

Ame nue, réponds ceci : « Vitzliputzli te fait saluer, et il te souhaite la peste dans le ventre, tante maudite!

Car tu lui as conseillé la guerre, et ton conseil, c'était l'abîme. La sinistre prophétie s'accomplit, la vieille et sinistre prophétie —

Annonçant la destruction de l'empire par des hommes effroyablement barbus, envolés de l'est jusqu'ici sur des oiseaux de bois.

Il y a aussi un vieux proverbe : Ce que femme veut Dieu le veut, — et Dieu le veut deux fois quand la femme est la mère de Dieu!

C'est elle qui est irritée contre moi, elle, la fière reine du ciel, une vierge sans tache, qui sait les sortiléges, qui accomplit des miracles.

Elle protége le peuple espagnol, et il faut que nous mourions, moi, le plus infortuné des dieux, ainsi que ma pauvre Mexico.

Ma commission faite, casaque rouge, va traîner ton

âme dans un trou de sable, — et bonne nuit ! tu ne seras pas témoin de la triste catastrophe.

Ce temple s'écroulera, et moi-même je disparaîtrai dans la fumée. Rien que de la fumée et des ruines. Personne ne me reverra plus.

Je ne mourrai pas cependant; nous autres dieux, nous devenons vieux comme des perroquets; et alors nous muons comme eux, nous changeons de plumage.

C'est dans le pays de mes ennemis (on l'appelle l'Europe) que je me réfugierai, et là je commence une nouvelle carrière.

Je m'endiable; de dieu que j'étais, je deviendrai l'adversaire de la Divinité : comme implacable ennemi de nos ennemis, je puis exercer force rancune et méchanceté.

Je veux les tourmenter, les effrayer avec des fantômes, et sans cesse, comme un avant-goût de l'enfer, je leur ferai sentir du soufre.

Leurs sages comme leurs fous, je veux les amorcer et les séduire; je veux chatouiller leur vertu jusqu'à ce qu'elle rie comme une courtisane.

Oui, je veux devenir un diable, et je salue comme camarades Satan et Bélial, Astaroth et Belzébut.

Je te salue aussi, Lilis, mère du péché, froid serpent! Enseigne-moi tes férocités souriantes, ainsi que le bel art du mensonge!

O ma bien-aimée Mexico! je ne peux plus te sauver, mais je te vengerai d'une façon terrible, ô ma bien-aimée Mexico!

LE
LIVRE DE LAZARE



LE

LIVRE DE LAZARE

— Écrit en 1854. —

NOTICE DU TRADUCTEUR

Le public sait déjà quel intérêt s'attache aux ***novissima verba*** de M. Henri Heine. C'est un étrange spectacle que celui de ce poëte luttant contre les dernières souffrances, et trouvant dans l'essor de sa verve humoristique une consolation et un refuge. Au point de vue de la poésie pure comme au point de vue de la vie morale, il y a là une étude doublement instructive. Ce maître de la forme lyrique va-t-il encore faire subir à la poésie allemande des transformations inattendues? Ce railleur audacieux, chez qui se croisent tant de sentiments contraires, sortira-t-il de la région du doute et de l'ironie, et le verra-t-on développer enfin les germes meilleurs répandus çà et là dans ses poëmes? Telles sont les questions que s'adressent les amis de M. Henri Heine à chacune de ses publications, telle est l'anxiété qui agite particulièrement son public d'Allemagne, et qui se traduit chaque fois par des vœux, par des encouragements ou par des reproches amers.

Les poésies que vient d'écrire M. Henri Heine; et qui paraissent dans sa patrie, à Hambourg, en même temps que nous en donnons ici une traduction française, sont un document de plus pour cette étude littéraire et morale. Si l'on ne considère ici que le poëte, jamais M. Henri Heine n'a manié une langue plus nerveuse et plus souple, jamais ce mélange de simplicité familière et de fantaisie ardente qui fit la fortune du *Livre des Chants* n'a produit des effets plus extraordinaires. Nul écrivain depuis Goethe n'a façonné l'idiome germanique avec cette puissance magistrale; on dirait parfois de véritables tours de force. Quant au fond même des pensées, — et c'est là surtout ce qui intéresse le lecteur français, puisqu'une traduction ne saurait rendre ni les hardiesses ni les dextérités de cette langue originale, — il semble qu'on y entende le cri suprême de l'inspiration humoristique. Ce sont comme les songes de la fièvre, c'est comme le délire de la souffrance. Tantôt des satires bouffonnes se mêlent à des plaintes d'une amertume poignante, tantôt le poëte, placé entre la vie et la mort, les confronte et les raille toutes les deux. Quelle sera sa destinée dans ce monde mystérieux au seuil duquel la maladie l'enchaîne? Que sera ce monde lui-même? Sera-ce celui du moyen âge, l'enfer en bas, le paradis en haut, et saint Pierre tenant les clefs célestes? Cet anthropomorphisme, qu'il est si difficile d'éviter et dont on ne se préserve le plus souvent que pour tomber dans les vides abstractions, lui inspire des peintures bouffonnes, où s'exprime surtout, ne vous y trompez pas, l'impuissance de la pensée métaphysique. Et cette vie même qu'il va quitter, lui est-elle mieux connue? Que d'égnimes, et quelles énigmes? Pourquoi tant d'injustices? pourquoi tant de douleurs imméritées? La vie lui apparaît alors sous maintes formes grotesquement odieuses, et il déroule les strophes du *Négrier*, ou bien il imagine un fantasque et effrayant symbole: il chante *le Château des Affronts*. Au milieu de tout cela

éclatent des cris de souffrance. Quand sa pensée est plus calme, il cherche une forme nouvelle pour quelque idée morale, et crée des fables romantiques d'un modèle inconnu; le plus souvent il se cramponne avec désespoir au passé, ou bien il trace d'une main fébrile des tableaux parisiens; il raconte, comme il dit, ses inquiétudes babyloniennes et les concerts des chats sur les toits, se mêlant au vacarme intérieur de sa pensée; puis viennent des souvenirs d'Allemagne, des satires politiques, littéraires, musicales, des portraits et des scènes charivariques, l'entrevue du roi de Prusse et du poëte souabe George Herwegh, et un burlesque empereur plébléien sous la figure d'un masque du carnaval de Cologne; car dans cette confession des heures suprêmes les fautes et les travers d'autrui jouent très-souvent le principal rôle, de même que dans ses aspirations au repos le regret des jouissances matérielles, il faut bien le dire, tient une place singulièrement agrandie. Ce regret des voluptés impossibles serait même, si on le prenait au mot, la conclusion de ses pensées sur la mort. Toujours l'ironie, comme on voit, toujours le dédain de l'âme et la négation de la vertu, toujours enfin ces théories méprisantes que l'humoriste ne craint pas de s'appliquer à lui-même! Quelle que soit l'originalité des nouvelles strophes du poëte, nous croyons que ce n'est là encore qu'une crise dans le développement de sa pensée.

(*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1854.)



I

SOIF DE REPOS.

Laisse saigner tes blessures, laisse tes larmes couler sans tarir; il y a dans la douleur des débauches de volupté secrète, et les pleurs sont un baume bien doux.

Si une main étrangère ne t'a pas blessé, tu feras bien de te blesser toi-même; n'oublie pas non plus de remercier gracieusement le bon Dieu quand des larmes mouilleront tes joues.

Le bruit du jour s'évanouit, la nuit descend avec ses longs crêpes. Dans son sein, point de fripon ni d'imbécile qui vienne troubler ton repos.

Là tu seras en sûreté contre la musique, contre la torture du piano-forte, contre la magnificence du Grand-Opéra, contre ses terribles tintamarres de bravoure.

Là tu ne seras plus poursuivi, torturé, par la tourbe des virtuoses, par le génie de Giacomo, et par les applaudisseurs chargés de porter son nom jusqu'aux confins du monde.

O tombeau, tu es le paradis des oreilles délicates qui craignent le bruit populacier de la multitude! La mort est bonne; cependant il vaudrait mieux encore n'être jamais né.

II

EN MAI.

Les amis que j'ai embrassés, que j'ai aimés, m'ont fait subir les plus indignes traitements. Mon cœur se brise; là-haut cependant le soleil salue en riant le mois de la volupté.

Le printemps est en fleurs. Dans la verte forêt résonne le chant joyeux des oiseaux, et fleurs et jeunes filles sourient d'un sourire virginal; — ô monde charmant, tu es hideux!

Je serais vraiment tenté de louer l'Orcus; là jamais de contraste impertinent qui nous mortifie. Pour les cœurs souffrants, la place est bien meilleure, là-bas, au bord des eaux nocturnes du Styx.

Son bruissement mélancolique, le cri rauque et désolé des Stymphalides, le chant des Furies, si aigu, si strident, et au milieu de tout cela les aboiements de Cerbère —

Tout cela forme une lugubre harmonie avec le malheur et la tristesse. Dans la sombre vallée de l'empire des ombres, dans les domaines maudits de Proserpine, tout est d'accord avec nos larmes.

Mais ici, en haut, que le soleil et les roses me torturent cruellement! Le ciel se raille de moi, le bleu ciel, le ciel de mai... O monde charmant, tu es hideux!

III

LE CORPS ET L'AME.

La pauvre âme dit au corps : Je ne te quitte pas, je reste avec toi, avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant. Tu as toujours été mon second moi, tu m'enveloppais amoureusement comme un vêtement de satin doucement doublé d'hermine... Hélas! il faut maintenant que, toute nue, toute dépouillée de mon cher corps, un être purement abstrait, je m'en aille errer là-haut, comme un rien bienheureux, dans les royaumes de la lumière, dans ces froids espaces du ciel, où les éternités silencieuses me regardent en bâillant. Elles se traînent là pleines d'ennui et font un claquement insipide avec leurs pantoufles de plomb. Oh! cela est effroyable; oh! reste, reste avec moi, mon corps bien-aimé!

Le corps dit à la pauvre âme : Oh! console-toi. Ne t'afflige pas ainsi. Nous devons supporter en paix le sort que nous fait le destin. J'étais la mèche de la lampe, il faut bien que je me consume; toi, l'esprit, tu seras choisi là-haut pour briller, jolie petite étoile, de la clarté la

plus pure. Je ne suis qu'une guenille, moi; je ne suis que matière; vaine fusée, il faut que je m'évanouisse et que je redevienne ce que j'ai été, — un peu de cendre. Adieu donc, et console-toi. Peut-être d'ailleurs s'amuse-t-on dans le ciel beaucoup plus que tu ne penses. Si tu rencontres la grande ourse dans la voûte des astres, salue-la mille fois de ma part.

IV

LES PANTOUFLES ROUGES.

La méchante chatte, si vieille et si grise! elle disait qu'elle était cordonnière. Il y avait devant sa fenêtre un petit étalage de pantoufles pour les jeunes filles, petites pantoufles de maroquin, de satin, de velours, ornées de garnitures d'or et de rubans à mille fleurs. La plus jolie de toutes, c'était une paire de pantoufles d'un rouge écarlate; au merveilleux éclat de ses reflets, mainte fille, en passant, avait la joie au cœur.

Une jeune et blanche souris de bonne maison passait devant l'étalage de la cordonnière. Elle revient sur ses pas et s'arrête, elle regarde par la fenêtre et dit enfin : « Salut, madame la chatte! Vous avez de bien jolies petites pantoufles rouges. Si elles ne coûtent pas trop cher, je les achète; dites-moi votre prix. »

La chatte répondit : « Ma gentille demoiselle, je vous en prie, entrez, honorez ma demeure de votre présence. Les plus belles dames viennent chez moi, des duchesses même, la haute noblesse... Les pantoufles, je vous les laisserai à bon marché; mais voyons d'abord si elles vous vont. Ah! je vous prie, entrez et asseyez-vous. »

Ainsi parle d'un ton doucereux la méchante et perfide chatte, et la blanche petite inexpérimentée tombe dans le piége, dans le guet-apens meurtrier. La souris s'assied sur un banc et tend sa jambe fine pour essayer les souliers rouges; — c'était un type d'innocence et de sérénité. — Tout à coup la méchante chatte la saisit et l'égorge avec ses griffes furieuses. Elle lui mord sa pauvre petite tête et dit : « Ma chère, ma blanche petite créature, ma petite mignonne, te voilà morte comme une souris que tu es, raide morte! Toutefois je veux placer sur ta tombe les petites pantoufles écarlates; quand la trompette du jugement sonnera pour la dernière danse, tu sortiras du tombeau comme les autres, et alors tu mettras les petites pantoufles rouges. »

MORALE DE LA FABLE.

Blanches petites souris, prenez garde à vous! ne vous laissez pas amorcer par l'éclat des choses du monde! Mieux vaut, je vous le conseille, mieux vaut trotter pieds nus que d'acheter des pantoufles chez la chatte.

V

SOUCIS BABYLONIENS.

La mort m'appelle.— Je voudrais, ô mon enfant bien-aimé, te laisser dans une forêt, dans une de ces forêts de sapins où hurlent les loups, où nichent les vautours, où grogne d'une façon effroyable la truie sauvage, l'épouse du sanglier aux poils blonds.

La mort m'appelle. — Ce serait mieux encore, ô mon enfant bien-aimé, si je te laissais en pleine mer, lors même que le vent du nord fouetterait les vagues, et que des profondeurs de l'abîme tous les monstres qui y dorment, requins et crocodiles, s'élanceraient la gueule béante.

Crois-moi, ô mon enfant bien-aimé — ni la mer courroucée et écumante de rage, ni la sombre et redoutable forêt, ne sont aussi périlleuses que le séjour où nous sommes. Si terribles que soient le loup, et le vautour, et le requin, et tous les monstres de la mer, Paris contient des bêtes plus méchantes et plus furieuses encore, — Paris, la splendide et riante capitale du monde, Paris qui chante et qui danse, le beau Paris, enfer des anges et paradis des diables! — Penser que je dois te laisser seule ici, ah! cela me bouleverse le cerveau, cela me rend fou!

Les mouches noires voltigent autour de mon lit avec

des bourdonnements moqueurs ; elles se posent sur mon nez, sur mon front : — fatale engeance ! Quelques-unes d'entre elles ont des visages d'hommes, il y en a aussi qui ont des trompes d'éléphant comme le dieu Ganesa chez les Hindous. J'entends au fond de mon cerveau un grand remue-ménage. Il me semble que quelqu'un y fait sa malle, et que mon esprit, — ô mon Dieu ! — que mon esprit va déguerpir avant que je m'en aille moi-même.

VI

LE NÉGRIER.

I

Le capitaine du navire, *mynher* van Koek, est assis dans sa cabine, occupé à faire ses comptes. Il calcule le prix du chargement et les bénéfices probables.

« La gomme est bonne, le poivre est bon, j'en ai trois cents sacs et trois cents tonneaux. J'ai aussi de la poudre d'or et de l'ivoire ; mais la marchandise noire est ce qui vaut le plus.

« J'ai six cents nègres que j'ai acquis par échange, et presque pour rien en vérité, aux bords du Sénégal. La chair est ferme, les nerfs sont tendus ; on dirait du bronze bien coulé.

« En échange j'ai donné de l'eau-de-vie, des perles de verre, des instruments d'acier. J'y gagnerai huit cents pour cent, si la moitié seulement reste en vie.

« Oui, s'il me reste seulement trois cents nègres dans le port de Rio-Janeiro, la maison Gonzales Perreiro me comptera cent ducats par tête. »

Tout à coup *mynher* van Koek est arraché à ses méditations. Le chirurgien du navire entre dans la cabine, M. le docteur van der Smissen.

C'est une figure sèche et mince, le nez plein de rouges verrues. — « Eh bien ! Esculape naval, crie van Koek, comment vont mes chers noirs ? »

Le docteur le remercie de son intérêt et dit : « Je venais vous annoncer que la mortalité cette nuit a considérablement augmenté.

« Il en mourait l'un dans l'autre environ deux par jour. Aujourd'hui il en est mort sept, quatre hommes et trois femmes. J'ai inscrit aussitôt les pertes sur le registre.

« J'ai examiné minutieusement les cadavres, car souvent ces coquins font les morts, afin qu'on les lance dans les flots.

« Je leur ai enlevé leurs chaînes, et, selon mon habitude, j'ai fait jeter les corps à la mer ce matin au point du jour.

« Aussitôt, les requins s'élancèrent du sein des vagues; ils arrivaient par bataillons; ils aiment tant la chair noire! Ce sont mes pensionnaires.

« Ils suivaient la trace de notre navire depuis que nous avons quitté la côte. Les scélérats flairent l'odeur des cadavres avec des narines de gourmet.

« C'est tout à fait comique de les voir happer les morts. Celui-ci croque une tête, celui-là une jambe; les autres avalent des lambeaux de chair.

« Quand tout est dévoré, ils se trémoussent joyeux autour des flancs du navire et me regardent avec de grands yeux de verre à fleur de tête, comme s'ils voulaient me remercier du déjeuner. »

Van Koek en soupirant lui coupe la parole : « Comment adoucir le mal? comment arrêter le progrès de la mortalité? »

Le docteur répond : « Beaucoup de noirs sont morts par leur faute : c'est leur mauvaise odeur qui a corrompu l'air de leur prison sous le pont.

« Beaucoup aussi sont morts de mélancolie, parce qu'ils s'ennuyaient à périr. Un peu d'air, un peu de musique et de danse suffira pour guérir le mal. »

« Bon conseil! s'écrie van Koek. Mon cher Esculape naval est sage comme Aristote, le précepteur d'Alexandre.

« Le président de la société pour le perfectionnement des tulipes à Delft est un très-habile homme; mais il n'a pas la moitié de votre esprit.

« Vite ! de la musique ! de la musique ! Je donnerai un bal aux noirs sur le pont, et gare à celui que la danse n'amusera pas ! Nous le régalerons de coups de fouet. »

II

Du haut de la voûte bleue du ciel, des milliers d'étoiles regardent, toutes brillantes de désirs, comme de grands yeux intelligents, comme des yeux de belles femmes.

Elles regardent en bas vers la mer, couverte au loin des vapeurs pourprées du phosphore. Les vagues murmurent voluptueusement.

Aucune voile ne flotte sur les mâts du navire négrier. Il est comme dépouillé de ses agrès; mais des lanternes brillent sur le pont à l'endroit où s'ébattent la musique et la danse.

Le pilote joue du violon, le cuisinier souffle dans une flûte, un matelot bat du tambour, et le docteur sonne de la trompette.

Environ cent nègres, hommes et femmes, poussent des cris de joie, et sautent et gambadent comme des fous. A chacun de leurs mouvements, les chaînes résonnent en cadence.

Ils broient sous leurs pieds les planches avec des sauts

d'enragés, et mainte belle noire entoure voluptueusement de ses bras le corps nu de son compagnon. — A travers ce vacarme retentit plus d'un gémissement.

Le garde-chiourme est maître des plaisirs; il stimule à coups de fouet les danseurs fatigués et les excite à la joie.

Et *trara-trara!* et *dumdum-dumdum!* Le tapage attire du fond des flots les monstres de la mer, endormis de leur stupide sommeil.

Encore engourdis, ils arrivent; ce sont des requins, des centaines de requins; ils lèvent les yeux vers le navire et restent tout ébahis d'étonnement.

Ils se sont cependant aperçus que l'heure du déjeuner n'est pas encore venue; ils bâillent et ouvrent leur gueule jusqu'au fond; leurs mâchoires sont plantées de dents pointues comme une scie.

Et encore *trara-trara!* et *dumdum-dumdum!* La danse ne s'arrête pas. Les requins, d'impatience, se mordent eux-mêmes la queue.

Je crois qu'ils n'aiment pas la musique, comme beaucoup de leurs pareils. Ne te fie à aucun animal qui n'aime pas la musique, dit le grand poëte d'Albion.

Et *trara-trara!* et *dumdum-dumdum!* La danse va toujours. Mynher van Koek est assis près du grand mât, et il joint les mains en priant :

« Pour l'amour du Christ, épargne, Seigneur, la vie des pécheurs de peau noire! S'ils t'ont offensé, tu sais qu'ils sont aussi bêtes que des bœufs.

« Épargne leur vie au nom du Christ qui est mort pour nous tous, car s'il ne m'en reste pas trois cents à Rio-Janeiro, j'aurai fait une mauvaise affaire! »

VII

AFFRONTENBOURG.

Le temps s'écoule, mais le château, le vieux château, avec ses créneaux et ses tours, avec ses hôtes sinistres, rien ne peut l'effacer de mon souvenir.

Je vois encore la girouette qui tournait en criant sur le toit. Chacun regardait prudemment de ce côté avant d'ouvrir la bouche.

Quiconque voulait parler consultait d'abord le vent, de crainte que Boréas, le vieux grogneur, ne vînt tout à coup le rudoyer d'une façon peu agréable.

Les mieux avisés, il est vrai, gardaient toujours prudemment le silence. Ah! je m'en souviens, il y avait là un écho qui, en répétant les paroles, méchamment les falsifiait toutes.

Au milieu du jardin était un bassin de marbre orné de

sphinx, et jamais on n'y voyait une goutte d'eau, quoique mainte larme y eût coulé.

Jardin maudit! Ah! il n'y avait pas là une seule place où mon cœur n'eût été torturé, où mes yeux n'eussent versé des pleurs.

Non, en vérité, il n'y avait pas un seul arbre à l'ombre duquel je n'eusse essuyé des outrages, tantôt d'une bouche délicate et tantôt d'une bouche grossière.

Le crapaud, aux aguets dans l'herbe, a tout raconté à la taupe, qui aussitôt a rapporté à sa tante la vipère ce qu'elle venait d'apprendre.

La vipère l'a dit à sa belle-sœur la grenouille, et c'est ainsi que toute la sale engeance a pu savoir immédiatement les affronts que j'avais reçus.

Les roses du jardin étaient belles, et il y avait dans leurs parfums des séductions charmantes; mais elles se flétrirent vite, et elles moururent rongées par un poison étrange.

Depuis lors, une maladie mortelle a frappé aussi le rossignol, le noble chanteur de la nuit, qui chantait son amour à ces roses. Je crois qu'il a pris du même poison.

Jardin maudit! Oui, c'était comme si une malédiction pesait sur lui. Maintes fois, en plein soleil, j'avais peur de voir apparaître des fantômes.

Le jardin lui-même était comme un spectre vert qui me regardait en ricanant; il se moquait de moi d'un air cruel, et du sein des buissons d'ifs j'entendais s'exhaler un soupir, un gémissement, un râle de mort.

Au bout de l'allée s'élevait la terrasse sous laquelle, là-bas, tout au fond, les vagues de la Mer Baltique, à l'heure du flux, viennent se briser avec fracas.

De là, la vue s'étend au loin sur la mer. J'y restais souvent plongé dans de sauvages rêveries. La tempête était aussi dans mon cœur. Quels grondements! quelles colères! quelles écumes de rage!

Oui, c'étaient des grondements, c'étaient des colères, c'étaient des écumes de rage au fond de mon cœur; mais tout cela était impuissant comme les vagues elles-mêmes, qui venaient, malgré leurs fières allures, se briser en gémissant sur le dur rocher.

Je voyais avec envie passer les navires voguant vers les contrées heureuses; mais le château ténébreux me tenait enchaîné dans ses liens maudits.

VIII

RÉMINISCENCES.

I

Laisse là les paraboles sacrées, laisse là les pieuses hypothèses; essaie de nous résoudre sans ambages ces infernales questions :

« Pourquoi le juste se traîne-t-il sanglant, misérable, sous le fardeau de la croix, tandis que le méchant, heureux comme un triomphateur, se pavane sur son fier coursier?

« A qui en imputer la faute? Notre-Seigneur n'est-il pas tout-puissant, ou bien est-ce lui-même qui est l'auteur de ce désordre? Ah! vraiment ce serait lâche. »

Telles sont les questions que nous répétons sans cesse, jusqu'à ce qu'on nous ferme la bouche avec une poignée de terre; — mais est-ce là une réponse?

II

La *femme noire* avait pressé tendrement ma tête sur son cœur. Ah! mes cheveux devinrent gris là où ses larmes avaient coulé.

Elle m'embrassa, et je fus paralysé; elle m'embrassa, et je perdis mes forces; elle me baisa les yeux, et je

devins aveugle; elle suça de ses lèvres sauvages, elle suça la moelle de mes reins.

Mon corps maintenant est un cadavre où l'esprit est emprisonné. Maintes fois il se sent étouffé, il se démène, il est fou de fureur, il crie, il blasphème!

Impuissantes imprécations! ta malédiction la plus terrible ne tuera pas une mouche. Supporte ton sort et essaie de pleurnicher tout doucement et de prier.

III

Comme elle rampe lentement, cette limace horrible appelée le temps! moi cependant, je reste là immobile à la même place.

Dans ma sombre cellule pas un rayon de soleil, pas une lueur d'espérance; je le sais, c'est seulement pour la fosse du cimetière que je quitterai cette chambre fatale.

Peut-être suis-je mort depuis longtemps. Peut-être ne sont-ce que des spectres, toutes ces fantaisies qui, la nuit, déroulent leur procession bigarrée dans mon cerveau.

Ce pourraient bien être les ombres de toute la clique des dieux païens; ils choisissent volontiers pour y prendre leurs ébats le crâne d'un poëte trépassé.

Et cette douce et folle orgie, cette bacchanale noc-

turne des esprits, souvent le lendemain matin la main pâle du mort essaie d'en griffonner la description.

IV

Je les vis rire, je les vis sourire, puis je les vis tomber dans l'abîme. J'entendis leurs sanglots, leurs râles d'agonie, et j'assistai à tout cela sans être troublé.

Vêtu de deuil, je suivis leur convoi funèbre et l'accompagnai jusqu'au cimetière; ensuite, je ne le cacherai pas, je dînai de bon appétit.

Aujourd'hui cependant, voici que tout à coup je pense avec tristesse à tout ce cortége d'amies mortes depuis si longtemps. Un amour subitement allumé agite d'étranges flammes dans mon cœur!

Ce sont surtout les larmes de la petite Juliette qui me reviennent en mémoire. Le doux regret devient un désir fougueux, et jour et nuit je l'appelle!

Souvent la fleur morte s'offre à moi dans les songes de ma fièvre; alors je reprends courage comme si elle donnait un aliment posthume au feu de mon amour.

O gracieux fantôme, enveloppe-moi de tes bras. Plus ferme, plus ferme encore! presse ta bouche sur ma bouche; adoucis l'amertume de la dernière heure.

V

Tu étais une blonde jeune fille, si gracieuse, si gentille, — et si froide! Vainement j'attendais l'heure où ton cœur s'ouvrirait pour laisser jaillir l'enthousiasme,

L'enthousiasme de ces choses sublimes que le sens commun et la prose estiment peu, il est vrai, mais pour lesquelles tout ce qu'il y a de noble, de beau et de bon sur cette terre brûle, souffre et saigne.

Aux bords du Rhin, près des coteaux couverts de vignes, nous allions jadis pendant les jours d'été. Le soleil riait; du calice amoureux des fleurs s'exhalaient des parfums embaumés.

Les œillets de pourpre et les roses nous envoyaient de rouges baisers qui brûlaient comme des flammes. Dans les plus humbles pâquerettes, une vie idéale semblait s'épanouir.

Mais toi, tu marchais tranquille auprès de moi, dans ta blanche robe de satin, chaste et digne comme ces images de jeunes filles que dessine le pinceau de Netscher. Ton cœur dans ton corsage était comme un petit glacier.

VI

Devant les assises de la raison, tu as été complétement absoute. L'arrêt porte ces mots : La petite, ni par paroles, ni par action, n'a violé une promesse.

Oui, tu étais là, muette et inerte, tandis que de folles flammes me dévoraient. Tu n'attisais pas le feu, tu ne disais pas un mot, et cependant mon cœur est obligé de te condamner.

Dans mes rêves, chaque nuit, une voix accusatrice s'élève, qui porte plainte contre ta mauvaise foi et soutient que tu m'as ruiné.

Elle apporte les preuves, elle produit les témoignages, elle traîne toute une liasse de documents; toutefois, chaque matin, l'accusatrice disparaît en même temps que mon rêve.

Elle s'est réfugiée dans le fond de mon cœur avec tout son dossier; une seule chose me reste en mémoire, c'est que je suis ruiné.

VII

Ta lettre a été pour moi un de ces éclairs d'orage qui illuminent subitement la nuit d'un abîme. Elle m'a montré avec une clarté effrayante combien mon malheur est profond, combien il est profondément horrible.

Toi-même, te voilà émue de compassion, toi qui dans le désert de ma vie te tenais là, silencieuse, pareille à une statue, belle comme le marbre, froide aussi comme le marbre!

O mon Dieu! faut-il que je sois misérable! Elle se

met à me parler, des larmes coulent de ses yeux, la pierre elle-même a pitié de moi !

Ce que j'ai vu là m'a ébranlé. Toi aussi, aie pitié de moi, ô Dieu ! envoie-moi le repos, et mets fin à cette tragédie affreuse.

VIII

Les jardins du ciel dans le paradis, dans le séjour des bienheureux, ne m'attirent nullement; je n'y trouverai pas de femmes plus belles que celles que j'ai vues sur la terre.

Il n'y a pas d'ange, paré même des ailes les plus fines, qui pût remplacer pour moi ma femme. Chanter des psaumes sur un siége de nuages ne serait pas non plus précisément le passe-temps qui me convient.

O Seigneur! le mieux, je crois, c'est que tu me laisses dans ce monde; mais d'abord guéris mon pauvre corps et prends soin aussi de ma bourse.

Je le sais, ce monde est plein de péchés et de vices; mais je suis accoutumé déjà à battre en flânant le pavé de bitume de cet enfer terrestre.

Le bruit du monde ne me gênera pas, car je sors rarement; en robe de chambre et en pantoufles, j'aime à rester chez moi auprès de ma femme.

Laisse-moi près d'elle! Quand je l'entends babiller,

mon âme boit avec délices la musique de cette voix charmante. Son regard est si loyal, si honnête!

De la santé et un supplément d'argent, c'est tout ce que je te demande, Seigneur! Oh! laisse-moi joyeux vivre encore de beaux jours auprès de ma femme dans le *statu quo!*

IX

LA LIBELLULE.

La jolie demoiselle danse sur la surface de l'eau, elle danse de çà, elle danse de là, la brillante, l'étincelante coquine.

Maint jeune fou de scarabée admire sa robe de crêpe bleu, et l'émail de son joli corps, et aussi son svelte corsage.

Maint jeune fou de scarabée en a perdu sa cervelle de scarabée; les amoureux vont bourdonnant à ses oreilles des serments de tendresse et de fidélité; ils lui promettent par-dessus le marché la Hollande et le Brabant.

La jolie demoiselle rit et répond: « Je n'ai besoin ni de la Hollande ni du Brabant; mais dépêchez-vous, mes amoureux, allez me chercher un brin de feu.

« La cuisinière est en couches, il faut que je fasse ma

soupe moi-même; — le foyer de la cheminée s'est éteint; vite, apportez-moi du feu, un brin de feu. »

A peine la perfide a-t-elle prononcé ces mots, les scarabées s'envolent au plus vite; ils vont chercher du feu, et bientôt ils sont loin de la forêt natale.

Ils aperçoivent des lampes brillantes (c'était, je crois, dans un jardin illuminé), et les amoureux, emportés par leur aveugle ardeur, se précipitent dans le feu des lampes.

Les flammes des lampes dévorèrent en petillant les scarabées et leurs cœurs amoureux. Les uns payèrent de leur vie, les autres ne perdirent que leurs ailes.

Oh! malheur au scarabée dont les ailes sont brûlées! dans un pays étranger, il faut qu'il rampe comme un ver au milieu d'insectes humides qui répandent une odeur infecte.

L'infortuné scarabée! c'est alors qu'il se lamente: « O la mauvaise société est une des plus terribles plaies de l'exil. On est forcé de vivre avec un tas de vermine, avec des punaises même,

« Qui nous traitent comme des camarades parce que nous habitons le même fumier. Déjà le Dante, le disciple de Virgile s'est plaint de cet ennui insupportable: poëte en exil il a chanté l'enfer.

« Je pense avec tristesse au temps plus heureux où,

dans ma splendeur ailée, je folâtrais joyeusement au sein de l'éther natal, où je me balançais sur les héliotropes,

« Où je puisais ma nourriture au calice des roses, où j'étais une créature distinguée, où je fréquentais les papillons, race aristocratique, et la cigale, brillante artiste.

« Maintenant mes ailes sont brûlées, je ne puis retourner dans mon pays, je suis un ver, je meurs et je pourris dans une fange étrangère.

« Oh ! plût à Dieu que je n'eusse jamais connu la demoiselle, la coquette bleue à la fine taille, — la belle, la perfide créature. »

X

AU CIEL.

Le corps était sur la civière; mais la pauvre âme, arrachée au tumulte d'ici-bas, était déjà sur le chemin du ciel.

Arrivée là-haut, elle frappa à la grande porte, soupira profondément, et prononça ces paroles: « Saint Pierre, viens, ouvre-moi! Je suis si fatiguée de ma besogne terrestre; je voudrais m'étendre sur des coussins de soie dans le royaume du ciel, je voudrais jouer à

colin-maillard avec de jolis petits anges, je voudrais enfin goûter le bonheur et le repos ! »

On entend alors un frôlement de pantoufles qui traînent, on entend retentir aussi le cliquetis d'un trousseau de clefs, et par un guichet de la porte voici que paraît le visage de saint Pierre.

Il dit : « Il nous vient ainsi des vagabonds, des Bohémiens, des chenapans, des marchands de contre-marques, des Hottentots, soit isolés, soit par troupes, qui veulent tous entrer au ciel et devenir des anges et des bienheureux. Holà ! holà ! ce n'est pas pour des gibiers de potence, pour des vauriens de votre espèce que sont construits les célestes palais. Vous êtes la propriété de Satan. Holà ! vite, qu'on parte d'ici ! Allez, et promptement, allez chercher les gouffres noirs de l'éternel enfer. »

Ainsi grogne le vieux saint Pierre, mais il ne persiste pas longtemps dans sa mauvaise humeur ; il prononce à la fin d'une voix débonnaire ces consolantes paroles : « Pauvre âme, tu ne sembles pas appartenir à cette race de coquins. Non, non ! j'accomplirai tes désirs, parce que c'est précisément ma fête aujourd'hui et qu'une fantaisie de compassion m'attendrit l'âme. Dis-moi de quel royaume et de quelle ville tu es ; dis-moi aussi si tu as été marié. La patience conjugale expie souvent les plus graves péchés de l'homme. Un mari n'a pas besoin de cuire à l'étuvée dans l'enfer, et on ne le fait pas attendre devant les portes du ciel ! »

L'âme répond : « Je suis de Prusse. La capitale se nomme Berlin. La Sprée y coule, la Sprée aux nobles eaux, que la pluie et les jeunes officiers de la garde font souvent déborder. Berlin est un beau pays ! J'y ai été *privat-docent*, et j'ai fait des cours de philosophie. J'ai été marié avec une ci-devant dame chanoinesse qui me querellait souvent d'une façon épouvantable, surtout quand il n'y avait pas de pain à la maison. J'en ai fait une maladie mortelle, et maintenant me voilà mort. »

Saint Pierre s'écria : « Hélas ! hélas ! la philosophie est un triste métier. En vérité, je ne comprends pas qu'on s'occupe de philosophie. C'est une science ennuyeuse, qui ne rapporte rien, et impie par-dessus le marché. On y vit dans les angoisses de la faim et du doute, et finalement le diable arrive, qui vous emporte. Sans doute ta Xantippe s'est souvent lamentée sur la maigre soupe à l'eau où jamais un œil de graisse ne la consolait d'un regard souriant. Maintenant sois consolée, pauvre âme ! Il est vrai que j'ai reçu les ordres les plus sévères contre ceux qui, pendant leur vie, se sont occupés de philosophie, surtout de la philosophie athée des Allemands ; je dois les chasser d'ici ignominieusement, à coups de fouet. Pourtant, je te le répète, c'est aujourd'hui mon jour de fête : tu ne seras pas chassée, je t'ouvre les portes du paradis, entre vite !

« Te voilà en sûreté ; bon ! Pendant toute la journée, depuis le matin de bonne heure jusqu'au soir, tu peux

te promener dans le ciel et flâner en rêvant par les rues pavées de diamants; mais, sache-le, ici tu ne dois jamais t'occuper de philosophie; tu me compromettrais terriblement. Si tu entends chanter les anges, fais une grimace de béatitude; si c'est un archange qui a chanté, sois tout pénétré d'enthousiasme, et dis-lui que jamais la Malibran n'a possédé un pareil soprano. Applaudis toujours aussi la voix des chérubins et des séraphins; compare-les à Rubini, à Mario, à Tamburini, donne-leur le titre d'excellences, et fais-leur maintes révérences cérémonieuses. Les chanteurs, au ciel comme sur la terre, veulent tous être flattés. Lui-même, en ces régions sublimes où nous sommes, le maître de chapelle des mondes aime à entendre louer ses œuvres; il aime qu'on chante les louanges du Seigneur Dieu, il aime qu'un psaume à son honneur et à sa gloire retentisse au milieu des plus épais nuages d'encens.

« Ne m'oublie pas. Si quelque jour tu t'ennuies des magnificences du ciel, viens me trouver dans ma loge; nous jouerons aux cartes. Je connais toutes les espèces de jeux, depuis le lansquenet jusqu'au pharaon. Nous boirons aussi... Mais, à propos ! si par hasard le bon Dieu te rencontre et qu'il te demande d'où tu es, ne dis pas que tu es de Berlin; dis plutôt que tu es de Munich ou de Vienne. »

XI

LES FIANCÉS PRÉDESTINÉS.

Tu pleures, tu me regardes, et tu t'imagines que c'est mon infortune qui te fait pleurer. Tu ne sais pas, femme, qu'elles coulent pour toi-même, ces larmes que versent tes yeux.

Oh! dis-moi, ton cœur n'a-t-il jamais eu un soupçon, une lueur subite, te révélant que la volonté du sort nous avait destinés l'un à l'autre? Unis, ce devait être pour nous le bonheur; séparés, c'était la ruine.

Il était écrit dans le grand livre du destin que nous devions nous aimer. Ta place était sur ma poitrine; c'est dans mes bras que se serait éveillée la conscience de ton être, c'est par mes baisers, ô douce fleur! que je t'aurais délivrée de la torpeur d'un sommeil végétal; mon souffle aurait allumé en toi la flamme des belles passions humaines, je t'aurais élevée vers moi, élevée vers la suprême vie, je t'aurais donné une âme!

Maintenant que toutes les énigmes sont dévoilées, maintenant que le sable achève de s'écouler dans le sablier, oh! ne pleure pas; cela devait être ainsi. Je m'en vais, et toi, restée seule, tu vas te flétrir; tu vas te flétrir avant de t'être épanouie, tu vas t'éteindre avant d'avoir été enflammée; tu vas mourir, tu es morte, avant d'avoir vécu!

Je le sais maintenant. Oui, par Dieu, c'est toi que j'ai aimée. Quelle destinée amère quand l'heure où l'on se reconnaît est aussi l'heure où il faut pour jamais se quitter! les paroles de bienvenue sont en même temps des paroles d'adieu! Nous nous séparons aujourd'hui, et nous nous séparons à jamais. Pour nous, point d'espérance de se revoir dans un autre monde! — La beauté est dévolue à la poussière; tu te dissiperas, tu t'évanouiras au sein du vide. Le sort des poëtes est bien différent; eux, la mort ne saurait les tuer tout entiers. L'anéantissement terrestre ne nous atteint pas. Nous continuons à vivre dans le domaine de la poésie, dans l'île enchantée d'Avalon, le pays des fées. Adieu pour toujours, beau cadavre!

XII

LE PHILANTHROPE.

Ils étaient deux frères; l'un était riche, l'autre était pauvre. Le frère pauvre dit au frère riche: « Donne-moi un morceau de pain. »

Le frère riche dit au frère pauvre: « Laisse-moi en paix, seulement pour aujourd'hui; je donne ce soir mon repas annuel à messieurs les membres du grand conseil.

« L'un aime la soupe à la tortue, l'autre est amateur d'ananas, le troisième mange volontiers du faisan avec des truffes du Périgord.

« Le quatrième ne prend que du poisson de mer; il faut des truites saumonées pour le cinquième; quant au sixième, il mange de tout, sans compter qu'il boit encore plus. »

Le pauvre frère s'en retourna chez lui tout affamé; il se jeta sur son grabat, soupira profondément et mourut.

Nous sommes tous mortels. La faux de la mort finit par frapper le frère riche comme elle avait frappé le frère pauvre.

Et lorsque le riche frère vit s'approcher sa dernière heure, il envoya chercher un notaire et fit son testament.

Il légua des sommes considérables au clergé, aux écoles, au grand musée de zoologie.

Il n'oublia pas non plus d'assurer des legs importants à la société pour la conversion des Juifs et à l'institut des sourds-muets.

Il fit don d'une cloche au nouveau clocher de Saint-Étienne; elle pèse cinq cents quintaux, et elle est du meilleur métal.

Voilà une grande cloche qui sonne soir et matin! elle sonne pour l'honneur et la gloire de l'immortel donateur.

Elle proclame de sa bouche d'airain tout le bien qu'il a fait à sa ville et à ses concitoyens, de quelque confession qu'ils fussent.

O grand bienfaiteur de l'humanité! après ta mort comme pendant ta vie, la grosse cloche aura annoncé chacune de tes bonnes actions!

L'enterrement fut célébré avec pompe et magnificence. La foule s'y pressait pleine d'admiration et de respect.

Sur un corbillard noir, orné de panaches de noires plumes d'autruche, reposait le cercueil couvert de velours noir.

Il était tout resplendissant de larmes d'argent, de broderies d'argent; de l'argent sur un fond noir fait toujours un bel effet.

Le char était traîné par six chevaux affublés de housses noires; elles tombaient, comme des manteaux de deuil, jusqu'à leurs sabots.

Derrière le char marchait un bataillon de domestiques en livrée noire, tenant des mouchoirs blancs comme la neige sur leurs visages rouges de douleur.

Tous les notables de la ville, une longue file de noires calèches funèbres, suivaient le convoi.

Parmi eux, cela va sans dire, se trouvaient aussi mes-

sieurs les membres du grand conseil. Toutefois ils n'étaient pas au complet.

Il manquait celui qui aimait le faisan aux truffes; il était mort tout récemment d'une indigestion.

XIII

LES CAPRICES DES AMOUREUX.

(Histoire véritable, racontée d'après d'anciens documents originaux, et traduite en belles rimes allemandes.)

Le scarabée se tenait sur une haie, triste et pensif; il est devenu amoureux d'une mouche.

« O mouche de mon âme, sois l'épouse de mon choix!

« Épouse-moi, ne rejette pas mon amour! j'ai un ventre tout d'or.

« Mon dos est d'un éclat splendide; ce ne sont que rubis et émeraudes. »

— « Je serais bien folle, vraiment! Non, jamais je ne prendrai un scarabée.

« Ni l'or, ni les rubis, ni les émeraudes ne m'attirent. Je sais que la richesse ne fait pas le bonheur.

« Mes rêves sont pour les choses idéales, car je suis une mouche qui se respecte. »

Le scarabée s'envola accablé de tristesse; la mouche s'en alla prendre un bain.

« Où donc est ma servante l'abeille, pour qu'elle m'aide à me laver?

« Où est-elle, pour frotter doucement ma fine peau? car je suis la fiancée d'un scarabée.

« En vérité, c'est là un magnifique parti; de plus beau scarabée, il n'en est point.

« Son dos est d'un éclat splendide; ce ne sont que rubis et émeraudes.

« Son ventre est tout d'or; il a de nobles traits. Plus d'une grosse mouche ambitieuse en crèvera de dépit.

« Hâte-toi, mon abeille, hâte-toi de me friser, de lacer mon corsage, et de répandre sur moi les parfums.

« Frotte-moi avec de l'essence de rose et verse-moi de l'huile de lavande sur les pieds.

« Il ne faut pas que je pue quand je reposerai dans les bras de mon fiancé.

« Déjà les demoiselles bleues, mes filles d'honneur, viennent me complimenter;

« Elles me tressent ma couronne virginale de blanches fleurs d'oranger.

« Beaucoup de musiciens sont invités, des chanteuses aussi, surtout les cigales du grand monde.

« Les butors, les frelons, les taons, les bourdons sonneront de la trompette et battront du tambour.

« Ils joueront la musique de la fête. Déjà voici venir les gens de la noce ; ces papillons aux ailes bigarrées sont toujours bien huppés.

« Voici venir toute la famille, parée et joyeuse. A vrai dire, il y a dans le nombre beaucoup de vilains insectes.

« Les sauterelles et les guêpes, les tantes et les cousins arrivent. Les trompettes retentissent.

« Le révérend crapaud, pasteur en robe noire, se présente aussi. — Il se fait tard déjà, et les cloches sonnent, bim-bam, bim-bam... Où reste mon cher fiancé ? »

« Les cloches sonnent, bim-bam, bim-bam. — Où reste donc mon fiancé chéri ? »

Le fiancé volait toujours bien loin, bien loin. Il s'était posé enfin sur un tas de fumier.

Il y resta sept ans, jusqu'à ce que la fiancée fût morte et pourrie

---

XIV

MIMI.

« Je ne suis pas une petite chatte bourgeoise et bégueule. Je ne tourne pas mon rouet dans une chambre de dévote. Sur le toit, au grand air, je suis une chatte libre.

« Lorsque je rêve sur le toit, pendant les nuits d'été, à la fraîcheur, la musique gronde et ronfle dans mon cœur, et je chante ce que je sens. »

Ainsi parla Mimi. Aussitôt de son cœur jaillissent de sauvages chants de fiançailles, et l'harmonie attire de toutes parts les jeunes gars de la tribu des chats.

Tous les jeunes gars de la tribu des chats grondant, ronflant, ils viennent tous, ils viennent faire de la musique avec Mimi, ardents d'amour, altérés de plaisir.

Ce ne sont pas des virtuoses qu'un art profane dégrade pour un salaire; tous ils restent les apôtres de l'harmonie sacrée.

Ils n'ont pas besoin d'instruments; ils sont eux-mêmes violon et flûte; leurs ventres sont des timbales; leurs nez sont des trompettes.

Ils élèvent toutes leurs voix ensemble dans un majes-

tueux *tutti;* ce sont des fugues comme celles de Bach et de Gui d'Arezzo.

Ce sont des symphonies folles comme des caprices de Beethoven et de Berlioz; oui, ce sont des grondements, des ronflements fantastiques.

Merveilleuse puissance des sons! accents magiques et sans pareils! ils émeuvent le ciel même, et les étoiles pâlissent.

A ces magiques accents, à cette merveilleuse harmonie, Sélène, au haut des cieux, voile sa face d'un crêpe de nuages. Elle ne dit mot.

Seule, la méchante langue, la vieille prima donna, Philoméla enfin, seule elle fait la moue, et renifle, et dénigre le chant de Mimi. — Ame froide!

Qu'importe cependant! le concert continue malgré la jalousie de la Diva jusqu'à ce que paraisse à l'horizon, toute rose et souriante, la fée Aurore.

XV

BON CONSEIL.

Plus de tristesse ni de timidité! parle haut, fais hardiment ta demande, on s'empressera de l'agréer, et tu conduiras ta fiancée dans ta maison.

Jette ton or aux musiciens, c'est le violon qui fait la fête. Embrasse les vieilles tantes, quand même tu penserais tout bas : la peste vous emporte !

Parle bien des princes, et ne médis pas des femmes. Si tu fais tuer une truie, ne lésine pas avec les boudins.

Si tu n'aimes pas l'église, fou que tu es, entres-y d'autant plus souvent. Découvre-toi devant monsieur le pasteur; envoie-lui aussi une bouteille de vin de Madère.

Si tu sens une démangeaison, gratte-toi en homme d'honneur; si tes souliers te gênent, mets des pantoufles.

Ta femme a trop salé ta soupe, surmonte ta colère; dis-lui avec un sourire : Ma chère poupée, tout ce que tu apprêtes est bien cuisiné !

Ta femme désire un châle, achète-lui-en deux. Achète-lui aussi des broches et des agrafes d'or et des diamants.

Suis mon conseil, cher ami; tu résideras un jour là-haut dans le royaume du ciel, et tu goûteras le repos ici-bas.

XVI

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DES MATOUS.

La société philharmonique des matous était assemblée sur le toit la nuit dernière; ce n'étaient pas les ardeurs sensuelles qui l'avaient convoquée; on ne s'attaquait pas, on ne faisait pas l'amour.

Les rêves de noces des nuits d'été, les mélodies amoureuses ne conviennent pas à la saison d'hiver, aux temps de glace et de neige. Toutes les gouttières étaient gelées.

Il faut dire aussi qu'un esprit nouveau s'est emparé de la race des chats. La jeunesse surtout, la jeune chatterie, est enthousiaste des choses sérieuses.

La vieille génération frivole et voltairienne est à l'agonie. Un nouvel essor, un printemps de poésie féline se produit dans l'art et dans la vie des chats.

La société philharmonique des matous revient maintenant à l'art primitif sans art, à la naïveté naturelle.

Ce qu'elle veut, c'est la musique-poésie, des roulades sans trilles, la poésie instrumentale et vocale, la musique qui n'est pas de la musique musicale.

Elle veut aussi la souveraineté du génie, du génie qui bronche souvent, il est vrai, mais qui souvent aussi, à son insu, grimpe au degré suprême de l'art.

Elle aime le génie qui n'est pas éloigné de la nature, qui ne tire pas vanité de l'érudition, et qui en effet n'a jamais rien appris.

Tel est le programme de la société philharmonique des matous, et dans l'enthousiasme de ses idées elle a donné cette nuit son premier concert d'hiver sur le toit.

Prodigieusement effroyable fut l'exécution de la grande pensée, du programme pompeux. — Pends-toi, mon cher Berlioz, tu n'y étais pas!

C'était un charivari, comme si trente-six joueurs de cornemuse enivrés d'eau-de-vie eussent commencé leur bastringue.

C'était un tohu-bohu comme si dans l'arche de Noé tous les animaux à l'unisson eussent entonné *la Marseillaise* du déluge.

Oh! quels croassements! quels hurlements! quels grognements! quels miaulements! les vieux tuyaux de cheminée se mettaient de la partie et ronflaient des chorals d'église.

On distinguait surtout une certaine voix à la fois criarde et terne, comme était la voix de la Sontag quand elle n'avait plus de voix.

Quel concert diabolique! je crois qu'on chantait un grand *Te Deum* pour célébrer la victoire du délire sur le bon sens.

Peut-être aussi la société philharmonique des matous faisait-elle la répétition du grand opéra que le plus grand pianiste de Hongrie a composé pour Charenton.

Ce n'est qu'au point du jour que le sabbat a fini. Il a été cause qu'une cuisinière enceinte est accouchée avant terme.

La pauvre accouchée, devenue folle, a complétement perdu la mémoire; elle ne sait plus quel est le père de son enfant.

Était-ce Pierre? était-ce Paul? Dis-nous, Lise quel est le père de l'enfant? Lise sourit, transfigurée par la béatitude, et s'écrie : Quel grand musicien est mon Liszt adoré!

XVII

L'AUDIENCE.

(Vieille fable.)

Je n'ai pas fait, comme Pharaon, noyer les enfants dans les flots du Nil; je ne suis pas non plus un tyran Hérode, un massacreur de petits innocents.

Je veux, comme autrefois mon Sauveur, me rafraîchir par la vue des enfants; laissez venir à moi les petits enfants, et amenez ici le grand enfant de la Souabe.

Ainsi parla le roi. Le chambellan courut et revint, amenant le grand enfant de la Souabe, qui se mit à faire sa gauche révérence.

Le roi lui dit: N'es-tu pas un Souabe? Ce n'est pas une honte. — Bien deviné! dit le Souabe; je suis né dans le pays souabe.

— Descends-tu des fameux sept Souabes? lui demanda le roi. — Je ne descends que d'un seul d'entre eux, répond le Souabe, mais non de tous les sept à la fois.

Le roi continue: Les *nouilles* souabes sont-elles bien venues cette année? — Merci pour elles, dit le Souabe; elles sont très-bien venues.

— Avez-vous encore de grands hommes dans votre pays? dit le roi. — En ce moment, dit le Souabe, il n'y en a pas de grands; il n'y en a que de gros.

— Menzel, ajoute le roi, a-t-il encore reçu beaucoup de soufflets? — Merci pour lui, dit le Souabe; il en a encore assez de ceux qu'il a reçus autrefois.

Le roi dit: Tu n'es pas aussi bête que tu en as l'air, mon ami. — Cela vient, dit le Souabe, de ce que les Kobolds m'ont changé en nourrice.

Le roi dit: Les Souabes aiment leur pays; qui t'a décidé à quitter le foyer natal?

Le Souabe répond: Je n'avais à manger tous les jours

que de la choucroute et des navets; si ma mère m'avait servi de la viande, je serais resté.

— Demande-moi une grâce, dit le roi. — Le Souabe s'agenouille et s'écrie : Oh ! rendez, sire, rendez au peuple allemand la liberté !

L'homme est né libre ; la nature ne l'a pas créé pour en faire un valet. Sire, restituez les droits de l'homme au peuple allemand !

Le roi était profondément ému. C'était une belle scène. Avec la manche de son habit, le Souabe essuyait les larmes de ses yeux.

Le roi dit enfin : Un beau rêve ! Adieu. Sois moins songe-creux à l'avenir. Comme tu es un peu somnambule, je te donne deux compagnons pour te guider,

Deux gendarmes très-sûrs qui te conduiront jusqu'à la frontière. Adieu ; il faut que j'aille à la parade. J'entends déjà les tambours qui battent.

Telle fut la fin touchante de cette touchante audience. Depuis ce jour-là, le roi ne fit plus venir à lui les petits enfants.

XVIII

GOBÈS Ier.

En l'année quarante-huit, au moment de la grande effervescence, le parlement du peuple allemand tenait ses assises à Francfort.

Alors aussi apparaissait souvent dans le vieux palais du Roemer la dame blanche, fantôme aux présages sinistres : elle est connue sous le nom de la Sommelière.

On dit qu'elle se montre la nuit au Roemer chaque fois que les chers Allemands vont commettre quelque acte de haute bêtise.

Je l'ai vue là moi-même à cette époque, je l'ai vue pendant les nuits silencieuses, parcourant les salles vides où est entassé le bric-à-brac du moyen âge.

Elle tenait dans ses pâles mains une lampe et un trousseau de clefs. Elle ouvrait les grands bahuts et les armoires des murailles.

Là sont gardés les insignes de la dignité impériale, la bulle d'or, le sceptre, la couronne, la main de justice, la pomme de l'empire, et mainte drôlerie du même genre.

Là est tout l'antique habillement impérial, les vieil-

leries et les friperies de pourpre fanée, enfin l'ancienne garde-robe de l'empire d'Allemagne, aujourd'hui rouillée et moisie.

La Sommelière, à cette vue, branle tristement la tête, et soudain elle s'écrie avec dégoût : Tout cela pue horriblement !

Tout cela sent les crottes de rats, tout cela est gâté, pourri, et dans ces fiers oripeaux fourmille aujourd'hui la vermine.

Il paraît que sur cette hermine, sur ce vieux manteau du couronnement, toutes les chattes du quartier du Roemer sont venues faire leurs couches.

Épousseter tout cela ne servirait de rien. Que Dieu ait pitié du futur empereur ! Le manteau du couronnement, lui donnera des puces pour sa vie entière.

Et vous le savez, lorsque l'empereur a une démangeaison, tous les peuples de l'empire se grattent. O Allemands, je crains que les puces impériales ne vous coûtent plus d'un thaler.

Mais pourquoi parler d'empereur et de puces ? Le vieux costume est fané et pourri. Pour un temps nouveau, il faut de nouveaux habits.

Le poëte allemand d'ailleurs l'a dit avec raison à Barberousse dans la caverne du Kyffhaüser : — A considérer

la chose avec soin, nous n'avons pas du tout besoin d'empereur.

Pourtant, si vous voulez à toute force un empire, s'il vous faut absolument un empereur, ô chers Allemands, ne vous laissez pas séduire par l'esprit et la gloire.

Ne choisissez pas un patricien, choisissez quelqu'un de la plus basse plèbe. Il ne faut élire ni le lion ni le renard, mais le plus stupide des moutons.

Il faut élire le fils de Colonia, le Cobès de Cologne. Dans l'ordre de l'imbécillité, celui-là est presque un génie. Ce n'est pas lui qui se moquera de son peuple.

Un soliveau est toujours le meilleur des monarques, Ésope l'a montré dans sa fable : il ne nous mange pas, nous autres pauvres grenouilles, comme la cigogne avec son long bec.

Soyez sûrs que Cobès ne sera pas un tyran, ce ne sera ni un Néron ni un Holopherne : ce n'est pas un cœur cruel à l'antique, c'est un cœur doux, un cœur de sot moderne.

L'orgueil des boutiquiers a dédaigné ce cœur, mais l'infortuné s'est jeté dans les bras des ilotes du travail, et il est devenu parmi eux la fleur des pois.

Les frères du compagnonnage ont pris Cobès pour président. Il a partagé avec eux leur dernier morceau

de pain; quant à eux, ils étaient enthousiasmés de ses mérites.

Ils disaient à sa louange qu'il n'avait jamais fait d'études dans les universités, et qu'il écrivait des livres tirés de son propre fonds, en mépris de toutes les facultés.

Oui, toute son ignorance, il l'avait acquise lui-même; aucune culture académique, aucune science étrangère n'avait corrompu son cœur candide.

Son esprit aussi, sa pensée est demeurée complétement libre de l'influence de la philosophie abstraite. Il est resté lui-même. Cobès est un caractère!

Dans son œil niais brille toujours une larme absurde, et une épaisse sottise repose constamment sur sa lèvre.

Il bavarde et pleurniche, il pleurniche et bavarde. Toutes ses paroles ont de longues oreilles. Une femme enceinte qui l'avait entendu parler est accouchée d'un âne.

Il emploie ses heures de loisir à écrire des livres et à tricoter des bas. Les bas qu'il a tricotés ont obtenu un grand succès.

Apollon et les muses l'encouragent à se livrer tout entier au tricotage; ils s'effraient chaque fois qu'ils lui voient une plume d'oie à la main.

Le tricot rappelle l'ancien temps des *Funken*, de cette milice urbaine, de ces guerriers héroïques de Cologne qui tricotaient dans leurs guérites. Dans leurs mains, le fer ne se rouillait jamais.

Si Cobès devient empereur, il ressuscitera certainement les *Funken*. La vaillante troupe entourera son trône en qualité de garde impériale.

Il pourrait bien lui prendre fantaisie d'envahir la France à leur tête, pour rendre à l'Allemagne l'Alsace, la Bourgogne et la Lorraine.

Cependant ne craignez pas qu'il fasse la guerre, il restera chez lui; une mission pacifique l'enchaîne : c'est l'accomplissement d'une grande idée, l'achèvement de la cathédrale de Cologne!

Mais sitôt la cathédrale achevée, Cobès se fâchera, et l'épée à la main il demandera des comptes aux Français.

Il leur prendra l'Alsace et la Lorraine et en fera la restitution à l'empire; il entrera aussi en vainqueur dans les champs de la Bourgogne — sitôt la cathédrale achevée!

Allemands, si vous persistez dans vos désirs, si vo vonlez absolument un empereur, que ce soit un emp reur du carnaval de Cologne, et qu'il s'appelle Cobès Ier

Les fous de la joyeuse société du carnaval de Cologne,

avec leurs marottes sonores, seront ses ministres; il portera dans ses armes un bas tricoté.

Drickès sera chancelier de l'empire et s'appellera le comte Drickès de Drikeshausen. La maîtresse d'État Marizebill sera chargée de nettoyer la longue chevelure de l'empereur.

Cobès résidera dans sa bonne, dans sa sainte ville de Cologne. Dès que les habitants de Cologne sauront cette joyeuse nouvelle, ils feront une illumination.

Écoutez ! les cloches, ces chiens d'airain qui aboient dans l'air, poussent déjà des hurlements de joie, et les rois mages de l'Orient s'éveillent dans leur chapelle.

Ils sortent du dôme, ils s'avancent en faisant claquer leurs ossements, ils dansent d'allégresse, et ils gambadent. Je les entends chanter *Alleluia* et *Kyrie eleison*.

Ainsi parla la Sommelière, le blanc fantôme de la nuit, et il éclata de rire à plein gosier. L'écho répéta lugubrement son rire à travers les salles retentissantes du Roemer.

XIX

ÉPILOGUE.

Ils disent que la gloire réchauffe notre tombe. Folies et sottises que tout cela ! Mieux valent, pour nous ré-

chauffer, les lourdes caresses d'une vachère amoureuse. Mieux vaut aussi, pour nous réchauffer les entrailles, mieux vaut boire largement du vin épicé, du punch et du grog, même au fond des plus ignobles tavernes, au milieu de voleurs et de vagabonds échappés à la potence, mais qui vivent, qui respirent, qui ronflent, et qui sont plus dignes d'envie que le glorieux enfant de Thétis. Le fils de Pélée l'a dit avec raison : vivre en haut, sur la terre, comme le plus misérable des serfs, cela vaut mieux que d'être aux bords du Styx un chef des ombres et un des plus grands héros qu'ont célébrés les poëtes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.


430332







oogle